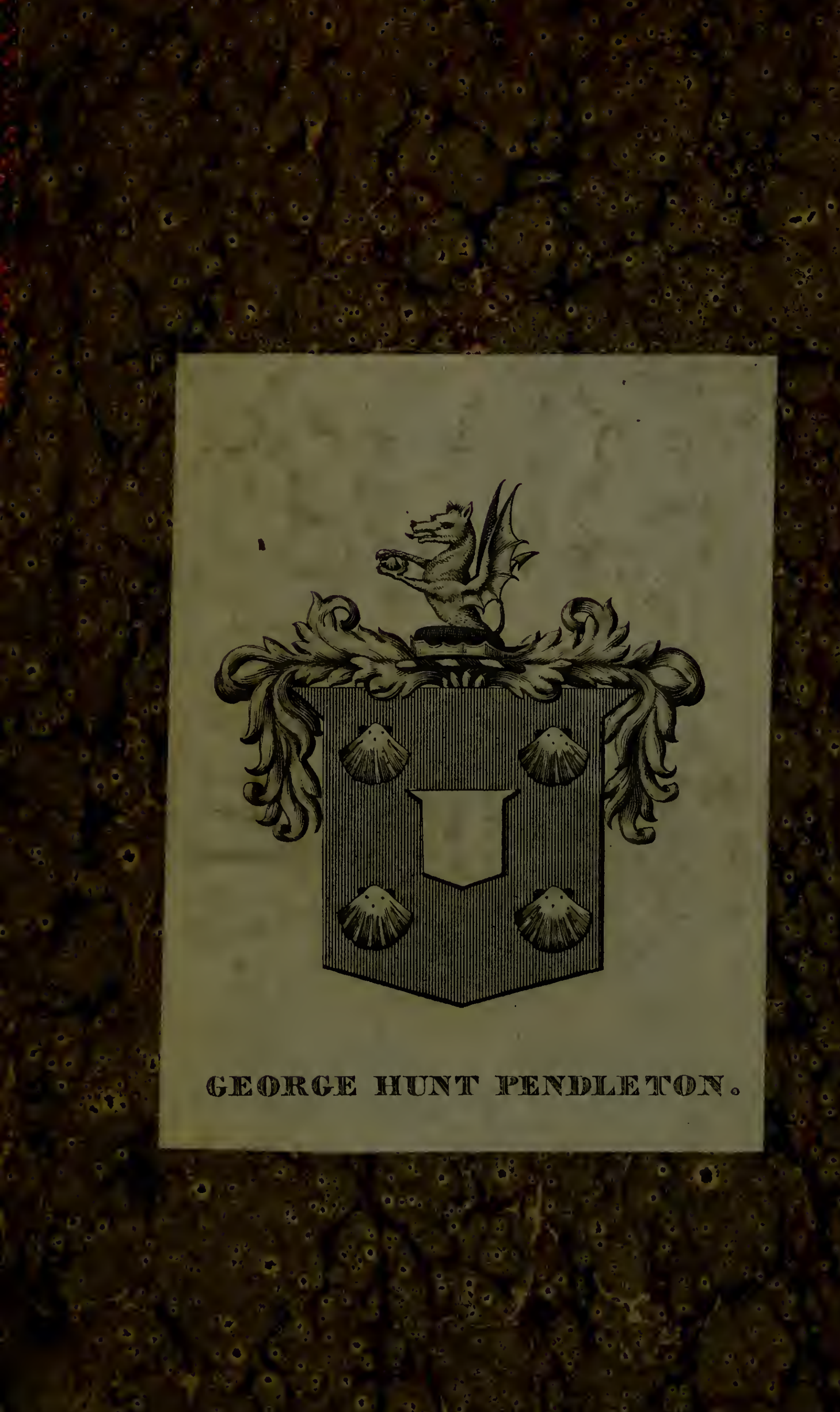
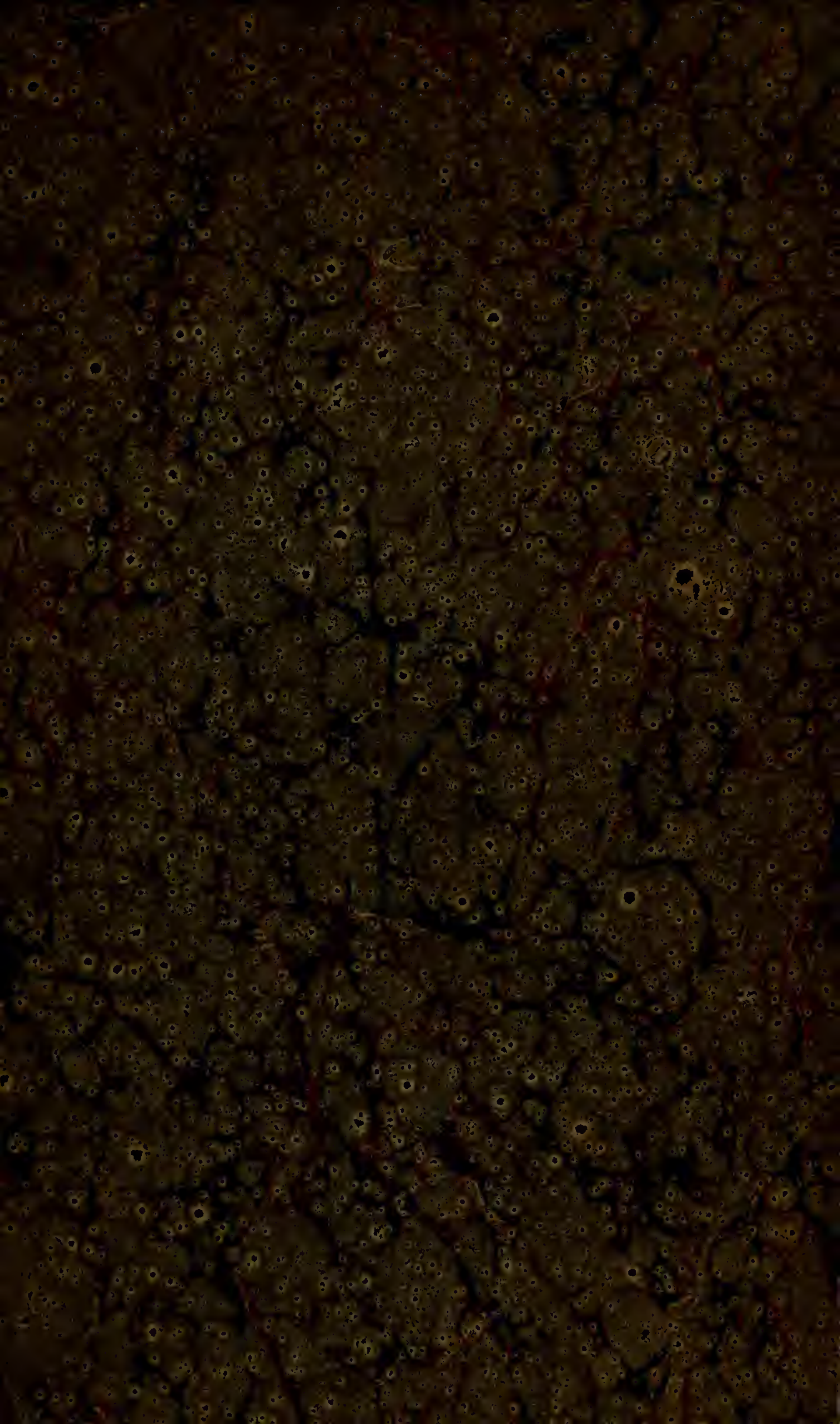

B67-915


GEORGE HUNT PENDLETON.



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

Le vicomte de Launay...........................	4 vol.
Marguerite...	1 —
M. le marquis de Pontanges......................	1 —
Contes d'une vieille Fille a ses Neveux..........	1 —
Nouvelles...	1 —
Poésies complètes...................................	1 —

THÉATRE

L'École des Journalistes, comédie en cinq actes, en vers.
Judith, tragédie en trois actes, en vers.
Cléopatre, tragédie en cinq actes, en vers.
C'est la faute du mari, comédie en un acte, en vers.
Lady Tartuffe, comédie en cinq actes, en prose.
La Joie fait peur, comédie en un acte, en prose.
Le Chapeau d'un Horloger, comédie en un acte, en prose.
Une Femme qui déteste son Mari, comédie en un acte, en prose.

Paris. Typ. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

NOUVELLES

PAR

MME ÉMILE DE GIRARDIN

LE LORGNON

LA CANNE DE M. DE BALZAC

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

LE LORGNON

PREFACE

Cette préface n'est point à la mode, l'auteur ne se fait point illusion; d'abord elle est écrite par lui-même, tort grave dans lequel on ne tombe plus; ensuite elle n'est pas plus longue que l'ouvrage: elle n'est pas meilleure non plus, et ne prouve pas qu'il est excellent; elle n'est point menaçante, et n'annonce pas une demi-douzaine de livres dans le même genre, que l'on se propose de publier incessamment; elle n'insulte aucun gouvernement, ni passé, ni présent, ni futur; elle ne classe pas le mérite des auteurs contemporains, en immolant tout ce qui a eu du succès jusqu'à nos jours. L'auteur n'y prouve pas que ses amis seuls savent écrire, qu'eux seuls ont de l'originalité et du génie : ce n'est pas qu'il manque d'amis spirituels, et qu'il ne soit fier de leurs talents, mais malheureusement ils se sont illustrés eux-mêmes par leurs vers sublimes, leur prose éloquente et poétique; et leur célébrité est si grande, qu'on ne saurait pas plus prétendre à établir leur réputation qu'à y ajouter.

Le grand charlatanisme des noms propres ne sera donc pas l'intérêt de cette préface ; il n'y aura pas même l'éloge de ceux qui en doivent rendre compte dans les journaux ; nulle vanité n'y est implorée; on n'y flatte la haine d'aucun parti, la malveillance d'aucune coterie : c'est assez dire qu'elle sera insignifiante comme l'ouvrage.

Le but de cette préface n'est pas non plus de révéler une grande et sublime arrière-pensée philosophique qu'on a oublié de faire sentir dans l'ouvrage; l'auteur n'a pas la prétention de faire école,

d'inventer un style, de démontrer de grandes vérités morales, politiques ou littéraires ; il n'a rien voulu prouver, il n'a rien voulu peindre ; sa manière n'est pas un système, ses personnages ne sont pas des portraits.

Il n'a pas prétendu corriger la société ; il serait au contraire désolé qu'elle changeât, car elle lui plaît telle qu'elle est, elle l'amuse, elle l'inspire ; il chérit tous les ridicules qu'il découvre en elle, parce qu'ils le rassurent et l'autorisent à garder ceux qu'il a ; ridicules dont il rit lui-même avec bonhomie quand il les aperçoit.

Comme il écrit sans prétention, il veut qu'on le traite sans conséquence. Le but de sa préface est donc de déclarer qu'il a écrit ces pages pour lui-même, en s'amusant, sans projet de les publier, sans penser qu'on dût les lire ; qu'il n'y attache aucune importance : voilà tout son charlatanisme, voilà sa seule originalité.

Ainsi donc, que ces esprits sérieux qui ne voient dans l'apparition d'un livre qu'un auteur à juger, et qui tiennent gravement le couteau d'ivoire suspendu sur son œuvre comme un glaive sur la victime ; que ceux-là, dis-je, n'entreprennent point la lecture de ce livre ! il n'a point été écrit pour eux, ils ne le comprendraient pas. Il ne s'adresse qu'à ces imaginations paresseuses qui suivent avec complaisance les rêveries du poëte, les merveilles d'un conte des fées ; qui n'analysent pas ce qui les fait rire ; qui ne se font pas un remords d'avoir compris un mot que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas sanctionné ; qui nous savent bon gré de publier une *Nouvelle* sans prétention, sans nous croire auteur pour cela, sans la corriger, comme on envoie à son ami une lettre écrite à la hâte, et qu'on ne s'est pas donné la peine de relire, ni même de signer ; enfin à ces lecteurs spirituels et indulgents qui ont toujours un peu de reconnaissance pour le livre qui les a aidés à passer une heure d'attente entre une affaire et un plaisir, entre un adieu et un retour.

Cette catégorie comprend les hommes qui s'ennuient et les femmes qui aiment, n'est-ce pas à peu près la moitié du monde !

Novembre 1831.

LE LORGNON

I

— As-tu vu Edgar depuis son retour? disait Frédéric Narvaux à son ami M. de Fontvenel, en se promenant avec lui dans la grande allée des Tuileries.

— Non; on m'a dit qu'il était bien changé.

— Ah! mon cher, méconnaissable

— Comment! il a donc été malade?

— Non pas, il se porte à merveille, et personne ne prouve plus que lui à quel point notre visage, notre tournure, dépendent de notre humeur.

— J'en conclus qu'il est fort maussade, et, ce qui est pis encore, qu'il est devenu fort laid.

— Non, vraiment; bien au contraire, les femmes le trouveront mille fois plus séduisant maintenant, car il a l'air sentimental, et c'est tout ce qu'elles aiment.

— Qu'est-ce que tu me dis là? Edgar de Lorville devenu sentimental! Lui, ce bon enfant si frais, si réjoui, ne doutant de rien, présomptueux comme un avocat et confiant comme un mari; qui voulait se battre pour une danseuse, qui me demandait conseil à l'écarté quand je pariais contre lui, et qui reconduisit un soir son rival chez sa maîtresse sans reconnaître la maison?

— Eh bien! oui, mon cher, cet ingénu n'est plus qu'un diplomate mélancolique. Il n'y a rien de tel que la diplomatie pour détruire un bon naturel. Imagine-toi un Werther fat; l'air

moqueur et découragé, le regard distrait, le sourire incrédule, n'écoutant pas ce qu'on lui dit; comprenant tout de travers, et répondant de même; vous lorgnant d'un air dédaigneux, d'une manière insupportable, et, par parenthèse, avec le plus vilain lorgnon que perruquier de vaudeville, faraud de boulevard, calicot de province, aient jamais porté de leur vie.

— Tu m'étonnes. J'ai été élevé avec Lorville, il avait une vue excellente, et...

— Justement, c'est une ruse diplomatique. La parole, dit-on, a été inventée pour cacher ce qu'on pense, et le lorgnon pour cacher que l'on y voit.

— Tu te trompes. Edgar n'est pas si profond que cela. Malgré ses succès à Vienne et ses voyages merveilleux en Bohême, je ne le croirai jamais un rêveur mélancolique. Eh! vraiment, j'ai raison s'écria M. de Fontvenel, c'est bien lui que j'aperçois sur la terrasse; il rit tout seul comme un fou.

— En effet, c'est lui-même, reprit M. Narvaux; mais qu'a-t-il donc à rire ainsi en lorgnant cette petite blonde? Il faut absolument savoir ce qui l'amuse tant.

A ces mots, tous deux franchissent l'escalier de la terrasse, M. de Lorville les ayant aperçus, vint à eux avec empressement. Son visage gracieux parut rayonnant de plaisir en reconnaissant M. de Fontvenel, son ami d'enfance; mais quelle que fût sa politesse, il ne put dissimuler une impression désagréable en serrant la main que Frédéric lui tendait affectueusement; par un mouvement involontaire, il saisit vivement son lorgnon, le cacha dans sa poitrine, et bientôt sa physionomie reprit son expression habituelle de mélancolie.

Ce mouvement n'échappa point aux deux amis, et après les premières phrases du retour, les questions mille fois répétées, les compliments, les reproches, les explications inutiles de lettres perdues ou restées sans réponse, de voyages projetés, d'événements imprévus, après toutes ces inutilités du passé qui font oublier les faits importants de la veille, M. de Fontvenel dit à son ami :

— Depuis quand es-tu aveugle? il n'est bruit que de ton

lorgnon et de la manière dont tu en uses ; voyons un peu s'il mérite sa réputation? — Edgar rougit, et jeta un regard dédaigneux sur M. Narvaux, qui s'écria :

— Je devine ; c'est un souvenir de quelque belle Allemande; puis, contrefaisant l'accent allemand, il ajouta : c'est un *cache* d'amour, un *ton* de la *peauté.* — Edgar ne put s'empêcher de sourire, et Frédéric de s'écrier :

— Plus de doute ! c'est un *cache*, un *cache t'amour.*

— Va pour un *cache*, reprit en riant Edgar un peu remis de son émotion ; aussi bien c'est la dernière fois qu'on m'en parlera ; puisqu'il me rend ridicule, je ne le porterai plus.

M. de Lorville n'était que depuis peu de temps possesseur de ce lorgnon mystérieux. L'histoire en paraîtra surprenante ; plusieurs même douteront du fait, aussi me contenterai-je de le rapporter fidèlement sans l'expliquer.

Au moment de terminer ses voyages, Edgar avait rencontré au fond d'une petite ville de la Bohême, un savant inconnu du monde, et d'autant plus instruit, car il avait employé à son instruction le temps qu'on use ordinairement à la faire valoir. A la fois physicien, médecin, mécanicien, opticien, il était tout, excepté Bohémien. Cet homme étonnant, à force d'étudier les diverses propriétés de la vue, les variantes qualités du cristal, les mystères de la myopie et tous les secrets de la science oculaire, était parvenu, après bien des années, bien des travaux, bien des veilles, après ces longs jours de découragement qui servent de repos à la science, et ces heures enivrantes où l'imagination s'enflamme aux premières lueurs d'une découverte... après avoir plus d'une fois consulté le célèbre Gall et Lavater, après avoir endormi et réveillé plus d'une somnambule, il était parvenu, dis-je, à composer une sorte de verre si parfaitement harmonisé aux rayons visuels, qui reproduisait si fidèlement les moindres expressions de la physionomie, qui montrait d'une manière si merveilleuse ces détails imperceptibles, ces fugitives contractions de nos traits causées par les divers mouvements de l'âme, que l'œil, aidé de ce flambeau, pénétrait la pensée la plus profonde, et tradui-

sait, pour ainsi dire, la fausseté la plus intime. En un mot, le possesseur de cet antiprisme, de ce télescope moral, voyait aussi loin dans la pensée que l'astronome dans les cieux ; et quel que fût le masque qui recouvrît votre visage, vous n'aviez, à travers ce cristal délateur, que la physionomie de vos véritables sentiments.

Vivant dans la retraite et avec de bonnes gens qui ne cachaient pas leurs pensées, ou qui peut-être n'en avaient pas, n'ayant d'autre passion que la science, d'autre intérêt que l'étude, le pauvre savant ne se doutait guère des inconvénients de sa découverte ; aussi, pour reconnaître quelques services que M. de Lorville lui avait rendus, il lui révéla son secret, et lui fit présent d'un lorgnon composé de ce cristal inappréciable, peut-être pour le remercier de tous les nobles sentiments qu'il avait lus dans son cœur. Enfin, dans leur double simplicité, naïveté de jeunesse et candeur de science, l'un crut faire un don profitable, l'autre recevoir un talisman de bonheur.

II

Plein d'idées merveilleuses, Edgar brûlait de revoir son pays. Un instinct de finesse lui disait qu'à Paris seul, ce talisman aurait tout son prix. Paris ! ville de prestige, où le regard est juge ; où l'apparence est la reine ; où la beauté est dans la tournure, la conduite dans les manières, l'esprit dans le bon goût ; où les prétentions dénaturent ; où l'homme le plus distingué rougit de ses qualités primitives, et s'efforce d'en imiter d'impossibles à son naturel ; où la vie est un long combat entre un caractère de naissance qu'on subit et un caractère d'adoption qu'on s'impose; où chacun est en travail d'hypocrisie, où l'esprit profond se veut faire léger, où l'esprit léger se fait pédant, où chacun vit des autres avec de la fortune, imite celui qui le copie, et emprunte souvent le costume qu'on lui

a volé. Ville de graves folies et d'innocentes faussetés! Nul ne peut pénétrer dans ton enceinte sans partager ton délire, sans y subir une des métamorphoses de la vanité.

Armé de son talisman, Edgar traversa rapidement l'Allemagne et la France, sans s'arrêter dans aucune des villes principales qu'il avait déjà visitées. Le lorgnon magique n'eut guère l'occasion de s'exercer que sur les différentes espèces d'aubergistes avec lesquelles il lui fallut communiquer pendant la route. C'était partout les mêmes finesses, les mêmes ruses pour le retenir ou le voler. Et le naïf Edgar se disait : c'est singulier, Allemands, Italiens, Français, tous les aubergistes ont la même pensée; le sage aurait dit : partout les hommes sont les mêmes.

Voilà donc un jeune étourdi de vingt-trois ans, plein de droiture et de confiance, jeté au milieu de la société tortueuse de Paris avec le secret de tous. Les parents d'Edgar, attachés à l'ancienne cour, s'étaient retirés dans une de leurs terres en province. Ses meilleurs amis étaient absents, et sa pénétration ne put d'abord s'exercer que sur des indifférents Aussi les premiers jours de son arrivée à Paris, cette pénétration l'amusa-t-elle à en perdre la tête. C'étaient des rires étouffés, des quiproquos, des explications à n'en plus finir; car le jeune diplomate n'avait pas encore la présence d'esprit qu'un tel art exige, et comme il ne répondait jamais à la parole qui lui mentait, mais à la pensée que son lorgnon lui traduisait, il en résultait une suite de malentendus, de susceptibilités risibles, et quelquefois d'aveux si comiques, qu'Edgar ne voyait dans son fatal lorgnon qu'un trésor d'inépuisables amusements.

C'est alors qu'il rencontra Frédéric Narvaux, son ancien camarade de collége. Sa joie de le revoir fut grande, il la témoigna cordialement; mais M. Narvaux mit dans la sienne tant d'enthousiasme que le bon Edgar, ravi d'une telle amitié, voulut en jouir doublement, en pénétrant dans le cœur de son ami. Quelle fut sa surprise en lisant, au lieu de ces mots que M. Narvaux disait avec passion : « Cher ami, que je suis heureux de ton retour, » etc., ceux-ci : « Maudit retour, je parie

qu'Esther va recourir après lui. » Edgar resta confondu, il croyait Frédéric un modèle de franchise, et beaucoup d'autres s'y trompaient comme lui.

C'était un de ces hommes sur lesquels tout le monde croit pouvoir compter. Il passait pour brave, parce qu'il était querelleur, pour franc, parce qu'il était contrariant, et pour serviable, parce qu'il était familier. Il est vrai qu'il n'attaquait que les gens timides, ne contrariait que les gens sans avis, et n'offrait ses services qu'aux personnes qui, par leur position et la délicatesse de leur caractère, le mettaient hors de danger de les voir accepter. Néanmoins son air brusque en imposait, et d'ailleurs comment soupçonner qu'un homme si bruyant pût dissimuler?

A peine M. de Lorville eut-il le secret de ce caractère, qu'il prit en horreur son ancien ami. Sa gaieté disparut, et fit place à la plus pénible défiance, au plus sombre découragement; ses manières avec lui changèrent subitement, il cessa de le tutoyer; il ne l'écoutait plus; car il ne pouvait se résoudre à entendre ses protestations d'amitié auxquelles il ne pouvait plus croire, et qui, dénuées de grâce et de coquetterie, n'avaient jamais eu de prix à ses yeux que par la confiance que leur rondeur inspirait. Les faussetés gracieuses et élégantes ont cela de précieux qu'elles séduisent encore lorsque l'illusion est passée. Les mensonges d'une voix douce sont encore de l'harmonie; elle trouve, pour ainsi dire, dans le charme que lui donnent les sentiments qu'elle affecte le droit de les exprimer; mais une parole d'amitié grossière et bruyante qui perd sa franchise devient insupportable; c'est une injure détournée qui irrite, et avec laquelle il n'est point d'accommodement. On se trouve entraîné à dissimuler avec une personne adroite et doucement perfide; mais avec un tartufe tapageur l'esprit fatigué ne peut cacher ni son mépris ni son dégoût.

Dès qu'il fut poliment permis de quitter M. Narvaux, Edgar lui dit adieu. En partant, après mille récits de plaisirs qu'Edgar n'avait pas écoutés, Frédéric ajouta :

— Nous soupons tous ce soir chez Esther; viens y donc, tu

nous charmeras. M. de Lorville, pénétrant sa pensée, ne répondit qu'à elle, et refusa.

— Pourquoi non? reprit Frédéric ; je me fais une fête de t'y ramener.

— Et moi, reprit sèchement Edgar, un devoir de t'y laisser.

M. Narvaux n'avait nulle envie de ramener son ami chez cette petite danseuse qui avait aimé Edgar avant lui, et qui, sans doute, le préférerait encore ; il comprit qu'il était deviné, et ne put pardonner à M. de Lorville l'adresse avec laquelle il avait pénétré la fausseté de son invitation, et moins encore l'insolente générosité qui la lui faisait refuser. C'est pourquoi il traçait d'Edgar un portrait si peu flatteur, lorsqu'il le rencontra aux Tuileries.

— Nous disions du mal de toi, mon cher, lui avait-il crié en l'abordant. C'était encore une de ses malices, il disait la vérité, mais en riant, de manière à la rendre douteuse. Cette ruse ne devrait être permise qu'aux femmes; car leur gaieté est presque toujours de l'embarras, et les ruses de l'émotion ne sont-elles pas toutes pardonnables?

M. Narvaux était, selon l'expression d'un vieux philosophe de mes amis, un homme de la troisième finesse : la première finesse, disait-il, consiste à cacher ses projets, la seconde à en feindre d'imaginaires pour dissimuler ceux qu'on a, et la troisième enfin, c'est de les dire tout haut et en plaisantant, comme s'ils ne pouvaient entrer dans la pensée. Cette remarque m'a toujours poursuivie depuis ce temps ; il m'arrive quelquefois, malgré moi, de classer mes amis dans une de ces trois catégories, et j'avoue que j'en ai rangé bien peu dans la première. Il y a tant d'activité en France, dans les esprits, que le mystère même y veut agir ; peu de gens se bornent à cacher simplement leur ambition et leur pensée, il leur en coûte moins de les démentir, ou, ce qui est bien pis, d'en affecter de contraires.

III

Edgar, qui commençait à comprendre le danger de son fatal lorgnon, n'osait en faire l'épreuve sur son meilleur ami. Il était si heureux de revoir M. de Fontvenel, si touché de sa cordiale amitié, et il aurait tant souffert, s'il avait fallu douter d'elle ! Hélas ! cette prudente précaution était déjà de la défiance. Une illusion que l'on ménage est comme une fortune qui se dédérange, le jour où le mot *économie* a retenti dans un cœur confiant, il est à moitié ruiné.

Edgar avait perdu cette fleur de bonhomie, cette virginité de l'erreur qui rendait sa jeunesse si brillante et son caractère si aimable. Adieu douce et confiante amitié, mille fois plus dangereuse que l'amour en tes égarements ; lui du moins sait qu'il est aveugle, il se défie et prend un guide ; mais toi, *quinze-vingt* sans le savoir, tu marches fièrement où tu crois qu'on t'appelle ; tu te fies en ta froideur, tu te reposes en ta faiblesse, tu te nourris de conseils importuns, tu te berces de vérités désagréables qui te rassurent ; et, dans ton erreur raisonnée, tu penses que ta route sera sans abîmes parce que tu la sais sans prestiges. Pauvre amitié, la plus amère des déceptions ! Edgar ne connaît déjà plus tes pures et entières jouissances ; il transige avec sa foi, il économise les épreuves ; et tandis qu'il croit s'abandonner aux charmes d'un discours affectueux de son ami, une prudence voilée veille à ses réponses ; la défiance travaille sourdement sa pensée, il met à part les projets dont il ne lui parlera pas, les petites aventures qu'il se promet de lui cacher, et qu'autrefois il lui eût confié de plein cœur. Enfin le doute, l'affreux doute, était venu se placer entre eux comme un espion implacable, et les deux amis, sans se rendre compte de leur malaise, ressemblaient à ces prisonniers qui ne peuvent recevoir de visites qu'accompagnés d'un gendarme, et qui s'étonnent de ne pouvoir soutenir la conversation avec leurs meilleurs amis.

—Que vois-je, il est six heures ! s'écria M. Narvaux en passant devant l'horloge des Tuileries. Je suis en retard, je dîne chez mon oncle le ministre, et je vous quitte.

— Je te verrai demain, reprit M. de Fontvenel.

— Où donc ?

— Au bal chez l'ambassadrice de ***.

— Quelle question ! répond Frédéric d'un air important et presque indigné. Tu sais bien que je ne puis y aller.

Il donnait à entendre par ce ton décidé que sa position politique l'empêchait de se permettre un tel plaisir.

Edgar, impatienté de cette grossière minauderie, tira brusquement son lorgnon, et vit clairement que cet obstacle politique si grave, qui forçait M. Narvaux à dédaigner ce grand bal, n'était autre chose qu'un billet d'invitation quémandé depuis quinze jours, et qu'on n'avait point encore obtenu. Un sourire moqueur suivit cette découverte. Frédéric s'éloigna.

Resté seul avec M. de Fontvenel, et tenant entre ses mains ce miroir funeste où la vérité se réfléchit, Edgar ne put résister à la tentation de regarder son ami. Il était d'ailleurs excité par cette indignation vindicative, ce mépris agitant qu'inspire la fausseté inutile, et qui donne une si grande impatience de la déconcerter. Il sentait qu'un pas de plus fait vers le désenchantement lui donnait le droit d'entrer en guerre avec la société, et que, fort des avantages de sa pénétration, il pouvait trouver dans le malin plaisir de son esprit une compensation au naïf bonheur qu'il avait perdu. Courage, se disait-il, je serai du moins délivré des tortures d'une demi-confiance ; si celui-là me trompe aussi, je ne croirai plus à rien, je briserai mon cœur, je serai libre, et je m'amuserai en me vengeant. Décidé à rompre le charme, M. de Lorville épiait le moment où il pourrait lorgner son ami sans en être regardé ; puis, contitinuant sa conversation :

— Ta petite sœur doit être bien belle maintenant. Te ressemble-t-elle ? Et comme pour s'assurer si cette ressemblance pouvait être un avantage, il fixa sur son ami son lorgnon implacable en écoutant sa réponse.

— Oui, reprit M. de Fontvenel, Stéphanie me ressemble un peu, mais elle n'est pas aussi jolie qu'elle promettait devoir l'être.

Edgar savait par d'autres personnes que mademoiselle de Fontvenel était devenue ravissante. Cette modestie trompeuse l'alarma; mais qu'il fut heureusement soulagé en pénétrant le généreux motif qui l'avait dictée!

« Non, pensait M. de Fontvenel, je ne veux pas qu'Edgar aime ma sœur, elle n'est pas assez riche pour lui, et je ne veux pas que l'on puisse m'accuser de spéculer sur les bons sentiments de mon ami pour lui faire faire une mauvaise affaire à mon profit. »

Quelle délicatesse il y avait dans cette pensée, et combien Edgar y fut sensible! Avec quels délices il contemplait ce cœur si noble où les sentiments les plus dévoués et les plus purs semblaient s'être réfugiés; que sa jeune âme était doucement émue en passant si subitement des angoisses de la défiance aux transports d'une foi renaissante. Dans le délire de sa joie, Edgar, retrouvant sa bonhomie naturelle, ne peut se contenir, et, oubliant les Tuileries, les promeneurs, les élégantes, les factionnaires et tout cet attirail qui rappelle le monde et modère singulièrement les élans du cœur, il saute au cou de son ami et l'embrasse avec transport en s'écriant :

— Ah! cher Alphonse, que je t'aime, et que je suis heureux!

M. de Fontvenel le crut complétement fou, car, pour éviter de parler de sa sœur, il s'était empressé de mettre la conversation sur des choses absolument indifférentes, sans s'apercevoir qu'Edgar ne l'écoutait point. Il avait parlé des spectacles, des pièces jouées à Paris pendant son absence. Il en était à raconter *Monsieur Cagnard* et les meilleures plaisanteries de cette bonne satire, lorsque M. de Lorville l'embrassa si passionnément, et il ne pouvait comprendre pourquoi le nom d'Odry, de Vernet et de madame Vautrin lui inspiraient de tels transports. Ainsi l'on accuse souvent de folie l'homme qu'une subite découverte fait changer d'avis, et de caprice une femme que sa pénétration vient d'éclairer.

IV

Edgar, réconcilié avec son talisman, ne songeait plus qu'à jouir du plaisir qu'il lui promettait dans le monde. Il est certain qu'il l'aidait à dévoiler des choses bien amusantes.

Personne plus que lui ne se divertissait au spectacle, la salle et le théâtre lui offrant un double plaisir. Cependant l'illusion pour lui était difficile, et les pensées qu'il découvrait à l'aide de son lorgnon dans l'âme de l'acteur le gênaient bien souvent pour s'intéresser au héros qu'il représentait. Par exemple, les bons et honnêtes sentiments qu'il lisait dans le cœur du farouche Marat au plus fort de sa colère ; les rêveries de toilette qu'il surprenait dans la pensée de Charlotte Corday au moment de l'assassiner ; le joli chapeau qu'il lui voyait admirer aux secondes loges, en levant les yeux au ciel, pour mieux écouter sa sentence ; les réflexions burlesques de ces pauvres jeunes premières, que leurs corsets baleinés gênent tant pour mourir avec grâce, *à la Smithson*, les petites préoccupations du grand Napoléon, qui avait si affreusement peur de se faire une querelle avec les défenseurs du *juste-milieu*, en représentant trop fidèlement le *père du fils de l'homme ;* tous ces secrets enfin, connus de lui seul, le dérangeaient dans sa terreur ; aussi était-il mauvais juge. La comédie, même celle de Molière, ne pouvait non plus lui laisser de grandes illusions. Lisette et Scapin, loin de l'amuser par leur folie, lui faisaient pitié ; ils avaient l'âme si triste au milieu de leur gaieté, de voir la salle vide et de plaisanter dans le désert.

Personne ! pas un chat dans toute la salle, pensait douloureusement la pauvre soubrette, en éclatant de rire de ce rire de comédie si peu contagieux.

« Sept livres dix sols de recette ! se disait amèrement Scapin en gambadant autour de Géronte. »

Et Lisette, continuant de folâtrer, se disait :

« Faire une toilette pour n'être pas regardée! »

Et Scapin, poursuivant ses pirouettes, se disait :

« Débiter cinq cents vers pour des gardes nationaux qui viennent dormir *gratis*, étendus sur les banquettes du parterre!... » et tout cela était d'un comique à fendre le cœur.

L'opéra ne l'amusait pas moins à observer; les bruyants compagnons du comte Ory ne lui semblaient pas tous aussi joyeux et aussi enivrés qu'ils voulaient bien le paraître. La *Somnambule* n'était pas non plus si malheureuse d'un soupçon qu'elle s'efforçait de le faire croire; enfin les habitués de l'Opéra et des autres théâtres s'étonnaient souvent de voir au balcon un jeune homme qui paraissait spirituel, rester seul sérieux quand toute la salle éclatait de rire, tandis que, au contraire, il riait parfois comme un fou aux moments les plus pathétiques des plus beaux désespoirs de nos plus grandes actrices. Souvent aussi les spectateurs placés auprès de lui s'éloignaient brusquement, ne se rendant pas compte de leur malaise, mais comme magnétisés par le regard de ce jeune homme qui souriait sans leur parler. Il y avait un soir à l'Opéra, aux troisièmes loges en face, une *grosse dame* parée qui devait avoir une idée bien singulière, car M. de Lorville faillit mourir de rire en la regardant.

C'était le jour du grand bal dont il a déjà été question. M. de Lorville était depuis une heure chez l'ambassadrice, se promenant çà et là, lorgnant, écoutant, et se cachant pour observer. Il savait déjà l'histoire de toutes les parures; il avait déjà pénétré tous les petits secrets de la coquetterie, les maigres efforts de l'avarice, les prudentes ruses de l'économie ; il savait le nom de tous les bouquets. Telle femme respirant le parfum du sien en minaudant semblait craindre qu'on en devinât le mystère sentimental, l'avait tout simplement fait acheter le matin chez sa bouquetière ; telle autre disait bonnement l'avoir acheté, qui l'avait bien reçu. Presque toutes mentaient sans se douter que tant de ruses étaient inutiles, et qu'on n'avait pas même besoin d'un lorgnon de Bohême pour les deviner. Mais ce n'était point sur ces faciles découvertes qu'Edgar fon-

dait les plaisirs de sa soirée. Toute sa malice se recueillait pour jouir de l'apparition si impatiemment attendue de M. Narvaux.

Son père, le duc de Lorville, étant fort lié avec l'ambassadeur de ***, il lui avait été facile d'obtenir pour son ancien ami le billet d'invitation si humblement demandé naguère, et dont M. Narvaux avait probablement désespéré. Edgar imaginait d'avance les raisons que Frédéric allait inventer pour excuser l'inconséquence de sa conduite, et expliquer son apparition dans une fête dont il avait fait entendre que ses opinions politiques lui imposaient le devoir de se priver.

M. de Lorville épiait cette entrée avec anxiété, comme l'amant le plus passionné guette l'apparition de la femme qu'il aime. Enfin le moment est venu. M. Frédéric Narvaux s'avance, l'air arrogant, la tête haute; mais avec cette préoccupation gênante, cette politesse indécise, ce salut vague et tâtonnant d'un convié qui ne connaît ni le maître ni la maîtresse de la maison. Frédéric joignait à cet embarras connu des gens les plus répandus dans le monde, une autre perplexité que ceux-ci ne connaissent pas, celle d'ignorer complétement d'où lui venait son billet d'invitation. En le recevant, il s'était expliqué la veille avec son oncle le *ministre*, qui lui avait dit franchement avoir oublié d'inscrire son nom sur la liste des nouveaux admis. Il ne pouvait deviner d'où lui venait cette faveur, ni à qui s'adresser pour être présenté aux maîtres de la maison. M. de Lorville s'amusait trop de son étrange embarras pour le faire cesser tout de suite; il se plaisait à voir M. Narvaux traîner de salon en salon, nageant, pour ainsi dire, dans un océan d'inconnus, et passant vingt fois dans ses promenades devant l'ambassadrice qu'il cherchait. Enfin Edgar jugeant que ce supplice avait assez duré, alla droit à M. Narvaux, d'un air surpris, comme s'il venait seulement de l'apercevoir.

Frédéric parut si soulagé en trouvant enfin une personne de sa connaissance, que M. de Lorville ne put voir sans sourire son empressement à lui parler. Ah! cette fois, pensa-t-il, la joie de me revoir est bien sincère! et feignant d'être étonné :

— Vous ici, s'écria-t-il, je croyais que votre position...

— Ne m'en parle pas, interrompit M. Narvaux, tu m'en vois honteux, mais je ne me fais pas meilleur que je ne suis; et, quand une jolie femme me dit : *Je le veux*, j'irais au bal chez mon plus grand ennemi pour l'y voir danser. Edgar fut émerveillé de l'audace de ce mensonge, et se promit de le déconcerter. Cependant, voyant que Frédéric s'obstinait à rester près de lui, il commençait à se repentir de l'avoir fait inviter; et, profitant du prétexte qui s'offrait, il se perdit dans la foule, et courut rejoindre sa danseuse.

C'était une blonde ravissante de beauté et de mélancolie. De grands yeux noirs à demi voilés par de longues paupières, un sourire inachevé, un air de complaisance à se prêter à des plaisirs qui n'en sont plus pour elle; une attitude de langueur et même de souffrance donnaient à toute sa personne un charme inexprimable. Edgar n'avait pu obtenir que la quatrième contredanse, tant les merveilleux du jour s'empressaient autour d'elle. Mademoiselle d'Armilly avait pris un petit air boudeur lorsque Edgar était venu la prier à danser. Pour en connaître la cause, il l'avait lorgnée en s'éloignant.

« C'est bien ennuyeux, pensait-elle, de danser avec des gens que l'on ne connaît pas. »

Cette réflexion plut beaucoup à M. de Lorville. Il commençait à se fatiguer des continuelles coquetteries que les femmes lui adressaient, séduites par son joli visage, sa tournure distinguée et l'élégance de ses manières. Cette jeune personne, se disait-il, préfère ses anciens amis à ses nouvelles conquêtes; j'aime ce caractère, et je lui pardonne le peu d'empressement qu'elle a mis à accepter mon invitation.

La ritournelle de la quatrième contredanse étant déjà jouée, Edgar vint prendre la main de sa jolie danseuse; et comme il n'aurait pas été poli de la lorgner en causant avec elle, il se livra tout au plaisir de l'écouter et de l'admirer. Mademoiselle d'Armilly avait quitté son petit air maussade, sa jolie taille s'était redressée, son visage s'était ranimé, sa démarche avait plus d'assurance, enfin elle avait cet ensemble satisfait qui

trahit souvent les femmes quand elles dansent avec une personne qui leur plaît; cette confiance de plaisir d'une valseuse qui rencontre un bon valseur ou d'un savant joueur de whist à qui le sort a donné un partenaire digne de lui.

M. de Lorville remarqua ce changement, et l'attribua d'abord à l'effet que produisait la beauté de mademoiselle d'Armilly et à son désir de paraître belle au cercle nombreux d'admirateurs qui l'entouraient; mais bientôt il vit que cette métamorphose de manières s'étendait jusqu'à lui. Mademoiselle d'Armilly semblait adoucir encore ses regards pour les attacher sur les siens, et choisir les plus tendres accents de sa voix pour lui répondre. Il y avait dans tous ses discours une intention de plaire qu'il était impossible de ne pas remarquer. Toute cette coquetterie sans faste et pleine de bon goût enchantait M. de Lorville.

— Vous arrivez d'Allemagne, dit mademoiselle d'Armilly; êtes-vous resté longtemps à Vienne?

Edgar comprit alors que mademoiselle d'Armilly savait qui il était, et il se rappela avoir remarqué qu'elle demandait son nom à une personne placée près d'elle au moment où il était venu la chercher pour danser.

— Oui, répondit-il, j'y ai passé plus d'un an.

— S'y amuse-t-on beaucoup?

— C'est selon; il y a des gens qui ne s'amusent nulle part: je connais un Anglais qui prétend que Paris est la ville du monde la plus ennuyeuse, et je vous assure que pour sa part il a raison; il n'y est resté qu'un mois avec la fièvre tierce. Aussi, il ne veut pas croire que personne s'y amuse.

Mademoiselle d'Armilly rit de cette plaisanterie avec tant de complaisance, que M. de Lorville se plut à exciter sa gaieté, et lui sut bon gré de rendre ainsi la conversation facile, en lui parlant de ce qu'elle savait de lui.

Comme il dansait, un élégant d'un âge raisonnable, avec qui mademoiselle d'Armilly avait causé une partie de la soirée, vint se placer derrière elle; mais il n'y resta pas longtemps; elle le reçut si froidement et avec tant de sécheresse que le

pauvre soupirant, déconcerté par cette rigueur inattendue, s'éloigna bientôt. Edgar demanda son nom.

— C'est M. de Champléry, reprit mademoiselle d'Armilly d'un air de confiance et de malice enfantine ; c'est un protégé de mon oncle : je danse avec lui par ordre, aussi cela m'ennuie-t-il à périr.

Edgar fut ravi de la naïveté de cette réponse et de cette manière gracieuse de se lier avec lui en le mettant pour ainsi dire de son parti. Jamais il n'avait éprouvé près d'une femme une émotion plus séduisante. La contredanse venait de finir, il fallut se séparer. Edgar reconduisit à sa place, auprès de sa mère, mademoiselle d'Armilly, et en le voyant s'éloigner, elle lui adressa un sourire plein de gentillesse qui voulait dire :

« Nous sommes déjà de vieux amis. »

Tout en rêvant à sa nouvelle passion, Edgar alla se placer dans une embrasure de fenêtre pour l'admirer en silence. Mademoiselle d'Armilly, qui le suivait des yeux, vit de loin qu'il s'apprêtait à la lorgner attentivement, et donnant à sa physionomie toute la grâce de l'embarras, elle baissa les yeux.

Jaloux de connaître l'impression qu'il avait faite sur elle, Edgar brûlait de lire dans son cœur. Mais hélas ! voilà ce que cette âme si tendre pensait de lui et de son esprit :

« C'est le fils du duc de Lorville, il aura soixante mille livres de rente en se mariant. »

Oh ! quel amer désenchantement ! de son esprit, pas un mot ; de sa personne, pas un souvenir. En vain il avait été aimable, en vain il s'était réjoui d'être ce jour-là plus à son avantage, on ne l'avait pas écouté, on ne l'avait pas regardé. Ce qu'on aimait en lui, c'était son vieux château de Lorville, où il s'ennuyait tant.

Combien il pardonnait alors aux femmes qui n'aimaient en lui que ses agréments frivoles. Mademoiselle d'Armilly était indigne d'éprouver une si simple faiblesse. L'ambition rend aveugle, les avantages qu'elle recherche sont les seuls qu'elle comprenne ; non-seulement elle dédaigne les autres, mais elle ne les voit pas.

Edgar, tombé du haut de son illusion, se livra à un dépit sans mesure. Chaque fois qu'il passait devant mademoiselle d'Armilly, il répondait à ses regards engageants en détournant la tête de la manière la plus insolente. Ah! se disait-il, ce n'est que mon rang qui lui plaît en moi, eh bien! je le lui ferai sentir en la dédaignant. Mademoiselle d'Armilly remarqua bientôt cette différence dans les sentiments de M. de Lorville, elle en paraissait peu surprise, et son maintien résigné le frappa; il la regarda de nouveau pour savoir ce qu'elle pensait de ce changement. Elle l'expliquait ainsi :

— On vient de lui dire que je n'ai pas de dot.

Et, avec cette justice des gens qui calculent, elle trouvait tout simple que M. de Lorville éprouvât pour elle, en ce moment, le même dédain qu'elle avait senti pour lui avant de le connaître.

Tant de sécheresse dans une personne si jeune, et d'une beauté si langoureuse, inspirait à M. de Lorville une sorte d'horreur, et maintenant qu'il avait son secret, cette jeune personne lui paraissait aussi laide qu'elle était réellement belle; tant il est vrai que tout le charme d'une femme dépend des sentiments qu'elle éprouve ou qu'on lui suppose. La physionomie est un langage; pour en être ému il faut avoir foi dans ce qu'elle exprime.

V

Edgar, de mauvaise humeur et découragé, eut une seconde fois recours à sa malice pour se distraire. Il se plaisait à embarrasser ceux à qui il parlait, en leur dévoilant leur véritable pensée, au moment même qu'ils exprimaient le contraire. D'autres fois il s'amusait à répondre à des gens qui ne parlaient pas, et qui restaient confondus de se voir ainsi devinés. Il y avait, près de la cheminée d'un des nombreux salons, un gros monsieur qui ne disait rien à personne et qui regardait l'heure attentivement : Edgar sachant sa pensée, lui dit :

— On va souper tout à l'heure. Et le monsieur de reculer d'étonnement, puis de se rassurer et de dire :

— Voilà un jeune homme aussi gourmand que moi.

Plus tard il faillit se faire une querelle avec un de ces graves politiques qui mentent hardiment par nature et par prudence; et qui croient ne faire que dissimuler par devoir. Leur conversation était vraiment risible à entendre. M. de Lorville, qui ne s'attachait qu'à la pensée, semblait pour chacun un esprit de travers qui comprend tout à rebours, et, pour son interlocuteur, un homme taquin et d'un commerce insupportable.

— Le ministère durera plus qu'on ne l'imagine, disait le politique ; j'ai de fortes raisons pour le supposer.

— Vraiment? reprenait Edgar, en souriant, vous croyez qu'il sera changé demain !

— Je n'ai pas dit cela, Monsieur, s'écriait l'autre, impatienté; au surplus, ajoutait-il, je ne me soucie guère d'entrer dans cette boutique, et puisqu'on ne pense pas à moi...

— Ah ! l'on vous fait des propositions !

— Vous ne m'entendez pas, Monsieur.

— Si vraiment, on vous offre un portefeuille que vous acceptez à telle condition, rien de si simple.

L'homme d'État rougissant d'être deviné, feignit de croire qu'Edgar plaisantait, et changea brusquement la conversation :

— Je viens de chez le ministre des affaires étrangères, dit-il; on n'a point de nouvelles d'Italie.

— Ah ! ah ! reprit Edgar en lorgnant le diplomate : un courrier est arrivé ce soir.

— Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il n'était pas arrivé de nouvelles.

— Oui, j'entends bien; et vous savez même que les Autrichiens sont à Bologne.

— Moi, Monsieur je ne sais rien du tout.

Et le diplomate restait confondu. Cette nouvelle était encore secrète, et il avait promis au ministre de la cacher. Impatienté d'un dialogue si singulier, il s'éloigna en se disant qu'il n'y

avait rien de tel que l'ignorance et la sottise pour déconcerter un homme d'esprit; car, n'ayant pas le secret de M. de Lorville, il appelait hasard et incohérence d'idées la justesse de sa pénétration.

— Ces jeunes gens du faubourg Saint-Germain, pensait-il, sont d'une suffisance...

— Ceux du faubourg Saint-Jacques ne vous plaisent guère davantage, dit Edgar, sachant que le seul mot d'étudiant faisait trembler le politique. Celui-ci se retourna vivement, épouvanté de cette voix qui répondait à sa pensée; il rêva longtemps à cette circonstance extraordinaire, et ne pouvant la comprendre, il l'expliqua par un phénomène plus surprenant peut-être, et crut avoir pensé tout haut pour la première fois de sa vie.

Edgar, en rentrant dans la salle de bal, aperçut son ami Narvaux, causant mystérieusement dans un angle de porte, avec quelque chose qui ressemblait de loin à un ambassadeur turc ou à une vieille Anglaise. En effet, c'était une de ces vieilles Anglaises inimitables qui, apres avoir eu quatorze ou quinze enfants dans leur pays, viennent à Paris pour apprendre le français. Elle portait sur la tête un de ces turbans à trois étages, que l'Angleterre seule produit; des plumes, des fleurs, des diamants, de l'acier, des glands de jais, des rubans, des blondes, des clefs d'or, ornaient cette imposante coupole, sous laquelle minaudait une figure longue et décharnée qui en faisait encore ressortir l'énormité. Edgar n'avait jamais vu, dans ses voyages ni dans ses cauchemars, un être plus fantastique une femme plus fastueusement laide. M. Narvaux, qui, l'année précédente, avait découvert aux eaux de Plombières cette espèce de momie prétentieuse, parut embarrassé d'être surpris causant si coquettement avec elle, par le plus moqueur de ses amis. Il détourna la tête, feignant de n'avoir pas aperçu M. de Lorville, mais celui-ci fut implacable. Résolu de punir M. Narvaux de son mensonge, il s'approcha de lui d'un air discret, et désignant la vieille Anglaise, il dit tout bas, d'un ton railleur :

— C'est elle ! n'est-ce pas? Ah ! que tu as raison, mon cher; je suis bien comme toi, *J'irais au bal chez mon plus grand ennemi pour la voir danser.*

Les hommes fins, et qui se rappellent leurs mensonges, en ont toujours un de réserve en cas de surprise ou de malheur. Ils s'attendent à être déconcertés, et ils ne lancent jamais une chose fausse sans prévoir tous les dangers qu'elle va courir.

M. Narvaux, au seul aspect de M. de Lorville, avait prévu cette malice; et loin de s'en formaliser, il sourit avec complaisance, puis levant les yeux au ciel, et prenant un accent douloureux :

— Ah ! ne plaisante pas, dit-il, je suis d'une inquiétude affreuse : elle n'est point venue ce soir, et je ne puis savoir pourquoi.

— Je le sais bien, moi, pensa Edgar, étourdi de cette fausseté imperturbable ; et il s'éloigna, pénétré d'une espèce d'admiration pour tant d'audace et de présence d'esprit.

Il sentait que sans le pouvoir magique de son lorgnon, il aurait été complétement dupe de M. Narvaux, tant il mettait de candeur et de naïveté dans ses mensonges.

Attristé par toutes les déceptions de la soirée, Edgar allait se retirer du bal, lorsqu'un jeune homme attira son attention par un air de préoccupation et d'angoisse dont il eut la curiosité de pénétrer la cause.

Ce jeune homme était un de ces Pylades d'élégants, constantes victimes d'un brillant Oreste, dont ils subissent également les destins et les caprices. Leur vie est une éternelle abnégation d'eux-mêmes ; ils ne sont rien par eux, n'ont rien à eux, ne font rien pour eux ; ils attendent pour agir qu'Oreste ait décidé, ils n'ont faim qu'à ses heures, ne voyagent que pour le suivre, et ne se permettent d'aimer que là où il va le plus souvent. On va même jusqu'à retrancher leur nom ; on ne les appelle plus que l'ami d'un tel, et leur paresse s'arrange à merveille de cette vie de reflet, qui ne les rend responsables d'aucune de leurs actions. Pylade loge avec Oreste, et quoiqu'ils paient tous deux la même somme de leur commun

loyer, et qu'en conséquence ils soient égaux aux yeux de l'impartial propriétaire, l'un dit fièrement *chez moi*, l'autre prononce timidement *chez nous*.

L'élégante planète dont le jeune homme qu'observait M. de Lorville était le satellite, avait quitté le bal, depuis plus de deux heures. Un dépit éclatant, sur l'effet duquel il comptait pour assurer le succès d'une intrigue amoureuse commencée au bal, avait motivé cette prompte disparition; et, dans sa fureur calculée, le noble dandy avait oublié d'avertir de sa fuite son compagnon de plaisir, son associé de voiture qu'il devait ramener.

L'ombre errante se traînait çà et là, cherchant un objet auquel elle pût se rattacher. Edgar, devinant ce trouble, s'approcha de l'infortuné jeune homme; et sachant que prononcer le nom de son ami était un droit de lui parler :

— M. de Guercey est parti ce soir de bien bonne heure, dit-il feignant d'être lié avec celui-ci; est-ce qu'il était souffrant?

— Je le croirais, répondit Pylade, car il m'a oublié; nous devions nous en aller ensemble : il pleut à verse, et...

— Je suis à vos ordres, reprit Edgar avec empressement; trop heureux d'obliger un ami de M. de Guercey.

Tous les deux sortirent du bal, on appela les gens de M. de Lorville, et ils montèrent en voiture. Pendant la route, Edgar souriait en songeant à l'étonnement qu'éprouverait son voisin en apprenant que M. de Guercey et lui ne se connaissaient pas. Il s'amusa des conjectures que les deux amis allaient faire. Puis, de retour chez lui, il se dit tristement : voilà donc le seul avantage que l'art de deviner m'ait procuré dans cette brillante fête; le plaisir d'obliger un inconnu.

VI

Le lendemain, comme Edgar se mettait à table pour déjeuner avec deux de ses cousins, on lui annonça M. de Fontvenel :

il était pâle, sa figure était altérée, et l'on devinait facilement qu'une idée triste le dominait. Ayant un service important à demander à M. de Lorville, il était venu le voir de bonne heure, espérant le trouver seul.

—Qu'il soit le bienvenu ! s'écria Edgar en apercevant son ami. Viens, noble soutien de la magistrature, maître des requêtes, prétendant au conseil d'État, pour tes services extraordinaires, nous te votons deux côtelettes et une tasse de thé ; viens donc siéger parmi nous et partager nos travaux.

— J'ai déjeuné ; merci, répondit M. de Fontvenel, un peu déconcerté par cette mauvaise plaisanterie ; mais ne vous dérangez pas, ajouta-t-il en regardant les autres convives. Cette politesse était fort inutile, car les cousins n'avaient nulle envie de se déranger : M. de Fontvenel ne leur plaisait pas. Les petits parents d'un jeune homme riche n'aiment jamais son ami. N'ignorant pas leur malveillance, M. de Fontvenel n'était point à son aise auprès d'eux, et Edgar pas du tout à son avantage.

— Eh bien ! grave penseur, lui dit-il avec ce ton d'ironie qui éloigne, tu ne nous dis rien : quel travail important nous a donc privé de ta présence au bal d'hier ?

— Une affaire imprévue m'a retenu chez moi.

— Je vous plains, en vérité, dit un des cousins ; le bal était admirable, et je m'y suis fort amusé.

Tous trois se mirent alors à parler de la fête, sans songer que M. de Fontvenel n'y était pas allé, et ne pouvait se mêler à la conversation.

Mais il était trop préoccupé, trop inquiet pour être sensible à cette impolitesse de famille.

M. de Fontvenel se trouvait dans une situation d'affaires alarmante qui pouvait compromettre son honneur et sa réputation. La faillite d'un banquier venait de lui enlever une somme considérable sur laquelle il comptait pour acquitter une dette importante. Il fallait payer cinquante mille francs le jour même, il ne les avait pas ; et, connaissant la générosité de M. de Lorville, il venait lui emprunter cette somme, persuadé

que, si elle était à sa disposition, il n'hésiterait pas àl'obliger.

Quel fut son découragement, lorsqu'au lieu de trouver son ami seul, comme il l'était ordinairement de si bon matin, il le surprit avec deux personnes dont il connaissait la malveillance et la cupidité !

A peine fut-il entré, il vit que l'atmosphère ne lui était pas favorable, et il renonça au projet de sa demande. Être refusé par un indifférent lui paraissait une chose toute naturelle ; mais se voir repoussé par un ami ! cette pensée lui déchirait le cœur. Une grande tristesse s'empara de lui. Hélas ! n'est-ce pas déjà nous repousser, que nous ôter l'idée de la prière ! N'y a-t-il pas de l'inspiration dans cette timidité? Et l'homme à qui l'on n'a jamais osé demander un service, l'aurait-il rendu? Peut-être !... car tout dépend du moment ; en France surtout où l'esprit et le cœur sont si mobiles.

Après le déjeuner, les deux cousins, loin de songer à se retirer, allèrent s'établir sur deux bons canapés dans la chambre à coucher de M. de Lorville, en prenant chacun un journal. Edgar, de son côté, alla s'asseoir devant son secrétaire, rangea plusieurs objets, et finit par se mettre à écrire, sans s'inquiéter de ce qu'on faisait autour de lui. M. de Fontvenel était si mécontent de cette visite, qu'il n'osait la terminer ; il attendait qu'on se fût assez occupé de lui pour s'éloigner sans paraître trop susceptible, et sans affecter de l'humeur. Il prit la *Revue de Paris*, qui était sur la table, et feignit de la parcourir pour se donner une contenance. De temps en temps, Edgar souriait en le regardant, le lorgnait, puis se mettait à écrire sans lui adresser la parole. Enfin, ennuyé de ce malaise, et rêvant au moyen de trouver ailleurs un secours qu'il n'espérait plus de son ami, M. de Fontvenel se dirigea vers la porte, et se disposait à sortir lorsque Edgar lui cria :

— Attends donc, étourdi ; tu oublies de prendre ce que tu es venu chercher.

— Que veux-tu dire ? reprit M. de Fontvenel.

— Comment ! tu oseras me soutenir que tu n'avais pas une idée en venant ici?

— Je ne dis pas cela, mais je suis sûr de n'en avoir parlé à personne ; et....

— Qu'importe! interrompit Edgar ; à quoi sert la parole en amitié. As-tu lu le Monomotapa de La Fontaine?

— Oui, mais,...

— Ne sais-tu pas

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même...

— Je sais par cœur cette fable, reprend M. de Fontvenel, mais qui peut...

— Une fable, blasphémateur ! s'écrie Edgar en riant; tiens, prends cette lettre, et ne traite plus de fable ce qu'il y a de plus vrai au monde.

Alors, lui remettant la lettre qu'il venait d'écrire, et qui était un bon de cinquante mille francs sur son agent de change,

— Incrédule, ajouta-t-il, que cela t'apprenne à ne plus douter de tes amis.

M. de Fontvenel lut le billet à trois reprises, et son étonnement fut tel, qu'il l'emporta sur tout autre sentiment. La joie de trouver la somme qui le délivrait d'une si grande inquiétude, son honneur sauvé, l'émotion de la reconnaissance, tout fit place à l'impatience d'apprendre comment Edgar avait pénétré son secret. Il regardait autour de lui, cherchant dans sa pensée à deviner qui avait pu le trahir; mais personne ne connaissait encore l'affaire qui l'avait mis dans ce subit embarras; personne n'avait pu en parler à M. de Lorville. Comment le savait-il? Ce mystère le tourmentait comme un supplice, et il résolut de l'expliquer. Cependant il était touché de tant de générosité, et plus encore de tant de délicatesse. Des larmes d'attendrissement roulaient dans ses yeux ; il aurait voulu à

son tour deviner ce que son ami désirait pour le lui acquérir au prix de sa vie. Edgar jouissait de son étonnement et de sa joie ; mais pour empêcher ses deux cousins de l'observer, il fit signe à M. de Fontvenel de ne rien dire devant eux, et le reconduisant jusque sur l'escalier :

— A ce soir, dit M. de Lorville, j'irai un moment chez ta mère, et j'espère que, malgré trois ans d'absence, la belle Stéphanie me reconnaîtra. A ce soir.

— A toujours, reprit M. de Fontvenel avec émotion. Que j'ai besoin de te revoir ! Ah ! ma vie ne sera pas assez longue pour te témoigner tout ce que j'éprouve en ce moment. A ces mots ils s'embrassèrent avec une tendresse de frères, et M. de Fontvenel s'éloigna pénétré de reconnaissance, le plus heureux des hommes, mais aussi le plus tourmenté.

VII

Il était dix heures du soir lorsque M. de Lorville se rendit chez madame de Fontvenel. Il s'aperçut bientôt que son ami avait trahi son obligeance. Madame de Fontvenel, dominée par un attendrissement qu'elle ne pouvait cacher, vint à lui les larmes aux yeux, et bien qu'elle ne lui parlât pas du service qu'il venait de rendre à son fils, tout en elle prouvait à quel point elle y était sensible. Stéphanie, quoique avec plus de retenue, témoigna aussi les mêmes sentiments. Son frère semblait fier et joyeux, et M. de Lorville ressentait tout le plaisir d'une bonne action, celui d'en voir profondément heureuses des âmes qui en sont dignes. Ah ! que de doux moments il pouvait passer dans cette famille si bienveillante pour lui, auprès de cette ancienne amie de sa mère, qui l'avait élevé comme un fils ; il s'étonnait de l'avoir ainsi négligée depuis son retour. Mais à Paris les gens qu'on aime le plus sont ceux que l'on voit le moins ; s'ils ne sont pas autant que nous lancés dans ce

tourbillon de plaisirs mondains qui nous entraîne, on les perd de vue, et ils nous deviennent bientôt tout à fait étrangers, à moins qu'il ne leur arrive, de temps en temps, quelque grand malheur qui nous ramène à eux.

C'est une chose singulière, mais incontestable, que, dans le grand monde, pour se voir tous les jours quand on se convient, il faut avoir, non pas les mêmes amis, mais les mêmes indifférents. L'important est de ne pas se gêner ; en amitié, comme en tout, on ne fait que ce qui est commode ; aussi l'occasion l'emporte-t-elle sur tous les projets, et souvent l'homme qui néglige son meilleur ami parce qu'il demeure loin de lui, passe sa vie chez un voisin qu'il déteste.

Edgar fut frappé de la beauté de mademoiselle de Fontvenel. Quelle différence entre cette petite fille espiègle qu'il avait quittée il y a trois ans, et cette grande et belle femme qu'il retrouvait parée de toutes les séductions que donne à une nature élevée une éducation distinguée. Il ne se rappelait plus, en voyant Stéphanie si belle et si imposante, que peu d'années auparavant il la tutoyait comme une sœur, et ce fut avec une émotion presque timide qu'il baisa la jolie main qu'elle lui tendait affectueusement. Bientôt, en la voyant rire comme autrefois, il se rassura. Ses regards attendris se portèrent alternativement sur madame de Fontvenel, sur Stéphanie, sur son frère, et il sentit que, malgré lui, depuis qu'il était revenu dans cette maison, toutes ses pensées avaient un avenir.

Plusieurs visites étant survenues, M. de Lorville céda la place qu'il occupait auprès de la maîtresse de la maison, et alla rejoindre Stéphanie à l'autre bout du salon. Elle était assise devant une table couverte d'album, de journaux, de caricatures ; une autre jeune personne brodait auprès d'elle ; un artiste célèbre s'amusait à dessiner des figures grotesques qu'un jeune officier imitait scrupuleusement ; l'un copiait une romance, un autre cherchait à transcrire mystérieusement une chanson poétique et toujours séditieuse de Béranger. Chacun enfin paraissait occupé, ce qui n'empêchait pas la conversation d'être animée.

Lorsque mademoiselle de Fontvenel vit Edgar s'approcher :

— Voici monsieur de Lorville, dit-elle; prenons garde à nous, malheur à qui cache un secret; il va bien vite deviner ce que chacun de nous désire, c'est l'homme du monde le plus pénétrant.

— Rassurez-vous, reprit Edgar, ce soir je ne veux rien deviner.

— Comment! vous êtes bien dédaigneux, vous n'avez donc nulle envie de connaître notre pensée?

— Pas encore, elle ne peut m'être favorable : j'arrive. Les *oubliés* ont toujours tort, n'est-ce pas, Stéphanie? Ah! pardon, *mademoiselle*, mais je ne puis m'accoutumer à être traité ici en étranger, à y passer pour un nouveau présenté. Il faut absolument que je me trouve un droit à votre préférence. Ne sommes-nous pas un peu cousins?

— Pas du tout, reprit en riant Stéphanie, et je ne peux pas là-dessus me faire la moindre illusion.

— N'importe, je vous appellerai ma cousine; cela ôtera cet air de cérémonie dont un ami d'enfance ne peut s'arranger. Ainsi c'est convenu, vous m'appellerez votre cousin. Il n'y a pas bien longtemps, ajouta-t-il avec malice, que vous me donniez un nom plus doux; mais malheureusement je me suis déjà aperçu que ces beaux jours sont loin de nous.

A ces mots, mademoiselle de Fontvenel rougit, et celui qu'elle nommait dans son enfance son *petit mari* s'amusa beaucoup de cet embarras. La moindre émotion, dans une personne qui paraît froide, a un charme auquel on résiste rarement; elle nous prend par l'amour-propre. C'est un triomphe obtenu, un destin accompli, car nous nous figurons que cet être jusqu'alors insensible nous attendait pour s'animer. Edgar aurait bien voulu prendre son lorgnon, et deviner la pensée de Stéphanie; mais l'alarme était donnée, et il n'osait attirer l'attention sur ce talisman, dans la crainte qu'on en découvrît la merveille. D'ailleurs il était sans défiance, il savait que la sœur de son ami, la fille de madame de Fontvenel, ne pouvait éprouver que de nobles sentiments. Il aurait fallu un

bien grand changement pour altérer ce cœur qu'il avait connu dans son enfance si bon, si généreux.

S'abandonnant tout au plaisir d'une affection naissante, fondée sur de doux souvenirs, Edgar ne quitta plus Stéphanie. Elle-même semblait trouver le plus grand charme à se rappeler avec lui les jeux de son enfance; et mademoiselle de Fontvenel, ordinairement si calme et si également gracieuse pour tout le monde, parut ce soir-là ce qu'on ne l'avait jamais vue, pleine de gaieté et de coquetterie. Il est vrai que M. de Lorville était un de ces hommes avec lesquels les femmes sont toujours coquettes, sans projet, sans amour, et quelquefois même malgré elles. Le désir de plaire est contagieux dans un homme aimable, soit qu'on le croie dédaigneux ou difficile, soit qu'on le regarde comme une autorité. La femme la plus honnête ne résiste pas à la tentation de lui paraître séduisante, et, sans songer à lui donner une espérance, elle n'est pas fâchée de lui laisser un regret.

En vain plusieurs femmes vinrent-elles interrompre la conversation d'Edgar et de Stéphanie; il trouvait toujours un moyen de se rapprocher d'elle. En vain les discussions orageuses de la politique attiraient-elles son attention dans le salon voisin, il ne s'y mêlait point. Depuis longtemps, d'ailleurs, la politique lui était devenue indifférente. Il s'intéressait vivement aux affaires de son pays, mais à condition de ne pas écouter ce qu'on en disait; et comment, en effet, se résoudre à parler politique, lorsqu'on a le secret de toutes les opinions, lorsqu'on a découvert que l'intérêt personnel seul les inspire et les soutient, que chacun choisit dans ses principes de morale ou de gouvernement, celui qui doit le plus lui rapporter; qu'il y a dans toutes les opinions violentes un fond de souvenirs ou de projets, une arrière-pensée de place perdue, obtenue ou à obtenir? Lorsqu'on sait enfin que chacun juge l'intérêt général de sa position particulière, toute discussion devient inutile. Ce n'est pas que les opinions manquent de bonne foi, oh! chacun est de bonne foi dans son intérêt, mais elles manquent de stabilité; et, tout en contrariant la

plus exagérée, on prévoit les chances qu'elle a de se modifier, le danger qu'elle court de changer. Aussi M. de Lorville, qui connaissait toutes les ambitions, disait en plaisantant qu'avant de combattre un principe politique, il attendait que le succès ou le désespoir l'eût fixé définitivement.

M. de Lorville n'était allé qu'une seule fois à la chambre des députés; certes, son talisman eût ce jour-là une belle occasion d'exercer son pouvoir. Si Edgar eût été Allemand ou Anglais, il se serait fort diverti de cette fourmilière de vanités déclamantes et de ces nobles désintéressements de comédie dont il savait l'histoire et les conditions ; mais il aimait trop son pays pour rire des ridicules qui le perdent, et il conserva de cette séance un souvenir triste et décourageant. Il se refusa ainsi le plus grand amusement que son lorgnon lui eût offert. Il aurait pu se dédommager de cette privation en allant observer dans les brillants salons du Palais-Royal, où les plaisirs cachent tant de tristesse, les nouvelles vanités, les nouvelles prétentions des nouveaux courtisans de la nouvelle cour; malheureusement pour sa gaieté, l'ancienne position de son père lui imposait des devoirs auxquels il restait fidèle. Les derniers troubles de cette année lui auraient aussi fourni des observations non moins piquantes ; il aurait pu s'amuser beaucoup en lorgnant l'*émeute* à son passage, mais le même sentiment qui lui faisait fuir les séances de la chambre des députés, lui faisait détourner les yeux d'un spectacle si affligeant pour un véritable ami de son pays.

Cependant chacun s'étonnait de sa tolérance et de sa merveilleuse sympathie avec toutes les différentes exagérations. A ses yeux, quand il avait son lorgnon, les deux partis qui divisent en ce moment la France étaient ainsi désignés : *les regrettants* et *les prétendants;* et pour causer à l'unisson avec son interlocuteur, il lui suffisait de savoir auquel des deux partis il appartenait. Alors, selon son observation, il approuvait ou blâmait au hasard, sûr de tomber toujours juste, sans prendre la peine d'écouter. M. de Lorville pardonnait à chacun de choisir, pour s'y dévouer, l'ordre de choses qui lui

offrait le plus d'avantages. Il comprenait à merveille l'amour des bons bourgeois pour Louis-Philippe, les regrets des bons dévots pour Charles X, et les rêves de la jeunesse pour Bonaparte. Il trouvait tout simple d'entendre les filles de ducs et pairs regretter l'ancienne cour, et les femmes de banquiers vanter avec enthousiasme la nouvelle; chacun de nous, disait-il, préfère le gouvernement qui lui sied; et comme il sentait que lui-même n'était pas exempt d'intérêt personnel dans ces questions universelles, et que chacun juge l'ensemble de son point de vue, il changeait de place en idée, et se trouvait ainsi de l'avis de tout le monde, sans fausseté et sans efforts.

VIII.

Une visite pompeuse vint interrompre la douce causerie de Stéphanie. Madame de Clairange n'était pas femme à passer inaperçue dans un salon, et mademoiselle de Fontvenel, quoiqu'un peu contrariée, fut obligée de se lever pour aller s'informer des nouvelles de sa santé. Edgar resta seul; un sentiment plein de charme venait de s'emparer de lui; étonné qu'un amour si prompt eût déjà pris sur lui tant d'empire, il cherchait à se l'expliquer par ses souvenirs. Il y a si longtemps, se disait-il, que je la connais, que je l'aime; toutes les impressions douces de mon enfance se rattachent à elle. Que de fois elle m'a consolé quand j'étais triste; qu'elle était bonne! et maintenant qu'elle est adorable! Il la contemplait avec attendrissement, presque avec religion. Il admirait ce front pur dont un bandeau de cheveux noirs relevait la blancheur, ce regard plein de noblesse et de loyauté, cette taille si bien proportionnée dont une mise simple et de bon goût faisait valoir toute l'élégance. Ravi de trouver tant d'esprit et de douceur dans une personne d'une beauté remarquable, et fier d'en être favorablement accueilli, Edgar rêvait au bonheur de passer sa vie auprès de Stéphanie, et, se flattant d'en être

aimé un jour, il se réjouissait d'avance de déconcerter, par ce mariage si brillant pour elle, l'humble délicatesse des projets de son ami.

Mais il voulait savoir jusqu'à quel point elle pouvait partager sa pensée, et lire ce qui se passait dans son cœur. L'arrivée de madame de Clairange occupait tout le monde. M. de Lorville, voyant que personne ne l'observait, choisit ce moment pour satisfaire sa curiosité, et se confirmer dans son espoir. Il était sûr depuis longtemps de l'affection de Stéphanie, et il savait aussi que nul calcul d'intérêt ou d'ambition ne pouvait entrer dans une âme si pure, ni venir le désenchanter. Enfin, plein de confiance et saisi d'une joyeuse émotion, il la regarde... O surprise, ô découverte plus cruelle que tous les désenchantements! Stéphanie ne pense pas à lui!... Stéphanie aime! le cœur de Stéphanie n'est plus libre... Son accent affectueux n'est que de l'amitié, sa coquetterie n'est qu'une petite vengeance contre celui qu'elle aime, vulgaire punition d'un léger tort. M. de Lorville observe autour de lui, il cherche son rival; le jeune officier qu'il n'a pas remarqué jusqu'alors, se trahit par son air de dépit et son silence. Pauvre Edgar! C'en est fait, son bel avenir s'évapore. Il éprouve tous les tourments de la jalousie, tout le découragement d'un dernier adieu....... Hélas! encore un amour éteint en naissant, encore un beau rêve détruit!

Edgar désolé, le cœur devoré de regrets, résolut de s'éloigner; mais avant il se promet de punir Stéphanie de l'espoir trompeur qu'elle a fait naître; il veut se consoler au moins du chagrin d'avoir deviné son secret, en lui prouvant qu'il le possède et qu'elle se trouve dans sa dépendance. Elle revint auprès de lui, plus gracieuse et plus coquette qu'elle n'avait été jusqu'alors.

— Je vous préviens, dit-elle en riant, qu'il se trame un grand complot contre vous, on va vous présenter à madame de Clairange; ainsi préparez-vous à être aimable.

— Est-ce que c'est un destin que d'être présenté à madame de Clairange? reprit Edgar avec ironie.

— Non, mais une présentation est une solennité à laquelle on ne saurait trop se préparer. Que dire à quelqu'un qu'on ne connaît pas !

— Eh ! mais ce que l'on dit aux autres ; cela est si indifférent ! Edgar prononça ces derniers mots avec un dépit visible.

— Comme vous êtes devenu sombre; reprit Stéphanie, qu'avez-vous donc ? Qui a pu vous attrister si subitement ?

— La vue d'un supplice inutile, je déteste à voir souffrir. Oui, vraiment, et je suis capable d'aller dire à ce pauvre jaloux, ajouta-t-il en désignant le jeune officier qui est en face d'elle, que vous n'aimez que lui, et que je ne mérite pas sa colère.

L'embarras de mademoiselle de Fontvenel fut extrême ; elle rougit, baissa les yeux, et après un moment de silence :

— Mon frère a raison, dit-elle, vous êtes un observateur bien redoutable !

— Oui, si j'étais méchant, reprit Edgar ; mais rassurez-vous, je n'ai pas de vanité, et, si modeste que soit la place que l'on m'accorde, je sais m'y résigner ; mais, ajouta-t-il, je veux qu'on me la laisse toujours...

Le ton affectueux dont il prononça ces paroles émut visiblement Stéphanie ; et M. de Lorville devinant qu'elle allait éprouver quelques regrets, et que le jeune officier venait de perdre de ses avantages, s'éloigna, consolé par sa supériorité, comme un grand général se console d'une défaite en calculant les pertes de l'ennemi.

Edgar fut bientôt présenté à madame de Clairange, ainsi qu'on l'en avait menacé. Il vit une femme, jeune encore, mise avec recherche, et dont la figure aurait paru complétement insignifiante sans une grimace bienveillante et continuelle qui lui composait une espèce de physionomie. Madame de Clairange n'avait ni âme, ni esprit, ni qualités, ni défauts ; et n'étant entraînée ou retenue par aucun sentiment primitif, bon ou mauvais, elle avait pu se choisir tous ceux qui embellissent, et cela avec un goût exquis, c'est une justice à lui rendre. Les émotions les plus naturelles n'étaient pour elle que des paru-

res ; elle préférait la bonté à la malice, comme on préfère le bleu au rose, selon qu'il sied mieux. Rien ne lui coûtait pour acquérir une vertu séduisante. Chez elle, la pudeur était une étude, la sensibilité un ornement, et la douceur un système. A force de la modérer, elle rendait sa voix si faible qu'on ne l'entendait pas. Cette préoccupation de toilette *morale* se trahissait dans ses discours ; toutes ses phrases commençaient par : « Rien ne sied mieux, rien n'embellit autant. » On croyait qu'elle allait parler d'un béret ou d'une étoffe à la mode, point du tout, c'était de la piété ou de la bienfaisance. Décidée à la générosité, dans son zèle charitable, elle faisait, en effet, beaucoup de bien, mais tout cela sans charme, sans se faire aimer. Sa bonté était, pour ainsi dire, sans vie, ses consolations n'arrivaient pas jusqu'à vous ; tout ce qu'elle disait pour calmer votre douleur prouvait qu'elle ne la comprenait point, et ceux-là mêmes qu'elle accablait de ses bienfaits, tout en la remerciant avec reconnaissance, la traitaient comme une étrangère. C'est que, pour être *parent* des malheureux, il faut avoir beaucoup souffert ou bien beaucoup rêvé.

Il n'était pas une seule personne dans la société de madame de Clairange à qui elle n'eût rendu service. Aussi, dès qu'elle arrivait, on s'empressait autour d'elle ; car chacun voulait la dédommager, par une préférence apparente, des sentiments qu'elle n'inspirait pas ; sans se rendre compte du peu de sympathie qu'on ressentait pour elle, on se reprochait de rester indifférent pour une personne si obligeante, et l'on se soulageait de ce remords en faisant d'elle des éloges démesurés. Aussi elle avait une réputation de dévouement, de bonté angélique que sa nature ne méritait pas, mais que ses actions justifiaient.

Les âmes médiocres et les petits esprits se passionnaient pour elle, et citaient volontiers sa conduite pour humilier les autres femmes. Les gens distingués, les âmes d'élite, au contraire, se fatiguaient de tant de vertus étudiées, et de même que les continuelles bergères et les perpétuels moutons de M. de Florian font désirer un loup féroce, les constantes per-

fections de madame de Clairange faisaient aspirer après un bon défaut.

M. de Clairange avait eu, d'un premier mariage, une fille que madame de Clairange traitait comme la sienne ; et même, pour échapper aux torts qu'on reproche ordinairement aux belles-mères, elle affectait de préférer Valentine, fille de son mari, à ses propres enfants. Les émotions de nature reviennent rarement dans un caractère faussé par des sentiments de convention ; et d'ailleurs l'héroïsme est facile aux personnes indifférentes.

Une des considérations qui avaient engagé madame de Clairange à adopter ce système de bonté imperturbable, était la difficulté qu'elle trouvait de succéder avec avantage à la première femme de M. de Clairange, une des célébrités les plus remarquables du siècle, et dont la brillante réputation d'esprit était un fardeau pénible pour une femme qui portait le même nom.

Madame de Clairange se rendait justice; et, sachant que son esprit n'était pas de force à lutter contre le souvenir qu'on gardait encore de celui de sa rivale, elle cherchait à combattre cette mémoire gênante par des contrastes, et en s'étudiant à des qualités opposées. Elle se faisait modeste et toute bonne, parce que la mère de Valentine était brillante, et que la vivacité de son esprit l'avait fait passer longtemps pour méchante.

Valentine, élevée jusqu'à l'âge de quinze ans par sa mère, savait à quel point cette réputation était peu méritée, et s'appliquait chaque jour à la détruire; elle voyait dans ce devoir de sa tendresse filiale une mission pieuse qui lui était confiée.

Sa mère, comme toutes les femmes supérieures, avait des ennemis et de plus des amis qui redoutaient son regard d'aigle. Ils savaient ne pouvoir lui cacher leur faiblesse, leur ingratitude, et ils se vengeaient, en médisant d'elle, de l'empire qu'elle exerçait sur eux, et auquel, par entraînement et par affection, ils ne pouvaient se soustraire. Le principal trait de son caractère était une loyauté d'impression qui lui faisait souvent tort. Elle n'avait pas cette indulgence hypocrite des per-

sonnes à qui tout est indifférent. La fausseté, le calcul, la bassesse lui inspiraient une noble indignation, qu'elle ne pouvait dissimuler. Son esprit passionné se révoltait, et dans son juste mépris, les mots les plus spirituels, les plaisanteries les plus piquantes échappaient à son éloquence. Les sots ne manquaient pas autour d'elle pour ramasser les miettes qui tombaient de sa table, et bientôt ses bons mots étaient colportés de salons en salons, altérés, dénaturés par la malice, et surtout dépouillés du sentiment généreux qui les avait inspirés; car, lorsqu'elle employait ses armes, c'était toujours pour défendre un ami, pour laver une personne innocente d'un soupçon qu'un autre méritait; jamais un sentiment personnel n'éveillait sa malignité; mais par malheur ses plaisanteries étaient bonnes, elles faisaient image; elles étaient empreintes, pour ainsi dire, de cette poésie de la gaieté qui la colore et la rend vivante; elles restaient; ceux qu'elle frappait ne s'en relevaient point, et de là venait que madame de Clairange passait pour une femme méchante, qu'il fallait craindre. Eh! sans doute, il fallait la craindre et la fuir même, lorsqu'on vivait d'une turpitude ou lorsqu'on étalait un vice.

Valentine gémissait de cette injustice du monde envers sa mère, et plus encore de la réputation d'angélique bonté que ce même monde, toujours dupe et toujours amant de la médiocrité, accordait à la nouvelle madame de Clairange.

Que de fois Valentine compara cette bonté factice et stérile avec la noble et sincère générosité de sa mère; avec ce dévouement sans borne, ce zèle éclairé d'une amitié vivace qui n'est arrêtée dans ses élans ni par la certitude de se nuire ni par la crainte de déplaire! Valentine se rappelait avec quelle chaleur sa mère faisait valoir l'esprit et les avantages de ses amis; quel empressement elle mettait à les servir; que de vieux parents vivaient de ses dons; que de malheurs elle avait prévenus par son habileté bienveillante; que de familles elle avait réconciliées; que d'ennemis elle avait rapprochés; que de conseils bienfaisants elle avait donnés à son préjudice; que de femmes soupçonnées réhabilitées par elle; que d'enfants

repoussés lui devaient leur brillante existence ; que de talents méconnus tenaient leur prompte réputation de ses éloges. Valentine se rappelait aussi combien cette femme, d'une gaieté si vive, savait trouver de paroles consolantes pour la douleur, et elle se demandait si cette bonté active et spirituellement dirigée, cette générosité de toute la vie, ne valaient pas la bienveillance étudiée de sa belle-mère, ses consolations inutiles et ennuyeuses, et les mauvais bouillons qu'elle envoyait à jour fixe à des indigents inconnus.

Madame de Clairange s'était fait un état dans le monde de sa tendresse pour sa belle-fille. Elle parlait d'elle sans cesse, l'accablait de soins, de prévenances qui finissaient toujours par ces mots :

— N'est-ce pas, Valentine, pour une marâtre je ne suis pas bien sévère ?

Malgré tout l'éclat de cette tendresse, il était évident que Valentine ne la partageait point. Et comment pouvait-elle aimer une femme qui se faisait la satire vivante de sa mère ? Jamais elle n'avait pu lui pardonner de l'avoir osé remplacer. Chaque fois que l'on prononçait devant elle le nom de madame de Clairange qui ne disait plus celui de sa mère, on voyait Valentine tressaillir, et souvent alors des larmes de regrets et de dépit s'échappaient de ses yeux.

Le monde lui reprochait généralement sa froideur pour sa belle-mère et l'empressement qu'elle avait mis à se séparer d'elle, en épousant, à l'âge de dix-sept ans, le marquis de Champléry, déjà vieux, n'ayant qu'une fortune médiocre, et ne lui offrant d'autre avenir qu'une vie monotone et retirée au fond des montagnes de l'Auvergne.

Madame de Clairange employa tous les moyens en son pouvoir pour empêcher ce mariage, qui lui enlevait son plus bel ornement, son attitude la plus avantageuse, cette preuve éclatante des vertus qu'elle avait tant travaillé à s'acquérir, et qui, par son importance même, la dispensait d'en montrer de moins extraordinaires. Mais elle n'avait aucun empire sur Valentine ; ce mariage s'accomplit. Bientôt toutes ses espé-

rances se réveillèrent : M. de Champléry mourut. Elle partit aussitôt pour rejoindre sa jeune veuve, et la conjurer de revenir auprès d'elle. Valentine résista longtemps; mais enfin, vaincue par ses instances, elle promit de venir chaque hiver passer à Paris trois mois auprès de madame de Clairange, à condition qu'on la laisserait libre de rester en Auvergne tout le reste de l'année.

C'était l'époque fixée pour le retour de madame de Champléry, et sa belle-mère venait tout empressée faire part de son bonheur à madame de Fontvenel, et surtout à Stéphanie, que cette nouvelle intéressait vivement.

— Quand j'ai de la joie, il faut que mes amis la partagent, disait madame de Clairange; je les fatigue si souvent de mes inquiétudes que cela est bien juste; mais aujourd'hui, je veux que vous soyez toutes deux aussi heureuses que moi.

— Quoi! dit Stéphanie qui savait où menait ce préambule, est-ce qu'elle arrive bientôt?

— Comme nous nous entendons! s'écria madame de Clairange, qu'elle est gentille! comme elle me devine! Tous ceux qui me connaissent savent qu'il n'y a que le retour de ma pauvre petite inconsolable qui puisse me réjouir ainsi.

— Qui est sa pauvre petite inconsolable? demanda tout bas Edgar à M. de Fontvenel.

— C'est sa belle-fille.

— Et de quoi est-elle inconsolable?

— De la mort de son mari.

— Quel jour attendez-vous Valentine? madame, reprit Stéphanie.

— Demain, oui, demain, jugez de ma joie! répondit madame de Clairange.

— Demain! ah! quel bonheur!

Et tous les traits de Stéphanie s'animèrent de l'émotion la plus gracieuse.

— Regardez-la, s'écria madame de Clairange, voyez comme l'amitié lui sied bien, qu'elle est charmante! Ah! si ma petite rieuse était là, elle se moquerait bien de nous, de

notre impatience, car elle n'entend rien au sentiment, elle!

— Qui appelle-t-elle sa petite rieuse? demanda encore Edgar.

— C'est toujours sa belle-fille, répondit M. de Fontvenel en souriant, la petite inconsolable.

— Quoi! c'est la même? Est-elle, en effet, si rieuse et si inconsolable?

— Mais c'est une personne singulière, que, malgré toute ta pénétration, tu ne comprendras pas.

— De qui parle-t-on? interrompit M. Narvaux qui venait d'entrer.

— De madame de Champléry.

— Ah! qu'elle me déplaît, reprit-il tout haut, elle est si prude et si moqueuse.

— Prude! mais au contraire, répliqua M. de Fontvenel, elle dit souvent des mots fort plaisants, et...

— Je ne lui refuse pas de l'esprit, mais ce n'est pas un esprit qui me plaise; j'aime bien mieux sa belle-mère, qui est un ange de bonté, et je ne lui pardonne pas d'être ingrate pour elle.

Tandis qu'il parlait, Stéphanie, après avoir offert du thé à tout le monde, en alla porter une tasse à sa mère, préparée pour elle avec soin et selon son goût.

— Que cette attention est touchante! s'écria madame de Clairange en la regardant, rien n'embellit autant une jeune personne que les soins qu'elle donne à sa mère, c'est la plus sûre des coquetteries. Voilà ce que je n'ai jamais pu persuader à Valentine. Elle n'a pour moi nulle prévenance, et le ciel sait combien je suis malheureuse de sa froideur!

— Vous m'étonnez, dit madame de Fontvenel. Il y a un an, lorsque Stéphanie était souffrante, j'ai été témoin des soins de Valentine pour son amie, et je serais une mère ingrate si je la laissais accuser de négligence.

Edgar écouta avec le plus grand intérêt toute cette conversation en apparence fort insignifiante; et, lorsqu'il s'éloigna, il s'étonna de tant rêver à cette Valentine, à la fois si triste et

si rieuse, si prude et si légère, si froide et si aimante ; et il sentit que ses deux plus grands titres à le prévenir en sa faveur étaient d'avoir déplu à M. Narvaux et d'être aimée de Stéphanie.

IX

L'impression que lui avait laissée cette soirée fut cependant bientôt effacée ; Edgar, trompé deux fois dans les émotions de son cœur, reprit le cours de sa vie mondaine ; mais, toujours désenchanté dans ses illusions, toujours puni dans ses espérances, il finit par concevoir une telle rancune contre son fatal lorgnon, qu'il résolut de ne plus s'en servir. Il le renferma dans un tiroir de son secrétaire, et le jour où il sortit sans le porter sur lui, il se sentit soulagé comme s'il était libre et débarrassé d'un ami importun.

Dans ses découvertes depuis quelques jours tout l'avait mécontenté ; il avait appris à se méfier de tout, même des caresses d'un enfant. Car l'intérêt, cette lèpre du siècle, nous atteint dès l'enfance, et l'on est effrayé de voir de petites têtes calculer avant de penser.

La veille, M. de Lorville alla voir madame de ***. Sa petite fille, sitôt qu'elle le reconnut, vint à lui, sauta sur ses genoux, et lui dit mille gentillesses. Edgar, surpris et touché de cet accueil empressé, voulut savoir pourquoi cette jolie enfant était si tendre pour lui : il la lorgna. « Caressons-le bien, pensait-elle, il a apporté d'Allemagne de si beaux joujoux à ma cousine ! » Edgar, malgré lui, repoussa l'enfant qu'il caressait, et, dégoûté de trouver dans tous les rangs, à tous les âges, la même pensée d'intérêt ou de vanité, il forma le projet de renoncer à une science qui devenait si monotone, et s'avoua que le talent de pénétrer toutes les idées ne valait pas le plaisir d'être trompé.

Débarrassé de son talisman, il se réjouissait de devenir une

bonne dupe, et pensait qu'il allait retrouver tout à coup sa crédulité d'autrefois. Mais il est des secrets qu'on ne possède pas impunément, et des ignorances qu'on ne trouve plus.

Son esprit accoutumé à deviner faisait à son insu des observations, expliquait ses défiances, traduisait ce qu'on disait, rétablissait des vérités altérées ; enfin M. de Lorville était sans son lorgnon comme nous sommes en l'absence d'un ami qui a de l'empire sur nous. Nous agissons par souvenir ; à chaque événement, à chaque objet, nous nous demandons : « Que ferait-il, que penserait-il, que dirait-il de cela ? Et nous sommes encore sous le joug de ce caractère despotique, alors même que nous croyons en être affranchis par l'absence.

En revenant de l'Opéra, M. de Lorville passa devant la porte de madame de Fontvenel ; il y vit plusieurs voitures arrêtées ; et l'idée lui vint de monter chez elle un moment, quoiqu'il fût déjà tard.

Il y trouva encore beaucoup de monde. Comme il entrait, il entendit ces mots que prononçait madame de Clairange avec sollicitude : « Valentine, ne prenez pas d'orgeat, vous vous rendrez malade. » Elle est ici, pensa Edgar, se rappelant tout ce qu'on lui avait dit de madame de Champléry ; et curieux de la voir, il porta ses regards du côté de la table ronde autour de laquelle se réunissaient ordinairement Stéphanie et ses jeunes amies ; mais il en était trop éloigné pour qu'il lui fût possible de distinguer aucune femme particulièrement.

Forcé de rester auprès de la maîtresse de la maison pour écouter les obligeants reproches qu'elle lui faisait sur sa négligence, Edgar s'impatientait de ne pouvoir rejoindre Stéphanie. Il ne doutait pas que Valentine ne fût auprès d'elle, et songeant à ce que lui avait dit M. de Fontvenel sur l'impossibilité de deviner le caractère de madame de Champléry, il commença à se repentir d'avoir abandonné son lorgnon.

Enfin, il lui fut permis de s'approcher de cette terrible table ronde, à laquelle il en voulait déjà, en se rappelant tout ce qu'à cette même place il avait éprouvé pour Stéphanie.

Mademoiselle de Fontvenel le reçut avec sa bienveillance ordinaire, elle le fit asseoir auprès d'elle, et il vit bientôt que sa présence avait fait une grande sensation dans le groupe de jeunes femmes qui l'entouraient.

Il est certain que son talent de pénétration faisait du bruit dans le monde, et que toutes les femmes avaient peur de lui. Une fort jolie personne était à côté de Stéphanie, Edgar présuma que c'était Valentine, et se mit à l'observer. Il la trouva rieuse, moqueuse, comme on le lui avait annoncé. La conversation s'étant facilement engagée, et voyant que l'on mettait de la coquetterie à lui répondre, il se livra au plaisir d'être écouté. Il raconta ses voyages, y mêla des anecdotes piquantes, et sachant que madame de Champléry aimait la légèreté dans l'esprit, il se flatta de lui avoir prouvé qu'il n'en manquait pas, et son amour-propre se sentit satisfaisait.

Comme il était dans tout l'enivrement d'un homme heureux de plaire, la voix de madame de Clairange retentit : Allons, Valentine, il est minuit passé, vous êtes souffrante, il faut rentrer. » Edgar murmura d'être si tôt séparé de sa jolie voisine; mais quel fut son étonnement en voyant se lever à la voix de madame de Clairange, vers l'autre bout du salon, une jeune femme grande, belle, froide et sérieuse, toute différente enfin de l'idée qu'il s'était faite de madame de Champléry. Cependant c'était bien elle. Il ne l'avait pas vue, parce que jusqu'alors plusieurs personnes placées devant elle la lui cachaient; il se leva pour la mieux r. garder, mais elle s'éloigna.

Impatienté de sa méprise, Edgar ne trouva plus aucun plaisir à causer avec la jeune femme qu'il avait crue être madame de Champléry. Il lui en voulait de l'avoir trompé, et se disait avec humeur : J'aurais dû deviner que ce n'était pas elle, madame de Champléry doit avoir plus d'esprit que cela. En vain madame de Cilleray, ignorant qu'elle avait dû à une erreur les soins de M. de Lorville, continuait-elle ses gracieuses coquetteries, Edgar ne l'écouta pas, et s'éloigna d'elle d'un air maussade en la laissant toute déconcertée de ce caprice.

Le nom de Valentine qu'il entendit prononcer avec une sorte d'indignation, l'attira dans le salon voisin, et n'ayant pu causer avec madame de Champléry comme il l'aurait tant désiré, il espéra s'en dédommager en entendant parler d'elle.

— Valentine prude et prétentieuse! Ah! monsieur, vous ne la connaissez pas! s'écriait un vieux général avec chaleur, je vous assure qu'il y a, au contraire, peu de femmes plus simples et qui songent moins à produire de l'effet.

— Vous m'accorderez au moins qu'elle est capricieuse, reprit M. Narvaux. Quelle affectation de causer à l'écart toute la soirée avec un vieux diplomate allemand, au lieu de se mêler à la conversation des personnes de son âge et même de son pays! Pourquoi cette subite attitude de mélancolie qu'elle avait adoptée ce soir, tandis qu'hier elle est restée ici jusqu'à deux heures du matin à nous faire mourir de rire, en disant toutes les folies qui lui passaient par la tête!

— Mais, répondit le général, cela est tout simple, aujourd'hui elle est souffrante.

— Ce n'est pas une raison, je l'ai vue cent fois ainsi. C'est une femme inexplicable; elle n'est jamais deux jours de suite la même. Demandez à Fontvenel, ajouta M. Narvaux, il la juge comme moi.

— Je ne suis pas aussi sévère, répondit M. de Fontvenel; j'avoue que madame de Champléry m'a toujours paru avoir un caractère incompréhensible; mais je la connais trop pour l'accuser d'être affectée ou capricieuse, elle me fait plutôt l'effet d'une personne dominée par une arrière-pensée qui la trouble, et qu'elle craint de laisser deviner, d'une personne enfin qui a un secret.

— Je serais assez de votre avis, dit une femme douée d'un esprit d'observation redoutable; sa gaieté est de l'agitation, son silence de la contrainte, et ce sont là des symptômes de...

— Quelle idée!... reprit le général avec humeur.

— Non, je vous jure, ce n'est point une folie; cette jeune femme a quelque arrière-pensée qui la tourmente.

— Elle a peut-être un anévrisme au cœur, dit un jeune

homme qui étudiait la médecine; cela expliquerait cette subite mélancolie.

— Elle n'a rien du tout, Monsieur, reprit le bon général impatienté de ces conjectures; ou plutôt si vous voulez absolument savoir ce qui la tourmente, je vous le dirai moi, eh bien! ce qu'elle a..., c'est... c'est sa belle-mère qui est, selon moi, le plus affreux tourment et la plus ennuyeuse maladie qu'on puisse supporter.

— Quelle injustice! s'écriait-on de tous côtés, madame de Clairange qui est si bonne, qui accable sa belle-fille de soins et de tendresse!...

— Oui, elle l'accable; c'est bien le mot.

— Mon général, dit M. Narvaux, je ne reconnais pas là votre bienveillance habituelle. Une femme si parfaite, si généreuse, ne peut faire le malheur de ceux qui dépendent d'elle, et je crois à la préoccupation de sa belle-fille une cause beaucoup plus vulgaire.

— C'est-à-dire, Monsieur, que vous croyez que ce qu'elle a... c'est un amant, reprit le général avec colère; vous conviendrez alors qu'elle le cache bien; car aucun homme à Paris ne peut, je pense, se vanter de la compromettre.

— A Paris, non... mais...

— J'entends ce que vous voulez dire, elle aime en province! à Clermont, un *Auvergnat* sans doute.

A ces mots chacun se mit à rire. La colère d'un homme très-bon a presque toujours quelque chose de comique, d'abord parce qu'on ne la redoute pas, ensuite parce qu'elle est exagérée; il n'y a que la méchanceté qui sache s'exhaler avec mesure, et conserver assez de sang-froid pour choisir la place où elle doit frapper : l'indignation frappe au hasard, au risque même de ne pas blesser.

M. de Fontvenel, voyant que le vieil ami de Valentine commençait à se fâcher sérieusement de la manière dont on parlait d'elle, voulut mettre fin à cette conversation qu'il se repentait d'avoir amenée.

— Prenons patience, dit-il, nous avons ici quelqu'un qui

peut facilement nous éclairer; si madame de Champléry a un secret, comme nous le pensons, voilà un homme dont le regard perçant saura bientôt le découvrir. Tous les yeux se fixèrent alors sur Edgard, que M. de Fontvenel désignait; et il lui fallut subir le récit des merveilleuses découvertes qu'on attribuait à sa pénétration. Il feignit de ne voir dans ces récits véritables qu'un conte, qu'une plaisanterie, s'engagea, en riant, à mettre en œuvre toutes les ruses de sa science pour deviner le secret de madame de Champléry, et promit de rendre incessamment un compte exact de ses observations.

Quoiqu'il n'eût point son lorgnon ce soir-là, M. de Lorville devina sans peine l'intérêt que le vieux général portait à Valentine, et par un motif qu'il ne s'expliquait pas, il sentit le besoin de le prévenir en sa faveur :

— Avant de m'engager dans cette grande entreprise, dit il, je dois vous avouer que je suis déjà un juge suspect, et que j'ai perdu un peu de mon impartialité.

— Comment cela? dit M. Narvaux, tu ne connais pas madame de Champléry; qui te donne donc si bonne idée d'elle?

— Précisément le mal que vous en dites. Elle vous a fait rire hier jusqu'à deux heures du matin; donc elle est spirituelle et amusante. Ce soir, son crime est d'avoir causé longtemps avec un vieux savant, et de n'avoir pu cacher sa tristesse; donc elle a l'esprit solide et le cœur faible. Voilà, il me semble de quoi composer un caractère de femme fort aimable. Vous voyez que je serais un mauvais juge, et que, sans le vouloir, vous m'avez gagné.

Le vieux général quitta son air de mauvaise humeur; il se rapprocha de M. de Lorville, lui parla de son père, de sa famille, qu'il connaissait, le questionna sur ses projets avec bienveillance; et Edgar, en l'écoutant, se demandait pourquoi il était si heureux d'avoir mis dans son parti un ami de madame de Champléry.

Il attribua cette préoccupation à la curiosité. La puissance que lui seul possédait de pénétrer le secret d'une femme si

distinguée, expliquait assez selon lui l'impatience qu'il éprouvait de se trouver auprès d'elle. Madame de Fontvenel l'avait prié à dîner pour le jeudi suivant; Edgar savait que madame de Clairange et sa belle-fille seraient de ce dîner, et il se promettait bien ce jour-là de sortir le talisman de sa cachette. Déjà il lui pardonnait tous les tourments qu'il lui avait causés, tant il était fier de le posséder dans une occasion si importante.

En effet, le mystère qui entourait madame de Champléry, la bizarrerie de son caractère, joints aux avantages de son esprit, devaient inspirer de l'intérêt. M. de Lorville faisait déjà mille conjectures sur le secret qu'il allait deviner, en se proposant d'avance de ne pas le trahir. Un secret qui donne des défauts à une personne si parfaite ne doit pas être vulgaire, pensait-il; il n'y a, dans ce mystère, ni calcul, ni intérêt, puisqu'il n'y a pas hypocrisie.

Edgar songeait à cette grande entrevue avec une joie d'enfant, et se félicitait d'y être préparé d'avance, se rappelant sa dernière maladresse, mais le destin lui réservait d'autres épreuves.

X.

Le lundi soir Edgar rencontra M. de Fontvenel.

— Ah! c'est toi, s'écria celui-ci; tu ne m'échapperas pas; je t'emmène.

— Où donc?

— A l'Odéon.

— Ah! mon ami, que t'ai-je fait? et que veux-tu que j'aille voir si loin?

— D'abord *la Maréchale d'Ancre* qu'il faut voir absolument, ensuite la marquise de Champléry.

— Ah! elle y est?

— Oui, avec sa belle-mère et Stéphanie, elles n'ont que

Narvaux et moi pour les accompagner, et cela ne suffit pas ; tu sais que les femmes ne s'amusent au spectacle que lorsqu'elles ont dans leur loge un homme à la mode. D'ailleurs tu n'as pas oublié nos engagements et le secret que tu dois nous révéler.

— Mais, dit Edgar, je n'ai pas... ; il allait dire : mon lorgnon ! heureusement il s'arrêta.

— Tu n'as pas de place, reprit M. de Fontvenel, je t'en offre deux. M. de S*** nous a donné sa loge ou plutôt sa chambre ; c'est une loge d'avant-scène, elle est immense, tu peux accepter sans scrupule; tu ne nous gêneras pas.

Edgar cède aux instances de son ami ; il monte dans sa voiture pour faire avec lui cette route éternelle, et ils reprennent leur conversation sur madame de Champléry.

Edgar était comme ces gens qui ont une si parfaite connaissance des lieux qu'ils habitent, qu'ils peuvent les parcourir sans lumière. A force de lire la pensée à l'aide de son lorgnon magique, il avait fini par s'étudier à la déchiffrer sans son secours. Il vit bientôt que son ami parlait de Valentine avec une sorte de dépit ; et songeant à l'extrême intimité de madame de Champléry et de sa sœur, qui leur donnait tant d'occasions de se rencontrer, il pensa que M. de Fontvenel avait dû chercher à lui plaire, et qu'il ne se montrait pour elle si peu bienveillant, quoiqu'il n'en dît jamais de mal, que parce qu'il n'avait pas réussi. Edgar se rappela encore que son ami était le premier qui eût supposé un secret à Valentine. Or cette idée ne vient jamais qu'à un prétendant mal écouté, qui, se croyant assez séduisant pour être aimé, attribue sa défaite à quelque obstacle mystérieux, à quelque pensée rivale, qui l'empêche de réussir malgré ses avantages. Edgar regarda cette observation de M. de Fontvenel comme l'ingénieuse explication que donnait à ses revers un amour-propre blessé ; et il résolut de ne juger madame de Champléry que par lui-même, et de ne partager en rien les préventions de son ami.

Arrivé à l'Odéon, M. de Lorville se sentit ému en songeant qu'il allait passer la soirée auprès de cette femme qui le pré-

occupait d'une manière si étrange, et pour la première fois peut-être, depuis son retour à Paris, il éprouva de l'embarras.

La science qu'il avait rapportée de ses voyages lui avait donné tant d'assurance! toute sa personne était changée depuis cette époque. Ses manières avaient acquis un aplomb etonnant pour son âge. Dans l'attitude d'un homme qui sait et qui devine, il y a quelque chose de calme, une sécurité qui impose; on sent qu'il a sur nous un avantage, et quelle que soit sa jeunesse, comme cet aplomb n'est pas celui de l'ignorance ni celui de la sottise, on est forcé de lui reconnaître une sorte de puissance; d'ailleurs, quand on a le secret de chacun, on devient si indulgent, et l'indulgence dans la jeunesse est déjà de la supériorité : aussi M. de Lorville passait-il pour l'un des jeunes gens les plus spirituels de Paris, réputation qu'il devait en partie à son talisman, mais qu'il n'était cependant pas incapable de soutenir.

Au moment où les deux amis entrèrent dans la loge, mademoiselle Georges était en scène; madame de Clairange et Stéphanie se contentèrent de les saluer sans rien dire pour ne pas exciter les *chut* offensants du parterre orageux de l'Odéon. Madame de Champléry, abîmée dans ses réflexions, ne tourna pas la tête pour voir qui venait d'entrer; et Edgar, ne pouvant regarder ses traits, fut réduit à admirer ses beaux cheveux blonds arrangés avec art, et à étudier tous les détails de sa mise élégante. Lorsqu'il eut contemplé pendant un moment le léger fichu de tulle brodé qui entourait un cou gracieux, la jolie ceinture bleue qui dessinait une taille svelte et élégante, cette robe de mousseline blanche si bien faite, si bien attachée, il commença à s'ennuyer; alors, pour forcer Valentine à regarder de son côté, il imagina de lancer, de manière à ce qu'elle pût l'entendre, une de ces bêtises révoltantes qui font scandale, et qui forcent la personne la plus distraite à lever la tête pour regarder quel est l'imbécile qui a pu la dire.

— En vérité, s'écria Edgar en regardant mademoiselle

Georges et feignant de se tromper, mademoiselle Mars est admirable avec ce costume!

— Mademoiselle Mars! mademoiselle Mars! que dites-vous? s'écria chacun aussitôt en se moquant de cette niaise méprise.

La ruse eut tous les succès qu'il en attendait; Valentine se retourna vivement du côté de M. de Lorville. Elle le reconnut et rougit. Sachant bien qu'il avait trop d'esprit, trop l'habitude de Paris pour se tromper si grossièrement, et d'ailleurs prévenue par Stéphanie sur sa résolution de l'observer, elle devina que cette balourdise avait été dite volontairement, et le regard dédaigneux qu'elle jeta sur M. de Lorville le punit bientôt de sa malice.

Pendant l'entr'acte, M. de Fontvenel présenta son ami à madame de Champléry; elle le salua froidement, et après leur avoir adressé à tous deux, sur la pièce que l'on jouait, quelques paroles insignifiantes, elle se mit à regarder de côté et d'autre dans la salle, de l'air d'une personne qui ne se soucie pas d'engager la conversation.

Madame de Clairange ne fut pas si dédaigneuse pour Edgar; elle s'empara de lui, l'accabla de flatteries sur sa finesse, et finit par lui dire qu'elle était bien heureuse de n'avoir dans le cœur rien à cacher, car il lui serait bien pénible d'être obligée de fuir l'homme le plus aimable qu'elle eût jamais rencontré. Je crois, en vérité, poursuivit-elle, que Valentine n'est si maussade ce soir que parce qu'elle a quelque maligne pensée qu'elle craint de vous voir deviner.

— Ce que je pense, interrompit Valentine avec un peu d'impatience, intéresse tout au plus l'auteur de cette pièce, et je ne le lui cacherais même pas.

— Vous auriez raison, Madame, car il a bien assez de talent et d'esprit pour l'entendre, répondit Edgar étonné de cette malveillance.

Madame de Clairange avait beau faire des signes et employer ce langage des yeux, des sourcils et des épaules, cette pantomime des tantes et des mères qui grondent leurs filles dans le monde, pour reprocher à Valentine d'être si peu gracieuse

envers M. de Lorville, elle persista dans sa mauvaise humeur, et Edgar ne put s'empêcher de rire du désespoir qu'en éprouvait madame de Clairange. Il la soupçonna d'avoir trop parlé en sa faveur ; et il connaissait déjà assez Valentine pour savoir qu'un éloge de sa belle-mère devait le perdre dans son esprit.

Madame de Champléry ne lui apparut pas ce soir-là à son avantage ; elle lui sembla moins belle que le jour où il l'avait aperçue pour la première fois ; ses manières étaient sans grâce, sa voix avait quelque chose de dur qui déplaisait ; la noble régularité de ses traits n'étant adoucie par aucune expression de gaieté ou de mélancolie, donnait à son visage un air de sévérité qui manquait de charme ; et M. de Lorville, la voyant ainsi, se demandait comment madame de Clairange avait jamais pu être entraînée à nommer sa petite rieuse une personne si grave et si imposante.

Tandis qu'il causait avec madame da Clairange, M. de Fontvenel dit à Valentine :

— Ne vois-je pas en face de nous votre merveilleux cousin, Adolphe de Champléry ?

— Oui, c'est lui, reprit Valentine, il est sans doute ici avec sa belle prétendue, mademoiselle d'Armilly.

A ce nom, Edgar tressaillit ; il lui rappelait sa première épreuve et son premier désenchantement.

— Elle va se marier ? demanda-t-il avec curiosité.

— Oui, répondit Valentine, elle doit épouser mon cousin, M. de Champléry.

— On prétend qu'elle l'aime à la folie, dit alors M. Narvaux, il n'est pourtant guère séduisant. C'est une vérité cruelle à s'avouer, continua-t-il, les ennuyeux plaisent aux jolies femmes.

— Pas tous, reprit Edgar avec insolence, mais il est certain qu'elles prennent souvent l'obsession pour l'assiduité ; d'ailleurs l'ennui est un magnétisme qui ôte la raison, engourdit la volonté, c'est le philtre des importuns.

En ce moment, madame de Champléry s'étant avancée pour regarder quelqu'un dans la salle.

— Qui saluez-vous, ma chère? dit sa belle-mère.

— Madame d'Armilly et sa nièce, répondit Valentine.

— Où est-elle? demanda vivement Stéphanie; on la dit si belle! je voudrais bien la voir.

— Ah! elle est ravissante, s'écria M. Narvaux; n'est-ce pas, mon cher, c'est la plus jolie femme de Paris ?

Edgar ne voulant point louer mademoiselle d'Armilly ni parler d'elle avec malveillance, trouva plus convenable de dire qu'il ne la connaissait pas.

— Regardez-la donc, mon cher, elle est adorable!

— Il faut bien qu'elle soit jolie, dit à son tour M. de Fontvenel, pour oser se nommer madame de Champléry.

— On vous confondra toujours ensemble, dit Stéphanie à Valentine.

— Non, reprit-elle, pour nous distinguer, on appellera ma cousine madame de Champléry la belle.

— Et l'on dira de vous la bonne, cela vaudra bien mieux.

On devine que cette pensée touchante et nouvelle était due à madame de Clairange; ravie de l'avoir trouvée, elle ajouta :

— Je vois, ma chère enfant, que vous serez obligée de vous remarier pour éviter un quiproquo.

— Le motif est entraînant, dit Edgar voyant l'embarras où cette plaisanterie de sa belle-mère avait jeté Valentine; cela me rappelle une jeune personne qui se décida à cet acte si grave du mariage pour avoir le droit de porter un béret qui lui allait à merveille, et qu'on avait eu l'idée ingénieuse de lui faire essayer comme par hasard.

— Comment, s'écrie M. Narvaux, est-ce qu'il lui fallait absolument un mari pour oser mettre un chapeau?

— Sans doute, dit madame de Clairange; ne savez-vous pas qu'en France les jeunes personnes ne portent ni toques, ni bonnets, ni turbans?

— Fort heureusement, reprit Edgar; sans cela, dans nos salons, à quoi les reconnaîtrait-on, depuis que les mères de famille persistent dans l'ingénuité? Cette coutume est très-bien imaginée; de plus elle est un langage, car le jour où une

vieille fille renonce à se marier, elle arbore le panache blanc sur la toque noire, et c'est comme lorsque le Président de la Chambre se couvre, la discussion est terminée.

Chacun rit de cette folie. La conversation ayant continué sur le mariage de mademoiselle d'Armilly, Edgar sortit de la loge pour aller l'admirer, et on le vit bientôt se placer au balcon en face d'elle, de manière à pouvoir aussi contempler Valentine.

Il éprouva un sentiment de tristesse en revoyant mademoiselle d'Armilly, cette belle personne qui l'avait si cruellement puni de sa présomption de plaire; et il se sentit une sorte d'aversion pour elle en remarquant les regards tendres et les coquetteries qu'elle adressait à ce même M. de Champléry, dont elle lui avait parlé avec tant de dédain, tandis qu'elle employait toute son adresse à se faire épouser de lui. Ensuite ses yeux tombèrent sur Stéphanie, puis sur Valentine, et il pensa qu'il était singulier de voir ainsi réunies dans le même lieu ces trois femmes, les seules qui depuis son séjour à Paris eussent préoccupé son cœur. Les autres n'avaient été pour lui que des caprices, et nulle idée d'avenir n'était venue troubler les plaisirs du présent. Mais Stéphanie! mais Valentine!... elle qu'il ne connaissait pas, de quel droit avait-elle si vivement occupé sa pensée?

Cependant ce soir-là elle avait perdu de sa puissance, et Edgar éprouva un plaisir auquel le dépit n'était pas étranger en s'avouant qu'elle semblait la moins belle des trois. Bientôt ce dépit augmenta, car il la vit tout à coup s'animer et causer avec M. Narvaux d'un air de bienveillance et presque de coquetterie qui acheva de l'irriter. Il croyait entendre encore tout le mal que M. Narvaux avait dit d'elle, et la fausseté de l'un, la duperie de l'autre le révoltaient également. Cela est cependant fort commun dans le monde; l'homme qui médit le plus d'une femme parce que la supériorité de son esprit l'humilie est souvent celui qui apprécie le plus son suffrage, et qui fait le plus de frais pour l'obtenir; et cela il le fait sans trop de fausseté.

Si Edgar avait eu son talisman, il eût été moins sévère pour Valentine ; il aurait vu qu'elle ne s'était animée ainsi en parlant à un autre que parce qu'elle s'était aperçue qu'il la regardait ; de près, ce regard l'embarrassait ; de loin, il lui donnait la vie ; c'est pour lui qu'elle s'était ranimée, et toutes ses paroles, qu'il ne pouvait entendre, s'adressaient à lui.

Il y a des femmes que l'embarras embellit, et d'autres qu'il neutralise ou qu'il métamorphose entièrement. Valentine était de ce nombre, l'embarras était pour elle un supplice ; elle aimait mieux nier ses bons sentiments, cacher ses pures émotions, que de risquer le trouble de les exprimer. Il n'était pas de faux-fuyant auquel elle n'eût recours pour sortir de peine. La plaisanterie la plus glaciale, la politesse la plus désenchantante valaient mieux pour elle qu'un remerciement qu'elle n'aurait pu prononcer sans en être attendrie. Aussi elle redoutait l'amour, ses craintes, ses pudeurs et ses troubles, comme le plus grand des tourments, et celui qui devait lui en inspirer pouvait s'attendre d'avance à être regardé par elle comme un ennemi.

A la sortie du spectacle, au bas du grand escalier, madame de Champléry se trouva auprès de sa future cousine, et l'air troublé avec lequel mademoiselle d'Armilly salua M. de Lorville, qui disait ne la pas connaître, inspira quelque défiance à Valentine. Edgar lui-même parut déconcerté en voyant son mensonge découvert. En résultat, cette soirée n'eut pas tout le succès qu'en espérait madame de Clairange, dont M. de Lorville avait deviné sans peine les projets.

Valentine lui avait paru sans grâce, et digne de trouver M. Narvaux aimable. Quant à madame de Champléry, elle jugeait Edgar faux et suffisant, et madame de Clairange, voyant ses plans habiles déjoués, se disait tristement : « Ma belle-fille ne sera jamais duchesse de Lorville.

XI

On était au milieu de l'été, dans cette saison insupportable à Paris, où, sans nous rendre compte d'un instinct sanitaire qui nous guide, nous allons voir de préférence ceux de nos amis qui ont des jardins ; de même qu'en hiver les plus frileux sont ceux que nous soignons davantage.

— On étouffe ce soir, disons-nous, comment n'y a-t-il pas à Paris des squares où l'on puisse respirer à son aise, sans être foulé comme aux Tuileries. Les gens qui ont un jardin dans leur maison sont bien heureux par ce temps-ci.

— Celui de madame une telle doit être charmant, dit un autre.

— Est-elle à Paris ?

— Oui, elle y reste encore quelques jours avec sa mère, qui est souffrante.

— Ah ! pauvre femme, allons savoir de ses nouvelles.

— Et nous voilà bientôt dans un jardin superbe, entourés de fleurs, respirant un air pur, sans avoir fait d'autres frais que de demander à une de nos amies des nouvelles de sa santé.

C'est ainsi qu'Edgar se trouva chez une de ses parentes qui possédait, rue de Varenne, un des plus beaux jardins de Paris. La solitude de ce quartier était si grande cette année, qu'on s'y croyait presque à la campagne. Il était déjà nuit lorsqu'il arriva chez madame de Montbert ; les salons étaient éclairés, mais tout le monde était encore dans le jardin ; Edgar s'avança dans l'ombre, vers la maîtresse de la maison, causa un moment avec plusieurs de ses amis qu'il reconnut au son de leur voix ; puis, se rapprochant d'un cercle de femmes assises sous de hauts orangers, il se mêla à leur conversation.

De temps en temps il découvrait une personne de sa con-

naissance dans l'obscurité, aux lueurs incertaines que répandaient sur les gazons et à travers le feuillage, les lampes étincelantes du salon.

— Ah! c'est vous! s'écriait-il, et chacun riait de cette espèce de colin-maillard. D'ailleurs cette conversation dans l'ombre, ces malices jetées dans la nuit, et que la physionomie ne confirmait point, ces plaisanteries anonymes, ces mystères de l'esprit avaient quelque chose de piquant qui amusait beau coup M. de Lorville.

Une femme surtout avait attiré son attention par plusieurs mots spirituels, dits avec grâce, par des observations fines et pleines de cette gaieté bienveillante qui dédaigne l'épigramme, que nourrit une imagination heureuse, et qui n'a pas besoin des saillies de la malice pour briller. Si l'on venait à parler de choses sérieuses, cette personne, qui paraissait pourtant fort jeune, lançait sans prétention des idées dont la justesse et la profondeur étonnaient, et tout cela avec une voix si douce et d'un accent de bonhomie qui enchantaient.

Cette femme, qu'Edgar ne pouvait voir, devait être jolie; d'abord elle avait les attitudes à la fois nobles et paresseuses d'une personne qui se sait agréable, et qui n'a pas besoin de s'observer pour être bien; et de plus, elle parlait de la beauté des autres femmes avec justice, sans envie, et comme ayant une part dont elle se contentait. Sa mise était celle d'une *élégante :* la jolie petite capote de moire blanche, qui seule se distinguait dans l'obscurité, cachait entièrement son visage; mais ses mouvements gracieux, la manière indolente dont elle s'enveloppait dans son grand châle, sans égard pour ses manches garnies de dentelles qu'elle chiffonnait impitoyablement, toute cette nonchalance lui donnait un air de petite-maîtresse parfaitement en harmonie avec la grâce et le laisser-aller de son esprit.

Edgar attendait avec impatience que l'on rentrât dans le salon pour voir cette beauté mystérieuse qui piquait si vivement sa curiosité. Il aurait bien voulu demander son nom, mais il ne l'osait déjà plus; car cette femme, qu'il était sûr de

n'avoir jamais rencontrée, lui parlait comme à une ancienne connaissance, et l'on se serait moqué de lui s'il avait paru ignorer qui elle était.

Enfin, la maîtresse de la maison eut froid ; elle prétendit que le brouillard tombait et qu'il fallait retourner dans le salon. Chacun se leva, les femmes passèrent les premières, M. de Lorville les suivit avec empressement ; mais lorsqu'il chercha parmi elles la petite capote blanche qui seule l'occupait, il se trouva qu'elle avait disparu. On entendit le bruit d'une voiture qui sortait de la cour de l'hôtel, et la maîtresse de la maison revint en disant :

— Elle nous a quittées ce soir de bien bonne heure.

— Qu'elle est aimable, dit un homme qui se trouvait là ; il est impossible d'avoir plus d'esprit.

Ensuite on parla d'autre chose ; et Edgar, plein de dépit, n'osant, par orgueil, paraître ignorer le nom d'une femme dont la réputation d'esprit paraissait si bien établie, se retira chez lui encore plus irrité que la veille, et convaincu que le destin le condamnait à ne jamais aimer, puisqu'il se plaisait ainsi à déconcerter toutes ses espérances d'amour.

XII

Le lendemain, à sept heures du soir, presque toutes les personnes qui devaient dîner chez madame de Fontvenel étaient arrivées ; on n'attendait plus que le vieux général et M. de Lorville.

— Avez-vous bien rappelé à Edgar que nous comptions sur lui aujourd'hui? dit madame de Fontvenel à son fils ; il est capable de nous avoir oubliés ; il a toujours tant d'invitations.

— Qui ? M. de Lorville? demanda le jeune officier qui devait épouser Stéphanie ; je réponds qu'il va venir ; je l'ai vu hier, et je l'attends ici pour lui dire qu'il a gagné son pari.

— Quel pari? demanda M. de Fontvenel.

— Oh ! c'est la chose du monde la plus étrange ! ce Lorville est un sorcier.

Chacun se rapprocha du jeune officier, et il fut accablé de questions : Valentine seule ne disait rien, mais ce n'était pas la moins attentive.

— Nous étions tous deux hier au café de Paris, assis à table près d'une fenêtre, attendant qu'on apportât notre dîner; moi, je lisais le *Journal des Débats*, tandis que M. de Lorville s'amusait à lorgner les passants sur le boulevard. De temps en temps je le voyais se cacher pour rire ; d'autres fois rire franchement et de si bon cœur, que sa gaieté me gagnait sans que j'y pusse rien comprendre. A la fin, impatienté, je le priai de me faire part de son hilarité en lui demandant ce qui l'excitait.

— Rien... dit-il, c'est que je vois passer des figures si plaisantes; et puis, je me demande où vont tous ces gens-là, je cherche à le deviner à leur allure, et il me passe par la tête des idées si singulières que...; et alors il recommença à rire de nouveau.

— Ce travail ne me paraît pas bien difficile, répondis-je; par exemple, il est aisé de deviner que ces deux femmes qui courent si vite avec une lorgnette à la main vont à l'Opéra, aux quatrièmes loges même, et que ce monsieur, qui marche le nez et la canne en l'air, n'est attendu nulle part, qu'il se promène pour se promener.

— Eh bien ! voyons, dit M. de Lorville, puisque vous êtes si fin, dites-moi ce que pense ce petit homme gras qui sort d'ici avec l'air content, et qui secoue la tête comme un penseur.

— C'est, dis-je, un spéculateur qui a gagné à la bourse, et qui calcule les chances favorables pour y jouer demain.

— Erreur ! s'écria-t-il avec assurance, ce n'est point un agioteur, c'est un simple gourmand qui repasse son dîner dans sa mémoire ; regardez-le bien, dans ce moment-ci, il se dit mot pour mot : Ce petit melon était exquis !

En cet instant, le garçon de café apporta notre potage.

— Connaissez-vous, lui dis-je, ce petit monsieur qui a dîné

ici, et je lui montrai par la fenêtre l'homme en question qui passait devant nous.

— Oh ! oui, monsieur, répondit le garçon, c'est un de nos habitués, un grand amateur de melons ; il nous en fait souvent entamer cinq ou six avant d'en trouver un à son goût.

M. de Lorville me regarda d'un air triomphant, et je restai ébahi. Comme ce jeu me divertissait, je le prolongeai ; je commençais à avoir confiance dans les jugements de M. de Lorville, qui, vrais ou imaginaires, étaient quelquefois si comiques, que je me plaisais à les exciter. Je ne lui laissais pas le temps de se préparer, et toujours ses réponses étaient prêtes.

— Que pense ce grand blond, lui dis-je, qui a l'air de mauvaise humeur, et qui marche encadré par ces deux petites femmes si bien mises ?

— Il se dit : *Soixante francs pour une loge à l'Opéra! c'est ruineux!*

— Et ce joli jeune homme qui donne le bras à cette femme maigre et fanée ?

— *Elle n'est vraiment plus jolie du tout ; ah! si son mari n'était pas mon colonel!...*

Je me mis à rire.

— Voyons, continuai-je en lui montrant un gros cocher de fiacre qui faisait semblant de fouetter ses chevaux, tandis que ses *clients* agités passaient la tête par la portière.

M. de Lorville le regarda attentivement, et sourit de la pensée de ce brave homme qui se disait dans son langage : « *Sont-ils bêtes! ils sont pressés, et ils me prennent à l'heure!* »

— Vraiment ! m'écriai-je en riant, il est bien possible qu'il pense cela.

Cependant M. de Lorville paraissait si sûr de sa pénétration, que j'avais hâte de le confondre. Je cherchai une occasion de lui prouver qu'il se trompait, et je me promettais de choisir une personne d'une condition assez commune pour que j'osasse l'aborder hardiment, et qui marchât d'un pas assez calme pour que j'eusse le temps de la rattraper. Comme j'y songeais, nous vîmes passer une petite couturière, qui portait

dans un morceau de taffetas, dont elle tenait les quatre bouts, plusieurs étoffes de robes qu'on apercevait entre les ouvertures du paquet mal fermé.

— Que pense cette petite personne? dis-je à M. de Lorville ; songe-t-elle à la manière dont elle taillera ces étoffes ?

— Oui sans doute, reprit-il en riant, et voilà lettre pour lettre ce qu'elle se dit : « *Jamais je n'aurai assez de taffetas pour la robe de madame Charlier; Ernest qui veut que je lui lève un gilet dessus!* »

J'avoue que je ris de cette supposition ; mais comme il soutenait que c'était la vérité, il s'établit un pari entre nous. Je le quittai bien vite pour rejoindre la petite ouvrière que je retrouvai au coin de la rue de Grammont; et l'ayant suivie presque chez elle, je lui demandai, non sans avoir beaucoup de peine à garder mon sérieux, si elle n'avait pas une robe à faire pour madame Charlier. Elle me répondit :

— Oui, Monsieur, une robe de gros de Naples noir.

Je me mourais d'envie de rire à cette réponse ; cependant j'insistai et la priai de me dire si, par hasard, M. Ernest ne devait pas venir la voir le jour même. Elle parut un peu embarrassée à ce nom. Enfin elle me répondit qu'en effet M. Ernest devait venir la voir, le jour même, chez sa mère ; mais que, si j'étais un de ses amis, elle me priait bien de n'en rien dire, parce que son maître le gronderait de quitter son magasin à cette heure-là.

Je ne saurais vous peindre quel fut mon étonnement en voyant les prévisions de M. de Lorville se réaliser de la sorte. Je fis toutes les suppositions imaginables pour expliquer ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette aventure, et je finis par me dire que cela était peut-être plus naturel que je ne le supposais, et que la petite étant fort jolie...

A ces mots, on annonça M. de Lorville ; chacun sourit et se regarda en silence ; mais, comme le vieux général venait aussi d'arriver, après quelques mots de politesse, on passa dans la salle à manger, et l'on se mit à table.

XIII.

Edgar était placé en face de madame de Champléry, et quoiqu'il n'eût plus grand plaisir à l'observer, il fut frappé de l'éclat de son teint. Il n'avait encore vu Valentine que le soir. Les femmes si fraîches, se dit-il avec dédain, ayant en général peu de physionomie, ne sont vraiment jolies que le matin. A la lumière, la moindre figure piquante leur est cent fois préférable. Edgar remarqua aussi que Valentine avait les mains blanches et bien faites, mais les bras rouges; et cette beauté des jeunes filles ne lui plut pas dans une femme.

Depuis deux jours, son talisman ne le quittait plus : il avait été trop puni de s'en être séparé; mais il n'osait en faire usage que rarement.

Pendant le dîner, le jeune officier, placé à quelque distance de M. de Lorville, lui rappela le pari qu'il avait gagné, en ajoutant qu'il était prêt à lui remettre ses dix louis:

— Gardez-les, reprit Edgar, je ne puis les prendre, ce serait les voler; je pariais à coup sûr.

— Ah! je le disais bien, vous la connaissiez.

— Non... pas elle... dit Edgar, un peu déconcerté de cette interprétation qu'il n'avait pas prévue.

— Alors, c'est donc madame Charlier?

— Justement, répondit M. de Lorville en riant, c'est une de mes meilleures amies.

Et chacun, plaisantant de cette réponse, resta convaincu qu'Edgar avait été l'heureux rival de M. Ernest.

C'est ainsi qu'on finissait toujours par expliquer, d'une manière assez naturelle, les incidents extraordinaires que faisait naître le merveilleux talisman.

Valentine, causant avec le général placé auprès d'elle, était sans cesse interrompue dans cette conversation, qui lui plaisait, par les questions, les gentillesses prétentieuses, les attentions tourmentantes de madame de Clairange.

— Valentine, je vous envoie des olives; je sais que vous les aimez. Valentine, ne buvez pas de vin de Madère, cela vous fera mal;

Et Valentine, qui n'aimait pas les olives, et qui ne buvait jamais de vin, répondait à toutes ces prévenances d'un air d'impatience et de sécheresse qui ne l'embellissait point.

C'est dommage, pensait Edgar, que cette belle personne n'ait pas le désir de plaire : elle a vraiment des traits admirables; mais tout cela est gâté par un air boudeur, qui n'a même pas la grâce de la gaucherie.

A peine fut-on sorti de table que madame de Clairange se disposa à partir, et traversa le salon pour dire adieu à Valentine, en promettant de revenir la chercher, si cela lui était possible.

— Où allez-vous donc si tôt, ma chère? lui demanda madame de Fontvenel?

— Eh! mon Dieu! chez des malheureux, comme toujours, reprit madame de Clairange. J'ai de pauvres amis en deuil, il faut bien que j'aille les consoler; et puis j'ai une petite malade à qui j'ai promis d'aller tenir compagnie.

— Toujours la même, dit M. de Fontvenel en offrant son bras à madame de Clairange pour la reconduire jusqu'à sa voiture; toujours le modèle des amies.

Tandis qu'elle s'éloignait :

— Est-ce qu'elle va au spectacle? s'écria le général étonné.

— Non, pas ce soir, dit madame de Fontvenel; mais elle y est allée il y a trois jours, pour la première fois depuis bien longtemps.

— Ah! reprit le général, elle n'est donc plus si dévote? depuis quand, s'il vous plaît?

— Probablement depuis la dernière révolution, dit Edgar.

Le général lui sut bon gré de cette malice, et ajouta :

— C'est toujours la vertu à la mode qu'elle choisit. L'année dernière, elle ne s'occupait que de petits séminaristes; je gage que maintenant elle quête pour les blessés de Juillet.

Valentine s'étant approchée, on interrompit la conversation par égard pour elle.

Plusieurs personnes arrivèrent. On apporta les journaux du soir; les hommes se mirent à les parcourir et à discuter sur la politique; les femmes, après avoir causé entre elles quelques moments, se retirèrent dans le salon de musique, et prièrent Stéphanie de chanter. Edgar reconnut cette voix fraîche et légère qu'il avait entendue bien souvent, et il se plaisait à l'écouter tout en continuant sa lecture. Bientôt la voix changea : une des plus mélodieuses romances de madame Duchambge succéda à une jolie chansonnette de M. de Beauplan; et M. de Lorville, ému des accents pleins de charme qu'il entendait, et saisi de la profonde mélancolie de cette voix si belle, voulut voir quelle femme avait remplacé Stéphanie. Il attendit la fin d'un couplet pour s'approcher; et, étant parvenu jusqu'auprès du piano, il vit que c'était madame de Champléry; Edgar s'étonna qu'une personne si froide en apparence, et qui parlait d'une manière brève, eût en chantant une voix si douce et si pleine d'âme. Il fut frappé en même temps de l'expression gracieuse qu'avait pris le visage de Valentine, et il chercha d'où pouvait venir ce changement; il prit son lorgnon, et la regarda; il vit alors que cette émotion qui la rendait si belle venait d'un souvenir de sa mère. Jamais Valentine ne pouvait chanter sans se rappeler le plaisir que cette mère chérie éprouvait à entendre sa voix, et sans se troubler du regret de n'être plus écoutée par elle. Comme Edgar la contemplait dans cette touchante émotion, Valentine l'aperçut, et quitta subitement le piano.

— Il y a encore un couplet, s'écria-t-on.

— Oui, dit-elle; mais j'en ai oublié les paroles.

Alors, trouvant dans l'excès même de son embarras une sorte de courage pour le cacher, elle s'approcha bravement de M. de Lorville, à qui, jusqu'alors elle avait toujours évité de parler, et lui demanda s'il était resté longtemps la veille chez madame de Montbert.

— Quoi! vous étiez chez ma tante? reprit-il avec étonnement; je n'ai pas eu l'honneur de vous y voir.

— Cela est assez simple, dit-elle, il faisait complétement

nuit; d'ailleurs, je suis partie peu de temps après votre arrivée.

— Vous connaissiez toutes les personnes qui se trouvaient chez elle? dit Edgar un peu troublé.

— Oui, presque toutes.

— Eh bien! je vous en prie, madame, dites-moi qui était cette charmante petite femme assise auprès de ma tante, et qui avait un joli chapeau blanc, un grand chlâle...

— Cette petite femme! interrompit Valentine en riant, mais c'était moi.

— C'était vous! s'écria vivement Edgar. Ah! quel bonheur!

Il se repentit de cette exclamation de joie qui venait de lui échapper; puis il ajouta :

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas reconnue?

— Ne vous en étonnez pas, répondit Valentine, c'est ma faute; je suis quelquefois si différente de moi-même. Il m'est arrivé de n'être pas reconnue le soir au bal par des gens qui m'y cherchaient, et qui m'avaient été présentés le matin. La sécurité ou l'embarras font de moi deux personnes absolument contraires; aussi je ne suis jamais aimable avec ceux qui me déplaisent.

A la place d'Edgar, tout homme eût répondu à cette phrase par un compliment, mais ce n'était pas sa manière.

— Vraiment, dit-il, je vous ai donc bien déplu l'autre soir au spectacle?

Valentine sourit de cette conclusion un peu insolente, et lui sut bon gré de lui avoir épargné le compliment banal qu'elle prévoyait.

— J'avoue, répondit-elle, que ce soir-là je n'ai pas pris de vous une très-bonne idée... et que si je n'avais pas dû vous revoir...

— Je le crois bien, interrompit Edgar; comment ne pas mal juger un homme qui confond mademoiselle Georges avec mademoiselle Mars.

— Ah! dit Valentine avec finesse, c'est encore plus pardonnable que de prendre madame de Cilleray pour moi.

Edgar se rappela sa première méprise, dont il ne s'était vanté à personne; il fut très-étonné de voir que Valentine en était instruite.

— En vérité, dit-il, j'ai du malheur; je suis d'une maladresse qui n'a pas d'excuse; je passe toute une soirée auprès d'une femme croyant que c'est vous, et puis, lorsque je suis assez heureux pour vous rencontrer, je ne vous reconnais pas.

— Ne vous alarmez pas de ces fautes graves, reprit madame de Champléry d'un air encore plus malin; elles sont compensées par la grâce avec laquelle vous saluez les femmes que vous dites n'avoir jamais vues. Au reste, ajouta-t-elle, on n'est pas obligé de convenir que l'on connaît une femme lorsqu'on n'a dansé qu'une fois avec elle.

Edgar ne revenait point de sa surprise.

— Elle devine tout, pensa-t-il : est-ce que, par hasard, elle aurait aussi un lorgnon comme le mien?

Eh! non vraiment, elle n'avait de talisman que sa finesse; mais quel talisman peut égaler la pénétration d'une femme qui a intérêt à deviner?

Malgré son étonnement, Edgar était flatté d'avoir été attentivement observé par madame de Champléry, et pensait avec plaisir que, pour être si bien instruite de ses moindres démarches, il fallait qu'elle eût questionné Stéphanie. Il savait d'ailleurs que l'ironie est souvent la coquetterie des femmes spirituelles et sensibles, de même que la langueur est celle des femmes qui n'aiment rien. Fier de ces premières avances, il voulut en profiter, et feignit de prendre au sérieux cette malice, si gracieuse qu'elle ressemblait à une préférence.

— Vous êtes bien sévère pour moi, madame, reprit-il d'un air triste, et pourtant personne n'avait plus de prétentions que moi à votre bienveillance, peut-être même plus de droits.

— Comment cela?

— Mon père, continua M. de Lorville d'un accent pénétré, était un des meilleurs amis de...

— De ma mère, dit vivement Valentine, je le sais. Je me

rappelle l'avoir vu souvent chez elle dans mon enfance ; mais j'ignorais qu'il eût un fils.

— Elle le savait bien, elle, reprit Edgar, et plus d'une fois...

Il s'arrêta, comme s'il craignait d'en trop dire, mais le son de sa voix, ses regards, et tout dans l'expression de son visage, achevèrent d'insinuer une idée qu'il n'osait articuler.

Il était probable que la mère de Valentine, liée depuis longtemps avec le duc de Lorville, avait rêvé entre leurs enfants un mariage qui devait resserrer leur amitié ; mais Edgar n'en savait rien, et s'il le laissait croire à Valentine, c'est qu'il savait à quel point cette croyance devait agir en sa faveur.

Personne n'excellait autant que lui dans ce charlatanisme délicat des gens habiles, qui consiste à insinuer une idée qui leur est avantageuse, sans se compromettre en l'exprimant ; ils seraient incapables d'un mensonge, mais ils savent profiter d'une erreur. Et comment aurions-nous le courage de détruire une illusion qui nous sert,

Edgar n'avait pas encore le secret de madame de Champléry ; mais il connaissait déjà les faiblesses de son cœur. Cette jeune femme, si maussade auprès de sa belle-mère, loin d'elle retrouvait toute la grâce de son esprit. Le souvenir de sa mère l'agitait encore au sein des plaisirs du monde : donc pour lui plaire, il fallait médire de l'une et regretter l'autre ; et M. de Lorville, armé de ce moyen si simple, se croyait assuré du succès.

Edgar et Valentine avaient déjà ressenti plus d'émotion dans cette soirée que Stéphanie et son jeune prétendu n'en avaient éprouvé depuis deux ans qu'ils s'aimaient. Quelle différence entre ces agitations d'un amour naissant, irrité par l'esprit allumé par une imagination brillante, et ce sentiment doux et sans trouble, cet espoir patient d'un bonheur certain, cette tendresse insouciante d'un amour qui n'est éprouvé par aucun obstacle ?

Depuis qu'Edgar avait découvert que madame de Champléry était cette même femme qui l'avait charmé quelques jours auparavant, elle avait recouvré tout son empire sur lui ; et sa

joie fut bien grande lorsqu'en le reconduisant M. de Fontvenel, qui les avait observés tous deux pendant la soirée, lui dit avec dépit :

— Je ne sais, mon cher, si elle avait un secret; mais je crains que bientôt elle n'en ait deux.

— De la jalousie déjà! pensa Edgar.

Et il avait raison de se réjouir : il n'est rien de plus encourageant pour plaire que la prompte jalousie qu'on inspire.

XIV

Le duc de Lorville pressait vivement son fils unique de se marier. Edgar, désenchanté du monde qu'il connaissait trop bien, éprouvait lui-même le désir d'une vie d'intérieur et d'affection, le besoin d'avoir un *chez lui* où il fût certain d'être attendu avec impatience et toujours reçu avec plaisir : préoccupé de ce vague projet et d'un choix encore plus vague, il désirait faire l'acquisition d'une maison à Paris, et s'y établissait d'avance en idée avec la femme qu'il rêvait. Un matin, il se rendit rue du Bac pour voir, dans tous ses détails, une grande et belle maison qui était à vendre, et dont il connaissait le propriétaire. Ce n'était pas l'hôtel qu'il voulait, mais avant de se décider, il étudiait les avantages du quartier et les prix du terrain. Il était onze heures, et à cette heure intime de la matinée, pour de paisibles locataires, rien n'est plus gênant que la visite inattendue d'un acquéreur prétendant, qui, sous prétexte d'acheter une maison qu'il n'a pas toujours de quoi payer, vient les déranger dans leurs occupations de ménage ou d'affaires, vient observer leurs mœurs, leurs habitudes, et quelquefois surprendre leurs secrets. Heure propice aux querelles de famille, où la mère gronde ses enfants et ses domestiques, où le mari gronde sa femme, son secrétaire ou son commis; heure fatale où se vérifient les mé-

moires, où se déclarent les projets d'économie, où se décident les visites ennuyeuses qu'on fera le soir, où s'accomplissent enfin les devoirs les plus fatigants, même pour une coquette : essayer une robe et répondre à un billet !

A peine M. de Lorville, accompagné du propriétaire, fut-il entré dans l'antichambre du rez-de-chaussée, la rumeur causée par son arrivée se fit sentir, non-seulement dans l'appartement où le propriétaire s'était fait annoncer, mais encore dans tous les étages supérieurs. Ce mot magique, « Voilà un monsieur qui vient voir la maison, » suffit pour jeter l'alarme dans tous les ménages ; ce cri d'effroi s'éleva répidement du rez-de-chaussée au premier, du premier au second, du second au troisième, du troisième au quatrième ; là, il se perdit dans un réduit modeste et laborieux, où la vie commence avec le jour, et où cette heure effrayante, cette heure si matinale pour tout le reste de la maison, est l'heure convenable pour les visites d'affaires.

Les habitants du rez-de-chaussée étaient à déjeuner lorsqu'on les prévint de l'arrivée de M. de Lórville. Ils parlaient tous très-haut et à la fois, comme des gens qui se querellent, mais soudain les voix s'adoucirent, et le plus grand silence succéda à ces clameurs de famille.

Edgar et le propriétaire passèrent dans le salon, où on les pria d'attendre un moment:

— Cet appartement est considérable, comme vous le voyez, dit le propriétaire ; il est loué au marquis de Châteaulancy, pair de France ; il y a fait beaucoup de dépenses l'année dernière, et y donnait des fêtes admirables. Trois cents personnes peuvent tenir ici sans être foulées ; mais maintenant il boude, il ne veut plus donner de bals, sous prétexte que les *glorieuses* l'ont ruiné. Il met des lits dans tous mes salons pour coucher ses enfants qu'il a retirés du collége. C'est un carliste ; voyez plutôt, on le reconnaît à son journal.

Et il montrait la *Gazette de France* ouverte sur la table.

— En effet, reprit M. de Lorville, voici sur cette console un buste bien courageux.

En ce moment, le marquis entra ; il était pâle comme un homme qui vient de se mettre en colère, mais gracieux et poli comme un homme qui sait se contraindre.

— Pardon mille fois, messieurs, dit-il, de vous recevoir dans une chambre en désordre.

C'est à moi à vous faire des excuses, dit le propriétaire ; je crains de vous déranger ; mais M. de Lorville, ajouta-t-il en désignant Edgar, désire acheter cette maison, j'ai pris la liberté de l'amener..... Peut-être sommes-nous venus de trop bonne heure?

— Non vraiment, reprit le marquis sans regarder le propriétaire.

Puis, s'adressant à M. de Lorville, il lui dit quelques mots avec cet air bienveillant d'un homme de bonne compagnie qui parle à un de ses égaux, tandis qu'il avait avec le propriétaire cette politesse affectée et séparante qui semble dire :

— Vous n'êtes pas des nôtres.

On visita successivement toutes les chambres du vaste appartement. En traversant la chambre à coucher de la marquise, M. de Lorville aperçut une femme assise devant un secrétaire et occupée à écrire attentivement une lettre dont le brouillon était devant elle. Curieux de savoir ce qu'elle écrivait, et d'où venait le trouble qu'il avait remarqué dans cette famille, Edgar lorgna la marquise sans qu'elle s'en aperçût, et lut dans sa pensée ces mots qu'elle allait tracer :

« Nous serions fort honorés, mon mari et moi, d'avoir pour gendre un homme tel que vous; mais d'anciens engagements..... »

Edgar n'en put lire davantage, la marquise s'étant levée pour le saluer ; mais, se doutant bien que cette lettre avait dû être concertée avec le marquis, il se mit à le lorgner à son tour :

« Non, en vérité, pensait-il, ma fille ne sera point la femme d'un mauvais parvenu. J'ai beaucoup perdu à la révolution, il est vrai ; mais, tant que je vivrai, jamais une Châteaulancy ne s'appellera la comtesse *Chapotier!*

Un moment après, une jeune fille traversa le salon en pleurant, et M. de Lorville sut alors tous les secrets de cette famille, et même tous les inconvénients de cet appartement; car, s'il avait été mieux distribué, la pauvre enfant ne se serait pas vue forcée de passer par le salon pour rentrer chez elle, et de montrer ses larmes à des inconnus.

Au premier étage demeurait un ancien préfet de l'Empire, précisément ce même comte Chapotier, dont le fils aîné, jeune homme spirituel et distingué, avait su plaire à mademoiselle de Châteaulancy, et venait d'être si cruellement éconduit.

Le comte Chapotier, qui ne savait rien des amours de son fils aîné, s'inquiétait beaucoup de celles de son second fils, jeune homme vif et décidé, qui paraissait difficile à conduire. Lorsque M. de Lorville et le propriétaire entrèrent dans le cabinet du comte, le jeune officier, assis dans un bon fauteuil, lisait tranquillement son journal (c'était le *Temps*), sans paraître écouter le sermon que son père lui faisait avec gravité, debout devant la cheminée, dans une attitude à la fois paternelle et préfectorale, tout à fait convenable à la circonstance. Au moment où la porte s'ouvrit, il prononçait ces mots :

— Vous n'y pensez pas, mon fils; cela est impossible.

Voyant entrer quelqu'un, il s'arrêta; puis, après avoir adressé au propriétaire une phrase insignifiante d'un ton protecteur et insolent, il allait reprendre son sermon où il l'avait laissé, lorsque le nom de M. de Lorville attira son attention; alors ses manières changèrent, et il fit voir lui-même toutes les pièces de son appartement au fils du duc de Lorville avec une politesse pleine d'empressement et de douceur.

— Cette maison est fort belle, et nous serions bien heureux de vous avoir pour propriétaire, disait-il sans s'inquiéter du vrai propriétaire qui était là, et à qui ce souhait devait paraître peu aimable. Les appartements sont superbes, les salons vastes; l'antichambre peut contenir un grand nombre de laquais, tout y est grandiose, mais il faut être riche pour l'habiter.

Le comte parlait depuis un quart d'heure; Edgar, étonné d'un rapprochement singulier, ne l'écoutait point; il était tout

occupé de la découverte qu'il venait de faire. Pendant le discours du père, il avait lorgné le fils.

— Mon père est fou, pensait le jeune homme rebelle ; m'empêcher d'épouser Angeline, et cela parce qu'elle est la fille d'un avocat ! Me soutenir qu'un avocat n'est qu'un bavard qui vend ses paroles, qui ment pour de l'argent ; un marchand de phrases, un fabricant de paradoxes ; que tous les avocats sont des brouillons qui ont perdu la France avec leur jargon politique, et mille extravagances de ce genre, comme si nos plus célèbres msgistrats et la plupart de nos grands hommes n'avaient pas tous commencé par être avocats ; comme si les avocats ne s'étaient pas montrés, à toutes les époques de notre histoire, les plus redoutables ennemis de l'arbitraire et des abus ; enfin comme si l'éloquence n'était pas le premier pouvoir d'un gouvernement parlementaire !

— Fort bien, se dit Edgar, le marquis refuse sa fille au préfet ; le préfet refuse son fils à l'avocat ; voyons un peu jusqu'où cela ira, et à qui l'avocat va refuser sa fille.

XV

L'avocat demeurait au second ; car, on trouvera sans doute la chose surprenante, tous ces projets de mariage se tramaient dans la même maison. L'avocat reçut le propriétaire comme un ami ; mais au nom de M. de Lorville, si connu à l'ancienne cour, il fit une grimace méprisante, qu'Edgar comprit à merveille.

— Je vous attends avec impatience, mon cher, dit l'avocat au propriétaire ; je suis malheureusement obligé de quitter votre appartement ; je n'y saurais demeurer davantage.

— Est-il bien vrai ? demanda le propriétaire, alarmé de cette déclaration, quoiqu'elle eût plutôt l'accent d'un dépit que l'air d'une résolution positive. Quel motif peut vous décider à me quitter avant la fin de votre bail ?

— Je vais vous conter cela, reprit l'homme de loi; puis s'adressant à Edgar : « Pardon, *monsieur Lorville*, si je vous laisse; mais j'ai quelques mots à dire à monsieur. »

Alors il emmena le propriétaire dans la chambre voisine, et lui parla quelques instants à voix basse, tandis qu'Edgar parcourait les journaux qui étaient sur la cheminée, le *Sténographe* et la *Gazette des Tribunaux*. Les discours de la tribune, les plaidoyers du barreau! pensait-il, véritable lecture d'avocat.

Une conversation à voix basse ne pouvait être longtemps soutenable pour l'homme de l'éloquence, et bientôt ce long discours, dicté par l'indignation paternelle, retentit aux oreilles de M. de Lorville, et lui prouva que son talisman serait inutile en cette occasion.

— Je ne crains pas de vous le répéter, mon ami, il ne m'est plus possible d'habiter cette maison. Vous connaissez mon Angeline? tendre fleur que j'ai vue grandir à l'ombre, que je cultivai avec toute la *solllicitude* d'un père! Esprit, talent, grâce, beauté, jeunesse, que vous dirai-je? elle réunit tout; la nature semblait l'avoir parée elle-même dès sa naissance pour les fêtes de l'avenir, pour les destinées les plus brillantes; moi-même, par mes soins assidus, par mes nombreux travaux, j'avais su joindre les dons de la fortune à ces prodigalités de la nature; j'avais su choisir pour elle un époux digne d'assurer son bonheur. Charmé de tant de vertus, séduit peut-être aussi par l'idée de s'allier à une famille honorable dont le chef exerça vingt ans la plus noble des professions, consacra son existence et ses talents à la défense de l'opprimé, aux réparations des injustices, aux réconciliations des familles, enfin à ce qu'il y a de plus saints devoirs dans la vie! heureux et fier à la fois, ce jeune homme, dis-je, pressait de ses vœux l'époque fixée pour cette union; il ne manquait pour la voir s'accomplir que le consentement de son père, digne magistrat, qui, vous le savez, habite sous le même toit que nous. (Alors, élevant la voix comme s'il plaidait) : Ce consentement, *Messieurs*, était indubitable; mes souhaits les plus ardents

allaient être comblés; le bonheur m'environnait déjà de ses prestiges; mon Angeline!... » Puis tout à coup le père indigné, rendu par la colère à la réalité du langage, s'écria avec véhémence : — Eh bien! mon ami, imagineriez-vous ce que fait cette péronnelle? elle refuse un mariage si brillant, un parti si avantageux : elle s'avise d'aimer sans me consulter, sans l'aveu de ses parents! elle aime, elle aime! et devinez *quoi*, s'il vous plaît!...

Le propriétaire, ne devinant pas du tout et paraissant n'avoir aucune espérance d'y parvenir,

— Que dis-je, s'écria le père, transporté de colère; qui pourrait deviner une semblable turpitude! elle aime..., je ne puis prononcer ce mot, un journaliste!... mon cher, un journaliste! un misérable petit journaliste, un *follliculaire*, un *libellliste!* Savez-vous ce que c'est qu'un journaliste, mon ami? c'est un homme qui vit d'injures, de caricatures et de calomnies, pour qui rien n'est sacré, qui se moque de votre femme, de votre nez, de votre perruque, de vos discours, de vos actions, de vos infirmités, qui ne voit dans un événement que le bon mot qu'il inspire, qui dévoile les secrets de votre ménage pour s'en moquer, qui fait des pointes sur les désastres, des calembours sur les fléaux, des quolibets sur votre mort, et des *pochades* sur votre enterrement; un monstre, enfin, qu'on devrait bannir de l'ordre social; et j'aimerais mieux donner ma fille à un galérien, oui, Monsieur, à un galérien, que de lui voir épouser un journaliste!

— De mieux en mieux, pensa M. de Lorville; maintenant il me faut savoir qui va dédaigner le journaliste; et quoiqu'il fût bien décidé à ne pas acheter cette maison, il témoigna au propriétaire le désir de visiter les autres appartements.

Le propriétaire parut alors embarrassé :

— C'est absolument la même distribution partout, dit-il d'un air contraint.

Mais voyant M. de Lorville décidé à monter jusqu'au comble:

— Pardon, ajouta-t-il, je vais dire au portier de vous accompagner là-haut, si vous voulez bien le permettre... C'est qu'au

troisième... demeure une personne... avec laquelle je suis un peu en délicatesse, et que je ne me soucie pas de voir en ce moment; mais je puis vous dire cela, continua-t-il d'un ton confidentiel, c'est la veuve d'un maître maçon, qui voudrait se remarier, vous comprenez; et elle est assez belle en vérité, et ne manque pas de fortune; mais vous concevez qu'un honnête avoué, qu'un homme dans les affaires comme moi, ne peut succéder à un maître-maçon.

Étourdi de ce quatrième dédain si inattendu, M. de Lorville sentit son sérieux l'abandonner, et pour dissimuler sa gaieté, il franchit rapidement l'escalier du troisième étage, sans écouter le propriétaire, qui lui criait d'attendre son conducteur.

Edgar ne s'arrêta que peu d'instants chez la veuve du maçon. Cette visite ne lui offrit rien de remarquable, si ce n'est un berret de velours bleu de ciel et un collier de corail, que la veuve coquette avait mis à la hâte pour le recevoir, et le soin qu'elle prit de l'appeler sept fois *monsieur le duc*, pendant l'espace de dix minutes.

Il arriva bientôt au quatrième, devant la porte du journaliste, et resta un moment à réfléchir avant d'entrer, cherchant une manière facile d'engager la conversation et de prolonger sa visite. Comme il était là immobile et hésitant, la porte s'ouvrit, un enfant de dix ans, coiffé d'un bonnet de papier et tenant un paquet de livres sous le bras, sortit alors brusquement; M. de Lorville l'arrêtant, lui demanda si le journaliste était chez lui : *yes*, répondit l'enfant d'un air effronté, charmé de savoir un mot d'une langue étrangère; puis, sautant sur la rampe de l'escalier, le petit garçon imprimeur le descendit quatre à quatre en chantant *la Parisienne*, et en faisant le plus de bruit qu'il lui fut possible.

L'enfant ayant laissé toutes les portes ouvertes en s'en allant, M. de Lorville entra sans crainte d'être remarqué, et jeta un coup d'œil sur une suite d'appartements dont il commençait à connaître parfaitement la disposition. La salle à manger était tapissée de gravures et de lithographies; le salon, qui servait de bibliothèque, était encombré de livres; la table

était inondée de journaux; on y voyait un buste de l'empereur, plusieurs portraits d'auteurs illustres : ceux de M. de Chateaubriand, de madame de Staël, de M. de Lamartine, de M. Victor Hugo. On remarquait çà et là des tableaux précieux, qui auraient été admirés dans la plus belle galerie, et qui prouvaient que l'habitant de ce modeste réduit avait pour amis nos artistes les plus célèbres.

En s'approchant, Edgar aperçut dans la chambre à coucher deux épées suspendues au mur, des poignards, des flèches, des armes de différents pays, il s'approcha encore et vit, assis devant un bureau, un jeune homme qui paraissait plongé dans une profonde méditation ou dans un grand désespoir. Plusieurs dictionnaires, plusieurs livres d'histoire, que l'on reconnaissait à leur pesante forme, étaient ouverts sur la table autour de lui, et annonçaient qu'il travaillait à un de ces longs ouvrages qui exigent des recherches. Le jeune écrivain se frappait le front de temps en temps avec impatience, et M. de Lorville s'amusait à contempler cet homme d'esprit en travail d'une phrase et aux prises avec sa pensée.

Si Edgar avait pu voir les traits du jeune auteur, il aurait pris plaisir à suivre sur sa physionomie, à l'aide de son talisman, toutes les *aventures* de son idée; à la voir grandir et retomber, reparaître, pour être encore repoussée; puis se soutenir à la surface comme un nageur sur l'eau, s'avancer audacieusement, se débattre avec les objections comme lui avec les vagues, s'agiter, lutter avec courage, puis enfin arriver au bord, là se bien secouer, se bien sécher, et découvrir... une île déserte!

M. de Lorville se serait complu dans cette observation, mais elle était en ce moment impossible, il lui fallut s'avancer davantage vers le jeune écrivain pour lire dans ses yeux s'il méritait qu'on s'inquiétât de sa pensée.

XVI

— Je crains de vous déranger, Monsieur, dit Edgar au journaliste, qui se retourna brusquement; je vois que vous êtes occupé.

— Non, Monsieur, je ne faisais rien; je pensais.

Il appelait cela rien. Edgar, voyant que son hôte était de mauvaise humeur, commençait à se repentir de cette visite, et songeait à l'abréger.

— Je désire, Monsieur, dit-il, savoir quel est...

— L'auteur de l'article contre la pièce nouvelle? C'est moi, Monsieur, je m'attendais à votre visite; elle ne pouvait venir plus à propos.

Edgar sourit de l'interprétation qu'on donnait à sa visite, et répondit :

— Je ne viens point vous chercher querelle, Monsieur, je ne suis point un offensé qui demande raison; je venais seulement voir cette maison, dans le dessein de l'acheter; mais si vous tenez absolument à avoir une affaire ce matin, je puis vous rendre ce service.

Le journaliste sourit à son tour de cette réponse. La gaieté de M. de Lorville lui ayant inspiré de la confiance, il le pria de s'asseoir un moment près de lui; et la conversation s'engagea.

— Vous avez pour voisin un avocat distingué, dont la fille m'a paru bien jolie, dit M. de Lorville qui n'avait pas vu la fille de l'avocat, mais qui savait se faire écouter du journaliste en la vantant.

— N'est-ce pas? reprit celui-ci en dissimulant mal un air flatté; elle est charmante, mais son père n'a pas autant d'esprit qu'on lui en croit.

— En effet, il m'a paru avoir des préjugés qui.....

— Lui? non. Oh! il n'a pas de préjugés, reprit le journaliste.

Et M. de Lorville sourit.

— Vous croyez, dit-il; cependant il m'a paru plus que malveillant pour tout ce qui tenait à l'ancienne cour, en général pour toute la noblesse.

— Ah! quant à cela il a raison; ces gens-là nous ont fait assez de mal pour qu'on ait le droit d'en médire.

A ces mots, M. de Lorville ne pouvant réprimer un mouvement d'orgueil et saisissant l'occasion d'une petite vengeance :

— Je l'ai trouvé aussi, reprit-il avec malice, bien sévère pour les gens de votre profession, fort injuste envers les journalistes.

— Eh mon Dieu! je ne le sais que trop, s'écria le jeune écrivain, tressaillant comme un blessé dont on vient de toucher la plaie; tous ces beaux parleurs, qui ne nous valent pas, nous dédaignent; je suis le *paria* de cette maison. Mais il n'en a pas toujours été ainsi; ils se montraient moins fiers au jour du danger! Voulez-vous savoir où étaient tous les braves politiques de cette maison pendant les *glorieuses journées :* ce marquis, au lieu de secourir son roi; ce député-préfet, au lieu d'être à la chambre; cet avocat, au lieu d'être à son poste, ils étaient cachés, Monsieur, oui, cachés dans cette chambre; ils s'étaient réfugiés ici sous prétexte d'avoir plus tôt des nouvelles, mais, dans le fait, pour y être en sûreté. Ils étaient là tous trois réunis par la peur pendant que je signais des protestations, que je recevais des coups de fusil, qu'on m'improvisait l'aide de camp d'un général bien connu, pour rétablir l'ordre dans Paris, et ils m'appelaient leur libérateur, brave jeune homme, et ils criaient honneur aux journalistes; les journalistes avaient sauvé la France, depuis quinze ans ils éclairaient le pays; on devait tout à leur zèle, à leur courage; et aujourd'hui ils me méprisent! car eux seuls ont gagné à cette révolution qui m'a ruiné : l'ancien préfet vient d'être nommé à l'une de nos premières préfectures; l'avocat est conseiller, et la cour a déjà fait des avances au marquis; on lui

propose une ambassade que bientôt il acceptera; je connais sa fortune, il n'a de quoi être fidèle qu'un an. Et moi, Monsieur, je n'ai rien obtenu; et ils me traitent de petit journaliste; et ils m'en veulent de les avoir cachés, et s'ils me saluent encore poliment quand je les rencontre sur l'escalier, c'est qu'ils ont peur de mon journal, et craignent d'y lire un matin leur histoire.

Le jeune écrivain s'animait de plus en plus en voyant qu'il était écouté avec intérêt.

— Eh! sans doute, poursuivit-il, c'est une misérable condition que d'être obligé de barbouiller du papier pour se faire connaître, et de médire, tous les matins, d'un gouvernement pour qu'il fasse attention à vous, et découvre enfin ce que vous valez. Mais, que voulez-vous, il faut bien se faire journaliste, puisque la seule puissance actuelle est dans la presse. Sous un Bonaparte, Monsieur, je me serais fait militaire; j'ai vingt-quatre ans, je serais déjà couvert de blessures, et peut-être colonel; mais, aujourd'hui que toutes les carrières sont obstruées, qu'on n'arrive à la réputation que par le scandale, il faut bien se faire mettre en prison, attaquer les ministres, dévoiler les abus, dénoncer de prétendues injustices, crier enfin, pour se faire entendre. La liberté de la presse, Monsieur, c'est le soleil, c'est le jour; elle éclaire tout également, sans choix : tant pis pour ceux qui ont des taches, qu'ils restent à l'ombre; elle les montre, j'en conviens, mais aussi elle préserve des embûches, et, si elle fait ressortir les défauts, elle fait souvent valoir les qualités. Le fait est qu'elle règne, qu'elle seule est toute-puissante, et qu'il faut bien avoir recours à elle pour parvenir.

Ah! Monsieur, continua-t-il toujours plus animé, si nous avions un Bonaparte, un homme au regard d'aigle, pour nous distinguer, nous choisir, pour deviner nos facultés, les exalter, pour nous distribuer les affaires à chacun selon nos talents, pour comprendre nos idées, pour concevoir nos plans et les exécuter; un homme habile, qui sût faire comme lui un grand général d'un paysan qui ne sait pas lire, et reconnaître

un sage administrateur dans un homme de vingt-cinq ans, nous ne serions pas réduits, nous autres de la *jeune France*, à vivre de taquineries et d'injures, à risquer chaque jour, sans gloire, notre liberté et notre vie, à nous faire enfermer pour nos opinions, à nous battre pour nos écrits, à traîner enfin une existence misérable entre le bois de Boulogne et Sainte-Pélagie! Vous ne savez pas, Monsieur, quel supplice c'est pour un jeune homme sans protecteur et sans fortune que d'avoir des idées abondantes, fertiles, ingénieuses; de les sentir faciles, de les voir lumineuses, et de ne pouvoir les faire comprendre à ceux qui auraient la puissance de les exécuter! Les moyens qu'on sent en soi sont des remords quand on ne peut les employer; la capacité de l'esprit est un tourment, un poison, un feu qui dévore quand elle est inactive. Hélas! j'en conviens, Monsieur, cette jeunesse oisive et turbulente sera funeste au pays. Mais à qui la faute? N'est-elle pas à ceux qui devraient la diriger? On nous calomnie parce qu'on ne sait pas nous conduire; on nous appelle révolutionnaires, buveurs de sang, petits Robespierre, et nous ne sommes que des ambitieux! Si nous rêvons la république, c'est qu'avec elle on a la guerre, avec la guerre on a la gloire, avec la gloire la fortune. Au lieu de s'épouvanter de nos rêves, qu'on nous donne des espérances; au lieu d'irriter notre ardeur, de la tourner en démence dangereuse, qu'on en fasse de l'héroïsme! rien n'est plus facile. La jeune France est comme ces jeunes coursiers, fatigués d'un long repos, qui mordent le frein, écument, bondissent, renversent le cavalier inhabile, le foulent aux pieds, l'écrasent, mais qui, dirigés par une main sûre, arriveraient au but les premiers, et gagneraient le prix à la course. Oh! si j'avais seulement un peu de gloire, un peu de fortune; si je pouvais dire : *Faites cela*, au lieu de dire : *L'approuvez-vous?* rien ne m'arrêterait dans ma carrière, je braverais tous les obstacles, je franchirais tous les degrés, je serais bientôt préfet, député, pair de France, ambassadeur, ministre... président... roi!

— En vérité, Monsieur, je crois que vous deviendrez tout

cela, dit Edgar frappé de l'air impérieux du jeune homme et de son regard plein d'inspiration et de génie, et je veux d'avance me mettre en faveur auprès de vous. Moi aussi je prétends être des vôtres, et s'il se trouvait par hasard quelques *actions* de votre journal à vendre, soyez assez bon pour me le faire dire; voici mon adresse.

Le journaliste prit la carte de M. de Lorville; mais, après avoir lu son nom, il parut embarrassé et se repentit d'avoir été si confiant. Le duc de Lorville était connu de toute la France comme un *ultra* imbu des préjugés les plus gothiques. Après un moment de silence :

— Pardonnez mon étonnement, Monsieur, dit à Edgar le jeune écrivain, mais je ne m'attendais pas à trouver chez le fils de M. le duc de Lorville tant de sympathie pour les idées nouvelles, et...

— Je sais, interrompit Edgar, que les préjugés bourgeois contre la noblesse sont aussi ridicules que les nôtres.

— Vous convenez donc que vos préjugés sont ridicules, et qu'on peut être un homme distingué, un homme comme il faut sans avoir cinq cents ans d'aïeux?

— Oui, reprit M. de Lorville; mais vous m'accorderez à votre tour qu'on n'est pas toujours forcé d'être un imbécile parce qu'on les a.

— J'en conviens de bon cœur, reprit le journaliste, et j'avoue que vous m'avez entièrement guéri de mes préventions contre les fils de ducs.

— Comme vous avez détruit les miennes contre les journalistes, reprit M. de Lorville avec cordialité.

Alors Edgar engagea le jeune publiciste à venir déjeuner chez lui le lendemain, avec plusieurs de ses amis, et ajouta de la manière la plus gracieuse :

—Un homme tel que vous, Monsieur, ne peut rester longtemps inconnu; j'aime toutes les célébrités honorables, et vous voyez que je sais les rechercher d'avance.

Ils se quittèrent charmés l'un de l'autre; et ce fut une chose digne de remarque que cette désharmonie entre trois hommes

d'un âge raisonnable habitant la même maison, et qui tous avaient exercé des emplois honorables, comparée à ce subit accord de deux jeunes gens que la différence de leur fortune et de leur condition semblait devoir séparer.

M. de Lorville, qui sentait ce jeune homme au même rang que lui, commençait à croire que l'égalité était chose possible, et rêvait aux moyens, aux chances de la voir s'établir un jour partout. Ayant retrouvé le propriétaire au bas de l'escalier, il le suivit dans le jardin; et, après s'être promené un moment, ils sortirent tous deux par une petite porte qui donnait sur une rue paisible. Edgar s'apprêtait à s'éloigner, croyant les observations de la journée terminées, lorsqu'il aperçut, à quelque distance de là, un savetier dont l'échoppe modeste s'abritait et s'appuyait sur le mur épais du jardin. L'air de mauvaise humeur du brave homme attira son attention, et il voulut savoir pourquoi cet ouvrier d'un état si casanier, si tranquille, paraissait alors si vivement irrité, et menaçait du poing une grosse et belle fille, qu'on reconnaissait pour une marchande de fruit à son éventaire chargé de pêches et de poires. S'étant approché d'eux, il entendit ces mots :

— Je te le dis, moi, *Vergénie*, que tu ne seras pas sa femme; que je ne veux pas pour gendre d'un *joueux* d'orgues, d'un vagabond qui n'a pas de domicile! que la fille d'un homme qui est en boutique ne *peus* être l'épouse d'un *ixtrion*, d'un *paladin* qui montre la lanterne magique, à qui veut, qui voudra! je te le jure, moi, vrai comme je m'appelle Grichard, vrai comme voilà une botte! tu ne l'épouseras pas. Et le savetier, enflammé d'une juste colère, et pénétré de la dignité de son état, élevait au ciel son noble ouvrage, cette belle ruine qu'il réparait, comme un auguste témoignage du serment qu'il venait de proférer.

— Ah! ceci est par trop fort, dit M. de Lorville, en éclatant de rire, adieu mes beaux rêves d'égalité! qu'est-ce donc que nos grands philosophes entendent par ce mot? comment le définir? ne serait-ce pas ainsi : mépriser tout ce qui est au-dessous de soi, et ne reconnaître d'égaux que ses supérieurs?

Depuis ce jour, Edgar ne passa point devant cette maison sans se rappeler les diverses observations qu'il y avait faites. En effet, cette maison à tant d'étages était l'emblème de la société, seulement le dédain s'y distribuait au rebours ; dans le monde il va en descendant, dans cette maison il allait en montant, puis il redescendait aussi ; car le jeune journaliste, du haut de sa mansarde et de sa philosophie, le rendait à chacun avec usure, et méprisait impartialement, dans l'orgueil de son génie, et le vieux marquis et le nouveau comte, et l'avocat et le maçon, et le savetier, et tout ce qui habitait au-dessous de lui.

XVII

M. de Lorville cherchait avec soin les occasions de rencontrer Valentine ; elles étaient fréquentes, madame de Clairange l'ayant engagé à venir souvent la voir, et de plus, Valentine allant presque tous les soirs chez madame de Fontvenel, à qui sa santé délicate permettait rarement de sortir.

Edgar ne manquait pas non plus les jours où sa tante recevait, et madame de Montbert, étonnée de voir son neveu tout à coup devenu si soigneux, et ne s'attribuant pas l'honneur de l'attirer chez elle, chercha à deviner pour quelle femme il y venait si souvent.

— Elle n'est pas encore ici, se dit-elle un soir en voyant l'air ennuyé de M. de Lorville, espérons qu'elle va venir, sans cela il m'en voudrait, et je ne le reverrais plus.

Madame de Montbert eût été fâchée de cet abandon, d'abord parce que son neveu l'amusait, ensuite parce qu'elle était fière de lui.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrirent, et l'on annonça madame la marquise de Champléry. Le visage d'Edgar parut rayonnant de plaisir.

— C'est elle, pensa madame de Montbert.

M. de Lorville s'éloigna aussitôt, et alla se mêler au groupe d'hommes qui causaient à l'écart, pour ne pas intimider Valentine par sa vue, dont il savait déjà toute la puissance, et pour ne pas la troubler dans ce moment si terrible pour une jeune femme, celui où elle entre seule dans un salon brillant, après y avoir été pompeusement annoncée. Madame de Champléry s'avança gracieusement et avec un air d'assurance qui surprit M. de Lorville.

— Comment, se disait-il, avec tant d'aplomb dans les manières, avec une si grande habitude du monde, une femme peut-elle être quelquefois si facile à embarrasser?

C'est que Valentine, sans arme contre l'embarras inattendu, était pleine de courage pour surmonter une difficulté prévue.

N'osant s'approcher d'elle, Edgar l'admirait en silence; jamais elle ne lui avait paru plus belle que ce soir-là. Une femme est toujours à son avantage chez une maîtresse de maison qui la protége. Madame de Montbert était pleine de bienveillance pour Valentine, et, ce qui était encore mieux, elle ne recevait pas sa belle-mère.

Mais une confiance plus douce encore embellissait aussi Valentine, une émotion joyeuse la rendait ravissante, même pour ceux qui en ignoraient la cause. Qu'était-ce donc pour celui qui lisait dans son cœur?

M. de Fontvenel aimait Edgar comme un frère, et se rappelant la grâce touchante avec laquelle il avait prévenu ses désirs dans une affaire importante, il rêvait sans cesse aux moyens de le servir dans ses projets, et de reconnaître la délicatesse de ses procédés en les imitant.

Il avait vu naître l'amour d'Edgar pour madame de Champléry, et, comme il savait Valentine défiante et facile à décourager dans son espoir de plaire; il s'était appliqué à la rassurer sur les sentiments d'Edgar pour elle, et à l'exalter dans sa tendresse naissante par tous les éloges d'une amitié passionnée.

— Il vous aime, croyez-moi, disait-il, je ne l'ai jamais vu

si sérieusement attaché. D'ailleurs je le connais, vous seule pouvez lui convenir.

Ces aveux, faits pour un autre, lui coûtaient sans doute, mais M. de Fontvenel, dans son dévouement, n'osait plus aimer la femme que son ami avait choisie, et il se plaisait à lui faire un sacrifice digne de tous deux, en faisant taire le ressentiment de son amour propre et les regrets de son cœur.

C'est quelques instants après cette conversation que Valentine était venue chez madame de Montbert, brillante de la plus belle des parures, l'espoir d'être aimée.

Edgar parut bientôt aussi heureux qu'elle en devinant sa pensée. Et n'est-ce pas être deux fois heureux que de devoir à son ami la tendresse de la femme qu'on aime?

— Vous venez de chez madame de Fontvenel, dit Edgar en s'approchant de Valentine. Elle parut troublée à ce nom, comme s'il avait signifié : Je sais ce qu'on vient de vous dire.

En effet, c'était un peu cela.

— Oui, je l'ai vu ce soir, répondit madame de Champléry.

Et fuyant l'embarras d'une émotion, elle s'éloigna précipitamment; et dans son trouble, elle alla s'asseoir auprès d'une de ces femmes ennuyeuses, toujours solitaires ou errantes, auxquelles on ne parle que l'hiver, lorsqu'elles vont donner un bal, et qui toute l'année restent dans un abandon désespérant.

L'amour a de singulières terreurs, de pénibles caprices; lui seul, dans ses bizarreries, pouvait inspirer à Valentine l'idée de préférer la conversation de cette femme sans esprit qu'elle connaissait à peine, qu'elle évitait toujours, à celle d'un homme charmant et qu'elle aimait. Qu'elle est étrange cette passion dont le premier mouvement est de fuir ce qu'elle cherche, et le second de regretter ce qu'elle a fui!

A peine Valentine eut-elle reconnu auprès de qui elle était venue se placer dans sa distraction, qu'elle comprit toute l'étendue de son imprudence. Rester toute une soirée, confinée dans un coin du salon avec une personne désagréable,

c'était un avenir effrayant; elle craignit aussi d'avoir offensé M. de Lorville en le quittant si brusquement, et elle leva les yeux sur lui pour voir s'il était fâché; mais la joie qui brillait dans les traits d'Edgar la rassura bientôt, et même elle l'irrita :

— Tous les hommes sont fats, pensa-t-elle; il croit, j'en suis sûre, que je l'évite parce que j'ai peur de l'aimer; et puis elle se mit à rire de son orgueil, en disant :

— Eh bien! s'il croit cela, n'a t-il pas raison?

Tandis qu'elle se livrait à ses réflexions, un *fashionable*, M. de Salins vint à elle.

— Quelle coquetterie, dit-il, de se retirer à l'écart, quand on est sûre d'être cherchée! pourquoi se mettre ainsi à l'ombre quand le grand jour sied bien?

Satisfait de cette image poétique, le jeune homme prononça ces mots de manière à être entendu de tout le monde, et l'attention se porta sur madame de Champléry. Plusieurs personnes vinrent s'asseoir auprès d'elle, il se forma un groupe d'élégants et de jeunes femmes, et la conversation tantôt particulière, tantôt générale, devint très-animée.

Malgré sa beauté et son esprit, les femmes aimaient Valentine, parce qu'elle savait mieux qu'une autre faire valoir leurs avantages, et elles lui pardonnaient son amabilité, parce qu'elle ajoutait à la leur.

Edgar, voyant madame de Champléry si entourée, ne voulut point s'approcher d'elle. Feignant d'être dominé par un sujet politique que l'on discutait avec chaleur, il s'appliquait à l'observer, en se rappelant les différentes impressions qu'elle lui avait fait éprouver avant de la connaître, c'est-à-dire avant de l'avoir lorgnée avec attention. Quant à ce secret, dont on parle tant, se disait-il, je ne l'ai point encore découvert, peut-être n'en a-t-elle pas, ou du moins si elle en a un, il ne l'occupe guère, car je ne l'ai pas encore surpris dans sa pensée.

En cet instant de grands éclats de rire partirent du groupe où était Valentine, Edgar jeta les yeux sur elle : son embarras et sa rougeur faisaient pitié.

Elle venait de dire sans le savoir un de ces mots, une de ces plaisanteries à deux significations ; l'une simplement spirituelle, et l'autre plus que légère. Les hommes ne s'attachant qu'à celle-ci en riaient d'une manière embarrassante. Valentine, s'efforçant de faire bonne contenance, continuait à parler, et cherchait à réparer sa maladresse ; mais tout ce qu'elle disait y ajoutait, ce qui arrive souvent en pareil cas ; et les rires augmentaient encore. Plusieurs femmes se regardaient avec étonnement, tandis que d'autres baissaient les yeux d'un air de modestie savante et indignée.

Edgar saisit son lorgnon, et bientôt il sut la cause de tout ce trouble. Oh ! que de bonheur il y avait pour lui dans cette découverte ! elle acheva de l'enivrer. Le voilà donc, se dit-il en souriant, cet étrange secret ! Jamais madame de Champléry ne lui avait paru plus séduisante qu'en ce moment, parée de sa gaucherie, de son trouble, de son impatience et de sa rougeur.

Aussitôt que cette première émotion fut calmée, il s'approcha de Valentine, résolu de venir à son secours, et de la tirer de l'embarras où son ignorance et sa naïveté l'avaient mise.

— Je reconnais bien là le pénétrant Lorville, dit M. de Salins, il n'a pas entendu ce qu'a dit madame, et je gage qu'il l'a compris.

— Sans doute mieux que vous, reprit Edgar avec une sorte de roideur, car, lorsqu'une femme me fait l'honneur de me parler, je ne comprends jamais que ce qu'elle a voulu dire.

— Il est certain, reprit Valentine avec empressement, que ces messieurs m'ont prêté plus d'esprit que je n'en voulais avoir.

La manière digne dont elle prononça ces mots fit cesser toutes les plaisanteries ; et la conversation, grâce aux soins de M. de Lorville, ayant pris un autre cours, Valentine chercha à s'expliquer comment Edgar, placé si loin d'elle, avait pu comprendre le trouble qui l'agitait, et la secourir avec tant d'à-propos. Cette bonté, dans un homme si malin,

lui inspira une vive reconnaissance. Elle savait que M. de Lorville ne pouvait être si charitable que pour elle; il se montrait toujours impitoyable pour l'embarras des femmes qu'il n'aimait pas.

Vers la fin de la soirée, Edgar vint s'asseoir auprès de Valentine, de l'air d'une personne décidée à causer longtemps.

— Permettez-vous à vos amis de vous donner des conseils? dit-il avec un sourire involontaire.

— Oui, répondit Valentine; mais je ne permets pas à tous ceux qui ont envie de faire de la morale, de se croire de mes amis.

— N'importe, c'est un droit que j'usurpe, et je vous conseille, entre nous, de ne jamais causer avec M. de Salins.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a plus d'esprit que vous sur certains sujets, ou du moins parce qu'il a un genre d'esprit que vous n'avez pas. Vrai, vous pouvez m'en croire, sa conversation ne vous convient nullement; il n'y a pas d'homme plus dangereux pour vous, si ce n'est moi pourtant.

— Vous? dit Valentine en souriant; et pourquoi cela?

— Un homme qui devine est toujours gênant; mais rassurez-vous, les secrets que je surprends me sont aussi sacrés que ceux que l'on me confie.

— Mais encore, reprit Valentine d'une voix émue, faut-il avoir un secret pour vous craindre, et...

— De grâce, pas de fausseté vulgaire, interrompit Edgar, ne cherchez pas à me tromper, cela serait inutile, et ne combattez pas ce pouvoir de pénétration que vous m'avez rendu si cher. Si vous saviez comme toutes vos pensées vous embellissent, combien elles dédommagent quelquefois de vos paroles et vous rendent aimable, vous pardonneriez à celui qui les devine.

— Ainsi, reprit Valentine cherchant à vaincre son agitation, vous croyez que j'ai un secret.

— Oui, répondit Edgar avec une sorte d'embarras.

— Et vous croyez l'avoir deviné?

— Oui... ah ! n'en rougissez pas.

Les regards de M. de Lorville étaient si pleins de tendresse en disant ces mots, que Valentine fut trompée sur leur signification.

— Il a deviné que je l'aime, se dit-elle, et il pense que c'est là mon secret.

Ils causèrent ainsi, pendant quelques instants, en poursuivant chacun une idée différente; mais comme, dans le fond, leur émotion était la même, ils s'entendaient sans se comprendre. Valentine aurait bien voulu punir Edgar de la trop prompte confiance qu'il avait de lui plaire ; mais il paraissait si heureux de cette assurance, qu'il n'y avait pas moyen de la lui reprocher.

Cette soirée décida du sort de M. de Lorville. Valentine venait d'acquérir en un moment plus de droits à sa tendresse, que ne lui en auraient assuré des années de dévouement et de sacrifices.

Les imaginations poétiques trouvent des trésors dans une idée ; les cœurs exaltés ne sont quelquefois épris que des circonstances, et une femme laide, dans une situation romanesque, leur inspire souvent plus d'amour qu'une beauté admirable, dans une situation vulgaire.

XVIII

Edgar, préoccupé, ravi, ne songeait plus qu'à se rappeler les événements qu'expliquait la situation de madame de Champléry. Il comprenait alors la cause de ce subit embarras qu'on remarquait dans ses manières, et qui souvent lui avait paru suspect. Il sut pourquoi la conversation de Valentine était si vive, si enjouée avec les personnes dont le bon goût la rassurait, et devenait au contraire si froide et si guindée avec celles dont le mauvais ton était redoutable. Il se souvenait de plusieurs mots équivoques dits par elle, qui l'avaient

choqué, et qu'aujourd'hui il justifiait si facilement. A ses yeux maintenant tous les défauts de madame de Champléry étaient des grâces nouvelles qu'il chérissait comme des preuves de sa candeur.

Cette fois, se disait-il, je suis récompensé de ma tendresse; je n'ai pas été puni d'oser deviner. Je méritais à la fin une découverte heureuse, j'avais jusqu'alors si mal choisi : le secret de mademoiselle d'Armilly était son ambition; celui de Stéphanie, son amour pour un autre, mais celui de Valentine!!! O mystère charmant!... Comment se douter aussi qu'une femme se donne tant de peine pour cacher son innocence.

Valentine n'avait que dix-sept ans lors de son mariage, qui se décida promptement et d'une manière singulière.

Un matin Valentine était seule et pleurait dans l'ancien appartement de sa mère. On vint l'avertir que M. de Champléry désirait lui parler, et l'attendait dans le salon pour lui dire adieu. Elle courut à lui avec empressement.

— Vous partez, dit-elle d'une voix émue; que vais-je devenir? Personne ici ne m'aime et ne me comprend que vous.

— Vraiment? dit M. de Champléry, qu'elle est gentille! personne ne vous aime, dites-vous, est-ce possible? Je croyais votre belle-mère si bonne et si bien pour vous.

— Oh! elle est très-bonne, reprit Valentine avec tristesse, je ne me plains pas d'elle, mais vous devinez... Ce n'est plus la même chose...

— Sans doute, j'entends, interrompit M. de Champléry, voyant les larmes de Valentine prêtes à couler; mais votre père?

— Oh! depuis qu'il s'est remarié, mon père ne me voit plus avec plaisir; il m'en veut de pleurer ma mère si longtemps, mes regrets l'offensent, il m'évite parce que je suis triste, et je vois bien qu'il ne m'aime plus. Si vous saviez combien je souffre dans cette maison, dans cette chambre où mourut ma mère, et que je vois habitée par une autre; dans ces lieux remplis pour moi de souvenirs doux et déchirants!...

Ah ! je le sens, si je reste ici plus longtemps, j'y mourrai.

M. de Champléry regardant Valentine, fut frappé de l'altération de ses traits. Depuis quelque temps sa langueur augmentait d'une manière inquiétante, et il craignait pour cette jeune fille l'effet d'une si longue douleur. Comme il la contemplait avec tristesse :

— Vous le voyez, dit-elle, c'est à vous seul que j'ose me plaindre, à vous seul que je puisse parler de ma mère que vous aimiez tant, et vous me quittez ! Où donc allez-vous ?

— En Italie, les médecins m'y envoient.

— Comment, reprit Valentine, vous seriez malade, vous qui êtes toujours si joyeux ?

— Enfant, dit M. de Champléry avec un sourire triste, l'insouciance est une vertu quand il n'y a plus d'espoir, c'est ce que j'appelle la vraie philosophie ; mais il ne s'agit pas de moi, pauvre Valentine ! Est-il vrai que vous soyez si malheureuse ?

— Oh ! oui, dit-elle en sanglotant, je suis bien malheureuse ! tout vaudrait mieux pour moi que cette vie de regrets et d'isolement, que cette demeure de ma mère d'où l'on veut chasser son souvenir, que ce tombeau où l'on m'enferme en me disant : Oubliez-la !

Émi du désespoir de Valentine, M. de Champléry réfléchissait au moyen de l'arracher à cette existence si affreuse pour elle ; il resta quelques moments immobile, et comme dominé par une idée dont il combinait toutes les chances.

Tout à coup son visage s'anima, sa résolution était prise, une pensée dont il semblait fier venait de se fixer dans son esprit. L'espoir d'une noble action qui réparerait les folies de sa jeunesse souriait à son imagination. La certitude d'inspirer à Valentine une reconnaissance et une estime sans bornes, le bonheur d'usurper, par l'élévation de son sacrifice, la première exaltation de ce jeune cœur avant l'amour ; l'orgueil enfin d'être la providence d'une femme distinguée, dont il pressentait la brillante destinée, le décidèrent à lui consacrer sa vie, ou du moins le peu de temps qu'il lui restait à vivre.

M. de Champléry, qui avait fait toutes les campagnes de

l'Empire, par suite de ses blessures était atteint d'une maladie mortelle qui ne lui laissait aucune espérance de guérir. La mort qu'il avait tant de fois bravée comme soldat, sur le champ de bataille, ne l'effrayait pas plus alors qu'autrefois; et la connaissance de son état désespéré n'avait rien changé à son humeur; il avait peut-être même un peu plus de gaieté, car l'avenir ne l'inquiétait plus. La certitude d'une mort prochaine lui paraissait presque douce en ce moment, où elle lui offrait la chance d'un sacrifice généreux qui assurait le bonheur d'une autre; le souvenir de la mère de Valentine l'encourageait encore dans un projet que sa tendresse eût approuvé, et M. de Champléry sentait qu'en les dévouant au bonheur à venir de la fille de sa meilleure amie, ses derniers moments seraient sans amertume.

« En épousant Valentine, se disait-il, je la rendrai indépendante de sa belle-mère, et bientôt ma mort la laissera tout à fait libre d'aimer et de choisir. Je la chérirai comme un père; je n'irai pas, vieillard égoïste et ridicule, parler d'amour à une jeune fille, dont les beaux rêves sont si respectables, les chimères si imposantes; je la laisserai pure à celui qu'elle doit aimer un jour, et lorsque après ma mort, un amour digne d'elle assurera son bonheur, elle me nommera avec respect à son jeune époux; alors elle comprendra la noblesse de mon sacrifice, et elle bénira dans sa reconnaissance la mémoire de son vieil ami. Ce sera la première fois, pensait-il en souriant, qu'une jeune veuve se remariera sans chasser l'importun souvenir de son premier mari. »

Valentine consentit sans peine à ce projet qui la délivrait de ses chagrins présents, et elle accepta avec reconnaissance un sacrifice dont elle ne comprenait pas toute l'étendue, et qu'elle seule avait pu inspirer.

Les personnes douées d'un esprit élevé exercent à leur insu une influence mystérieuse sur ce qui les entoure. Elles jettent, pour ainsi dire, un parfum de poésie dans l'atmosphère qu'elles respirent, et dont on s'enivre avec elles. Il est des sentiments mesquins qu'on n'ose pas leur exprimer; des actions

vulgaires qu'il ne vient jamais à l'idée de leur proposer. Un caractère noble est une dignité qu'on encense malgré soi. Pour les âmes d'élite, on choisit ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, comme on présente aux princes les mets les plus délicats ; on se change pour elles, on revêt les qualités qu'elles estiment, on se grandit pour les atteindre ; et l'on est surpris de concevoir auprès d'elles des idées et des projets entièrement opposés à sa nature.

Le monde s'étonna de ce mariage ; mais, voyant M. de Champléry joyeux, plein de soins pour sa jeune femme, on ne devina pas le peu de bonheur qu'il en attendait. Valentine et son mari passèrent une année en Italie ; après quoi M. de Champléry sentant son heure approcher, désira retourner dans ses chères montagnes de l'Auvergne, pour y mourir.

Ce fut une position difficile pour une veuve de dix-neuf ans que de se trouver lancée dans le grand monde avec toute la liberté d'une femme et toute l'ignorance d'une jeune fille. Avec son esprit et son bon goût, Valentine s'en serait tirée facilement, sans la crainte où elle était de voir son secret pénétré par sa belle-mère. Elle redoutait le parti romanesque que la minauderie de madame de Clairange tirerait d'une situation si singulière, et pour éviter le ridicule que ses élégies jetteraient sur son innocence, elle tombait dans le défaut contraire, et affectait quelquefois de paraître comprendre ce qu'elle ignorait complétement.

Ainsi tous les défauts de Valentine venaient de cette femme prétentieuse et agitante, dont la vue seule suffisait pour dénaturer son caractère. La douceur monotone de madame de Clairange lui était si insupportable, qu'elle se faisait brusque et impatiente pour éviter de lui ressembler ; l'aspect continuel d'une sensibilité de comédie lui faisait affecter une indifférence coupable pour tout ce qui aurait dû l'émouvoir. Elle devenait ainsi hypocrite à l'envers, et elle s'étudiait à cacher ses bons sentiments avec la même fausseté que l'on met à dissimuler ceux dont il faut rougir.

Combien un tel caractère devait plaire à M. de Lorville ;

quel charme il devait avoir pour celui qui savait le deviner! Edgar le sentit alors, nulle autre femme ne pouvait lui convenir davantage.

Les hommes d'un esprit fin et délicat sont plus difficiles à fixer que les autres. Les femmes fausses les désenchantent, les femmes naïves et qui ne cachent rien de ce qu'elles éprouvent, les ennuient. Il faut à leur pénétration quelque chose à deviner, un caractère loyal que des circonstances ont compliqué, un mystère sans cesse renaissant, mais qu'un sentiment pur et généreux explique toujours.

XIX.

Edgar, enivré d'espoir et plein de reconnaissance pour son talisman, l'employait à deviner les vœux, les désirs de Valentine, et à les accomplir avant qu'elle eût pensé à les exprimer.

Si l'on proposait une partie de plaisir, qu'il savait devoir l'ennuyer, et qu'elle aurait acceptée par reconnaissance, il en rejetait l'idée avec empressement. Le spectacle où elle devait s'amuser était toujours celui où il offrait d'aller, et madame de Champléry s'étonnait à tous les instants de la conformité de leurs goûts.

Il arrivait souvent à Valentine de refuser par délicatesse un plaisir qu'on lui offrait, et dont elle craignait de priver quelqu'un. Un jour qu'elle persistait à refuser une place à l'Opéra dans la loge de madame de Fontvenel, Edgar s'amusa à l'observer pour connaître la cause do son obstination :

— Non, merci mille fois, disait-elle, vous savez que je déteste les premières représentations; la musique est en général mal exécutée, les acteurs ne savent par leurs rôles, et puis il y a toujours deux intérêts, celui de la pièce et celui du succès, et moi, je n'en sais suivre qu'un à la fois : j'ai l'esprit très-exclusif.

— C'est toujours cela, dit Edgar, et il se mit à rire de la

pensée de Valentine, qui était : — Je ne veux pas accepter cette place : on me forcerait à me mettre sur le devant de la loge, madame de Fontvenel ne verrait rien, et se gênerait pour moi ; c'est dommage pourtant, j'aurais aimé à voir le *Philtre* et à entendre cette musique que l'on dit si jolie.

Edgar sortit aussitôt ; il courut à l'Opéra, à force d'intrigue il parvint à se faire louer une loge déjà promise, et le lendemain Valentine reçut de madame de Montbert le billet suivant :

« Mon neveu m'apporte une loge à l'Opéra, pour la première représentation du *Philtre*, en me disant que vous avez envie d'y aller. Il sait me flatter en me donnant l'occasion de vous faire plaisir. Cependant croyez, chère Valentine, que je ne suis pas aussi *vieille tante* que je veux bien le paraître, ou plutôt je trouve que je ne le suis pas encore assez. »

Ce billet embrouillé à dessein fit rêver Valentine. Le soir, en voyant Edgar à l'Opéra, elle éprouva un de ces accès d'embarras qui la rendaient si malheureuse. M. de Lorville se plut à y ajouter.

— Vous voyez, dit-il, que j'aime à punir la mauvaise foi, même quand un bon sentiment l'inspire : ainsi prenez garde à vous.

Madame de Champléry déconcertée ne lui répondit que par un sourire : le moyen de se fâcher contre la malice qui cherche à plaire ?

Une autre fois M. de Lorville exauçait les vœux de Valentine, sans qu'elle les eût indiqués par rien, pas même en exprimant le contraire.

Elle venait d'admirer les nouveaux tableaux qui ornent le *Musée* cette année, et se rappelant une des charmantes *vues de Naples*, peintes par Smargiassi, elle se promettait d'acquérir ce tableau, dont le prix encore modeste l'autorisait dans ce caprice. Les tableaux de Smargiassi, pensait-elle, vaudront le double dans deux ans, et les acheter dans ce moment, c'est, en vérité, faire une bonne affaire.

C'est ainsi qu'une femme raisonnable trouve toujours un

prétexte sensé pour se permettre une fantaisie. Comme elle songeait à ce projet, sa calèche fut arrêtée au coin d'une rue par un embarras de voitures; elle leva la tête et aperçut à quelque distance un jeune homme qui la lorgnait : c'était M. de Lorville; et le lendemain, quand Valentine revint de la messe, elle fut bien surprise de trouver, en rentrant chez elle, le tableau qu'elle avait tant admiré la veille et dont elle rêvait l'acquisition.

— Qui donc a envoyé ce tableau? demanda-t-elle aussitôt.

— Madame, c'est un commissionnaire qui l'a apporté, sans dire de quelle part.

— Il n'avait point de lettre?

— Non, Madame; seulement il m'a remis ce papier où se trouve l'adresse de madame, pour prouver qu'il ne se trompait pas.

Valentine lut cette adresse; l'écriture en était élégante, mais elle lui était inconnue. Elle resta longtemps immobile devant ce beau paysage, qui lui rappelait un des sites de l'Italie qu'elle préférait; puis elle se mit à réfléchir, à rêver, et à se demauder comment il était là. M. de Fontvenel la surprit dans cette contemplation.

— Que vous avez eu raison d'acheter ce paysage, dit-il; je l'ai remarqué comme vous, il est enchanteur!

— N'est-ce pas? reprit Valentine avec distraction; mais, faisant un effort sur elle-même et lui montrant l'adresse qu'elle tenait : — Dites-moi, connaissez-vous cette écriture?

— Oui, sans doute : c'est celle d'Edgar. Pourquoi rougir ainsi? C'est donc lui qui vous a envoyé ce tableau?

— Je ne sais, reprit Valentine avec embarras : ce tableau me plaisait; j'avais le projet de l'acheter, mais je n'en ai encore parlé à personne, et je ne puis concevoir...

— Ah! vous connaissez bien Edgar, interrompit M. de Fontvenel, il aura deviné tout cela; c'est un homme étonnant! Savez-vous ce qu'il a fait pour moi?

— Non.

Alors M. de Fontvenel raconta comment Edgar lui avait donné les cinquante mille francs qu'il venait lui emprunter, avant qu'il eût eu le temps d'en faire la demande.

— J'avais expliqué cette singulière aventure en pensant qu'Edgar avait été prévenu de mon inquiétude par mon vieux valet de chambre qui, me voyant au désespoir, serait allé à mon insu demander secours à mon ami en le priant de cacher cette démarche. Tout cela me paraissait naturel, mais je vois depuis quelque temps ce phénomène de pénétration se renouveler si souvent, que je me perds dans mes conjectures. Il faut, en vérité, que ce rusé Lorville ait un talisman ou des espions dans tout Paris, pour savoir ainsi ce qu'on y pense; y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— Je l'ai rencontré hier, répondit Valentine; peut-être était-il comme nous au *Salon*, et a-t-il remarqué que j'admirais ce tableau.

— N'importe, reprit M. de Fontvenel, vous ne m'ôterez pas de l'idée que ceci cache quelque chose d'extraordinaire.

— Mais j'ai des scrupules, je l'avoue, dit madame de Champléry; bien que M. de Lorville soit le fils d'un ami de ma mère, je ne le connais pas assez peut-être pour accepter...

— Ah! gardez-vous d'attacher de l'importance à une chose si simple, et ne l'affligez pas par un refus, il en serait si malheureux!

— Vous croyez? dit Valentine en souriant.

XX

Touchée de cette aimable attention, madame de Champléry présuma que M. de Lorville viendrait le jour même chez sa belle-mère pour savoir comment elle avait été accueillie.

Madame de Clairange attendait ce soir-là beaucoup de monde, et Valentine se rendit chez elle de bonne heure, mise avec recherche, gracieuse comme une femme satisfaite de sa

parure, et animée de cette coquetterie confiante qui rend toujours bienveillante et jolie. Peu de personnes étaient arrivées lorsqu'elle entra chez sa belle-mère, qui s'écria aussitôt qu'elle l'aperçut :

— Ah! Valentine, que je vous attends avec impatience ! Je compte sur vous, ma chère, pour faire les honneurs de mon salon, car il faut absolument que je vous quitte. Je cours à l'instant chez ce pauvre M. Laréal qui s'est cassé la jambe ce matin ; son cabriolet a été accroché par un *omnibus* d'une si affreuse manière qu'il a failli être tué avec son cheval et son domestique; vous direz cela, ma petite, à tous ceux qui remarqueront mon absence.

— Mais tout le monde la remarquera chez vous, Madame ! dit Valentine en s'efforçant de ne pas sourire et surprise de l'empressement de sa belle-mère à aller donner des soins à une personne qu'elle connaissait à peine. Elle voulut lui en faire l'observation et dire quelques mots pour la retenir, mais voyant que madame de Clairange, décidée à sa bonne action, s'éloignait sans l'écouter, elle se résigna à jouer le rôle de maîtresse de maison, et se prépara patiemment à l'ennui d'expliquer à deux cents personnes, l'une après l'autre, pourquoi madame de Clairange, qui les avait invitées, n'était pas chez elle ce jour-là.

Valentine sentait d'ailleurs que sa belle-mère devait regarder comme une bonne fortune cette occasion éclatante de faire briller sa charité. En effet, n'était-ce pas une merveilleuse idée de madame de Clairange d'avoir réuni chez elle les gens les plus distingués de Paris pour leur apprendre à tous, d'un seul coup, qu'elle était dévouée et bienfaisante, et qu'elle sacrifiait les plaisirs du monde à la douceur de soulager les malheureux.

Au commencement de la soirée, madame de Champléry raconta avec assez d'exactitude, aux dix premières personnes qui la questionnèrent, comment madame de Clairange avait été forcée de se rendre chez un de ses amis qui s'était cassé la jambe, et l'histoire du cabriolet, du cheval, de l'*omnibus*,

enfin tout ce qu'elle était convenue de dire. Mais elle n'avait pas prévu les nombreuses questions qu'un tel événement devait lui attirer.

— Et quel est donc ce malheureux ami? lui demandait-on avec inquiétude.

— C'est M. Laréal.

— M. Laréal, dites-vous? Ah!... Je ne le connais pas. C'est un de ses parents peut-être?...

— Non, répondait Valentine avec embarras, c'est... c'est un monsieur... qui s'est cassé la jambe; puis elle passait vite à une autre personne pour ne pas éclater de rire; celle-ci lui disait aussitôt :

— Madame de Clairange serait-elle souffrante? je ne l'aperçois pas ici.

— Non, Madame, elle se porte bien; mais elle est en ce moment chez un de ses amis malade.

— Ah! mon Dieu! malade dangereusement?

— Non pas, j'espère; mais c'est un accident... une chute; son cabriolet a versé, et... il s'est cassé la jambe.

— Qui s'est cassé la jambe? cet étourdi de Guersey, je le parie, s'écrie M. de Fontvenel; il a la manie d'avoir des chevaux si vifs, indomptables, cela ne m'étonne pas.

Et M. de Guersey, qui était dans l'autre salon, vint lui-même rassurer ceux qui déploraient son imprudence.

Tout le monde voulut savoir pour qui madame de Clairange s'était si généreusement dévouée, et la pauvre Valentine fut encore obligée d'articuler le nom de ce M. Laréal que personne ne connaissait. Enfin, lasse de répéter sans cesse l'aventure de l'inconnu qui s'était cassé la jambe, elle se détermina à répondre que sa belle-mère allait rentrer; quant à ceux qui ne s'adressaient point à elle, persuadés qu'ils allaient trouver la maîtresse de la maison dans la chambre voisine, elle les laissait errer de salon en salon sans les troubler dans leurs recherches.

Mais bientôt chacun, ayant accompli sa politesse en s'informant des nouvelles de madame de Clairange, oublia qu'il ne

l'avait point vue; Valentine elle-même perdit le souvenir de cet accident, et se livra entièrement au devoir gracieux d'accueillir tout le monde avec bienveillance, de parler à chacun de ses intérêts, et d'animer, par son esprit et la prévenance de ses manières, une réunion de jolies femmes et d'hommes remarquables par leurs talents et leur célébrité. Les conversations étaient brillantes; on s'amusait. Valentine, qui n'était jamais aimable en présence de sa belle-mère, ne la regrettait nullement pour sa part. Elle sentait tous les avantages que lui donnait cette liberté; et, fière de la bonne grâce avec laquelle elle s'acquittait de son rôle, elle attendait avec impatience l'arrivée de M. de Lorville pour paraître à ses yeux dans toute sa valeur.

Elle était bien un peu confuse d'avoir à lui parler de l'envoi de ce charmant tableau; mais elle avait tant de choses à lui dire, tant de questions à lui adresser pour tâcher d'apprendre comment il était parvenu à découvrir qu'elle le désirait, que dans sa joie et sa curiosité elle espérait se tirer facilement d'une difficulté si grande.

Si M. de Lorville fût arrivé en ce moment, il aurait été ravi de tout ce qu'elle lui eût dit d'affectueux dans sa reconnaissance. Malheureusement pour Valentine il vint trop tard; et, circonstance encore plus fâcheuse, ce fut madame de Clairange qui l'amena; elle l'avait rencontré au moment où elle rentrait.

— Le voilà! le voilà! s'écria-t-elle en s'adressant à sa belle-fille; dites-lui combien vous êtes heureuse de son aimable souvenir. Que ce tableau est enchanteur, et que c'est gracieux à vous d'avoir deviné que Valentine l'avait choisi; vous ne sauriez vous imaginer tout le plaisir qu'il lui a fait. Elle en pleurait de joie quand je suis arrivée chez elle; je l'ai trouvée en contemplation devant ce souvenir. En vérité, ajouta-t-elle en regardant Edgar d'un air fin, vous êtes un homme bien séduisant, et je ne m'étonne plus si l'on pense à vous...

Cette déclaration, faite tout haut par la belle-mère, déplut

tellement à Valentine qu'elle l'interrompit sèchement, et dit du ton le plus dédaigneux :

— Ce paysage est charmant, je l'ai beaucoup admiré ; mais je ne croyais pas que ce fût monsieur.... et elle désignait Edgar :

— Qui l'eût choisi, acheva M. de Lorville, vivement impatienté à son tour, de voir cette attention mystérieuse devenir une chose publique ; et vous aviez raison, Madame, ajouta-t-il, je ne méritais pas l'honneur d'être soupçonné.

Malgré l'accent de dépit avec lequel il prononça ces mots, il avait si bien l'air de dire la vérité que Valentine finit par croire que M. de Fontvenel s'était trompé en reconnaissant l'écriture d'Edgar sur l'adresse qui accompagnait le tableau ; et qu'enfin un autre que M. de Lorville le lui avait envoyé. Le désappointement que lui causait cette idée la jeta dans une tristesse qu'elle ne put cacher. Edgar, lui-même, était mécontent de voir que madame de Champléry ne le soupçonnait plus d'avoir pensé à elle, et de s'être vu contraint, par le bavardage de sa belle-mère, à la tromper. Quoiqu'ils fussent fort innocents de cet ennui, tous deux s'en punirent mutuellement. Edgar devint maussade, et Valentine prit avec lui un ton d'ironie froide dont il fut blessé. Ainsi ce tableau offert avec tant de grâce, cette attenticn ingénieuse qui aurait dû les rapprocher, servit au contraire à les brouiller.

M. Narvaux, toujours empressé de desservir Edgar, se plut à augmenter le dépit de Valentine.

— Vous voilà bien désappointée, dit-il avec malice ; vous espériez que cette *galanterie* était de M. de Lorville. Il est naturel d'attribuer ce qui nous cause tant de plaisir à qui sait nous plaire ! Et voyant que madame de Champléry affectait de ne pas entendre : Au surplus, ajouta-t-il, quand on fait aussi bien les honneurs d'une fête, on se doit d'avoir cent mille livres de rentes ; et puis vous seriez une si jolie duchesse ! C'est dommage qu'Edgar ait le mariage en horreur.

— Pas plus que moi, reprit Valentine, forcée à la fin de répondre à cette lourde méchanceté.

— Qui parle mariage? demanda quelqu'un.

— Nous en médisons, répondit M. Narvaux. Madame ne comprend pas qu'une veuve se remarie.

— Mais si elle aime? dit à son tour M. de Lorville en se rapprochant d'eux.

— Il faudrait aimer à en perdre la tête, répondit madame de Champléry, et encore rien n'excuserait le sacrifice.

Valentine dit ces mots d'un ton si calme et avec une conviction si profonde, que M. de Lorville crut sérieusement à sa répugnance pour un second lien; il s'étonnait de l'entendre causer d'une manière si naturelle sur un sujet qui aurait dû l'embarrasser. Edgar ne savait pas encore jusqu'à quel point l'orgueil peut paralyser le cœur le plus sensible. Valentine était sincère alors dans l'éloignement qu'elle témoignait pour un second mariage, dans la froideur qu'elle montrait à M. de Lorville; il n'était plus pour elle cet homme aimable, empressé de lui plaire, dont la conversation avait pour elle tant de charmes, et qu'elle préférait à tous, parce qu'il répondait à sa pensée, sans qu'elle eût l'embarras de l'exprimer; ce n'était plus qu'un héritier qu'on la soupçonnait de vouloir séduire par ambition, et pour être un jour duchesse. Sa coquetterie pour lui était déflorée; ce n'était plus comme autrefois par crainte de l'aimer qu'elle le fuyait, c'était avec sincérité, comme on évite un entretien pénible, un ami qu'on ne voit plus qu'avec contrainte, et dont la présence cause plus de gêne que de plaisir.

Edgar remarqua bientôt ce changement, et comme la vérité a une puissance à laquelle on n'échappe point, il sentit tout ce qu'il avait perdu dans le cœur de madame de Champléry et s'en affligea profondément. Triste et découragé, il comparait les manières froides et simplement polies, l'air calme et sérieux de Valentine avec cette voix émue, cette gaieté pleine d'agitation, cette coquetterie pleine de tendresse, qu'autrefois il remarquait en elle; et dans l'excès de sa tristesse, il oublia le talisman qui pouvait lui dévoiler la cause de cette cruelle différence, et peut-être le consoler.

Ainsi Edgar ne songeait plus au merveilleux de sa vie ; la réalité dans toute son amertume le dominait. Valentine n'éprouvait plus aucun plaisir à être près de lui, cela était visible, il le sentait, il en souffrait ; et comment pouvait-il imaginer que ce changement, qui le rendait si malheureux, pût s'expliquer d'une manière favorable?

M. Narvaux, le voyant sombre et rêvant à l'écart, le faisait remarquer à madame de Champléry.

— Savez-vous bien, disait-il, qu'il joue à merveille le sentiment? En vérité, cela ferait illusion.

Alors Valentine jeta les yeux sur Edgar, et fut frappée de sa tristesse.

— N'est-ce pas, continua M. Narvaux, si je ne le connaissais pas si bien, je pourrais m'y tromper? Au reste, cette attitude de désespoir est fort convenable après la manière dont vous l'avez traité aujourd'hui.

A ces mots, Valentine sourit de dédain, et M. de Lorville, ayant observé de loin ce sourire, voulut savoir ce qu'avait dit M. Narvaux pour l'exciter. Enfin il se ressouvint de son lorgnon, et l'appela à son aide.

Voilà ce que se disait Valentine :

— Quel dommage que M. de Lorville soit si riche et qu'on ne puisse l'aimer sans paraître ambitieuse...; il serait si doux de passer sa vie auprès de lui dans la retraite!

Toute la conduite de madame de Champléry pendant cette soirée, fut alors expliquée. Edgar devina ce que son perfide ami avait pu dire pour révolter la fierté de Valentine et glacer son cœur ; et subitement soulagé de sa peine, il reprit un air joyeux dont chacun s'étonna. Madame de Champléry surtout en fut blessée; elle n'avait rien dit pour faire naître cette gaieté soudaine ; elle avait droit de s'en offenser. Une femme ne pardonne jamais à celui qu'elle aime la joie qu'elle ne cause pas.

Ayant pénétré le sentiment d'orgueil qui éloignait de lui Valentine, Edgar comprit que ses soins pour elle seraient désormais inutiles, que les témoignages de sa tendresse

seraient mal reçus; et il forma l'étrange projet d'engager madame de Champléry malgré elle, de la contraindre à un mariage que sa fierté lui faisait refuser, mais que dans le fond de son cœur elle désirait, sans se l'avouer à elle-même.

— Elle déteste l'embarras, pensait-il : eh bien! je lui épargnerai celui d'un aveu pénible. A quoi me servirait ce talisman si ce n'était à prouver à une femme qu'on ne croit pas tout ce qu'elle dit, et à faire son bonheur malgré elle?

Tout occupé de son nouveau projet, il s'éloigna en souriant, sans parler à madame de Champléry, et la laissa indignée de cette bonne humeur subite qui succédait à une tristesse si fastueuse.

Cette soirée, commencée d'une manière brillante, finit languissamment pour Valentine : elle ne se croyait plus aimée, tout l'ennuyait. Mais de retour chez elle, en retrouvant le tableau qui lui rappelait toutes ses espérances, les impressions de la matinée se réveillèrent, ses croyances reparurent; elle examina de nouveau l'adresse, et l'émotion qu'elle éprouva à la vue de cette écriture lui prouva que c'était celle de M. de Lorville.

— Il a bien fait de nier qu'il me l'eût envoyé, pensa-t-elle, devant tout ce monde que les exclamations de ma belle-mère avaient attiré. Mais c'était lui, je n'en doute plus!

Le sourire même qui l'avait offensée lui parut alors tout naturel.

— Peut-être, se disait-elle, il présume que M. Narvaux s'est attribué l'honneur de cette prévenance qu'il appelle si élégamment une *galanterie*.

Et riant à son tour de cette idée, elle se promit d'en parler le lendemain à Edgar, et de lui prouver qu'elle n'avait pas été dupe de son mensonge.

Seule avec son amour, elle ne songea plus à l'interprétation d'intérêt que le monde pouvait lui donner; car le cœur, livré à lui-même, a bien vite oublié toutes ces ambitions, toutes ces vanités de la vie, inutiles dans un beau rêve.

XXI

Valentine attendit vainement M. de Lorville le lendemain ; les jours suivants, il ne parut point chez madame de Fontvenel, et l'on resta une semaine entière sans entendre parler de lui. Madame de Champléry alarmée crut qu'il était fâché contre elle, et se décida à faire une visite à madame de Montbert, espérant qu'elle lui donnerait des nouvelles de son neveu.

Elle en fut reçue si froidement qu'elle resta déconcertée.

Madame de Montbert, remplie de zèle pour les intérêts de ses amis, regardait comme autant d'offenses les secrets et les sentiments qu'on ne lui confiait point. Jeune encore, et d'une conduite irréprochable, elle s'était résignée au rôle de confidente ; mais elle y tenait, d'autant plus que c'était une compensation ; et, voulant punir Valentine de lui cacher sa tendresse pour son neveu, elle se plut à lui répéter une nouvelle qu'on débitait comme certaine, et qu'elle savait devoir la désespérer.

— Avez-vous vu mon neveu, ces jours-ci? demanda-t-elle à Vatentine de manière à la troubler.

— Non, Madame; il y a bien longtemps que je ne l'ai rencontré.

— Quoi! vous ne l'avez pas vu depuis son retour?

— J'ignorais qu'il fût parti.

— Ah ! il n'est resté que huit jours absent. Mais je vous croyais mieux informée, ajouta madame de Montbert en fixant ses yeux sur Valentine; comment, vous ne savez pas qu'il est allé à Lorville chercher le consentement de son père?

— Le consentement de son père? répéta Valentine dans une anxiété visible.

— Sans doute, pour son prochain mariage.

A ces mots, Valentine se sentit pâlir; cependant elle

trouva encore assez de courage pour répondre d'une voix mal assurée :

— Je ne savais pas qu'il dût se marier si tôt... Et qui va-t-il épouser?

— Mademoiselle de Sirieux, dit-on ; car pour moi je n'affirme rien positivement, ajouta madame de Montbert ayant pitié du trouble de Valentine ; j'avoue même que j'avais une autre idée... et que, lorsqu'on m'a parlé de son prochain mariage, le sachant fort occupé de vous, j'ai cru d'abord que c'était...

— Moi, Madame? interrompit vivement madame de Champléry, je ne songe nullement à me remarier, et mademoiselle de Sirieux, qui est fort belle et fort riche, lui convient beaucoup mieux que moi.

— Rassurez-vous, ma chère, reprit madame de Montbert avec ironie et blessée de cette feinte indifférence ; vous n'aviez pas à craindre ce danger, mon neveu nous a déclaré l'autre jour qu'il avait un préjugé invincible contre les veuves.

Valentine ne témoigna aucun dépit de cet avis donné pour la fâcher, et madame de Montbert, s'étonnant de voir sa petite malice perdue, ajouta :

— Je ne sais pas ce qu'il faut croire de ce bruit ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a deux ans mon frère désirait extrêmement ce mariage pour son fils, et que j'ai reçu ce matin une lettre de lui dans laquelle il se félicite du bonheur d'Edgar et du plaisir qu'il se promet lui-même de voir son vieux château rajeuni par la présence d'une belle-fille aimable. Cette lettre est sur ma table, et je puis vous la montrer ; mais elle ne nomme personne, et peut-être n'est-ce pas mademoiselle de Sirieux qu'Edgar doit épouser..... Peut-être n'était-ce qu'un dépit, et l'a-t-on fait changer d'avis promptement.

— Pourquoi cela? reprit madame de Champléry avec dignité, et répondant à tout ce que ce peu de mots voulaient dire. Si ce mariage convient à sa famille, il n'y a pas de raison pour l'en détourner.

Heureusement pour Valentine on vint interrompre cette

conversation pénible, qu'elle ne se sentait plus la force de continuer. Elle sortit de chez madame de Montbert en affectant un air gracieux et indifférent ; mais dès qu'elle fut dans sa voiture, ses larmes coulèrent en abondance.

La nouvelle de ce prompt mariage lui semblait devoir être certaine ; l'aversion qu'elle avait témoignée pour un second lien suffisait à ses yeux pour avoir découragé Edgar, et l'avoir décidé en faveur d'une autre.

Elle savait que le duc de Lorville souhaitait vivement de marier son fils pour le garder auprès de lui, se trouvant fort isolé depuis la perte de ses places à la cour, de ses intérêts de vanités qui lui tenaient lieu d'affection. Elle savait aussi que M. de Sirieux était son ancien ami, que cette alliance leur convenait à tous ; et elle trouvait tout simple que, désespéré dans son amour, Edgar cherchât à faire le bonheur de sa famille par une union qu'elle désirait. D'ailleurs ce voyage d'Edgar pour aller chercher le consentement de son père prouvait que la cérémonie était prochaine, et Valentine s'avouait avec douleur qu'elle n'avait plus d'espoir à conserver.

Sachant qu'il était de retour, elle pensa qu'il viendrait peut-être le soir même chez madame de Fontvenel ; mais toute la soirée se passa sans qu'il y parût ; chaque fois que la porte s'ouvrait, la pauvre Valentine tressaillait, une lueur d'espérance se réveillait dans son cœur. Puis un indifférent entrait, et elle retombait dans son accablement. Stéphanie n'osait lui parler, de peur d'ajouter à son inquiétude ; car elle-même commençait à s'inquiéter de la conduite capricieuse de M. de Lorville.

—Voilà comme vous êtes toutes, vous autres jeunes veuves, lui dit en rentrant chez elle madame de Clairange : vous dédaignez les hommes qui s'occupent de vous, et puis lorsqu'ils se décident pour une autre, vous les regrettez.

— Eh ! qui donc regretté-je ? dit Valentine avec fierté.

— M. de Lorville, reprit madame de Clairange d'un ton d'humeur ; jamais je ne me consolerai de vos dédains pour

lui. Ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous engager à le bien traiter ; mais vous n'avez pas voulu m'entendre ; je suppose que c'est à cause de vous qu'il n'est pas venu faire part de son mariage à madame de Fontvenel.

— Mais peut-être ce mariage n'est-il pas encore entièrement décidé.

— Si vraiment ; il en parle lui-même comme d'une affaire conclue ; personne n'en doute, et vous êtes la seule qui n'en soyez pas convaincue. Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir manqué là une bien belle destinée !

A ces mots, elles se séparèrent.

Valentine, restée seule, réfléchit sur la conduite d'Edgar envers elle. Tantôt elle le haïssait et l'accusait de la plus cruelle fausseté, tantôt elle le justifiait par la froideur apparente qu'elle avait toujours mise dans ses manières avec lui.

— Hélas ! disait-elle en pleurant, comment pouvait-il deviner que je l'aimais ! je lui cachais toutes mes émotions, je l'évitais sans cesse, et je répondais en riant et avec légèreté à tout ce qu'il me disait d'affectueux ! Ah ! s'il pouvait savoir ce que je souffre en ce moment, sans doute il aurait pitié de ma douleur ; peut-être même en serait-il heureux !

Cette pensée la plongea dans un chagrin qu'elle n'avait pas encore éprouvé ; combien elle se trouvait punie alors de cette dissimulation qui lui faisait cacher les sentiments qui peuvent seuls rassurer et séduire ! Combien elle détestait alors son caractère orgueilleux et timide, qui lui coûtait l'amour du seul homme qu'elle pût jamais aimer !

Elle se figurait Edgar auprès de sa nouvelle épouse, empressé, spirituel, ému comme elle l'avait vu tant de fois. Il la choisit maintenant par dépit, disait-elle, mais bientôt il l'aimera tendrement.... Hélas ! comme il m'aurait aimée !

Perdre le bonheur par sa faute est la peine la plus amère pour les personnes qui ont de l'imagination. Un événement que le sort leur envoie, si affreux qu'il soit, leur semble moins douloureux ; un malheur désespéré a, par son excès même, quelque chose qui les calme ; mais un bien perdu, perdu par

leur faute, leur apparaît sans cesse paré des plus brillantes images ; elles le ressuscitent à chaque instant pour le perdre encore avec plus d'amertume, et recomposent leurs rêves pour les voir s'évanouir encore.

Ainsi Valentine se complaisait dans l'image d'un avenir auquel elle ne devait plus prétendre ; elle repassait dans sa mémoire les mots qu'elle n'aurait pas dû dire, ou qui devaient avoir été mal compris, les sentiments, les émotions qu'elle se repentait de n'avoir pas laissé deviner ; et toutes ses pensées s'abîmaient dans ce travail inutile et désespérant.

XXII.

Valentine passa la nuit sans dormir, à verser des larmes de regrets, d'amour et quelquefois de colère. Le lendemain, elle était si souffrante qu'elle voulut rester au lit plus tard qu'à l'ordinaire ; mais on lui dit qu'un vieux monsieur était venu pour lui parler d'affaire, et qu'ayant appris qu'elle n'était pas encore visible, il avait promis de revenir vers midi.

Madame de Champléry se leva, et passa dans son salon pour le recevoir.

— Je demande bien pardon à madame la marquise de la déranger de si grand matin; mais, dit-il avec un sourire, on est impatient; et je tiens à ce que tout soit terminé pour ce soir.

En disant cela, M. Tomasseau, notaire, posa plusieurs papiers sur la table, tandis que Valentine cherchait à s'expliquer le but de cette visite.

— J'ai passé chez le notaire de Madame, continua M. Tomasseau en feuilletant ses papiers; il m'a dit que l'acte de naissance dont nous avons besoin était chez elle ; et je viens la prier de vouloir bien me le confier avant de.....

— Pardon, Monsieur, interrompit madame de Champléry, mais je ne comprends pas...

— Madame peut être parfaitement tranquille; nous avons

tout préparé pour lui épargner l'ennui de ces formalités. Les femmes ont raison de laisser cette peine-là aux hommes. Aussi je n'en dirai que ce qui est indispensable. Le contrat a été dressé selon que nous en sommes convenus. D'après les ordres que lui a donnés madame la marquise, son notaire nous a fourni toutes les pièces nécessaires, extraits mortuaires, état de succession, rien ne nous a manqué ; nous avons aussi depuis hier le consentement de M. le duc ; mais madame doit savoir cela.

— Comment? dit Valentine, quel consentement? quel duc?

Le notaire la regarda avec étonnement, et répondit :

— Eh mais, celui de M. le duc de Lorville.

A ce nom, Valentine tressaillit, et répéta d'une voix troublée :

— Le consentement de M. le duc de Lorville?...

M. Tomasseau, confondu de l'air surpris de Valentine, crut s'être trompé.

— N'est-ce pas à madame la marquise de Champléry que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, Monsieur.

— Alors, c'est bien cela, continua-t-il. Madame ne savait donc pas que nous avions le consentement du père? Oh ! il ne se l'est pas fait demander deux fois, je puis l'assurer ; car le jeune homme disait ce matin devant moi à un de ses amis combien son père était heureux de ce mariage, qui depuis longtemps était l'objet de ses vœux.

Valentine croyait rêver ; sans écouter le bavardage du notaire, elle parcourait les divers papiers qui étaient sur la table, et à chaque instant son nom et celui d'Edgar de Lorville frappaient ses yeux comme une inconcevable réalité.

Le notaire, tenace dans son devoir, interrompit cette rêverie en réitérant sa demande, et en priant madame de Champléry de lui remettre son acte de naissance :

— Malheureusement, disait-il, cette pièce est entre les mains de madame ; sans cela, je n'aurais pas été obligé de l'importuner, car nous étions convenus, le jeune duc et moi, de

traiter tout cela entre nous deux, ajouta-t-il en souriant.

— Mais il me semble que c'est bien ce qu'on a fait, dit Valentine.

— Vous plaindriez-vous, madame, du soin qu'on a pris de vous épargner cet ennui?

— Non, sans doute, Monsieur... je suis même fort reconnaissante de la peine que vous avez prise... je vous en remercie, mais je désirerais savoir...

Puis cherchant un prétexte pour se donner le temps d'expliquer une aventure si singulière :

— Je ne me rappelle pas bien, ajouta-t-elle, où j'ai serré l'acte que vous demandez. Je crois l'avoir confié à ma belle-mère avant mon départ, et dès qu'elle sera rentrée...

— Je vous laisserai, Madame, le temps de le retrouver, mais je tiendrais à l'avoir aujourd'hui; car, la signature du contrat étant fixée à jeudi, nous n'avons plus que demain pour rédiger....

— Déjà! s'écria Valentine malgré elle.

— Quoi! madame l'avait donc oublié; cependant M. de Lorville m'a bien assuré...

— Non, vraiment, reprit-elle, sentant combien elle devait paraître ridicule... mais j'ai été si troublée ces jours-ci...

— Cela se comprend à merveille, dit le notaire, d'un ton grave; on ne se décide pas sans beaucoup d'émotion à un acte si solennel.

Cette réflexion fit sourire Valentine, en lui rappelant combien peu sa décision l'avait embarrassée; puis elle retomba dans sa rêverie, et se livra à mille conjectures pour expliquer l'étrange situation où elle se trouvait.

Alors M. Tomasseau s'apercevant qu'elle ne l'écoutait plus, se leva en disant :

— J'aurai l'honneur de revenir ce soir chercher l'acte indispensable; cependant si madame le retrouvait plus tôt, je la prie de vouloir bien le remettre à M. de Lorville lui-même, qui doit passer ici dans la matinée.

Ces derniers mots réveillèrent Valentine.

— Il doit venir ici ce matin? demanda-t-elle vivement. Vous en êtes bien sûr? Il vous l'a dit?

Puis elle s'arrêta en songeant combien cette question devait paraître singulière, et se rappelant l'étrange manière dont elle avait reçu M. Tomasseau, elle sentit qu'il fallait redoubler de politesse envers lui, pour l'empêcher de prendre d'elle une trop mauvaise opinion.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte, en lui adressant une foule de choses bienveillantes; mais tous ses soins furent inutiles; et elle le vit s'éloigner en hochant la tête d'un air de mépris notarial, qui voulait dire :

« Cette femme-là n'entend rien aux affaires. »

XXIII

Valentine n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions.

— Madame, venez vite, accourut lui dire sa femme de chambre avec inquiétude, madame votre belle-mère se trouve mal; elle pleure, elle a des attaques de nerfs, elle se désole, il faut qu'elle ait appris un bien grand malheur.

Valentine se rendit aussitôt chez madame de Clairange, qu'elle trouva en effet au désespoir.

— C'est une indignité, s'écriait-elle, c'est un monstre d'ingratitude! moi qui l'aime tant, moi qui ai toujours eu pour elle la sollicitude d'une mère, moi qui l'ai préférée à mes propres enfants, moi qui aurais sacrifié ma fortune et ma vie pour lui épargner un chagrin! me traiter comme une étrangère! me laisser apprendre son bonheur par un indifférent que j'ai rencontré par hasard; me prouver que je ne suis pour rien dans ce qui l'intéresse, et que je ne compte pas même dans sa vie! Ah! c'est affreux! c'est impardonnable!

— Tout ce courroux est contre moi, pensa Valentine; eh, mon Dieu! que dire pour me justifier!

Madame de Clairange apercevant sa belle-fille, prit tout à coup un air de dignité convenable à son offense.

— Vous osez encore vous présenter devant moi, dit-elle ; vous ne rougissez pas de votre fausseté ! Quoi ! lorsque hier je vous parlais du prochain mariage de M. de Lorville, vous avez feint de l'ignorer, et vous n'avez pas su détromper mes regrets en me confiant que c'était vous-même qu'il avait choisie? Sans ce notaire que j'ai rencontré tout à l'heure en allant savoir de vos nouvelles, je l'ignorerais encore.

— Je n'ai pas vu M. de Lorville depuis des siècles, disiez-vous, je ne sais ce qu'il devient.

— Et tous ces mensonges n'étaient inventés que pour faire dire au monde :

« Cette belle-mère qui prétend l'aimer si passionnément ne s'est pas seulement inquiétée de son avenir ! elle n'est pour rien dans ce beau mariage ; elle ne l'a appris que la veille ! »

— Ah ! Valentine, je ne vous croyais pas si ingrate, et je pensais, au moins, par mes soins et ma tendresse, avoir mérité plus d'égards.

Valentine aurait voulu pouvoir répondre à ces élégies en forme de reproche, et calmer le ressentiment de sa belle-mère, auquel elle n'était pas insensible ; mais chaque chose qu'elle essayait de dire pour se justifier était si peu probable, si ridicule, qu'elle aimait mieux passer pour coupable de mensonge que de révéler une vérité qu'elle-même ne pouvait comprendre.

Comment dire, en effet, qu'elle ignorait son mariage, que M. de Lorville ne lui avait jamais rien dit de ce projet, qu'il ne l'avait point priée d'y consentir, et qu'il avait fait dresser lui-même tous ces actes si graves et qui inspirent si peu la plaisanterie, sans l'en avoir prévenue, sans savoir enfin si elle ne s'y opposerait point? Personne n'aurait voulu la croire, elle aurait passé pour une femme dont on se moquait, et M. de Lorville pour un fou ; elle qui connaissait le penchant d'Edgar pour les actions extraordinaires avait confiance en lui, mais comment faire partager à une autre cette confiance, et tenter d'expliquer une aventure sans pareille?

A chaque instant Valentine commençait une phrase pour sa défense, puis elle s'arrêtait aussitôt, dans l'impossibilité de la prononcer, tant elle lui semblait ridicule. Tout à coup cette grande indignation de sa belle-mère, cette situation si incompréhensible, cette apparition de notaire, tous les événements de cette matinée lui semblèrent si comiques qu'elle se prit à rire malgré elle, et s'enfuit comme un enfant de chez sa belle-mère sans avoir pu trouver un mot pour la consoler.

En rentrant dans son appartement, elle trouva sa table couverte de dentelles, de rubans, de bijoux, de fleurs, de châles et de tous les trésors d'une corbeille de mariée.... Valentine ayant regardé un des écrins, reconnut les armes de la duchesse de Lorville, et comprit qu'Edgar lui faisait présent des diamants de sa mère.

— C'est bien lui, pensa-t-elle, et c'est bien pour moi! Quel homme étrange!

A tout moment elle était interrompue dans ses réflexions par les exclamations de sa femme de chambre, qui ne pouvait se lasser d'admirer tant de belles choses.

Grâce aux gémissements de madame de Clairange et à la visite du notaire, tous les gens de la maison étaient déjà instruits du mariage de Valentine.

— Que madame sera belle avec ces diamants! s'écriait cette bonne fille qui chérissait sa jeune maîtresse; comme ils brillent! Les beaux châles! les jolis bracelets! Ah! mon Dieu! que tout cela est beau et bien choisi!...

Puis elle s'arrêta subitement dans son admiration en ouvrant un des cartons qui se trouvaient sur la table; elle ne put retenir un sourire dont elle se repentit aussitôt, et ces mots lui échappèrent :

— A une veuve!

Madame de Champléry, curieuse de savoir la cause de ce sourire, donna un ordre à sa femme de chambre pour l'éloigner.

Dès qu'elle fut seule, elle prit le carton : il lui parut plus élégant que ne le sont ordinairement les cartons de fleuristes,

même ceux des corbeilles de mariage. Elle l'ouvrit, et rougit comme une coupable devinée en voyant ce qu'il renfermait.

C'était un bouquet de mariée, et le chaperon de fleurs d'orange que les jeunes filles ont seules le droit de porter le jour de leurs noces. Les fleurs étaient si belles, le carton doublé de satin blanc était si soigné, qu'on ne pouvait croire à une méprise, et d'ailleurs, M. de Lorville avait trop de tact et d'esprit pour être soupçonné de mauvais goût dans une semblable occasion.

Valentine, tremblante, aperçut un billet parmi les fleurs ; il contenait ce peu de mots :

« N'ai-je pas deviné ? »

XXIV

Valentine sentait alors si vivement son bonheur qu'elle ne songeait plus à l'expliquer. Malgré ce qu'il avait de merveilleux, sa joie excessive, les battements de son cœur, ce feu qui colorait son visage, cette émotion si naturelle, étaient pour elle des preuves irrécusables d'un bonheur réel dont elle ne pouvait douter.

Pour les cœurs qui sentent vivement, tout ce qui les émeut est probable ; de là vient qu'ils croient aux songes, et pleurent encore à leur réveil l'ami dont ils ont rêvé la mort.

Madame de Champléry, livrée aux pensées les plus enivrantes, fut rappelée à elle-même par la voix de sa femme de chambre, qui lui demandait si elle ne voulait pas s'habiller, en disant que tout était préparé pour sa toilette. Valentine se souvint alors que M. de Lorville devait venir, et se hâta de passer dans sa chambre pour être plus tôt prête à le recevoir.

Le matin, en s'éveillant, triste, souffrante, découragée, quand mademoiselle Adrienne était venue prendre ses ordres, elle lui avait dit d'apprêter une de ces robes sans conséquence,

bien larges, bien vite attachées, et que l'on choisit de préférence les jours de pluie, de migraine ou de chagrin, enfin lorsque l'on veut être à son aise pour s'ennuyer ; mais un tel costume n'était plus à la hauteur des circonstances : mademoiselle Adrienne l'avait senti avec cet instinct des femmes de chambre qui n'est comparable qu'à celui du castor ou de l'éléphant ; elle avait deviné que cette douillette, apprêtée pour le désespoir, ne pouvait plus convenir dans l'attente d'une si grande joie, et déjà une robe élégante et d'une blancheur éblouissante, un canezou tout neuf apporté de chez *mademoiselle Delatouche*, une ceinture nouvelle et du meilleur goût, un de ces rubans séduisants que la femme la plus économe ne peut se refuser, furent, par mademoiselle Adrienne, étalés en silence, sans qu'aucun ordre de sa maîtresse les eût évoqués.

Valentine aperçut tout ce changement, et comme elle ne se souciait plus elle-même de mettre la petite douillette qu'elle avait commandée, elle n'eut pas la mauvaise foi de la réclamer ; elle sut bon gré à mademoiselle Adrienne de lui sauver l'apparence d'un caprice, et d'ailleurs, il y avait dans l'air joyeux de cette bonne fille quelque chose de touchant qui plaisait à Valentine en lui confirmant son bonheur.

L'avenir de ce brillant mariage rendait mademoiselle Adrienne pour sa part presque aussi heureuse que sa maîtresse. Elle se réjouissait dans le fond de son âme de lui voir acquérir assez de fortune pour n'être plus obligée de passer une partie de l'année dans cette ennuyeuse Auvergne où elle avait si souvent gémi de la suivre, et se figurait d'avance le beau rôle qu'elle allait jouer au château du duc de Lorville, fêtée, courtisée, adulée par le valet de chambre, le maître d'hôtel, le chasseur, enfin par tous les dignitaires de l'antichambre. Aussi dans son enivrement, jamais elle n'avait habillé sa maîtresse avec plus de recherche et de coquetterie. Valentine, charmée de ces soins qu'elle n'aurait peut-être pas osé prendre, se laissa parer docilement, car elle était si émue, sa main tremblait si fort, qu'elle ne pouvait attacher une épingle sans se piquer.

Ce petit supplice terminé, Valentine resta seule, seule avec sa pensée !

Oh ! qu'elle était douce cette pensée ! Edgar devait venir à quatre heures, elle l'attendait ! Une attente douteuse est déjà un si vif plaisir ! qu'est-ce donc quand on est sûre qu'il va venir, quand il l'a promis?

Madame de Champléry passa dans son salon, le tableau de Smargiassi frappa ses regards, elle se rappela soudain l'adresse qui l'accompagnait et compara cette écriture avec celle du billet joint au bouquet de fleur d'orange ; elle vit que c'était la même, et porta le billet à ses lèvres en s'écriant :

— Qu'il faut m'aimer, pour deviner ainsi tout ce que je pense !

Puis rangeant divers objets sur les étagères de son élégant et modeste salon, elle songea que M. de Lorville n'y était jamais venu, et elle se demanda comment il se pouvait qu'elle n'eût jamais reçu chez elle celui qu'elle allait épouser.

Alors toute l'invraisemblance de sa situation lui apparut ; le doute commença à la tourmenter, mais bientôt il fut dissipé : Edgar ne pouvait se jouer d'elle. Malgré l'originalité, la gaieté de son esprit, sa conduite et ses manières ne permettaient pas de le soupçonner d'une étourderie offensante.

A vingt-quatre ans, M. de Lorville jouissait déjà de la considération d'un homme mûr ; personne n'avait l'idée de le traiter légèrement : c'était une chose remarquable que cette expression de sévérité sur ce visage si jeune, si gracieux : c'était un problème merveilleusement résolu que d'être imposant à son âge, avec un frac à la mode, avec un gilet de chez *Blain* et une canne de chez *Verdier*. Néanmoins les hommes les plus distingués lui parlaient avec déférence. Sous cette enveloppe d'élégant, ils devinaient un juge, un critique impartial, et l'impartialité est si imposante !

L'heure s'avançait, et madame de Champléry sentait ses émotions se presser en foule dans son cœur. Au moindre bruit elle frissonnait ; l'idée de le revoir, lui qu'elle aimait, lui qu'elle avait tant craint de perdro, lui qui décidait de son sort

sans la consulter; cette idée, pourtant si douce, la jetait dans un trouble impossible à dépeindre.

Toute autre femme, à la place de Valentine, se serait tirée de l'embarras de cette première entrevue en feignant le dépit d'un petit orgueil étonné, en demandant si l'on avait le droit de disposer ainsi de son avenir et de son cœur avant d'y avoir été autorisé par son consentement. Mais Valentine était de trop bonne foi pour se plaindre d'une présomption dont elle était si heureuse, et pour minauder sur une union qu'elle désirait. Enfin Edgar ne pouvait être dupe de cette finesse; comment Valentine aurait-elle cru pouvoir abuser celui qui avait pénétré son secret d'un manière si inconcevable?

Quatre heures sonnèrent!... Valentine agitée sentit sa pensée se troubler; toutes ses idées se brouillèrent; cherchant à se remettre, elle prit un livre, et essaya de le parcourir pour retomber ainsi dans la réalité par l'imagination d'un autre.

Elle croyait avoir choisi un recueil de poésies ; mais, après avoir lu un quart d'heure, elle découvrit que l'ouvrage qu'elle tenait était une brochure sur l'hérédité de la pairie. Elle la jeta aussitôt sur la table, car elle venait d'entendre un tilbury s'arrêter brusquement à sa porte. L'oreille d'une femme qui attend reconnaît aussi vite le pas du cheval *aimé* que la voix qui lui est chère, et Valentine, qui avait tant de fois guetté l'arrivée de M. de Lorville chez sa belle-mère et chez madame de Fontvenel, ne put douter que ce ne fût lui. Son anxiété redoubla; l'émotion de la joie a ses angoisses, ses étouffements comme celle de la douleur.

Elle entendit ouvrir la porte de l'antichambre, et la voix d'Edgar qui demandait si madame de Lorville était visible; il se reprit aussitôt :

— Madame de Champléry, veux-je dire.

Il voulait demander si madame de Champléry était chez elle, et dire son nom pour qu'on l'annonçât; mais, dans sa préoccupation, il avait confondu la question et la réponse, et Valentine ne put s'empêcher de sourire de sa méprise.

Ce sourire la soulagea. Bientôt tout le sérieux de son bon-

heur lui revint; M. de Lorville fut annoncé, il entra, et la porte se referma sur lui.

Oh! qui pourra se figurer le charme répandu sur toute la personne de cet aimable jeune homme, paré de l'émotion la plus touchante, ennobli des sentiments les plus généreux! Que d'éclat il y avait alors sur ce visage si gracieux, triste à force de bonheur, calme à force d'agitations, mais qu'un regard passionné enflammait! Quelle douceur, quelle dignité dans son maintien, quel air de protection caressante, de tendre supériorité! D'où lui venait tant d'assurance? de l'assurance avec l'amour! Elle lui venait d'une conduite pure et sans calcul, d'un dévouement dont il était fier : une action noble nous donne tant d'aplomb, tant d'autorité et tant de grâce!

Valentine avait essayé de se lever pour recevoir M. de Lorville, mais elle était si tremblante qu'elle fut contrainte de rester assise sur son canapé. Edgar vint s'asseoir auprès d'elle, et resta quelques moments immobile à la contempler en silence. Magnétisée par ce regard, elle leva les yeux, jamais elle n'avait paru plus belle qu'en cet instant. Son teint, éblouissant de fraîcheur, était encore animé par cette agitation fiévreuse, ses yeux inspirés étaient à la fois doux et brillants; il y a toujours tant de charmes dans le visage joyeux d'une femme qui a pleuré! Edgar la contemplait avec adoration.

— Valentine, s'écria-t-il d'une voix émue, que je suis heureux! vous m'aimez!

Au son de cette voix si chère, que depuis longtemps elle n'avait pas entendue, et qui disait son nom pour la première fois, l'émotion de Valentine fut si subite qu'elle ne put retenir ses larmes; pour les cacher, elle pencha son front sur le bras d'Edgar, qui la serra tendrement sur son cœur.

Ah! comme il battait vivement ce jeune cœur où la joie était sans mélange : extase, sympathie, enchantements, délices inconnus des rêves! Un pareil moment vaut toute une vie!

Alors ils parlèrent de leur amour, comme tous ceux qui

aiment, comme tous ceux qui ont aimé; ils parlèrent avec confiance comme d'anciens amis, comme de nouveaux amants, ce qui se ressemble; et Valentine s'étonna de se sentir si parfaitement à son aise auprès de M. de Lorville qui lui faisait si grand peur ; car peu à peu elle s'était rassurée, peut-être en voyant que l'attendrissement d'Edgar était encore plus vif que le sien ; et puis, les âmes les plus craintives l'ont éprouvé, une émotion profonde triomphe aussi promptement de l'embarras qu'un grand péril de la timidité.

Quel plaisir, disait Edgar, de passer notre vie ensemble! Quelle douce harmonie existera entre nous, qui nous entendons si bien, qui avons les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes goûts! je sais tout cela, moi. Me pardonnez-vous d'avoir eu tant de présomption, d'avoir osé deviner mon bonheur?

Ces mots rappelèrent à Valentine tout le merveilleux de la conduite d'Edgar, et réveillèrent sa curiosité :

— Il faut bien que je vous pardonne, dit-elle; mais expliquez-moi ce mystère, je vous en conjure.

Edgar sourit et voulut lui répondre; mais comment trouver des mots pour raconter froidement le passé, quand elle était là si belle, si près de lui ! enfin quel homme serait jamais assez imprudent pour distraire de sa tendresse la femme qu'il aime par des récits merveilleux ?

Cependant les yeux de Valentine le questionnaient.

— Que vous importe? dit-il, avouez que je ne me suis pas trompé, que vous m'aimez; que je l'entende de votre bouche! et un jour....

— Oh! dites-moi, interrompit Valentine, par quel prodige vous devinez ainsi toutes mes pensées, même celle que je voulais me cacher; ce mystère a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète; je vous en supplie, parlez; dites la vérité, de grâce, ou j'en perdrai l'esprit!

— Je ne le puis, j'ai promis le secret; mais n'avez-vous pas confiance en moi?

— Non, reprit Valentine avec vivacité; depuis quelque

temps votre merveilleuse pénétration me tourmente ; il y a de la magie dans cette pénétration, à laquelle personne n'échappe.

Ne riez pas de mon inquiétude, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, je conviens avec joie de tout ce que vous avez lu dans mon cœur ; je vous aime, je suis heureuse, je l'avoue, je le répète avec délice ; mais, à votre tour, ayez pitié de ma raison, révélez-moi ce mystère !

Edgar était, pour ainsi dire, jaloux de son talisman et de l'effet qu'il produirait sur l'imagination exaltée de Valentine ; il voulut distraire sa curiosité en parlant de ce prodige comme d'une chose indifférente.

— Ce mystère, dit-il, est beaucoup moins extraordinaire que vous ne l'imaginez. Bientôt je vous l'expliquerai, et vous verrez qu'il ne méritait pas de vous occuper si longtemps.

M. de Lorville prononça ces mots de ce ton doux et décidé qui ne laisse aucune espérance, et Valentine, qui était dans une de ces dispositions où l'esprit épuisé par le cœur, incapable d'analyser et de contrarier, adopte aveuglément toutes les croyances, se contenta de cette réponse, qui ne lui aurait pas suffi dans toute autre circonstance.

De désespoir, elle questionna alors M. de Lorville sur son prétendu mariage avec mademoiselle de Sirieux.

— Il en a été question, répondit-il ; mais mon père ignorait.... notre amour ; il a été ravi de l'apprendre, et nous attend avec impatience à Lorville. Vous savez que nous partons samedi, après la messe.

— Je ne sais rien de cela, reprit Valentine en rougissant ; quoi ! c'est samedi ?

— Oui, samedi ; nous arriverons à Lorville le jour même. Oh ! que mon père sera heureux de vous revoir ! Il se fait une fête de vous nommer sa fille.

— Ma pauvre mère ! s'écria alors Valentine, qu'elle serait heureuse aujourd'hui ; Edgar, comme elle vous aimerait !

Et Valentine se mit encore à pleurer, et Edgar l'embrassa de nouveau pour ses larmes.

— Chère Valentine, dit-il, ne troublez pas mon bonheur par des regrets si amers.

— J'ai perdu si jeune, répondit-elle, ceux qui m'aimaient!

— Hélas! oui, mais songez que moi aussi je vous aime, et que je suis jaloux de tous vos souvenirs.

— Il en est un pourtant que je dois rappeler au jour de mon bonheur, dit Valentine en rougissant; il est un nom que je ne prononce jamais qu'avec respect, et que j'ai promis de vous faire chérir...

— Je devine, interrompit Edgar voyant le trouble de Valentine, celui de M. de Champléry. Ah! croyez que personne plus que moi ne bénit et révère sa mémoire.

— Mon vieil ami, s'écria Valentine, vous aviez raison de compter sur ma reconnaissance; je sais aujourd'hui combien vous m'aimiez!

Et elle se remit à pleurer pour la troisième fois.

La pauvre Valentine n'avait peut-être pas versé tant de larmes pendant toute sa vie que dans ce seul jour de bonheur!

XXV

M. de Lorville était parvenu à calmer le désespoir et l'indignation de madame de Clairange en lui persuadant qu'elle seule avait, par ses insinuations ingénieuses, décidé Valentine à se remarier, et que c'était à son adresse maternelle qu'ils devaient tous deux leur bonheur!

— Le monde sait cela, avait-il dit pour l'entraîner, et chacun a rendu justice à votre zèle et surtout à votre habileté dans toute cette affaire. Quant à moi, avait-il ajouté avec ce ton doux et faux qui séduit toutes les femmes médiocres, et qu'il savait être tout-puissant sur elle, vous ne doutez pas de ma reconnaissance!

Cette ruse d'Edgar avait réconcilié Valentine avec sa belle-

mère, qui, ne laissant jamais échapper une occasion de briller d'une manière sentimentale, voyait dans la cérémonie de son mariage un avenir d'émotions convenables à figurer, d'attitudes nobles et qui embellissent à imiter, de sentiments touchants à parodier, enfin un beau rôle de mère qui devait faire valoir, devant un public digne d'elle, les éminentes qualités de son cœur.

Les instances d'Edgar et de Valentine n'avaient pu empêcher madame de Clairange d'évoquer à la hâte ses parents, amis et indifférents pour le jour de la signature du contrat; solennité inconvenante que les veuves savent ordinairement éviter. C'était le surlendemain, et certes il fallait une grande diligence pour ameuter tant de monde en si peu de temps.

Il n'y a que la vanité qui sache être si active. Valentine avait beau rappeler à sa belle-mère que M. Laréal n'était point guéri, qu'il était même plus mal que le soir où elle avait tout sacrifié pour lui, madame de Clairange ne l'écoutait point. Que lui importait alors M. Laréal et sa jambe cassée? Ce malheur lui était inutile, aujourd'hui qu'elle pouvait paraître sensible *at home*, et faire de l'effet sans se déranger.

M. Laréal, sa maladie et les soins charitables furent donc mis de côté ce soir-là; madame de Champléry fut condamnée au supplice de voir son bonheur observé, pesé, commenté, et, ce qu'il y a de pis, dérangé par cent personnes que son mariage n'intéressait pas, ou qui peut-être en étaient contrariées.

Edgar cherchait à la consoler de cet ennui par les mots les plus aimables; étant seul avec elle dans le salon en attendant que sa belle-mère fût prête et que les invités fussent arrivés, il lui adressait les flatteries les plus gracieuses sur sa beauté et sur sa parure; mais Valentine ne se montrait pas résignée.

— Comme je vais m'ennuyer pendant cette soirée! disait-elle; que répondre à tous ces compliments qu'on se croira obligé de m'adresser? quelle contenance avoir pour ne pas paraître trop embarrassée ou ridicule? Quand j'aurai regardé deux ou trois fois mon éventail en faisant une révérence, je

ne saurai plus quelle attitude prendre, ce moyen de contenance déjà un peu usé ne pourra plus servir. Si j'avais au moins un lorgnon comme celui-ci, ajouta-t-elle en désignant celui d'Edgar, je m'amuserais à regarder çà et là, et j'aurais plus d'assurance.

L'habitude de lorgner, continua-t-elle en souriant, donne un air malveillant qui ôte l'air gauche, et c'est pour cela, je crois, qu'avec des yeux excellents vous portez toujours ce lorgnon.

— Voulez-vous que je vous le prête ce soir? dit Edgar; je pensais justement à vous l'offrir.

— Non, merci, reprit-elle; j'y vois plus clair avec mes yeux.

— Vous croyez, dit Edgar, dissimulant mal un sourire; je vous affirme que si vous aviez ce lorgnon pour observer tout ce monde, vous ne vous ennuyeriez pas un instant.

— Comment! reprit Valentine étonnée; il est donc bien extraordinaire?

Puis tout à coup, saisie d'une idée :

— En effet, je me rappelle... M. de Fontvenel et M. Narvaux m'ont souvent fait remarquer ce lorgnon comme une singularité dont ils voulaient pénétrer le mystère, et qui...

— Vraiment? interrompit Edgar, inquiet.

— Oui, reprit Valentine, nous avions même formé le projet d'en exiger le sacrifice, et de vous en donner un autre plus joli; je ne me souviens plus trop des détails de ce grand complot, je sais seulement que j'en étais.

— Si cela est ainsi, dit Edgar un peu troublé, il faut, pour déjouer leur complot, que vous soyez du mien, et que vous me promettiez toute la discrétion que réclame un secret important.

— Oh! je vous jure d'être discrète, s'écria Valentine en voyant que M. de Lorville parlait sérieusement.

— Je puis me fier à vous? reprit-il en hésitant encore.

— Je pourrais m'offenser de cette question, mais j'aime mieux répondre tout simplement, oui.

— Eh bien! dit Edgar, aujourd'hui que nos intérêts sont les

mêmes, il est temps de vous révéler un secret qui vous expliquera toute ma conduite.

— Dites, reprit avec impatience Valentine, qui, entendant déjà plusieurs voitures entrer dans la cour de l'hôtel, prévoyait qu'Edgar n'aurait pas le temps d'achever son récit ; on vient... dites-moi....

— Il est déjà trop tard pour vous expliquer cette merveille, tâchez qu'on ne la remarque pas, et surtout cachez bien votre étonnement, lorsque...

Edgar n'en put dire davantage ; on annonça madame de Fontvenel, son fils et sa fille ; et Valentine se hâta de cacher le lorgnon dans sa ceinture, se réservant d'en faire l'épreuve dès quelle le pourrait sans paraître extraordinaire.

Madame de Clairange sachant que plusieurs personnes étaient déjà réunies dans son salon, s'y rendit aussitôt ; elle était pâle, n'ayant point mis de rouge, contre son ordinaire, non pas par oubli, car elle avait pensé à n'en pas mettre. L'air triste d'une femme sensiblement émue lui paraissait indispensable ce jour-là.

Valentine aurait bien voulu essayer en la regardant le lorgnon qui la préoccupait si vivement ; mais il n'y avait pas encore assez de monde dans le salon, pour qu'un de ses mouvements passât inaperçu. D'ailleurs, chacun lui parlait, s'occupait d'elle, et lorsqu'on est soi-même l'objet de l'observation de tous, on est mal placé pour observer.

Les membres des deux familles admis à entendre la lecture du contrat arrivèrent. Madame de Montbert, qui venait pour la première fois chez madame de Clairange, fut reçue par elle avec une politesse empressée, difficile à concilier avec l'air de langueur affectueuse qu'elle avait combiné pour toute la soirée.

— Je vous ai fait bien de la peine l'autre jour, ma chère Valentine, dit madame de Montbert à sa future nièce, mais je l'ai fait exprès, et c'est mon excuse ; d'ailleurs Edgard a été si heureux du chagrin que je vous ai causé, que vous me le pardonnerez, n'est-ce pas ?

Comme Valentine s'apprêtait à répondre, madame de Clai-

range vint leur parler, et dès lors le supplice de madame de Champléry commença : la quantité de choses inconvenantes que sa belle-mère pouvait dire en moins de dix minutes pour l'embarrasser, était un véritable problème ; rien ne s'expliquait moins que ce manque absolu de tact, de bon goût dans une personne que nul sentiment n'entraînait, et qui avait l'habitude de choisir toujours ce qu'il y a de mieux à dire ou à faire; on ne concevait point comment, étant parvenue à s'acquérir les vertus les plus difficiles à pratiquer, elle n'avait pu atteindre à cette qualité ; c'est que le bon goût est pour ainsi dire la pudeur de l'esprit : voilà pourquoi il ne peut s'imiter ni s'acquérir.

— Seriez-vous souffrante? demanda madame de Fontvenel à madame de Clairange, qui paraissait attendre cette question.

— Un jour, comme celui-ci est toujours si pénible pour nous ! répondit-elle en feignant de réprimer une émotion qu'elle n'éprouvait pas. Je ne puis me faire à l'idée de me séparer de Valentine. La première fois que je l'ai mariée, j'ai bien souffert ; mais j'éprouve encore plus de tristesse aujourd'hui. Depuis la mort de son mari, elle m'avait été rendue, et j'espérais la garder près de moi plus longtemps.

Valentine sentant combien le souvenir de son premier mariage était ridicule à rappeler en ce moment, faisait tous ses efforts pour interrompre une élégie si maladroitement commencée ; mais il n'était pas facile d'arrêter madame de Clairange lorsqu'elle était lancée dans un sentiment qu'elle croyait convenable ; et le parallèle entre les deux mariages une fois établi, il fallut le subir jusqu'au bout.

Par sa situation singulière, Valentine éprouvait alors tous les genres d'embarras, le trouble d'une jeune fille qu'on marie, et l'embarras d'une veuve qui se remarie. Heureusement, M. de Lorville, dont la présence ajoutait encore à ce tourment, en eut pitié, et mit fin à cette conversation en demandant à madame de Clairange si le notaire était arrivé.

— Il est là, dit-elle, en montrant la porte de son second salon; il nous attend.

Alors on passa dans le salon voisin, et chacun prit place solennellement pour écouter la lecture du contrat.

Au moment où le notaire commençait à lire, l'arrivée pompeuse d'une parente vint l'interrompre.

C'était une nouvelle mariée, éclatante d'or et de pierreries; M. de Lorville, que l'apparition de cette femme devait émouvoir dans une telle circonstance, ne la reconnut point. Il ne pouvait deviner sous cette nuée de plumes blanches, à travers ces blondes étagées, sous ces lourdes parures, cette jeune et belle personne dont la mise si simple avait naguère séduit ses yeux; enfin il ne pouvait reconnaître sous ce costume de grand-mère la sylphide mademoiselle d'Armilly. Pourtant c'était bien elle; mais elle était tombée dans le tort commun aux nouvelles mariées, qui, dans leur empressement de porter les parures interdites aux jeunes personnes, s'affublent comme de vieilles femmes.

Mademoiselle d'Armilly ayant épousé un cousin de madame de Champléry, n'avait été invitée que pour signer le contrat de mariage; et il était évident qu'elle avait hâté son arrivée pour en entendre la lecture.

Cette curiosité de parents soupçonneux ne surprit point M. de Lorville; nul sentiment intéressé, nul étroit calcul ne pouvait l'étonner de la part de cette jeune nymphe si langoureuse dont il connaissait les sordides faiblesses. Malgré sa dissimulation, la première rivale de Valentine ne pouvait cacher son dépit; il perçait à travers ses compliments et ses éloges offensants, qui semblaient menacer le bonheur pour lequel elle exprimait tant de vœux.

Valentine n'avait jamais aimé mademoiselle d'Armilly, peut-être bien parce que madame de Clairange la citait toujours comme le modèle des jeunes personnes, en exagérant sa douceur et sa modestie; aussi, par un instinct conservateur de ses illusions, Valentine, qui ne voulait point tenter l'épreuve du lorgnon magique sur sa chère Stéphanie, en fit-elle l'essai sans crainte sur sa nouvelle cousine, dont la parure brillante et à l'effet motivait assez une attention particulière.

Le notaire continua la lecture, et chacun écoutant avec

recueillement les différentes clauses du contrat, Valentine jugea que le moment était favorable. Mademoiselle d'Armilly prêtait une si grande attention à cette lecture qu'on pouvait la lorgner longtemps avant qu'elle s'en aperçût.

Tout à coup Valentine lui vit faire un mouvement de surprise à un certain article du contrat qu'elle-même n'avait point écouté. Elle saisit le lorgnon et se mit à la regarder.

D'abord Valentine resta un moment stupéfaite et comme épouvantée de cette merveille. Quoique M. de Lorville l'eût prévenue et qu'elle lui eût promis de ne donner aucun signe d'étonnement, il lui fut impossible de cacher sa surprise, elle porta subitement la main à ses yeux, comme une personne qui croit rêver; et chacun la voyant ainsi émue imagina qu'elle essuyait des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, touchée des sacrifices que M. de Lorville faisait en sa faveur, et que cet acte lui apprenait; mais Valentine ne savait rien de tout cela, et le talisman que venait de lui confier Edgar l'occupait bien plus que la fortune qu'il lui assurait. Elle n'apprit même cette clause du contrat que par la pensée de sa cousine qui se disait : « Il lui reconnaît cinq cent mille francs! il est bien généreux! si j'avais su cela... » Puis attachant sur son mari un regard plein de tendresse qui semblait dire : Je vous aime, elle pensait : « Je n'aurais pas été réduite à épouser cet homme si laid, pour si peu! »

Il y avait un contraste si comique entre ce regard tendre, et cette réflexion pleine de dégoût, que malgré la solennité d'un tel moment, Valentine se prit à rire... Un coup d'œil de M. de Lorville la ramena au sérieux convenable; alors elle essaya de se rappeler toute la conduite d'Edgar, et de se l'expliquer par ce talisman dont elle était confidente.

A la place de Valentine, une autre femme aurait frémi de cette découverte, et aurait bien vite cherché dans sa mémoire, si, depuis qu'elle connaissait M. de Lorville, elle n'avait eu aucune pensée qu'elle eût désiré lui cacher; mais, madame de Champléry savait trop combien elle gagnait à être devinée pour avoir rien à craindre du passé.

— C'est pour cela qu'il m'a aimée, pensait elle ; ce lorgnon semble avoir été inventé pour faire valoir mon caractère, pour moi seule enfin, qui ai des défauts si visibles et qui ne dissimule jamais que mes bons sentiments.

Puis elle se perdit en conjectures sur l'histoire de cette merveille, et ce ne fut qu'après un certain temps qu'elle se sentit assez remise de son trouble pour essayer une seconde épreuve.

Madame de Clairange, placée en face d'elle, avait les yeux baissés, la tête languissamment penchée, le bras appuyé mollement sur le coussin d'un canapé, et elle paraissait décidée à rester quelque temps dans cette attitude commandée par la mélancolie. Valentine profita de ce moment pour braquer le lorgnon sur sa pensée.

— Oui, c'est bien comme cela, se disait madame de Clairange, que serait aujourd'hui la mère de Valentine? Ainsi mademoiselle Mars pourrait se dire en étudiant un rôle nouveau, « c'est bien comme cela que mademoiselle Contat l'aurait joué. »

Malgré le triste souvenir que cette pensée réveillait dans l'âme de Valentine, elle en sourit dédaigneusement, et pour se distraire, elle fixa ses yeux sur madame de Montbert, dont l'air mécontent la préoccupait.

— Je ne sais vraiment, pensait-elle, ce qu'a Valentine ce soir; elle ne fait que rire de la manière la plus inconvenante.

Cette leçon rendit madame de Champléry à elle-même; elle renonça au plaisir d'étudier ainsi ses amis, et elle redevint aussitôt grave et triste, comme il convenait de l'être pendant cette lecture solennelle.

Cependant cette lecture se termina; chacun vint à son tour signer le contrat de mariage, et les conversations s'engagèrent. Cette soirée tant redoutée, Valentine la trouvait fort amusante; dès qu'on la laissait seule un instant, elle se mettait à lorgner, l'on comprend l'intérêt et le plaisir qu'elle y trouvait.

Les principaux membres de la famille ayant signé, vint le tour de M. de Fontvenel. Valentine remarqua que la plume

tremblait dans sa main ; elle l'observa avec curiosité, et cette pensée l'émut profondément : « Du courage, se disait-il, elle ne m'a jamais aimé, et ne sait pas combien je la regrette. Je ne dois pas être triste, mon ami sera si heureux ! »

Touchée de ce noble sentiment, elle s'approcha de lui, et lui tendant la main :

— Vous serez toujours notre meilleur ami, dit-elle de ce ton affectueux qui guérit toutes les blessures; M. de Fontvenel lui baisa la main avec reconnaissance, touché de voir qu'elle l'avait compris. Il est si doux d'être assisté dans une grande émotion par celle qui la cause !

Après M. de Fontvenel, un jeune homme que M. de Lorville venait de présenter à Valentine, s'approcha de la table pour signer; c'était ce même publiciste qu'Edgar avait rencontré dans la maison de la rue du Bac, et avec lequel il s'était lié depuis intimement. Madame de Champléry, frappée de la physionomie spirituelle du jeune écrivain, le lorgna pendant qu'il signait.

— Pauvre Angeline ! notre mariage est bien incertain, pensait-il.

Puis cédant la plume à un autre, il s'éloigna en se disant :

— Que toutes ces femmes sont gracieuses ! la duchesse de ***** est ravissante ; Angeline est jolie, mais elle n'a pas cette tournure, cette aisance de manières des femmes du grand monde... Sa lettre de ce matin m'a fait bien de la peine, elle pleure nuit et jour !... pauvre enfant !... mais n'importe, je ne dois plus lui écrire, son père s'opposant à cette union... ce serait manquer à l'honneur... et d'ailleurs, c'est une folie à mon âge que de vouloir se marier.... dans quatre ans, si mon grand ouvrage a du succès, je serai au conseil d'État, et je pourrai choisir.

— Voilà un jeune homme qui ne manque pas d'ambition, pensa Valentine. Ah ! s'il possédait ce talisman...

Pendant ce temps, Edgar se plaisait à contempler l'étonnement de madame de Champléry, à chaque nouvelle observation que le lorgnon lui fournissait, et souriait de toutes les

ruses qu'elle employait pour regarder sans être vue. Toutefois il éprouvait un sentiment confus de dépit, il en voulait à Valentine de l'oubli qu'elle semblait faire de lui, et il se demandait pourquoi elle ne cherchait pas à deviner sa pensée.

— Parce que je la sais, dit-elle en passant rapidement devant lui, et M. de Lorville fut saisi à son tour d'entendre ainsi répondre à une idée qu'il n'avait pas exprimée.

— Mille compliments, mille compliments, cher Edgar, s'écrie alors une voix bien connue de Valentine; recevez tous mes vœux sincères, ah! bien sincères, on n'en doute pas. Ce n'est pas Frédéric Narvaux qui a jamais trompé personne (ses amis du moins), car pour les femmes, je n'en répondrais pas, je ne me fais pas meilleur que je ne suis.

— Des vœux aussi sincères sont sûrs d'être bien accueillis, répondit M. de Lorville d'un ton railleur. Croyez que j'en suis pénétré, allez, mon cher, je vous dois plus que vous ne pensez.

— Vous l'entendez, dit M. Narvaux à une personne avec laquelle il venait d'arriver; puis il se mit à causer avec elle d'un air de confidence qui excita la curiosité de Valentine; elle prêta l'oreille et entendit M. Narvaux dire à voix basse :

— Sans moi, ce mariage était manqué; Edgar était parti subitement, il ne voulait plus en entendre parler; j'ai couru après lui, je lui ai fait sentir que les choses étaient trop avancées, qu'il ne pouvait rompre, j'ai parlé du désespoir de la pauvre madame de Champléry; enfin j'ai tant fait qu'il l'épouse aujourd'hui.

Valentine, ignorant à quel point M. Narvaux était habile dans l'art de mentir, crut qu'en effet on l'avait calomniée près d'Edgar; et que sans le talisman qui lui avait permis de lire dans son cœur, il aurait peut-être cessé de l'aimer; alors elle sut bon gré à M. Narvaux d'avoir cherché à la justifier, et se mit à le lorgner, ne doutant pas que des pensées dont l'enveloppe était si grossière, ne gagnassent à être pénétrées. Son regard tomba sur lui du moment où, se vantant d'être la cause de son mariage, il pensait cela :

— Maudit mariage! j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher, mais....

Cette fois, Valentine fut si surprise, si épouvantée d'un tel excès de fausseté, qu'elle chercha des yeux Edgar, pour trouver, dans le cœur où elle était aimée, un refuge contre tant de malice; puis, comme fascinée par le mal et la curiosité qu'il inspire, elle lorgna une seconde fois M. Narvaux :

— Que vois-je, pensait-il, le lorgnon d'Edgar dans les mains de sa prétendue! il y a là quelque mystère... si je pouvais lui dérober un moment ce lorgnon... oui, je veux savoir à quoi m'en tenir.

Valentine tressaillit; elle comprit alors tout le danger d'un pareil talisman dans les mains d'un homme méchant, et elle apprécia plus que jamais la noblesse du caractère de M. de Lorville, en se rappelant sa conduite depuis qu'il en était possesseur. Ah! combien cette idée le lui rendait cher! Dominée par les doux sentiments que cette réflexion faisait naître, Valentine répondit à peine aux compliments, aux adieux des parents et des amis qui se retiraient.

Quand tout le monde fut parti, Edgar lui demanda la cause de sa profonde rêverie.

— Je pensais à ce talisman, répondit-elle, au noble usage que vous en avez fait.

— Je n'ai donc pas eu tort de vous faire cette confidence, dit Edgar.

— Au contraire, comment ne pas vous aimer davantage, en songeant que cette pénétration surnaturelle ne vous a servi qu'à deviner ma tendresse et le malheur de votre ami; que ce pouvoir si redoutable vous ne l'avez employé qu'à deux actions généreuses!

— Puisque ce talisman me fait aimer, gardez-le, je n'en ai plus besoin; la pensée des indifférents commence à m'ennuyer; la vôtre, vous me la direz.

— Je l'accepte, dit Valentine avec tendresse, mais je vous le rendrai si jamais vous doutez de moi.

M. et madame de Lorville sont encore possesseurs de ce

lorgnon ; ils le cachent avec soin aux méchants et aux ambitieux; prudence inutile, ce talisman serait sans puissance dans leurs mains ; car il faut avoir l'esprit libre et le cœur pur pour juger le monde tel qu'il est ; il faut n'avoir rien à désirer pour regarder sans illusion, rien à cacher pour observer sans malveillance.

FIN DU LORGNON.

LA CANNE

DE

M. DE BALZAC

PRÉFACE

Il y avait dans ce roman...

— Mais ce n'est pas un roman.

— Dans cet ouvrage...

— Mais ce n'est pas un ouvrage.

— Dans ce livre...

— C'est encore moins un livre.

— Dans ces pages enfin... il y avait un chapitre assez piquant intitulé :

LE CONSEIL DES MINISTRES.

On a dit à l'auteur :

— Prenez garde, on fera des applications, on reconnaîtra de personnages; ne publiez pas ce chapitre.

Et l'Auteur docile a retranché le chapitre.

Il y en avait un autre intitulé :

UN RÊVE D'AMOUR.

C'était une scène d'amour assez tendre, comme doit l'être un scène de passion dans un roman.

On a dit à l'auteur :

— Il n'est pas convenable pour vous de publier un livre où la passion joue un si grand rôle ; ce chapitre n'est pas nécessaire, supprimez-le.

Et l'Auteur timide a retranché ce second chapitre.

Il y avait encore dans ces pages deux pièces de vers

L'une était une satire.

L'autre une élégie.

On a trouvé la satire trop mordante.

On a trouvé l'élégie trop triste, trop intime.

L'Auteur les a sacrifiées... mais il est resté avec cette conviction : Qu'une femme qui vit dans le monde ne doit pas écrire, puisqu'on ne lui permet de publier un livre qu'autant qu'il est parfaitement insignifiant.

Heureusement celui-ci contient une lettre de M. de Châteaubriand, — un billet de Béranger, — des vers de Lamartine ; — il a pour patron M. de Balzac : tout cela peut bien lui servir de *pièces justificatives.*

1836.

LA CANNE

DE

M. DE BALZAC

I

UN DON FATAL.

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un fléau que personne n'évite ; ce fléau, à dire vrai, n'est contagieux que d'une manière, par l'hérédité — et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine, — n'importe, c'est un fléau, une fatalité qui vous poursuit toujours, à toute heure de votre vie, un obstacle à toute chose— non pas un obstacle que vous rencontrez — c'est bien plus. C'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur ridicule, que les niais vous envient ; une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou — pour parler plus simplement — un don de la nature qui fait de vous un sot dans la société. Enfin, ce malheur, ce danger, ce fléau, cet obstacle, ce ridicule, c'est... — Gageons que vous ne devinez pas — et cependant, quand vous le saurez, vous direz : C'est vrai. Quand on vous aura démontré les inconvénients de cet avantage, vous direz : Je ne l'envie plus. Ce malheur donc, c'est le malheur d'être beau.

Remarquez bien ici la différence du genre. Nous disons :

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE.

LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU.

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part : Quelle est la chose désagréable que tout le monde désire?... Ce quelqu'un s'est répondu à lui-même : C'est la VIEILLESSE. Nous disons, nous : Quel est le fléau que chacun envie? — et nous nous répondons à nous-mêmes : C'est la BEAUTÉ. Mais par la beauté nous entendons la véritable beauté, la beauté parfaite, la beauté antique, la beauté funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier échappe à la fatalité; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bête et content de lui; ensuite, on a créé des états exprès pour sa beauté. Être bel homme est un métier.

Le bel homme proprement dit peut être heureux — comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tête.

Il peut être heureux — comme maître d'armes, et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut être heureux — comme coiffeur.

Il peut être heureux — comme tambour-major. Oh ! alors, il est fort heureux.

Il peut encore être heureux — comme *général de l'empire* au théâtre de Franconi, et représenter le roi Joachim Murat avec délices.

Il peut être enfin heureux — comme *modèle* dans les ateliers les plus célèbres, prendre sa part des succès que nos grands maîtres lui doivent, et légitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reçus de la nature en les consacrant aux beaux-arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rêver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme Antinoüs, l'Amour grec, l'homme idéal, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angéliquement beau, fatalement beau, doit traîner sur la terre une existence misérable, entre les pères prudents, les maris épouvantés qui le proscrivent; et, ce qui est bien plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui.

Car, c'est une vérité incontestable et malheureuse — un jeune homme très-beau n'est pas toujours séduisant, et il est toujours compromettant.

Peut-être, dans un pays moins civilisé que le nôtre, la beauté est-elle une puissance; mais ici, mais à Paris, où les avantages sont de convention, une beauté réelle est inappréciée; elle n'est pas en harmonie avec nos usages : c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras; les beaux hommes ont passé de mode avec les tableaux d'histoire.

Nos appartements n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rêvent plus que des amours de pages, et, de nos jours, la gentillesse a pris le pas sur la beauté.

Malheur donc à l'homme beau!

Or, il était une fois un jeune homme très-beau, qui était triste. Il n'était nullement fier de sa beauté, et par malheur il avait assez d'esprit pour en sentir tout le danger. Quoique bien jeune, il avait déjà beaucoup réfléchi. Il connaissait le monde; il l'avait jugé avec sagesse, et il éprouvait ce qu'éprouve tout homme qui connaît le monde : un amer dégoût, un profond découragement. Dans l'âge mûr, cela s'appelle repos, retour au port, douce philosophie; mais à vingt ans, lorsque la vie commence, savoir où l'on va, c'est affreux!

Qu'importe au voyageur qui touche au terme de la route, que des voleurs le dépouillent au moment d'arriver? que lui importe! son bagage était inutile, sa bourse était épuisée, son

manteau était troué, ses provisions touchaient à leur fin. Cette perte est légère, il en rit. D'ailleurs on l'attend à sa demeure, et le voyage est terminé. Mais malheur à celui qu'on dépouille au milieu de la route, qui se voit sans secours, sans manteau, sans bâton, sans argent, obligé de poursuivre sa course! Oh! celui-là est triste; il se décourage, il s'arrête, il oublie le but du voyage, et si la Providence ne vient pas à son aide, il se laissera mourir de faim dans un des fossés du chemin.

Il y a des jeunes gens de vingt ans qui ont la goutte, il y en a d'autres qui ont de l'expérience; ceux-là sont les plus malheureux.

D'où venait donc à ce jeune homme cette élévation de la pensée, cette tristesse de l'esprit? Tout cela lui venait de sa beauté. L'esprit venir de la beauté! ah! cela est nouveau! — Pourtant cela est juste. Tout ce qui nous isole nous grandit, la beauté sublime est une supériorité comme une autre, et toute supériorité est un exil.

Je vous le dis, ce pauvre jeune homme se trouvait isolé parce qu'il était trop beau; il se sentait triste parce qu'il était isolé; et, par degrés, il devint un homme spirituel et distingué parce qu'il avait été triste et méconnu. La douleur est la culture de l'âme, c'est elle qui la fertilise; un cœur arrosé de larmes est fécond. Un chagrin généreux est tout puissant; il donne au génie la patience, à la faiblesse le courage, à la jeunesse la raison; il peut aussi donner, dans sa munificence, à un bel homme de l'esprit.

II

PREMIER OBSTACLE.

Il est encore une infortune dont personne ne parle, et qui cependant ne laisse pas que de nuire dans le monde : c'est d'être affublé pour toute sa vie d'un nom de baptême prétentieux.

Le pauvre jeune homme avait encore ce ridicule : il se nommait TANCRÈDE!!!

Son père, *brave* officier à demi-solde et voltairien de première force, lui avait donné ce beau nom en l'honneur de son Dieu, et l'unique regret de cet homme était de n'avoir pas eu une fille pour l'appeler AMÉNAÏDE.

TANCRÈDE DORIMONT! porter à la fois un nom de tragédie et un vieux nom de comédie, et de plus être fait comme un héros de roman!

Recommandez donc à un banquier, à un notaire, à un chef de bureau d'un ministère quelconque, un monsieur qui s'appelle Tancrède Dorimont, et qui est beau comme un ange; je vous demande un peu si cela est raisonnable.

— Nous n'avons que faire de ce bellâtre infatué de sa personne, diront ces honnêtes gens; car les préjugés contre la beauté et l'élégance sont aussi forts maintenant que les préjugés *contre* la noblesse, et l'homme d'esprit se voit forcé de nos jours à prendre, pour cacher ses avantages, toutes les peines qu'il prenait autrefois pour les faire valoir.

Si Tancrède avait eu de la fortune, il ne se serait point aperçu de son malheur. Tout est permis à l'homme riche. Excepté d'être riche, on lui pardonne tout. Mais pour celui qui doit faire sa fortune lui-même, de certains ridicules sont des malheurs. Comment persuader à un homme malpropre, mal fait, qui est chauve, qui a des lunettes bleues et des dents noires, qu'un jeune homme beau comme Apollon, qui s'appelle Tancrède, n'est pas un fat, un impertinent, un beau fils, un *mirliflore* et un paresseux? — Et comment alors faire fortune quand on est beau comme Apollon et qu'on a affaire toute sa vie à des hommes mal propres, mal faits, qui sont chauves, qui ont des lunettes bleues et des dents noires, et, de plus encore, toutes sortes de préventions contre vous?

En arrivant à Paris, Tancrède avait remis lui-même chez le portier de M. Nantua une lettre de recommandation qu'on lui avait donnée près de ce riche banquier; il avait joint à cette lettre une carte de visite, sur laquelle était son adresse.

Le lendemain, M. Nantua lui avait écrit de sa main un billet fort aimable, par lequel il l'engageait à passer chez lui dans la journée. Les offres de service les plus obligeantes faisaient de ce billet un gage de bonheur ; être protégé par M. Nantua, c'était déjà un succès.

Tout allait bien. Tancrède, rayonnant d'espérance, alla prendre un bain, se fit couper les cheveux, mit son plus bel habit, et se dirigea vers la demeure de celui qu'il nommait déjà son bienfaiteur. L'imprudent comptait sur sa belle figure pour capter la bienveillance du banquier, non pas parce qu'elle était belle, mais parce qu'elle rappelait le charmant visage de sa mère, et Tancrède savait que cette ressemblance ne serait pas indifférente à M. Nantua, ancien admirateur de madame Dorimont.

M. Nantua venait de recevoir une nouvelle des plus importantes qui dérangeait toutes ses combinaisons, lorsque Tancrède entra chez lui ; mais M. Nantua, comme tous les hommes qui font de grandes affaires, n'aimait pas à paraître affairé ; car c'est une chose à remarquer :

Les gens inutiles, qui ne font que de méchantes petites affaires, ont la prétention de n'avoir pas un moment à eux, ils s'abîment dans des paperasses innombrables, ils ne dorment pas, ils dînent en poste, ils embrassent leur femme en mettant leurs gants, ils ne font leur barbe qu'une fois par semaine ; enfin ils s'épuisent à paraître occupés, afin de se donner du crédit.

Les hommes très-occupés, au contraire, ont la prétention d'être toujours libres ; ils font les grands seigneurs oisifs ; ils se posent comme de petits Césars et dictent plusieurs lettres à la fois, d'un air nonchalant et distrait, en prenant une tasse de thé ou de chocolat. Leur manie, c'est de ne pas savoir comment ils sont devenus millionnaires.

Nous ne parlons pas de ceux dont l'activité est infatigable, qui entreprennent plus d'affaires qu'ils n'en peuvent suivre. Ceux-là n'ont pas même le temps d'avoir des prétentions.

L'homme dont il s'agit était de ceux qui ne veulent point

paraître occupés. Il cherchait avec beaucoup d'attention un papier, une note, un rapport, que sais-je? il feuilletait avec inquiétude les paperasses d'un carton, mais il ne voulait point paraître attacher à cette recherche trop d'importance,— il ne voulait pas non plus l'interrompre un moment. Cela était difficile, et voilà ce qu'il faisait.

Ses yeux poursuivaient avec avidité, parmi toutes ces écritures différentes, le nom, la date, le chiffre qu'il voulait trouver, tandis que son oreille à demi attentive s'efforçait de suivre la conversation.

On annonça M. Dorimont.

— Faites entrer.

— Vous êtes exact, dit le banquier au jeune homme sans lever la tête; fort bien, c'est bon signe. J'ai dit onze heures : onze heures viennent de sonner et vous voilà. C'est bien, j'aime l'exactitude. Dans les affaires, l'exactitude est une vertu.

— Je ne me serais pas pardonné de faire attendre une minute un homme dont les instants doivent être si précieux, répondit le naïf Tancrède qui croyait dire quelque chose d'agréable. Pas du tout, c'était deux fois une bêtise

1° De supposer qu'un millionnaire aurait daigné l'attendre;

2° D'avouer à M. Nantua qu'il le croyait toujours très-occupé.

— En vérité, mes moments ne sont pas plus précieux que les vôtres. Je ne fais jamais rien... Mais chauffez-vous, je vous prie, je suis à vous dans l'instant.

Tancrède s'approche de la cheminée et garde le silence :

— Madame votre mère est-elle encore à Blois? demanda M. Nantua en lisant toujours ses papiers.

— Oui, Monsieur.

— Vous savez l'anglais?

— Oui, Monsieur.

— Elle ne s'est pas remariée? Veuve à vingt-six ans!!

— Non, Monsieur.

— Et l'allemand? savez-vous un peu d'allemand?

— Oui, Monsieur. Je sais un peu d'espagnol aussi, je le parle assez bien pour voyager agréablement en Espagne, dit

le rusé jeune homme qui savait à quel point les hommes d'argent ont abusé de la Péninsule.

— Ah! vous savez aussi l'espagnol? que vous êtes savant! Vous n'avez pas été élevé à Paris?

Tancrède ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de cette épigramme.

— Non, Monsieur, reprit-il, j'ai été élevé à Genève. Je ne suis resté au collége Henri IV que deux ans.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt et un ans.

Le banquier leva les yeux à ces mots, et jeta sur Tancrède un coup d'œil rapide; mais Tancrède tournait la tête en ce moment, et l'on ne pouvait voir son visage.

— Vous êtes grand pour votre âge, dit M. Nantua en riant, Puis il pensa :

— Il a l'air fort distingué ce jeune homme, il me plaît; d'ailleurs j'ai le désir d'obliger sa mère..... Oh! l'aimable femme..... Si j'avais été riche à cette époque-là!...

— Eh bien! c'est convenu, dit-il, demain vous viendrez ici comme de la maison. Ah! vous savez l'espagnol? c'est bien, très-bien; précisément je crois pouvoir vous employer... C'est très-bien... Ah!... s'écria-t-il tout à coup en s'interrompant.

Puis il garda le silence, et se mit à parcourir d'un œil inquiet le papier qu'il venait de trouver.

Pendant ce temps, le jeune homme se disait :

— Je m'étonne que M. Nantua, si grand admirateur de ma mère, ne soit pas saisi de ma ressemblance avec elle.

Tancrède, dans la modestie de son attitude, ne s'était pas aperçu que le banquier ne l'avait point encore regardé.

Enfin M. Nantua se leva; sa figure était radieuse, il avait trouvé le renseignement qu'il voulait, et tout ce qu'il méditait d'accomplir se trouvait possible avec ce document.

L'espérance produit la bienveillance et la générosité chez les nobles natures; il n'y a que les cœurs envieux et médiocres qui se resserrent et se ferment à l'approche du bonheur.

M. Nantua retrouvant tout à coup la chance d'exécuter un

grand projet, qu'un obstacle survenu soudain avait un moment dérangé, se sentait dans une de ces bonnes dispositions de l'esprit où l'on aime à faire le bien, non pas pour le plaisir de faire le bien en lui-même, mais pour faire partager à un autre la joie que l'on ressent. Ce n'est pas un homme heureux que l'on veut, c'est un esprit content que l'on excite, afin que sa disposition s'harmonise avec la nôtre. C'est un convive que nous invitons au banquet qui nous est offert, un convive que nous enivrons pour qu'il partage notre plaisir et que le repas soit plus joyeux.

— Ma foi, vous avez du bonheur, dit M. Nantua en s'approchant de la cheminée, car voilà justement une affaire...

M. Nantua s'interrompit tout à coup ; son regard resta fixé, comme par enchantement, sur le visage de Tancrède. Le banquier garda quelques moments le silence ; immobile, il contemplait son jeune protégé.

— Voilà la ressemblance qui fait son effet, pensa Tancrède, c'est bon ; si cet homme-là me prend sous son aile, je suis sauvé... Comme il me regarde !...

M. Nantua examinait toujours Tancrède, et mille pensées diverses lui traversaient l'esprit.

D'abord l'apparition de ce beau jeune homme le charma comme l'aspect d'un beau tableau ; cette parfaite beauté, dans tout l'éclat de la jeunesse, avait quelque chose de réjouissant qui flattait les regards ; puis cette ressemblance si frappante avec une femme aimable qu'il avait eu peur d'aimer, toutes ces impressions parlèrent d'abord en faveur de Tancrède — la nature noble et puissante eut ses droits un moment ; mais vint la réaction de la société, et les considérations mondaines eurent leur tour.

— Diable ! pensa M. Nantua, je ne veux pas d'un Adonis comme celui-ci dans ma maison... et ma fille, qui est déjà s romanesque, si elle le voyait... Ah ! bon Dieu ! il ne me manquerait plus que cela ; il est gueux comme un rat d'église, ce n'est pas le gendre qu'il me faut ; sans compter que ces beaux hommes-là sont toujours bêtes et paresseux.

— Vous me voyez stupéfait, dit-il tout haut et pour expliquer ce long silence; je ne puis me lasser de vous regarder, tant votre ressemblance avec votre mère me frappe.

— On m'a souvent dit cela, répondit Tancrède.

Et soudain il se sentit attristé; sa confiance s'évanouissait, et il ne pouvait se rendre compte du motif qui la lui ôtait.

Le fait est que M. Nantua n'avait pas mis, en prononçant ces mots, l'inflexion qu'il aurait dû y mettre. Son accent était froid, son maintien embarrassé, enfin tout en lui trahissait le changement subit qui s'était opéré dans ses projets à l'égard de son protégé.

— Déjà onze heures et demie ! s'écria M. Nantua en regardant la pendule.

— Je vous laisse, dit Tancrède se dirigeant aussitôt vers la porte.

Alors il s'arrêta indécis, car il n'osait plus dire :

— J'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres demain.

M. Nantua devina sa pensée.

— A demain, dit-il, à dix heures...

Mais ces mots étaient mal dits; on sentait que c'était un mensonge.

Tancrède s'éloigna découragé; pourquoi? Il n'en savait rien; mais il pressentait, il devinait que la protection du riche banquier ne lui était plus acquise, qu'il ne ferait point partie de sa maison, et qu'il fallait, malgré sa bienveillance, tourner ses idées d'un autre côté.

Et le soir du même jour, Tancrède reçut de M. Nantua une lettre infiniment polie et gracieuse, dans laquelle M. Nantua exprimait tous ses regrets de ne pouvoir, par des raisons indépendantes de sa volonté, donner à M. Dorimont l'emploi qu'il lui avait d'abord promis, ajoutant toutefois que, dans le désir de lui être utile, il l'avait recommandé à un de ses amis qui ferait pour lui tout ce qu'il aurait désiré faire.

Le lendemain, Tancrède fut introduit chez cet ami, M. Poirceau, directeur d'une nouvelle compagnie d'assurances contre l'incendie.

III

SECOND OBSTACLE.

— Monsieur Poirceau?...

— C'est ici, donnez vous la peine d'entrer.

La peine! je vous jure que c'était bien le mot, car, pour passer cette porte, il fallait faire un véritable siége.

Le palier de l'escalier, appelé vulgairement le carré, était barricadé de banquettes placées çà et là dans tous les sens, et barrant complétement le chemin.

Tancrède, après bien des travaux, parvint dans l'antichambre; là il lui fallut encore s'arrêter.

Un énorme tapis roulé obstruait le passage, derrière ce tapis se trouvait la grande table de la salle à manger, crénelée de toutes ses chaises; cela formait un assez gracieux édifice; puis de côté et d'autre encore des banquettes, puis un marchepied, un guéridon couvert de porcelaines, puis des jardinières en bois de palissandre attendant des fleurs, puis des candélabres attendant des bougies, puis un dessus de table en marbre, puis des paillassons, des pelles, des pincettes, des tabourets, des soufflets et une cafetière dite du Levant.

Tancrède traversa ce chaos sans malheur, il parvint jusqu'à la salle à manger.

Nouvelles difficultés.

Dans la salle à manger — se débattaient les meubles du salon : consoles, canapés, causeuses, fauteuils, bergères, divans; puis venaient les objets précieux : pendule avec son verre toujours menacé, vases de fleurs si beaux qu'on n'y met point de fleurs, buste d'oncle général, toujours ressemblant, table à ouvrages, coffres à ouvrages, et puis le piano. Toutes ces choses tenant avec peine dans la salle à manger, le désordre était à son comble.

Tancrède croyait planer sur les débris du monde comme un autre Attila. Jamais il n'était venu dans une administration de ce genre, il s'imagina que tous ces meubles avaient été sauvés de quelque incendie la veille, et qu'ils étaient là déposés jusqu'à ce que leur propriétaire se fût trouvé une autre demeure.

Il regardait, escaladait une rangée de chaises, tournait un énorme canapé comme on tourne une montagne, rencontrait sur sa route beaucoup de choses, mais il ne voyait personne.

— Monsieur Poirceau? demanda-t-il une seconde fois.

— Par ici, par ici! cria une voix lointaine.

Tancrède ne voyait encore rien.

Il parvint jusqu'à la porte du salon.

Dans le salon — se pavanaient les meubles de la chambre à coucher, heureux de se sentir plus à l'aise.

Mais là on ne voyait encore personne.

Tancrède se dirigea vers la porte de la chambre à coucher, la même voix dit ces mots :

— Tiens, Caroline qu'a pas pris les housses!

Au même instant un gros paquet, lancé par une main invisible, vint frapper Tancrède dans la figure, et il se sentit aussitôt étouffé, perdu, abîmé sous un déluge de petites jupes de toutes couleurs, de toutes grandeurs, dont il eut toutes les peines du monde à se débarrasser. Les unes avaient mille petits cordons qui s'accrochaient aux boutons de son habit, d'autres avaient de petites manches dans lesquelles ses bras se perdaient, le tout fortement saupoudré de poussière. C'était un embarras à ne plus s'y reconnaître.

En sortant de tout cela, Tancrède se trouva face à face avec un grand niais de domestique, armé d'un balai et d'un plumeau. Celui-ci fut un moment déconcerté.

— Pardon, Monsieur, je croyais que c'était le garçon tapissier qui doit venir démonter les lits, et je m'amusais pour rire... si j'avais su...

— M. Poirceau? demanda Tancrède, interrompant ces excuses; puis voyant que la chambre était entièrement démeu-

blée : Mais je crains de le déranger dans son déménagement, ajouta-t-il.

— Nous ne déménageons pas, répondit le domestique, tant que la Compagnie restera ici nous y demeurerons. Je vois que monsieur trouve l'appartement un peu sens dessus dessous? c'est le bal qui est cause de ça ; et ce maudit garçon qui ne vient pas...

— Un bal, ce soir? je reviendrai une autre fois.

— Oh ! ce n'est pas le premier bal qu'on donne ici. Monsieur peut recevoir Monsieur ; si Monsieur veut passer dans le cabinet de Monsieur, je vais avertir Monsieur.

Il y a peu de nuances dans la gent domestique à Paris. Ou ce sont des insolents qui vous répondent à peine oui et non, ou bien ce sont des amis pleins de confiance qui vous mettent au courant de toutes les affaires de la maison dès le premier jour.

M. Poirceau reçut Tancrède avec cordialité.

— M. Nantua s'intéresse vivement à vous, dit-il; il vous a chaudement recommandé.

En disant ces mots, M. Poirceau examinait Tancrède de la tête aux pieds; il semblait ébloui d'admiration.

— Y a-t-il longtemps, ajouta-t-il, que vous êtes à Paris?

— Deux jours.

— C'est la première fois que vous y venez?

— Non, Monsieur. J'ai commencé mes études au collége Henri IV, et je n'ai quitté Paris que depuis cinq ans.

— Vous êtes resté en province?

— A Genève, chez un de mes oncles, M. Loindet.

— M. Loindet est votre oncle? Eh ! mais je le connais beaucoup ; il avait une sœur bien belle : serait-ce votre mère?

— Oui, Monsieur.

— Ah ! sans doute, je trouve une ressemblance... Je me disais, aussi, cette figure ne m'est pas inconnue.

— Bien ! pensa Tancrède, voilà encore ma figure qui fait son effet.

M. Poirceau continua :

— Je l'ai connue bien jeune, votre mère ; elle était si belle! Ah! tout le monde l'admirait! et puis de l'esprit, du bon sens, raisonnable! C'est une femme de mérite. Où est-elle maintenant?

Tancrede répondit à toutes les questions que M. Poirceau lui adressa sur le compte de sa mère, et il se réjouissait de la bienveillance, de l'affection même que son nouveau protecteur lui témoignait.

— Cette belle Amélie! elle ne se souvient pas de moi : n'importe! je suis heureux de pouvoir lui être utile. Son fils n'est pas un inconnu pour moi. J'espère que nous nous entendrons. Mais je veux, avant tout, vous présenter à ma femme. Justement, ce soir, nous avons un petit bal; il lui faut des danseurs, et je ne saurais lui amener un plus beau cavalier!

Tancrède se confondit en politesses.

— C'est cela, continua M. Poirceau, venez d'abord ce soir, et demain nous parlerons affaires. J'ai ce qu'il vous faut. A ce soir! si vous écrivez à votre mère, parlez-lui de son vieil adorateur Poirceau!

Tancrède s'éloigna.

— Ma femme sera contente, j'espère, pensa M. Poirceau; elle tient tant à ce que ses danseurs aient bon air! Le beau garçon! Je gage que, dans tous les bals de Paris, on ne trouverait pas un plus beau jeune homme! C'est sa mère, c'est tout à fait sa mère! Ce garçon-là me plaît. Je suis content de l'avoir chez moi; ce doit être un brave jeune homme; et puis M. Nantua paraît en faire grand cas.

Ce disant, le directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie rentra dans son appartement.

Tancrède retourna chez lui, ravi, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu. — Ma foi, j'ai du bonheur; tout le monde me veut du bien : voilà ce banquier qui me recommande; ce directeur de la compagnie d'assurances à primes contre l'incendie — c'est un peu long — qui me protége; allons, je ferai mon chemin. Il me plaît, ce vieux bonhomme; il est franc, joyeux, il donne des bals : j'aime ça.

Et Tancrède se mit doucement à écrire à sa mère pour lui faire partager ses espérances.

Le soir, il se rendit au bal. — Quelle différence! il ne reconnaissait plus la maison.

— Où est donc la porte? il me semble être entré par là ce matin.

Point de porte! une grande glace l'avait remplacée; puis des caisses de fleurs, des tapis dans l'escalier. Tancrède ne pouvait comprendre comment, du matin au soir, on avait pu produire de si prompts embellissements.

Comme il entrait, M. Poirceau vint le prendre par le bras. Tancrède ne savait pourquoi ce monsieur venait le chercher; il ne reconnaissait pas non plus M. Poirceau.

Le bonhomme avait aussi subi quelques embellissements. Ce n'était plus le joyeux compère qu'il avait vu le matin, maître chez lui, avec son bonnet de soie, sa robe de chambre et ses pantoufles de tapisserie. — C'était un hôte affairé, perdu dans une cravate, triste dans un habit, gêné dans un salon, tourmenté de mille niaiseries, mais, du reste, bon et bienveillant.

— Madame Poirceau est par ici, je vais vous présenter à elle.

Tancrède s'avança vers la maîtresse de la maison.

La présentation s'opéra en silence.

Madame Poirceau jeta à peine un coup d'œil sur le beau danseur qu'on lui avait tant annoncé, toute préoccupée qu'elle était de l'arrivée d'une grosse Allemande couverte de bijoux et de fleurs, qui paraissait un personnage d'importance.

M. Poirceau fut mécontent du peu d'effet que son protégé fit sur sa femme.

— Venez, dit-il, je vais vous présenter à ma nièce.

La nièce de M. Poirceau était une très-jolie personne que, par un de ces hasards qu'on met dans les romans, Tancrède avait déjà rencontrée à Genève. Une reconnaissance s'ensuivit; madame Thélissier accueillit M. Dorimont fort gracieusement. Elle était engagée pour plusieurs valses et contredanses; mais elle trouva moyen d'embrouiller si bien ses engage-

ments, qu'elle fut libre, et put valser assez légalement avec lui — ce qui attira bien vite l'attention de toutes les femmes sur notre Apollon.

— Avec qui valse donc madame Thélissier?

— Connaissez-vous ce jeune homme qui valse avec la nièce de M. Poirceau?

— Demandez donc à madame Poirceau le nom du monsieur qui valse avec Malvina.

— Monsieur Bénard, dit une vieille femme, tâchez donc de savoir quel est ce monsieur qui valse avec madame Thélissier?

— Personne ne le connaît, c'est un sauvage.

— Je crois plutôt que c'est un Anglais.

Puis dans le salon voisin, une jeune personne qui peignait à l'huile s'écriait :

— Quelle tête admirable ! quelles lignes ! c'est Endymion !

Et ses regards s'attachaient avec joie sur le bel inconnu.

La peinture est une émancipation pour les jeunes filles; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail ; l'admiration purifie tout. — Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage.

Plus loin, un groupe de vieilles femmes s'exprimaient ainsi :

— C'est un malheur d'être aussi beau que cela.

— Je le crois bête à manger du foin.

— Ah ! vous voilà bien avec vos préjugés, dit une élégante de l'Empire. De mon temps les hommes étaient fort beaux, et je vous assure qu'ils avaient de l'esprit.

— Vous voulez dire qu'on leur en trouvait.

— Voici madame Poirceau, demandez-lui vite le nom de notre Adonis.

Madame Poirceau ne savait pas de qui on voulait lui parler; elle n'avait point regardé Tancrède, et n'avait pas écouté ce que son mari lui avait dit de lui.

— Comment ! vous ne savez pas que vous avez chez vous une merveille ? Voyez donc là-bas, le beau valseur de votre nièce ; on ne parle que de lui, il fait événement dans votre bal, qui du reste est charmant.

Madame Poirceau se repentit alors d'avoir fait si peu de cas d'un personnage qui donnait à sa *soirée* tant d'éclat. Elle se rapprocha de sa nièce et saisit l'occasion d'adresser quelques mots obligeants à M. Dorimont. Tancrède saisit à son tour cette occasion de prier madame Poirceau de lui accorder une contredanse ; et la sixième lui fut promise comme une faveur.

Madame Poirceau était dans l'âge où l'on danse encore, car la vie des femmes se divise ainsi :

L'âge où l'on danse, mais où l'on n'ose pas valser — c'est le printemps.

L'âge où l'on danse, où l'on valse — c'est l'été.

L'âge où l'on danse encore, mais où l'on préfère valser — c'est l'automne.

Enfin, l'âge où l'on ne danse plus — c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie.

Madame Poirceau était belle selon les principes de l'art, laide selon les lois de l'amour.

Belle en ce que ses traits étaient d'une parfaite régularité; laide en ce qu'ils manquaient d'harmonie.

Elle avait de ces visages superbes à raconter et point du tout à regarder; cette beauté de *passe-port* qui séduit le vulgaire — yeux grands, nez aquilin, bouche petite, front haut, visage ovale, menton rond. — Pour se faire aimer par ambassadeur comme les princesses, madame Poirceau aurait pu envoyer son signalement, mais pas son portrait.

N'importe; c'est ce qu'on appelle une belle femme, une poupée parfaite, à ressorts invisibles, une figure de cire, impassible, invulnérable, jamais défrisée, jamais déshabillée; — toujours parée, serrée, pincée, corsée, — pas un cheveu qui voltige, pas un ruban qui folâtre — madame Poirceau ne s'assied jamais que sur une chaise; elle semble parée dans sa robe de chambre, cuirassée dans sa douillette, armée dans sa robe de bal. Elle suit toutes les modes — avec goût, avec plaisir? — non, mais avec conscience. Son coiffeur est le premier coiffeur de Paris, Charpentier, je crois, et quelle que soit la coiffure qu'il a plu à Charpentier de lui faire, elle la respecte, elle

se garderait bien d'y toucher. Cette coiffure lui est désavantageuse? — qu'importe! cela ne la regarde pas; cette guirlande est lourde? — qu'importe! elle n'en est pas responsable; une épingle lui entre dans la peau? — qu'importe! elle y reste, l'ôter dérangerait la coiffure.

Même respect pour la couturière. Je vous l'ai dit, madame Poirceau suit les lois de la mode aveuglément, les lois du monde scrupuleusement, les lois de la nature raisonnablement. Elle est sévère, mais point méchante; elle ne sourit que les jours où elle donne un bal; elle dit d'un air pédant que les femmes ne doivent point s'occuper de littérature; elle parle ménage comme un professeur; elle a l'esprit lent, et regarde comme un mot inconvenant toute plaisanterie qu'elle ne comprend pas. Sa présence jette un grand froid partout où elle vient; son arrivée fait l'effet d'une porte qu'on ouvre dans une loge au spectacle. Quand elle doit passer la soirée chez une amie, cette amie en prévient ses habitués; ils ne viennent pas ce soir-là. Les hommes la craignent comme l'ennui, les femmes l'appellent : la belle madame Poirceau. Elle fait valoir les plus laides; pourtant on l'invite rarement, non qu'elle soit importune; elle ne s'occupe jamais des affaires des autres; elle est discrète et immobile : c'est une statue — mais une statue à qui il faut faire des politesses; c'est ennuyeux.

Eh bien! ces femmes-là font les mêmes folies que les autres! c'est révoltant!

Madame Poirceau ne fut frappée de la beauté de Tancrède que comme maîtresse de maison. Un si beau jeune homme n'était nullement dangereux pour elle; madame Poirceau ne se serait jamais permis d'aimer, dans sa position, un homme aussi remarquable.

Cachez donc une intrigue avec un héros comme celui-là! — Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses : celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour.

Madame Poirceau n'avait que faire des hommages de Tan-

crède, elle avait depuis longtemps trouvé l'homme qu'il lui fallait, et elle s'en tenait là.

Or, voici l'homme qu'elle avait choisi.

C'était un monsieur âgé de trente-cinq ans, haut de quatre pieds huit pouces, employé dans l'Enregistrement. Une position honorable dans le monde, une fortune aisée, des succès dans plusieurs genres, rien n'avait pu le consoler du malheur d'être petit. Depuis l'âge où il s'était avoué qu'il ne grandirait plus, cet homme était malheureux.

Tout ce qu'on imagine pour se hausser à l'œil des autres, il l'avait employé — il portait un chapeau à forme haute, des bottes à hauts talons, et se tenait droit comme une girafe; il se levait continuellement sur la pointe des pieds, comme un homme qui veut voir défiler un cortége. Cette idée de se grandir le préoccupait sans cesse; il aurait donné la moitié de sa fortune et plusieurs années de sa vie pour être un homme ordinaire, pour atteindre cinq pieds deux pouces.

Les petits hommes qui se résignent ont quelquefois beaucoup de grâce : ils ont alors tous les avantages de leur taille, la souplesse, l'agilité, la légèreté; ils peuvent être ce qu'on appelle *gentils*. Mais les petits hommes qui se révoltent contre la lésinerie de la nature envers eux, qui luttent follement avec elle, ne peuvent jamais être gentils; ils sont ridicules, toujours ridicules, comme toutes prétentions frappées d'incapacité; de plus, ils sont méchants, malveillants, dénigrants et envieux.

Quand on parle d'un homme qui déplaît, on dit qu'il a l'air content de lui — eh bien! je dis, moi, que je connais une chose plus déplaisante encore : c'est un homme qui a l'air mécontent de lui.

Celui-là ne vous fera grâce de rien; vous ne pourrez jamais l'apaiser; les flatteries mêmes l'irritent; la politesse lui semble de la pitié, une prévenance, une charité : il est humble à désespérer, susceptible à faire mal aux nerfs; on ne sait par quel mot le prendre. — Si vous le priez à diner, il vous répond : Merci, non; je me rends justice, je suis trop maus-

sade pour un convive. — Si vous l'engagez à venir entendre des vers, de la musique : Non, merci, dit-il; je suis un être trop obscur pour faire partie d'une réunion si brillante. — Si vous lui proposez une partie de campagne : Non, merci, répond-il; il faut de la gaieté dans ces sortes de plaisirs; invitez vos aimables, ils valent mieux que moi pour cela. — Cet homme ne jouit de rien, n'est propre à rien; il est rongé de modestie, mais d'une affreuse modestie, d'une humilité hostile qui le met en garde contre tout le monde : c'est une lèpre imaginaire qui lui fait fuir ses semblables. Cette maladie est heureusement fort rare en ce pays, et nous n'en parlons que pour la constater.

Notre monsieur était de ces gens-là, non parce qu'il se croyait sans mérite, mais parce qu'il se sentait petit, et que sans cesse il se disait à lui-même — que plus il vieillirait, plus il engraisserait et plus il paraîtrait petit.

Pour lui tout était gêne et souffrances. Ce petit corps renfermait un grand cœur plein de haine, d'une belle haine aux proportions herculéennes, toujours vivace, toujours renouvelée, universelle, et cependant partiale; car, s'il détestait tous les hommes en général, il abhorrait en particulier :

1° Tout être doué d'une haute stature; il le regardait comme son ennemi, comme un voleur qui lui avait dérobé six pouces. Une grande taille lui semblait une spoliation, dont il avait droit de tirer vengeance;

2° Tout écolier de douze ans qui le dépassait de quelques lignes et que l'on ne trouvait pas trop grand pour son âge;

3° Tout enfant qu'il voyait grandir et qui menaçait de le rattraper.

Dans un salon, il n'était poursuivi que d'une idée : se placer avantageusement.

Il évitait les hommes très-grands, parce qu'auprès d'eux il paraissait encore plus minime. Il évitait aussi les belles femmes, parce que leur majesté l'humiliait; mais ce qu'il détestait plus que tout au monde, c'était de rencontrer, ce qui était rare, un homme de sa taille!!

Oh! alors il souffrait le martyre, il se sentait appareillé; c'était affreux. Son ridicule s'attelait à celui d'un autre et se complétait; il n'y pouvait tenir. Que faisait-il alors? il prenait son chapeau, le mettait sur sa tête, et il s'en allait.

Eh bien! tout cela n'était rien ; il y avait un tourment plus horrible que tous ces tourments, une malédiction qui poursuivait encore cet homme, une fatalité qui mettait le sceau à ses misères — c'était son nom. Ah! ce nom était un hasard bien cruel dans sa position. Quelle amère ironie! quel jeu du sort! quelle épigramme de la nature! quelle mauvaise plaisanterie du destin!!... Ce petit homme se nommait M. Legrand.

M. Legrand arriva chez madame Poirceau à minuit moins un quart, en véritable ami de la maison; il était encore plus maussade qu'à l'ordinaire. Il n'aimait pas les bals, les soirées d'apparat, parce que ces jours-là il lui fallait quitter ses bottes à hauts talons, et qu'en souliers vernis il perdait douze lignes...

— Toujours élégant! lui dit une mère dont la fille dansait — et l'on sait que les pauvres mères, contraintes à rester assises sur une banquette toute la soirée, sont alertes à la conversation. Le premier causeur qui traverse la salle de danse est bien vite saisi au passage, elles l'attrapent au vol; elles s'ennuient tant!...

— Comme vous venez tard! dit celle-ci.

M. Legrand ne répondit point; deux hommes placés devant lui, lui dérobaient entièrement la vue du bal. — Il était furieux; il se sentait si petit, si tristement perdu dans la foule!

— Vous arrivez? poursuivit la mère en turban; vous n'avez pas encore vu le phénix dont chacun s'entretient ici?

Puis, s'établissant dans cette plaisanterie, elle ajouta :

— Nous avions la compagnie du Phénix, maintenant voici le phénix de la compagnie.

M. Legrand ne goûta point ce jeu de mots.

— Je ne sais de quel phénix vous voulez parler, Madame, répondit-il froidement.

— De l'Apollon, du Céladon, de l'Adonis, de la coqueluche de toutes ces dames.

— Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre Apollon, votre Céladon, votre Adonis et votre coqueluche, Madame.

La mère en turban fut blessée de l'affectation que mettait M. Legrand à répéter ses paroles, et pour se venger :

— Je pensais, dit-elle, que vous le connaissiez, puisqu'il est *aussi* de la maison.

Aussi était foudroyant. M. Legrand rougit.

— Le voici, poursuivit la méchante personne ; quels beaux yeux ! quel air noble ! Le voyez-vous ?

M. Legrand ne voyait rien ; il avait toujours un monsieur devant lui qui lui cachait tout le bal. — Enfin, il se révolta, il franchit la foule, et, se faufilant çà et là, il parvint jusqu'à la maîtresse de la maison. Tancrède s'approchait d'elle dans le même instant. M. Legrand l'aperçut — il resta *médusé*. Des ruisseaux de fiel lui parcoururent toutes les veines. La haine, la rage la plus féroce étincelèrent dans ses regards. Il y a des romans où l'on dépeint des nains furieux, des gnomes rageurs — eh bien ! c'était cela.

Tancrède s'avança d'un air serein et gracieux, sans se douter que ses destins se décidaient dans ce petit corps inaperçu ; et pourtant, par cette seule présence, tout son avenir venait d'être changé.

En vain il se réjouissait depuis une heure de se voir si bien accueilli, d'avoir pour protecteur un homme qui pouvait, par ses relations, l'aider dans sa fortune ; — en vain il se préparait une douce coquetterie avec la nièce de la maison, en vain il formait les plus beaux projets — tout sera détruit, bouleversé par un petit être inutile qu'il n'a pas même vu entrer et qu'il ne verra pas sortir.

O fatalité ! c'est la vie. — Une petite pierre roulante fera s'abattre un fier coursier ; un sot indiscret ou méchant fait avorter les plans sublimes d'un héros.

— Vous ne m'avez point oublié, n'est-ce pas, Madame ? dit Tancrède à madame Poirceau. Voici la sixième contredanse, celle que vous avez bien voulu m'accorder.

Le petit homme entendit cela et bondit.

— Vous n'êtes point de ceux qu'on oublie, répond madame Poirceau.

A ces mots le petit homme rebondit.

Madame Poirceau n'avait de sa vie prononcé une parole si gracieuse; et ce devait être alarmant,

M. Poirceau vint alors chercher Tancrède pour le présenter à un de ses amis.

— Vous ne danserez pas avec ce bellâtre, dit aussitôt M. Legrand tremblant de colère.

— Moi! et pourquoi, Monsieur? reprit madame Poirceau avec dignité.

— Parce qu'il me déplaît.

— Il faudra pourtant vous accoutumer à son visage, puisque M. Poirceau le prend chez lui, et qu'il vient ici à la place de M. Dupré.

— Cela ne sera pas, Madame; ce fat ne remplacera pas Dupré, je ne le souffrirai pas.

— Mais, Monsieur...

— Prenez-y garde, Madame : il faut choisir, Madame, entre ce fat ou moi. Vous m'entendez?

Il dit.

Et le lendemain — lorsque le pauvre Tancrède se présenta chez M. Poirceau pour s'emparer de son nouvel emploi, le respectable directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie le reçut avec mélancolie, et, l'ayant regardé tristement comme un ami qu'il faut quitter, lui tint à peu près ce langage :

— Mon cher monsieur Dorimont, vous voyez un homme désolé; il m'est impossible, de toute impossibilité, de vous donner la place que je vous avais promise. J'en suis vraiment bien contrarié; vous me plaisiez tant! tout ce que je savais de vous me parlait en votre faveur. Mais j'ai dû céder, j'ai dû me rendre; ma femme est une femme raisonnable, très-raisonnable, voyez-vous; elle n'est pas de ces évaporées qui aiment à traîner à leur char de beaux élégants, des muscadins, des *gants jaunes*, comme on dit aujourd'hui. Non, c'est

une femme simple, qui ne cherche point à briller, et je ne vous cacherai point que votre extrême beauté l'a effarouchée.

Tancrède, à ces mots, fit un mouvement de surprise ; il y pensait si peu à sa beauté! et à madame Poirceau encore moins!

— Il n'est pas convenable — m'a-t-elle dit ce matin — continua cet excellent directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie, il n'est pas convenable qu'un si bel homme entre chez nous, cela ferait jaser; avec un mari vieux et infirme, une femme ne doit point admettre dans sa maison un jeune homme d'une beauté si remarquable, cela serait aller au-devant des propos, cela jetterait sur vous du ridicule, et je ne le souffrirai jamais. — Que pouvais-je répondre à cela? rien; tout cela était juste, et il a fallu me soumettre. Les femmes, mon cher, ont souvent plus de tact que nous; et toutes ces choses qui ne m'avaient point frappé, moi, lui ont sauté aux yeux tout de suite. Que voulez-vous? chaque avantage a son inconvénient; c'est un avantage que la beauté, mais c'est un malheur quelquefois.

Tancrède ne répondit rien. Ce vieux bonhomme, qui lui parlait depuis un quart d'heure de sa beauté, commençait à l'ennuyer — et puis toutes ses espérances renversées pour une si misérable cause! il y avait de quoi se dépiter.

— On est étonné, continua M. Poirceau, de découvrir que les gens sont à plaindre, précisément pour ce que l'on serait tenté de leur envier : il faut encore que je vous fasse un aveu.

— Allons, pensa Tancrède, qu'est-ce qu'il va m'avouer, à présent ?

— M. Nantua, chez qui vous êtes allé l'autre jour, qui vous a si bien recommandé à moi, a renoncé à l'idée de vous admettre chez lui pour le même motif.

— Comment! il me trouvait...

— Trop beau, mon cher, trop beau; il a eu peur pour sa fille.

— Mais c'est absurde, tout cela, s'écria Tancrède hors de lui.

— Non pas, cela est fort prudent, et à sa place j'aurais fait comme lui. Mais écoutez, je m'intéresse à vous, Achille Lennoix, ce jeune ingénieur qui vient d'obtenir la concession d'un chemin de fer de Paris à Saint-Quentin, m'a demandé quelqu'un ; celui-là est jeune, il n'a point de femme, point de fille à marier, et je crois que vous ferez son affaire. Je lui ai écrit cette lettre pour vous, portez-la-lui de ma part, et vous serez bien reçu. Adieu, mon beau jeune homme, ne perdez point courage, et ne vous en prenez qu'à la nature des difficultés que vous rencontrez, elle a été trop prodigue envers vous ; tout se paie dans la vie. Au revoir, j'espère, et mille regrets.

Ce fut ainsi que Tancrède, refusé pour la seconde fois, se sépara du bon M. Poirceau, directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie.

IV.

TROISIÈME ESPÉRANCE.

M. Achille Lennoix était un homme plein d'imagination et d'activité, et toujours la proie de ses idées ; il avait un coup d'œil prompt ; il se décidait vite, et au risque de se tromper ; car il prétendait qu'on perd moins de temps à commettre et à réparer une erreur qu'à hésiter entre deux combinaisons et à choisir le meilleur parti à prendre. Il avait tant travaillé, tant sollicité, depuis un mois, pour obtenir cette concession d'un chemin de fer de Paris à Saint-Quentin, qu'il était tombé malade — et, comme il était horriblement contrarié d'être malade quand une si grande affaire le réclamait, à force de se tourmenter, il se mettait hors d'état de guérir.

Tancrède entra chez lui. M. Lennoix le regarda rapidement des pieds à la tête, causa quelques minutes avec lui, — et puis sa résolution fut prise.

— C'est l'homme qu'il me faut, pensa-t-il. Il a bonne façon

ce garçon-là; il va nous faire honneur : on verra que nous n'employons pas que des maçons.

Ensuite ils parlèrent mathématiques, Tancrède était assez fort en mathématiques; on parla de l'Angleterre, Tancrède s'offrit pour faire un voyage à Londres, sachant parfaitement l'anglais. Il offrit aussi de venir travailler le soir même près du malade, comprenant tout ce que M. Lennoix devait éprouver d'ennui par l'oisiveté où le condamnaient ses souffrances. M. Lennoix saisit cette idée avec empressement. Les deux jeunes gens s'entendirent à merveille.

Après une heure de conversation, Tancrède se retira, et son subit ami lui donna rendez-vous pour le soir à sept heures après dîner.

En le voyant partir, M. Lennoix se frotta les mains :

— Ce jeune homme me convient, pensa-t-il. D'abord, il m'a compris; il a vu tout de suite que ce qui me rend malade, c'est de perdre mon temps. Je devinerais que c'est un homme d'esprit, rien qu'à cela.

M. Lennoix était loin de s'alarmer de la beauté du nouvel employé; au contraire, cet air noble et distingué le séduisait. Les gens de mérite sont *possibles* à séduire par ce qui est bien : il n'appartient qu'aux petits esprits de s'effrayer des avantages — et puis les hommes d'imagination ne sont jamais envieux. Ils valent mieux que tout le monde dans leur avenir; personne ne marche où ils vont, personne n'est jamais arrivé où ils prétendent : ils ne peuvent envier ce qu'ils voient, car ce qu'ils rêvent est au delà.

Pendant que M. Lennoix se livrait à ses réflexions, Tancrède se perdait dans un corridor.

C'était l'heure fatale, l'heure de mélancolie et de mystère, où le soleil, qui est encore l'astre du jour pour l'homme des champs, n'est plus, pour le triste habitant des villes, qu'un réverbère à moitié éteint, qu'une lanterne mourante et perfide qui, dans l'ombre, égare ses pas. Sur les grandes places, les quais, les boulevards, il fait encore jour — dans les rues, c'est un doux crépuscule, un quasi clair de lune — dans l'in-

térieur des maisons, c'est la nuit — et dans les corridors, qu'est-ce donc? ténèbres, profondes ténèbres!

« C'est l'heure de toutes les fautes, l'heure des vols et des aveux; c'est l'instant où la rougeur n'est pas visible, où l'on peut dire : « Je vous aime, » effrontément, et malheureusement on le dit — c'est l'heure où l'ouvrière trop laborieuse persiste à travailler et se trompe : cette lueur incertaine égare ses yeux; elle passe un fil dans le canevas, une maille dans le filet, que sais-je? Elle commet une toute petite erreur qui cause par la suite de grands dérangements; c'est enfin l'heure où les antichambres sont désertes, où les domestiques allument les lampes : il y en a même de prudents qui ont déjà fermé les volets avant que les lumières n'aient paru.

Tancrède s'égarait dans une obscurité complète en sortant de l'appartement de M. Lennoix. Il nagea quelques instants dans le sombre corridor, comme sur un fleuve étroit, se retenant des deux côtés au rivage; il craignait un escalier inattendu, ses pas étaient inquiets. En appuyant ses bras aux parois du mur, il rencontra une porte qui céda aussitôt, et il se trouva dans un petit salon fort élégant, que le réverbère de la rue éclairait suffisamment à travers la fenêtre.

Une faible lueur filtrait entre la fente d'une autre porte vers laquelle Tancrède se dirigea. Il frappa légèrement par prudence.

— Entrez, dit une assez douce voix.

Tancrède ouvrit la porte.

— Pardon, Madame, dit-il en voyant une petite femme assez jolie et assez jeune s'avancer vers lui.

— Monsieur, dit-elle, puis elle s'arrêta.

L'aspect du beau jeune homme lui semblait une apparition divine.

— Monsieur désire parler à mon...

Elle allait dire mon fils, mais le mot expira sur ses lèvres : elle aurait voulu n'avoir que seize ans.

— Je vous fais mille excuses, Madame, dit Tancrède, mais il n'y a pas de lumière dans le corridor... et...

— Vraiment, Monsieur, cela est incroyable. Baptiste! allumez donc la lampe! Baptiste, venez éclairer monsieur.

Baptiste allumait trop de lampes en ce moment pour en avoir une seule à apporter.

— Il ne vient pas. Je vais vous éclairer moi-même.

En disant cela, madame Lennoix (car c'était la mère de M. Lennoix) prit son bougeoir qu'elle avait allumé pour cacheter une lettre; et, malgré les instances que fit Tancrède, elle le conduisit jusqu'à l'escalier.

Et puis elle le regarda partir.....

Cette circonstance n'est rien en apparence, et cependant qu'elle fut terrible!... O rencontre fatale!.....

Madame Lennoix était dans l'âge où l'on recommence à admirer les beaux hommes. A quinze ans, on les admire par instinct; à quarante, par conviction.

Ce qui prouve que les avantages de vanité et de convention mondaines sont des niaiseries, c'est qu'avec l'âge on les méprise; c'est qu'en vieillissant, ce qui est vrai, ce qui est réellement beau, a plus d'attrait pour nous que ces agréments imaginaires, ces qualités factices qu'on trouvait jadis préférables à tout. Ainsi, la femme qui, à vingt ans, choisit un fat mal tourné, parce qu'il est duc ou parce qu'il a de beaux chevaux — à quarante ans, si elle est veuve, épousera un jeune homme qui n'aura ni célébrité ni fortune. — Ainsi, l'homme qui a passé sa jeunesse à courir après de faux plaisirs, de faux honneurs, à cinquante ans se retire dans sa terre pour y respirer un air pur, y semer des sapins et du blé noir, et là il se sent plus heureux.

Est-ce donc qu'il faut avoir étudié le monde pour apprendre à aimer la nature? Si les jeunes gens savaient cela, que d'ennuis ils éviteraient! que de dégoûts, de jours amers ils pourraient s'épargner! comme ils resteraient dans leur ville natale; qu'ils y seraient heureux! Cela me rappelle ces deux charmants vers que M. de La Touche adresse à un de ses amis, en lui parlant des bords enchantés de la Creuse:

Le bonheur était là, sur ce même rocher
D'où nous sommes tous deux partis — pour le chercher !

Ces vers devraient être gravés en lettres d'or à l'entrée de tous les villages. Quelle douce morale ils renferment ! quelle leçon !

Madame Lennoix était ainsi revenue, par les effets de l'âge, aux pures émotions du cœur. Elle ne put voir Tancrède sans un trouble plein de charmes, et sa douce image la poursuivait encore lorsqu'elle rentra dans son appartement. Désormais pour elle plus de repos. Les perfides traits de Cupidon l'ont blessée, car le dieu malin s'occupe encore des mères de famille à marier. Elle aussi elle sent qu'elle aime... qui?... toute la question est là. — Les passions de madame Lennoix ressemblent aux résolutions de son fils : elles sont promptes. — Mille pensées corruptrices et entraînantes viennent aussitôt l'assaillir :

— Je suis riche, je suis libre, je suis encore jolie et jeune, puisqu'un architecte m'a prise l'autre jour pour la femme de mon fils ; qui m'empêche de me remarier ? Mon fils me néglige, ses affaires l'absorbent ; il peut s'éloigner d'un moment à l'autre, je resterais seule. Pourquoi ne pas profiter de mes avantages pendant qu'il en est temps encore ?

C'en est fait, elle est décidée : c'est une beauté qui n'a pas de temps à perdre.

Tremblante, elle va chez son fils.

— Quel est ce jeune homme, dit-elle, qui sort à l'instant de chez vous?

— C'est un ami de M. Poirceau ; il m'est très-recommandé par lui.

— Est-ce un jeune homme de bonne famille?

— Oui, certainement : c'est le fils d'un officier distingué, M. Dorimont.

— Dorimont! c'est un joli nom qui lui va bien. Vous êtes-vous entendu avec lui?

— Oui, ma mère, parfaitement; il est plein d'esprit, et il m'a paru fort instruit.

— Avoir de l'esprit, et être si beau!

— Oui, en effet, il est bien.

— Bien, bien; mais il est admirable! je n'ai jamais vu un aspect plus séduisant, des traits plus distingués, une physionomie plus expressive : grâce, noblesse, finesse, il réunit tout!

— Ah! mon Dieu! comme vous vous enflammez, ma mère, dit M. Lennoix en riant; en vérité, je crois que vous voulez l'épouser.

A ces mots, madame Lennoix devint rouge, rouge comme une jeune fille.

Or, connaissez-vous rien de plus pénible, de plus triste pour une personne qui a de la délicatesse dans le cœur, que d'avoir fait rougir sa mère?

M. Lennoix fut d'abord affligé d'avoir causé de l'embarras à une femme qu'il respectait; mais ensuite cette rougeur singulière l'alarma.

Il avait fait une mauvaise plaisanterie, sans nulle idée qu'elle pût s'appliquer aux pensées de madame Lennoix; mais cette rougeur, l'émotion qu'il remarquait dans les yeux de sa mère, tout cela lui inspirait la crainte d'un événement auquel il n'avait jamais songé. Un autre incident vint encore le décider dans ses terreurs.

La sœur de madame Lennoix entra.

— Mon neveu, dit-elle, quel est ce jeune homme qui sort de chez vous et que je viens de rencontrer dans la cour? Quelle tournure! quel beau visage! jamais je n'ai rien vu de si admirable! Champmartin doit venir dîner après-demain chez moi; il faut absolument, ma sœur, que tu m'amènes ce jeune homme; il y a de quoi tourner la tête à un peintre! c'est à se mettre à genoux!

— Allons bien! voilà ma tante qui s'en mêle, pensa M. Lennoix.

— Est-ce que tu ne l'as pas vu, ma sœur?

— Si vraiment, répondit madame Lennoix toute troublée... Mon fils l'a à peine remarqué.

— Mon neveu a la berlue, en ce cas! s'écria la tante qui avait aimé un artiste dans sa jeunesse; — il faut être privé de sens pour ne pas voir que c'est le plus bel homme de Paris, du monde entier! Raphaël, Carlo Dolci, Le Poussin, Murillo, n'ont pas, dans tous leurs chefs-d'œuvre, un type comme celui-là. Pour moi, je n'ai jamais vu une plus belle tête!

Madame Lennoix ne disait rien, elle restait émue, elle était modeste : c'était son beau jeune homme, — à elle qui l'avait admiré la première. Ce n'était plus à elle qu'il appartenait de le louer. Ne lui avait-elle pas offert dans sa pensée son cœur, sa fortune et sa main?.. Elle attendait qu'il voulût bien répondre ; maintenant la délicatesse exigeait qu'elle ne se mêlât plus de rien.

Le fils, au regard d'aigle, pénétra dans l'âme de sa mère. En un moment, tous ces fléaux lui apparurent : mariage absurde, fortune partagée, tyrannie d'un beau-père, procès, querelles, déménagement, séparation, enfants, peut-être! petits frères très-mal venus, larmes, ruine, drames intérieurs, scènes de famille, ennuis de tous genres...

Et sa résolution fut prise au même instant.

Et le soir même, lorsque Tancrède rentra dans sa demeure pour faire sa toilette, on lui remit un billet de la part de M. Lennoix.

La fièvre avait repris au jeune malade, disait la perfide lettre, et le médecin exigeait impérieusement le plus grand repos; il ne pouvait donc pas songer à reprendre ses travaux de fort longtemps.

Quelques jours après, Tancrède alla s'informer des nouvelles de M. Lennoix. Le portier répondit que M. Lennoix allait beaucoup mieux, et qu'il était sorti.

Tancrède aperçut à la fenêtre madame Lennoix, leurs yeux se rencontrèrent... il devina tout.

La conduite du fils lui fut expliquée par un seul regard de la mère.

— Malheur à moi ! s'écria Tancrède ; toujours des femmes!... et il s'éloigna furieux.

Et comme son désespoir était au comble, il prit le seul parti raisonnable dans sa position. Il alla passer la soirée à l'Opéra.

V.

LA CANNE DE M. DE BALZAC.

Nous l'avions bien dit, que l'extrême beauté est un malheur pour un homme, surtout pour un jeune homme qui a sa fortune à faire. Vous comprenez maintenant ces paroles, qui d'abord ont paru inintelligibles : « Il était une fois un jeune homme très-beau qui était triste, » et vous comprenez aussi pourquoi il se sentait découragé, et pourquoi il maudissait la nature.

C'est que trois fois ce pauvre Tancrède avait été repoussé, précisément à cause de cette même beauté qui lui semblait un brillant avantage, et qui n'était pour lui qu'une source de désappointements et de chagrins.

Que faire?... s'enlaidir? — Quel homme en aurait le courage! — quelle femme le lui aurait conseillé!!...

Il alla donc à l'Opéra. Quand un malheur est sans remède, la sagesse est de l'oublier; quand on ignore la route qu'il faut suivre, on se fie au hasard, et l'on fait bien. Le hasard n'est hostile qu'aux gens qui négligent pour lui leurs devoirs; — pour l'homme qui n'a rien à faire, et qui a le droit de chercher des aventures, le hasard est toujours favorable.

On donnait *Robert le Diable* ce jour-là. Tancrède alla se placer à une stalle de l'orchestre; mais à peine il était assis, qu'un objet étrange attira ses regards.

Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une CANNE. — Était-ce bien une canne? Quelle énorme canne! à quel géant appartient cette grosse canne?

Sans doute c'est la canne colossale d'une statue colossale de

M. de Voltaire. Quel audacieux s'est arrogé le droit de la porter?

Tancrède prit sa lorgnette et se mit à étudier cette *canne-monstre.* — Cette expression est reçue : nous avons eu le concert-monstre, le procès-monstre, le budget-monstre.

Tancrède aperçut alors au front de cette sorte de massue, des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses; et derrière tout cela deux grands yeux noirs, plus brillants que les pierreries.

La toile se leva; le second acte commença, et l'homme — qui appartenait à cette canne — s'avança pour regarder la scène.

— Pardon, monsieur, dit Tancrède à son voisin; oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux?

— C'est M. de Balzac.

— Lequel? l'auteur de la *Physiologie du Mariage?...*

— L'auteur de la *Peau de Chagrin*,

— D'*Eugénie Grandet*,

— Du *Père Goriot.*

— Ah! Monsieur, je vous remercie mille fois.

Tancrède se mit de nouveau à lorgner M. de Balzac et sa canne.

Mais cette canne le préoccupait.

« Comment, se disait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne? — peut-être contient-elle un parapluie; il y a un mystère là-dessous. »

L'affectation — que mettait Tancrède à ne pas regarder la scène, à toujours, toujours lorgner du même côté, donna le change à une très-jolie femme dont la loge était voisine de la loge de M. de Balzac. La jeune femme minauda, croyant que c'était elle que ce beau jeune homme contemplait.

L'affectation — que mettait cette jolie femme à regarder à la même place dans l'orchestre, donna le change au voisin de Tancrède qui se mit à lorgner exclusivement la jolie femme, ne doutant pas que ses regards ne s'adressassent à lui.

Enfin l'affectation de son voisin à lorgner toujours la même femme attira l'attention de Tancrède, qui devina alors clairement que ces œillades étaient pour lui.

La preuve, c'est que, dès que ses yeux eurent rencontré ceux de la jeune femme, elle cessa de le regarder.

Mines — rougeur — petite toux — boa rejeté sur les épaules — petit gant ôté pour laisser voir une blanche main — cassolette vingt fois ouverte et respirée — airs penchés — demi-soupirs — regards obliques — sourires furtifs, toute cette pantomime infaillible de la coquetterie féminine fut au même instant employée pour prévenir Tancrède qu'il allait être aimé.

Il se le tint pour dit — et, lorsqu'un peu avant la fin du spectacle, il vit sa jolie conquête se lever et quitter la loge où elle était, il sortit de l'orchestre et alla guetter sa belle au bas du grand escalier.

Elle le vit, et ne sembla pas étonnée; elle oublia d'être émue, mais elle parut méditer un projet.

Sur ces entrefaites passa un député qu'elle connaissait à peine; il était pressé et marchait vite. Elle l'arrêta.

— Vous irez demain aux Italiens, dit-elle.

En disant ces mots, elle regarda Tancrède.

— Moi? répondit le député. Pourquoi cela? je n'y vais jamais. La musique m'ennuie à mourir, je n'aime que les ballets.

La jeune femme s'inquiétait fort peu de ce qu'aimait le député. Elle l'avait fait servir à entendre ce qu'elle voulait dire à un autre. Son rôle était fini, elle lui rendit la liberté.

Pendant ce temps, le bel inconnu jouait aussi sa petite pantomime. Son air parfaitement sérieux — son maintien ultra-respectueux—son regard particulièrement langoureux—exprimaient suffisamment sa pensée.

La jeune femme ne pouvait plus douter de sa victoire; alors elle fit ce que font toutes les coquettes — après avoir été scandaleusement provoquantes, elles affectent tout à coup une superbe dignité; mais il faut pour cela qu'elles soient bien

sûres qu'on ne puisse pas s'y méprendre; elles ne hasardent la dignité que lorsqu'elle ne peut plus leur faire de tort.

Or donc, la fière Célimène de la rue de Provence, voyant que son esclave lui était soumis, s'éloigna noblement d'un pas d'impératrice, sans daigner jeter un regard sur lui, mais se disant tout bas, dans sa vanité satisfaite :

— Il a compris.

VI

PRÉOCCUPATIONS.

Tancrède rentra chez lui à moitié consolé de ses malheurs. Les distractions ont cela d'agréable, si elles ne chassent pas le chagrin, elles le vieillissent, du moins ; les événements même indifférents, que l'on met entre la mauvaise nouvelle du matin et le soir, la reculent presque d'une année ; alors c'est un vieil ennui dont on ne daigne plus souffrir. Notre imagination ressemble à nos domestiques, qui, pour nous apaiser quand nous leur montrons une chose cassée, nous répondent avec sang-froid — Oh ! il y a déjà bien longtemps ! — C'est absurde, et pourtant cela nous console aussitôt.

Tancrède avait oublié madame Lennoix, son fils et tous les chemins de fer imaginables, préoccupé qu'il était de l'Opéra, de M. de Balzac, de sa canne, et puis de sa nouvelle conquête.

— Ce n'est pas toujours un malheur d'être beau, se disait-il, puisque..... car enfin..... cette femme ne me connaît pas, et si..... eh bien ! c'est sur ma bonne mine.

Il se coucha et s'endormit. Au milieu de la nuit, il s'éveilla. Il était agité ; il ne pouvait s'expliquer ce qui le tourmentait. Il pensait, il pensait, il pensait vite et malgré lui.

— A cette jolie femme qui voulait l'aimer?

Non, ce n'était pas un rêve d'amour.

— A madame Lennoix qui voulait l'épouser?

Non, ce n'était pas non plus un cauchemar.

Il pensait, vous le dirai-je?... à la canne de M. de Balzac.

Madame Lennoix, c'était un danger passé.

La jeune coquette, c'était une aventure dont le dénouement était prévu : il n'y avait là ni mystère ni merveilleux; mais cette canne, cette énorme canne, cette monstrueuse canne, que de mystères elle devait renfermer! elle pouvait même renfermer!!

Quelle raison avait engagé M. de Balzac à se charger de cette massue? Pourquoi la porter toujours avec lui? Par élégance, par infirmité, par manie, par nécessité? Cachait-elle un parapluie, une épée, un poignard, une carabine, un lit de fer?

Mais par élégance on ne se donne pas un ridicule pareil, on en choisit de plus séduisants. — Par nécessité? — je ne sache pas que M. de Balzac soit boiteux, ni malade; d'ailleurs un malade qui peut badiner avec cette canne-là me semble peu digne de pitié. Cela n'est point naturel, cela cache un grand, un beau, un inconcevable mystère. Un homme d'esprit ne se donne pas un ridicule gratuitement. J'aurai le mot de cette énigme; je m'attache à M. de Balzac, dussé-je aller chez lui le questionner, l'ennuyer, le tourmenter; je saurai pourquoi il se condamne à traîner avec lui partout cette grosse vilaine canne qui le vieillit, qui le gêne, et qui ne me paraît bonne à rien.

Enfin, la preuve que cette canne couvre un mystère, c'est qu'elle me préoccupe; car, au fait, qu'est-ce que cela me fait, à moi?

Ainsi se parlait Tancrède. Ce raisonnement, qui paraît d'abord une niaiserie, ne manquait pas cependant de justesse. Quand une chose nous est de sa nature très-indifférente, et qu'elle nous préoccupe singulièrement, c'est un indice que nous devons nous en inquiéter. Notre instinct nous inspire, nous avertit, notre intelligence flaire ce que notre raison ne voit pas, car l'instinct c'est le nez de l'esprit... Mille pardons de cette absurdité, malheureusement elle exprime ma pensée.

Après une heure de semblables réflexions, Tancrède se rendormit.

Le matin, en s'éveillant, il se demanda ce qu'il avait à faire : rien, absolument rien. Il n'avait aucun protecteur à aller éprouver, aucune lettre de recommandation dont il espérât quelque bon résultat. C'était le fier désœuvrement du désespoir; et comme il n'avait aucun reproche à se faire, que toutes ses démarches avaient échoué sans qu'il y eût de sa faute, Tancrède se mit à savourer ce qu'il appelait sa liberté. En effet, cet état sera la liberté tant que dureront les mille écus de sa mère.

Pauvre mère! elle avait dit : Il ne faut pas qu'il arrive sans argent à Paris; et alors elle s'était mise à l'œuvre, et elle était parvenue à composer mille écus — elle avait trouvé ce que les alchimistes cherchent depuis tant d'années : le secret de faire de l'or.

Que de petits diamants, que de boucles d'oreilles, d'étuis, de dés en or, de bracelets, d'anneaux, de ciseaux même il a fallu rechercher, rassembler, et puis faire peser, pour arriver à composer une si grosse somme, avec deux mille francs pour tout revenu!

Cette bonne madame Dorimont, que de petits et cruels sacrifices il lui a fallu faire pour parvenir à ce trésor! que d'hésitations et peut-être de regrets! — Quoi! cette chaîne aussi? j'y tenais, elle me venait de... mais elle est bien lourde, elle y passera. Cette épingle, c'est mon oncle qui me l'a donnée... je n'ai plus que cela de lui... Ce bracelet est redevenu à la mode, il était joli, c'est dommage; ce collier, comme il m'allait bien! si j'avais une fille, je le lui donnerais... Ces boucles d'oreilles, elles ont toujours été trop pesantes; ce cachet? pauvre Édouard... Cette bague? cher Alfred!... et la bague et le cachet vont rejoindre le reste, avec un soupir, une larme, et puis un vieux juif emporte tout cela sous sa redingote bien sale. Il emporte votre passé, vos souvenirs, l'histoire de votre vie, divisée en bracelets, en agrafes, en chaînes, en anneaux. Et pour un si grand sacrifice, vous gardez, vous, un peu d'ar-

gent; joyeuse, vous le donnez à votre fils qui ne sait pas ce qu'il vous coûte, qui le prend comme si cela lui était dû, et qui, presque toujours, s'en va le perdre dans une maison de jeu à Paris.

Et vous avez fait alors ce qu'il y a de plus pénible sur la terre, plus amer qu'un désenchantement, plus poignant qu'une humiliation, plus révoltant qu'une injustice, plus accablant qu'un regret; vous avez fait UN SACRIFICE INUTILE!

Oh! connaissez-vous rien de plus déchirant que cette pensée : je pouvais ne pas faire ce qui m'a tant coûté?

Un sacrifice inutile! comme mademoiselle de Sombreuil : boire du sang pour sauver son père, et voir son père monter à l'échafaud. Sentir toute sa vie le sang d'un autre, le sang qu'on a bu, courir dans vos veines, et n'avoir point sauvé celui qu'on voulait sauver! Avoir fait un effort sublime de courage, avoir vaincu le dégoût, l'horreur... pour rien!.. Oh! cela fait frémir! Un grand sacrifice inutile... inutile!.. c'est presque un remords.

Heureusement madame Dorimont ne connut point ce supplice. Son fils était un bon sujet, et lorsqu'il avait accepté les mille écus héroïques improvisés par sa mère, il s'était bien promis de les lui rendre avec usure.

Avec mille écus et une chambre louée cent francs par mois, on vit bien quinze jours à Paris; et quinze jours, c'est un bel avenir à vingt ans.

VII

FINESSES.

Tancrède se souvint toutefois qu'il avait un devoir à remplir; savoir, d'aller au Théâtre-Italien ce soir-là.

La première personne qu'il aperçut en arrivant ce fut sa superbe conquête.

Elle semblait chercher quelqu'un; elle le vit... et ne chercha plus.

Cette jeune femme faisait habituellement beaucoup plus de mines au Théâtre-Italien qu'à l'Opéra. Elle levait les yeux à chaque note de Rubini; elle secouait la tête en mesure pour prouver qu'elle était musicienne. La salle étant plus petite que celle de l'Opéra permettait de mieux apprécier les détails de sa coquetterie, et là elle se livrait à ses avantages avec un abandon qui les faisait valoir.

Tancrède vit bien qu'il ne pouvait faire autrement que d'en être amoureux; mais, pour cela, il fallait aller aux renseignements.

Il questionna poliment son voisin; et pour n'avoir pas l'air trop niais, il affecta l'accent anglais en demandant le nom de cette jolie femme. Par malheur, le voisin était Anglais, et il répondit en anglais qu'il ne la connaissait pas, mais qu'il la rencontrait presque tous les jours aux Tuileries. Par bonheur, Tancrède savait très-bien l'anglais, et il supporta la manière dont l'autre prononça le mot *Thioullliourille*. Certes, il fallait bien savoir l'anglais pour comprendre cela.

Après une soirée d'œillades et de roulades, Tancrède retourna chez lui sans autre événement.

Aux Tuileries, le lendemain, il retrouva sa belle.

La dame était fort élégante; elle donnait le bras à sa mère, vieille femme assez mal mise qui promenait un chien.

Elle aperçut M. Dorimont et rougit.

C'était dans l'ordre.

Il y eut un quart d'heure de promenade intelligente.

La jeune femme parut chercher son mouchoir dans son manchon, et laissa tomber un petit portefeuille qui renfermait des cartes de visites.

La mère ne vit rien de cela, ou peut-être était-elle accoutumée aux maladresses de sa fille.

Tancrède vit tomber le petit portefeuille, et s'approcha pour le ramasser.

La dame doubla le pas sans faire attention à lui.

Tancrède ne comprit pas cette manœuvre; il resta d'abord immobile, et réfléchit un moment.

La belle promeneuse revint de son côté.

Tancrède l'attendit; puis, s'avançant vers elle d'un air très-respectueux :

— Ceci vous appartient, je crois, Madame? dit-il en lui présentant le portefeuille.

— Non, Monsieur, reprit l'audacieuse personne, ce n'est pas à moi.

La mère parlait à son chien en ce moment, elle n'avait pas entendu; elle vit alors Tancrède s'éloigner.

— Que nous veut ce beau jeune homme? dit-elle.

— Rien, ma mère, c'est un bracelet qu'il a trouvé... mais j'ai froid, nous allons rentrer.

Les deux femmes sortirent des Tuileries.

Tancrède resta à considérer le portefeuille, sans comprendre cette profonde ruse. Il crut d'abord s'être trompé; il craignit d'avoir fait une bévue. Cependant il ouvrit le portefeuille.

— Peut-être ces tablettes renferment-elles un billet? pensa-t-il.

Cette idée le refroidit : c'était aller trop vite.

Le portefeuille ne renfermait point de billet, mais des cartes de visites, beaucoup de cartes de visites.

M. et madame Montbert, rue de Provence, n° ***.

Madame Virginie Montbert, rue de Provence, n° ***.

M. Isidore Montbert, rue de Provence, n° ***.

Et puis cela recommençait : M. et madame Montbert, madame Virginie Montbert, M. Isidore Montbert.

— Ah! bien! j'y suis, pensa Tancrède, c'est pour que je sache son nom.

O Virginie! s'écria-t-il en riant, nom charmant! Il me vient une idée... c'est d'aller lui reporter moi-même ce petit portefeuille rue de Provence, n° ***. Je dirai qu'en me promenant aux Tuileries, je l'ai trouvé, et que ces cartes de visites m'ayant indiqué à qui appartenait ce... Imbécile! s'écria-t-il

tout à coup en se frappant le front, c'est cela qu'elle veut, c'est cela qu'elle t'a indiqué si clairement, et que tu as été si longtemps à comprendre. Et moi qui croyais avoir trouvé ce rusé moyen... qu'elle-même m'avait donné... Oh ! les femmes, les femmes! elles nous sont supérieures en tout. Nous nous croyons bien forts, bien ingénieux, et nous n'avons pas une bonne idée qui ne nous vienne d'elles.

VIII

FATALITÉ.

— Le bel homme! ah! le bel homme! dit la femme de chambre de madame Montbert, après avoir fait entrer Tancrède dans le salon; le beau garçon! à la bonne heure, celui-là!

— Qu'est-ce que vous avez donc, Adèle? Y a-t-il du monde chez ma fille? dit la mère de madame Montbert.

— Oui, Madame; et je disais que jamais de ma vie je n'avais vu un plus bel homme.

Madame Pavart entra chez sa fille; elle n'y resta qu'un instant, et ne voulut même pas s'y asseoir. S'étant informée des projets de madame Montbert pour la soirée, elle sortit; mais, en fermant la porte :

— Prends garde, ma fille, prends garde, dit-elle.

Il y avait tout un passé dans ce peu de mots.

Cela voulait dire : Tu ne seras pas toujours si heureuse, celui-là sera plus difficile à cacher.

Tancrède voulut reprendre sa conversation. Les progrès qu'il avait faits jusqu'alors dans le cœur de madame Montbert avaient été sensibles : on ne juge pas plus vite qu'elle n'avait aimé.

Mais les paroles prudentes de la mère avaient refroidi la pauvre jeune femme ; elle avait pressenti tout le danger. De

grands embarras lui étaient apparus, des difficultés sans nombre, un bonheur plein de ronces et d'épines. Elle eut peur un instant.

Tancrède s'aperçut de ce refroidissement ; il redoubla de grâce et d'amabilité.

Cette séduction triompha d'une crainte passagère, et madame Montbert alla même jusqu'à engager M. Dorimont à revenir la voir bientôt.

Tancrède s'éloigna très-satisfait de cette première visite.

Sous la porte-cochère, il aperçut un homme qui le regardait attentivement. Cet homme semblait être là pour l'attendre.

Pourtant il n'y avait rien d'étonnant à ce que cet homme fût là. C'était le portier, que la femme de chambre avait prévenu, et qui voulait voir si les éloges de mademoiselle Adèle étaient mérités.

Tancrède se trouva donc en face de lui, et le portier l'admira.

Une semaine encore se passa en rencontres, en promenades, en langage muet, en regards, et l'amour grandissait chaque jour dans le cœur éprouvé de Virginie ; et collationnant tous ses souvenirs, elle sentait qu'elle n'avait jamais aimé de la sorte. Tancrède pouvait se dire, dans toute la puissance de ce mot, qu'il était préféré à tous ; et cela était très-flatteur, je vous assure !

Tancrède jugea qu'il avait langui un temps convenable, et qu'il pouvait hasarder une seconde visite à sa dame. Il retourna donc chez elle. Le portier, en le voyant, dit :

— Tiens, v'là encore le beau jeune homme ! il paraît qu'il vient souvent.

Voyez un peu le malheur ! Tancrède n'était venu que deux fois chez madame Montbert, et cela comptait pour dix, tant on l'avait remarqué !

Madame Montbert était seule. Elle s'émut à l'aspect de M. Dorimont, et Tancrède la trouva encore plus jolie. Ils causèrent un moment. Ils allaient s'entendre... quand M. Montbert rentra.

M. Montbert fronça le sourcil en reconnaissant Tancrède. Cet accueil glacé était peu encourageant, Tancrède fit un profond salut et se retira.

Dès qu'il fut sorti :

— Que veut ce bellâtre? dit M. Montbert à sa femme ; il vous suit partout comme une ombre : aux spectacles, aux Tuileries ; quand nous sortons, je ne rencontre que lui !

Madame Montbert ne répondit rien.

— Mon mari qui l'avait remarqué ! pensa-t-elle.

Tancrède était mécontent. Cependant, comme M. Montbert n'était jamais chez sa femme, il ne se découragea point, et peu de jours après, il retourna la voir.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en le voyant, quelle imprudence ! Vous ne pouvez plus revenir ici, mon mari a tout découvert !

— Déjà? pensa Tancrède. Mais il n'y a rien.

— Il m'est impossible de vous recevoir ouvertement, continua madame Montbert.

Ces mots, qui étaient pleins de naïveté et d'avenir, rassurèrent M. Dorimont.

— Mon mari, continua-t-elle, vous a remarqué à l'Opéra ; l'autre soir, au Gymnase. Il a des soupçons ; je ne le reconnais plus, en vérité ! C'est désolant ! ajouta-t-elle avec tendresse; jamais cela ne m'était arrivé. Jusqu'à présent j'avais été si tranquille ! J'ai du malheur ! car c'est la seule fois que j'aime, et justement...

Ces mots, qui étaient pleins de niaiserie et de passé, refroidirent M. Dorimont.

— Et moi aussi, j'ai du malheur, Madame, reprit-il avec une extrême politesse, puisque le sort veut que j'échoue où tout le monde réussit.

Tancrède prononça cet adieu d'un ton si parfaitement respectueux, que madame Montbert n'en sentit pas toute l'insolence; elle prit cela pour un regret déchirant, et leva ses beaux yeux au ciel, en signe de sympathie. Ce ne fut que plus tard, par la suite — M. Dorimont ne demandant point à revenir —

évitant de la regarder au spectacle, et paraissant avoir renoncé à toute conclusion — qu'elle reconnut qu'il s'était moqué d'elle.

Elle s'en consola facilement. Il était bien beau, c'est dommage! mais c'eût été trop difficile, pensa-t-elle — et elle l'oublia. Or, vous savez ce que ces âmes-là appellent

OUBLIER !

IX

GRANDE DÉCOUVERTE.

Cependant le pauvre Tancrède était furieux, non pas des obstacles qu'il venait de trouver, car on peut dire qu'il avait profité de ces obstacles, mais des difficultés que cette aventure lui présageait.

Tancrède n'avait pas été longtemps à deviner à quelle catégorie de femmes, et à quelle région d'esprits appartenait madame Montbert. C'était une de ces sylphides, parfaitement jolies et insignifiantes, qu'on aime tant que cela est commode, et que l'on quitte à la première difficulté.

On vient à elles avec tant de confiance, que la moindre contrariété décourage ; on ne l'avait point prévue, on n'y était point préparé, elle déroute. Les pauvres femmes! on ne leur en veut pas ; la contrariété ne vient jamais d'elles ; mais elles n'ont pas ce qu'il faut pour donner le génie de la surmonter.

Ce n'était donc pas à cause de madame Montbert que Tancrède était si affligé de la fatalité qui le poursuivait ; il ne l'aimait pas et ne pouvait la regretter ; mais une autre pensée, plus douce, plus profonde, plus chère, le préoccupait depuis quelque temps.

Cette charmante jeune femme qu'il avait retrouvée au bal chez madame Poirceau, cette séduisante Malvina, il l'avait

revue souvent dans le monde; il avait été reçu plus d'une fois chez elle, chez sa mère; et le souvenir de Malvina le charmait. Tancrède était en travail de lui plaire; et, par une singulière coïncidence, son aventure avec madame Montbert le dérangeait dans ses projets de séduction aupres de madame Thélissier; car enfin, s'il trouvait tant d'obstacles auprès de la première, qui paraissait avoir tant d'expérience pour les vaincre, combien n'en trouverait-il pas près de la seconde, jeune femme si candide, si bien élevée, si entourée, et qui devait avoir tant de ménagements à garder.

Ainsi, il arrive souvent qu'un événement sans importance nous rend malheureux, parce qu'il est un avertissement pour un autre qui nous intéresse davantage, et qui semble lui être étranger. Nos amis ne comprennent rien à notre tristesse; ils nous disent : En vérité, c'est un enfantillage que de s'affliger ainsi pour rien... Rien! c'est quelquefois tout notre avenir.

Tancrède était révolté contre son destin. C'est trop fort, se disait-il, c'est à en devenir fou, c'est à n'y pas tenir. Les maris me voient, les portiers m'admirent, les femmes ont peur de moi. Je suis un paria, un lépreux, un maudit, on m'a ensorcelé; mais qu'y faire? à qui me plaindre? Puis-je aller dire que rien ne me réussit, que partout on me repousse, parce que je suis trop beau? En vérité, je voudrais être affreux; oui, en vérité, ou... invisible. Oh! que ce serait charmant d'être invisible! de pénétrer partout sans être vu, d'aimer et de ne jamais compromettre celle qu'on aime, d'être près d'elle sans qu'on le sache, sans qu'elle sache elle-même... Oh! quel bonheur!... c'est le don que je choisirais.....

Et voilà cette grande colère qui s'évapore en rêverie.

Puis sa gaieté revient.

— Je veux aller à l'Opéra, dit Tancrède, exprès pour ne pas la regarder, cette stupide Virginie; nous verrons si son mari le remarquera.

Tancrède arrive à l'Opéra.

— Monsieur de Balzac n'est point ici ce soir, se dit-il; tant pis, cet homme et sa canne m'intéressent.

Tancrède s'assied à l'orchestre; il lève les yeux. M. de Balzac est en face de lui avec sa canne.

— Ah! voilà monsieur de Balzac! je ne l'ai pas vu entrer. C'est singulier.

Mademoiselle*** danse un pas avec M***. M. de Balzac se lève.

Tancrède, voyant bien que ces deux danseurs ne sont pas très-remarquables, se remet à regarder M. de Balzac.

M. de Balzac a disparu, et cependant personne n'est sorti de sa loge.

La porte n'a pas même été ouverte.

Mesdemoiselles Essler viennent danser ce joli pas fraternel, si élégant, si gracieux.

Tancrède les admire d'abord, puis, préoccupé de la fuite de M. de Balzac, il regarde de nouveau du côté de sa loge.

O surprise! M. de Balzac est assis à sa place... il est là avec sa canne, comme s'il y avait toujours été. Tancrède croit avoir le délire.

Mesdemoiselles Essler dansent, puis elles s'envolent, leur pas est fini.

O merveille! M. de Balzac n'est plus là.... s'est-il donc envolé avec elles?

Tancrède est de plus en plus intrigué.

D'abord il s'agite, il s'émeut, tout son être frissonne comme à l'approche d'un grand événement; ensuite il s'arme de résolution, il se pose en face de la loge où était naguère M. de Balzac, et là il reste immobile, en arrêt devant le mystère pour le forcer à se révéler. Il regarde, il épie, il observe, il fait passer toute la force de son âme en ses regards. Ah! quand un homme s'acharne de la sorte à un secret, il faut bien qu'il finisse par le posséder.

—Où est en ce moment monsieur de Balzac? il n'est point sorti de sa loge, il y est, je ne le vois pas. Qu'est-ce à dire? personne n'est sorti de cette loge, la porte est, tout le temps, restée fermée, et pourtant un homme en a disparu!... S'il est parti, par où est-il sorti? S'il est là, pourquoi ne le voit-on plus? Il est donc invisible... Invisible!...

Ce mot replongea Tancrède dans ses rêveries.

Que je voudrais être invisible!... Ah! si j'étais invisible!... Gigès avait un anneau qui le rendait invisible... *Robert-le-Diable* a aussi un rameau qui le rend invisible. Ah! si j'avais ce rameau!... Dans la fable, dans toutes les poésies, les anciens, les Arabes, ont imaginé des objets qui rendaient invisible...

Et Tancrède, en rêvant, regardait toujours. Au même instant, et subitement, M. de Balzac reparut — et la porte de la loge ne s'était point ouverte!!! Il était certain que M. de Balzac n'avait pu quitter la loge.

Et M. de Balzac tenait en main sa grosse canne.

Tancrède le voit, et voit cette canne...

— Cette canne! pense-t-il. Si cette canne était comme l'anneau de Gigès, comme le rameau de Robert-le-Diable! si cette canne avait le don de rendre invisible!... C'est cela... oui, c'est cela... s'écrie alors Tancrède, hors de lui; et il sort de la salle en répétant comme un fou :

— Je le sais, je le sais; je le disais bien, qu'il y avait un mystère; je le connais, je n'en doute plus...

Il arrive dans le foyer où M. de Balzac se promenait avec M***.

Tancrède l'accoste hardiment. — Qu'importe ce qu'il va dire de moi! il me prendra pour un original, et il m'observera comme tel; les gens d'esprit sont accoutumés aux choses bizarres, il me comprendra.

— Pardon, Monsieur, dit Tancrède en s'efforçant de vaincre son embarras, son émotion, vous pouvez me rendre un important service.

— Moi? Monsieur; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répond M. de Balzac; en quoi puis-je vous obliger?

— En voulant bien me prêter votre canne pendant quelques minutes.

A ces mots, M. de Balzac se trouble...

— Ma canne? Monsieur; et pourquoi?...

— C'est un pari que j'ai fait avec quelques amis... Je vous

la demande pour cinq minutes seulement.... croyez que....

— Cela m'est impossible, Monsieur, reprend M. de Balzac sèchement. Cela m'est impossible; j'en suis fâché... Monsieur.

A ces mots M. de Balzac s'éloigne; et s'adressant à la personne à laquelle il donnait le bras :

— Que me veut ce fou? dit-il, comprends-tu rien à cela?

— *Ce monsieur est bu*, répond l'ami de M. de Balzac, en contrefaisant Arnal dans je ne sais plus quelle pièce.

M. de Balzac sourit, mais il est inquiet.

Quelle idée peut avoir ce jeune homme? pense-t-il.

Cependant l'intrépide Tancrède ne désespère pas encore de réussir; il revient à la charge, et s'approchant du célèbre écrivain, il dit tout bas d'un ton d'oracle :

— Ce refus est un aveu, Monsieur; j'ai votre secret; mais croyez que je saurai le respecter.

M. de Balzac paraît de plus en plus troublé.

— Rassurez-vous, Monsieur, continue Tancrède, je n'abuserai point d'une découverte due au hasard... Je comprends parfaitement que vous ne puissiez consentir à vous séparer d'une canne si précieuse, surtout en faveur d'un inconnu; je sais combien j'ai été indiscret de vous l'avoir demandée, et je vous prie de recevoir mes excuses.

— Sans doute, Monsieur, répond alors M. de Balzac évidemment fort agité, cette demande m'a paru singulière; mais, si je savais le motif qui vous a fait me l'adresser, je pourrais...

— Je ne puis m'expliquer ici, devant tout le monde, si vous voulez m'accorder un moment...

— Demain, oui, demain, interrompit M. de Balzac, venez chez moi à midi, nous causerons de cela.

Tancrède s'inclina gracieusement et s'éloigna.

— Connais-tu ce jeune homme? dit aussitôt M. de Balzac à son ami.

— Non, je ne sais pas son nom; mais je le vois souvent à l'Opéra, aux Italiens; c'est quelque agréable de province.

— Il est beau, mais je le crois fou; qu'est-ce qu'il me veut?

— Rien, reprend l'ami; c'est un prétexte pour voir de plus près un grand homme. Il est bien aise de pouvoir dire en retournant dans sa petite ville : « J'ai vu Balzac, j'ai vu Lamartine, j'ai vu Berryer. Je te le dis, c'est quelque niais de province qui t'admire.

— Merci, reprit en riant M. de Balzac, et il s'éloigna, non sans inquiétude, car la pénétration du jeune inconnu le tourmentait.

X.

MERVEILLE.

Eh bien! oui, cela était ainsi; cette affreuse canne était semblable à l'anneau de Gigès, au rameau d'or de Robert-le-Diable : elle rendait invisible.

Cela ne se peut pas, dira-t-on.

Et n'a-t-on pas dit cela de toute chose?

Toute invention n'a-t-elle pas été niée à sa naissance? tout problème fraîchement résolu n'est-il pas mensonge jusqu'au jour où il passe à l'état de vulgarité?

L'industrie, de nos jours, enfante des merveilles, fait des miracles! Relisez, je vous prie, les *Mille et une Nuits*, et vous verrez que les chimères les plus flatteuses, les prodiges jadis inventés pour séduire l'imagination, sont réalisés, popularisés de nos jours, sans que même on conçoive l'idée qu'ils aient été rêvés comme impossibles. Ainsi, par exemple, dans l'histoire du prince Ahmed et de la fée Paribanou, il est dit que :

Le prince Houssain, frère du prince Ahmed, possédait un tapis sur lequel il suffisait de s'asseoir pour être transporté, presque dans le même moment, où l'on souhaitait d'aller, sans que l'on fût arrêté par aucun obstacle, et qu'il avait payé ce tapis quarante bourses.

On fit dans le temps beaucoup de bruit de cette merveille. Eh bien ! aujourd'hui, nous avons mieux que cela, oui, mieux : les chemins de fer ! — Ils sont cent fois préférables à ce tapis, par eux d'abord on va plus vite, on va plusieurs, et assurément à bien meilleur marché.

Il est dit encore :

Que le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, avait acheté trente bourses un petit tuyau d'ivoire avec lequel il voyait tout ce qui ce passait chez les gens les plus éloignés.

Eh bien ! ce tuyau dont on faisait grand étalage n'était autre chose qu'une lunette d'approche, merveille à laquelle nous faisons, nous autres, fort peu d'attention ; et pourtant quoi de plus admirable que d'être là, tranquillement assis à sa fenêtre, et de voir tout là-bas, là-bas, des vaisseaux qui arrivent, des hommes qui se battent, et d'assister ainsi à toutes sortes de dangers qui ne peuvent nous atteindre ? mais qui donc a jamais pensé à admirer une lunette d'approche ?

Enfin, on raconte :

Que le prince Ali, frère du prince Houssain, avait, de son côté, fait emplette, dans le bezestein de Samarcande, d'une pomme artificielle qu'il paya trente-cinq bourses. Cette pomme avait la vertu de guérir toute espèce de maladies, et cela par le moyen du monde le plus facile, *puisque c'était simplement en la faisant flairer à la personne.*

Eh bien ! je vous le demande, l'homœopathie n'en fait-elle pas bien d'autres ?

Au lieu d'une pomme, c'est un petit flacon ; vous le respirez, et vous voilà guéri.

Vous allez mourir... un peu de poudre sur la langue ; et vous voilà sauvé... Avouons qu'il n'y a rien de plus vulgaire que les prodiges.

Dans les *Mille et une Muits*, il est bien encore question d'un petit pavillon économique, qui, déployé d'une certaine manière, abritait une armée de deux cent mille hommes. Je ne sache pas qu'on ait imaginé encore rien de semblable ; peut-être n'en a-t-on pas besoin. Bonaparte, lui, logeait chaque

soir en idée ses soldats dans les villes qu'il comptait prendre dans la journée; nous, nous les logeons chez nous pour l'instant; mais si nous faisions la guerre, je gage que nous remplacerions avec avantage le parasol de la fée Paribanou, et que, ce qui fut la merveille d'un conte arabe, ne sera pour nous qu'un procédé économique fort ingénieux.

Tout cela vous explique comment un rival de *Verdier*, dont nous ne vous donnerons pas l'adresse, par des raisons qui nous sont particulières, a trouvé le moyen de faire une canne merveilleuse, qui a la propriété de rendre invisible celui qui la porte. Invisible, invisible seulement; non pas insensible, non pas impalpable : j'en conviens, l'invention n'est pas encore perfectionnée. Il faut même, pour que la canne ait toute sa puissance, qu'on la tienne de la main gauche. Dans la main droite, elle n'a aucune vertu; on vous voit, on la voit, elle est fort laide, et voilà tout. Mais sitôt que votre main gauche s'en empare, vous disparaissez aux yeux des humains; on vous cherche.... vainement.... vous êtes là et vous n'êtes plus là.... c'est admirable....

Dans un an, tout le monde aura de ces cannes-là : cela deviendra commun et inutile; car, si tout le monde est invisible, à quoi servira-t-il de l'être soi-même? à quoi bon se cacher pour observer des êtres qu'on ne verra pas. Cela serait une nuit universelle, sans intérêt. Heureusement, le procédé est jusqu'à présent inconnu. M. de Balzac est le seul qui en ait usé, peut-être même abusé; car, nous le disons à regret, peut-être a-t-il manqué de délicatesse en dévoilant ainsi dans ses ouvrages les secrets qu'il avait surpris à l'aide de son invisibilité. N'importe, voilà maintenant son talent expliqué; nous savons comment il a fait pour lire dans l'âme de ses héros : de *la femme de trente ans*, d'*Eugénie Grandet*, de *Louis Lambert*, de *Madame Jules*, de *Madame de Beauséant*, du *Père Goriot*, et dans tant d'autres âmes dont il a raconté les souffrances avec une vérité si palpitante.

On se disait : comment se fait-il que M. de Balzac, qui n'est point avare, connaisse si bien tous les sentiments, toutes

les tortures, les jouissances de l'avare? Comment M. de Balzac, qui n'a jamais été couturière, sait-il si bien toutes les pensées, les petites ambitions, les chimères intimes d'une jeune ouvrière de la rue Mouffetard? Comment peut-il si fidèlement représenter ses héros, non-seulement dans leurs rapports avec les autres, mais dans les détails les plus intimes de la solitude? Qu'il sache les sentiments, soit : l'art peut les rêver et rencontrer juste; mais qu'il connaisse si parfaitement les habitudes, les routines, et jusqu'aux plus secrètes minuties d'un caractère, les manies d'un vice, les nuances imperceptibles d'une passion, les familiarités du génie... cela est surprenant. La vie privée, voilà ce qu'il dépeint avec tant de puissance; et comment est-il parvenu à tout dire, à tout savoir, à tout montrer à l'œil étonné du lecteur? c'est au moyen de cette canne monstrueuse.

M. de Balzac, comme les princes populaires qui se déguisent pour visiter la cabane du pauvre, et les palais du riche qu'ils veulent éprouver, M. de Balzac se cache pour observer; il regarde, il regarde des gens qui se croient seuls, qui pensent comme jamais on ne les a vus penser; il observe des génies qu'il surprend au saut du lit, des sentiments en robe de chambre, des vanités en bonnet de nuit, des passions en pantoufles, des fureurs en casquettes, des désespoirs en camisoles, et puis il vous met tout cela dans un livre !... et le livre court la France; on le traduit en Allemagne, on le contrefait en Belgique, et M. de Balzac passe pour un homme de génie! O charlatanisme ! c'est la canne qu'il faut admirer, et non l'homme qui la possède; il n'a tout au plus qu'un mérite :

La manière de s'en servir :

Or, il arriva cela. Tancrède alla voir M. de Balzac, et lui conta comment il avait découvert la vertu singulière de sa canne.

— J'étais si préoccupé, lui dit-il, du besoin d'être invisible, qu'il n'est pas étonnant que j'aie deviné une merveille que je rêvais.

— Vous ? s'écria M. de Balzac, il me semble que vous avez moins intérêt qu'un autre à n'être pas vu.

Tancrède alors raconta naïvement tous les échecs que sa trop grande beauté lui avait valus depuis son séjour à Paris.

M. de Balzac l'écouta avec curiosité. Cette situation nouvelle lui plut à observer ; il chercha à se lier plus intimement avec un jeune homme qu'il trouvait distingué, spirituel, et qui d'ailleurs possédait son secret : grâce à sa canne M. de Balzac sait bien vite à quoi s'en tenir sur le caractère de ses amis. Tancrède, de son côté, ne négligea rien pour capter la confiance de l'illustre écrivain. Il se rapprocha de lui, loua un appartement dans son voisinage, et enfin trouva le moyen de lui rendre un de ces services qui fondent une amitié pour la vie.

Nous ne dirons point quel fut ce service — dont le sexe mérite des égards — les personnes qu'il pourrait compromettre nous sauront gré de cette discrétion.

Il suffit de savoir que Tancrède fit preuve en cette occasion de tant de délicatesse, de présence d'esprit, de réserve, que M. de Balzac consentit à lui prêter, pendant quelques jours, sa canne précieuse, sans crainte qu'il voulût jamais abuser de la puissance qu'elle lui donnait.

Tancrède était ravi, transporté, au comble de sa joie, il possédait enfin ce qu'il avait tant désiré ; mais il lui arriva ce qui arrive quelquefois aux gens qui voient soudain leurs vœux les plus extraordinaires accomplis ; ils se trouvent déroutés, ce bonheur inattendu les dérange ; ils n'y comptaient pas, ils s'amusaient à rêver une chose, parce qu'ils la croyaient impossible ; et puis, lorsqu'ils l'obtiennent, ils ne savent plus qu'en faire. O humanité !

Tancrède était toujours charmé de pouvoir être invisible à volonté, mais il se demandait à quoi cette puissance lui servirait? — Comment, par exemple, se disait-il, à moins d'aller dévaliser les maisons, ce don me mènera-t-il à faire fortune?

Une circonstance vint heureusement répondre à cette question.

XI

UN BEAU HASARD.

Sur ces entrefaites, Tancrède reçut une lettre de sa mère — qui d'abord lui demandait pardon de l'avoir fait si beau — et qui ensuite le recommandait, en dernière espérance, à M***, ministre de ***, auprès duquel elle avait un protecteur tout puissant.

Tancrède alla se faire protéger chez le protecteur, qui le protégea, et qui ne fit en cela rien d'extraordinaire, car il avait un bureau de bienveillance établi chez lui, certains jours, à de certaines heures : il protégeait régulièrement une douzaine d'intrigants tous les jeudis dans la matinée.

Tancrède, ainsi recommandé, s'en alla chez le ministre, dont il avait reçu une lettre d'audience. M. le ministre, qui avait été taquiné, tourmenté, épluché la veille par un député de l'opposition — cela s'appelle, je crois, interpellé — M. le ministre était de fort mauvaise humeur; d'ailleurs il fallait qu'il parût indigné dans sa réponse à la chambre, et il se maintenait en courroux pour se préparer à un discours violent; il traitait son éloquence comme un cheval de course qu'on *entraîne* avant le combat. M. le ministre bousculait tout le monde — terme de bureaux — il bouscula Tancrède, il ne l'écouta point, lui répondit mal; enfin, il abusa de sa position pour le blesser sans qu'il eût le droit de se plaindre.

Tancrède se révolta.

— Ah! monsieur le ministre, pensa-t-il, vous me traitez ainsi parce que je suis un jeune homme inconnu dont vous n'avez rien à craindre; ah! vous m'écrasez de votre puissance, parce que vous me croyez sans crédit. Eh bien! moi aussi, j'ai une puissance; et puisque vous abusez de la vôtre, j'userai de la mienne, et nous verrons.

Tancrède traversa les salons, descendit l'escalier du ministre sans avoir encore de projets arrêtés.

Il rejoignit à la porte de l'hôtel le cabriolet qui l'avait amené, prit la canne qu'il avait laissée dans son manteau, congédia le cocher de cabriolet, et, bravant le suisse implacable, rentra invisible dans la vaste cour de l'hôtel.

Il se promena quelque temps invisible fort en colère.

Comme il marchait, la voiture de M. le ministre vint s'arrêter devant le perron. Un valet de pied bizarre, vêtu d'une livrée non-seulement de fantaisie, mais je dirais même fantastique, vint ouvrir la portière.

M. le ministre descendait lentement l'escalier, suivi d'un autre personnage qui lui parlait avec chaleur, et le domestique tenait toujours la portière de la voiture, dont le marchepied était baissé.

Tancrède, comme un écolier, s'approche; puis une idée folle s'empare de lui.

Voyant ce carrosse béant depuis un quart d'heure, il veut s'y asseoir et s'y reposer. Soudain il s'élance invisible sur le marche-pied, et va se placer au fond de la voiture.

Le mouvement qu'il imprime à la voiture fait avancer les chevaux, le cocher les retient facilement; mais le bruit a réveillé M. le ministre de sa conversation. Il se rappelle qu'il est en retard, il se hâte et grimpe dans sa voiture. Tancrède veut sortir, et se lève aussitôt; mais le ministre, qui vient de s'asseoir, se penche en dehors de la portière, il ferme l'entrée de toute sa capacité. Tancrède espère encore s'échapper, mais M. le ministre étend ses jambes officiellement, donne ses ordres, la portière de la voiture se referme, et voilà les chevaux partis.

M. le ministre s'établit dans son carrosse, il s'étale, il se carre et prend autant de place qu'il en peut prendre. Tancrède, au contraire, se presse, se blottit, se cache comme s'il n'était pas invisible. Il se sent indiscret, et il n'en veut plus tant au ministre. Les torts que nous nous trouvons avoir envers une personne qui nous a offensés calment tout à coup nos

ressentiments, surtout lorsqu'ils sont involontaires, que nous ne les avons pas choisis. Un caractère noble n'imagine qu'une noble vengeance; il ne rêve que des cruautés dignes de lui. Les torts de hasard, les mauvais procédés de circonstance qu'il a envers son ennemi lui semblent au-dessous de sa haine, il en est honteux. Dans la loyauté de sa raison, il reconnaît que son ennemi n'a pas agi si mal que lui, et comme il est désenchanté de sa propre haine, il pardonne par humilité. Tancrède se reprochait sa conduite; le ministre avait simplement manqué d'égards en l'accueillant légèrement; mais lui manquait de délicatesse en le suivant à son insu comme un espion.

Tancrède se livrait à ces réflexions, lorsque tout à coup le ministre s'écria :

— Messieurs...

Tancrède ne put s'empêcher de sourire, il se pinçait les lèvres, il faisait des grimaces pour garder son sérieux, sans penser qu'on ne pouvait le voir ; mais on a de la peine à s'accoutumer à être invisible.

— Messieurs, continua le ministre, le ministère n'est pas embarrassé de répondre aux attaques de ses ennemis...

Ici l'orateur s'arrêta; puis il reprit :

— Nous sommes en mesure, Messieurs, de prouver à nos adversaires...

L'orateur s'arrêta de nouveau... Il reprit :

— Ce n'est pas la première fois, Messieurs, que l'opposition nous...

Il s'arrêta encore...

— Bon, dit-il, je trouverai tout cela là-bas.

M. le ministre avait raison, il ne retrouvait toutes ses idées qu'à la tribune, ce qui était fâcheux. Cela faisait dire qu'elles y restaient.

— Il paraît que nous allons à la Chambre, pensa Tancrède; je n'y suis pas encore allé, tant mieux !

M. le ministre se remit à chuchoter entre ses dents.

— Le voilà maintenant qui se parle à lui-même, se dit Tancrède.

Mais le ministre élevant la voix...

— Sire... cela ne se peut pas. J'ai déjà eu l'honneur de le dire au roi, cela fera crier... on dira encore que...

En ce moment la voiture s'arrêta, non pas à la Chambre des Députés, comme le pensait Tancrède, mais aux Tuileries.

Le ministre descendit de voiture, Tancrède le suivit aussitôt. Par bonheur, le valet de pied était un lourdaud qui lui laissa le temps de descendre avant qu'il eût pensé à relever le marchepied.

Entraîné par le hasard et la curiosité, Tancrède s'attacha aux pas du ministre; il n'avait jamais visité les Tuileries: tout cela l'amusait. Il franchit le grand escalier dont la magnificence l'éblouit, traverse la salle des Gardes, et pénètre, toujours à la suite de M. le ministre, dans un grave salon tendu en bleu, au milieu duquel est une grande table recouverte d'un tapis de velours bleu,— chambre historique, autrefois le salon de l'Empereur, aujourd'hui le laboratoire diplomatique, qu'on appelle à Paris la *boutique ministérielle*, qu'on nomme en Europe le cabinet des Tuileries.

Plusieurs hommes étaient déjà réunis dans ce salon. Le ministre, que Tancrède escortait comme un recors invisible, était évidemment en retard; chez lui c'était un système. Si l'exactitude est la politesse des rois, l'inexactitude est, au contraire, l'habileté des ministres, de ceux du moins qui sont influents. D'abord elle ajoute à leur importance; ensuite un homme ingénieux, qui a les idées, ne risque rien de laisser les autres épuiser les mots, discuter longtemps, retourner, embrouiller les questions que lui seul sait pouvoir résoudre. C'est un avantage que d'arriver sain et frais d'esprit au milieu de gens fatigués, dégoûtés de leurs opinions par toutes les objections qu'elles ont essuyées; c'est un beau rôle à jouer; il semble toujours qu'on rallie les camps divers; on est toujours l'épée qui fait pencher la balance. C'est très-adroit, mais pour cela il faut être homme d'importance; car il est force gens que l'on n'attendrait pas, des malheureux que l'on n'attend jamais, que l'on n'a jamais attendus pour rien; oh!

ceux-là, nous leur conseillons d'être exacts, d'arriver même un peu avant l'heure, s'ils veulent obtenir en leur vie une part de quoi que ce soit, et être entrés pour quelque chose dans une décision quelconque.

Le ministre de Tancrède fut donc accueilli comme un homme qu'on attendait, et dont on attendait une idée.

Un personnage, qui paraissait avoir une sorte de prépondérance sur les autres, vint à lui en lui tendant cordialement la main.

— Mais, pensa Tancrède, j'ai vu cette figure-là quelque part, cet homme ne m'est pas inconnu...

— Le roi sait-il? dit un des ministres...

— Que je suis fou! pensa aussitôt Tancrède, c'est le roi; comment n'ai-je pas deviné cela tout de suite? je devais pourtant bien m'attendre à trouver le roi ici.

Le roi, peu d'instants après, s'assit devant la table, et les ministres prirent chacun leur place au conseil.

Tancrède était singulièrement embarrassé, combattu entre la curiosité d'écouter tout ce qu'on allait dire et la honte de commettre un espionnage indigne de lui.

Enfin, il capitula avec sa conscience.

— L'espionnage, se dit-il, consiste à répéter, et non pas à savoir.

Et il se disposa à écouter.

Par malheur, en se promenant dans l'hôtel du ministère, il avait eu froid. Ce froid avait réveillé un gros rhume qu'il combattait depuis huit jours, et qui semblait l'avoir oublié un moment. C'était un de ces beaux rhumes qui font scandale au spectacle et à l'Académie, une de ces toux opiniâtres qu'on appelle quintes pendant toute la première jeunesse, mais qui, vers la fin de la vie, sont respectées sous le nom plus imposant de catarrhes.

Tancrède lutta d'abord avec la quinte ennemie; il étouffait et suffoquait, bientôt le combat devint impossible, il toussa, il toussa hardiment, et se livra à toute la frénésie de son rhume.

Le roi était occupé à lire, il parcourait un travail qu'un des ministres venait de lui remettre ; il ne leva pas les yeux, mais il entendit cette toux effroyable et il ne douta pas qu'elle n'appartînt à un de ses ministres. Jugeant un homme de guerre, épuisé par de nombreuses campagnes, plus capable d'en être le propriétaire que les autres ministres plus jeunes que lui, il s'adressa au ministre de la guerre, et lui dit avec bonté :

— Vous êtes bien enrhumé, monsieur le maréchal?

Le maréchal n'était pas enrhumé; mais, trop bien élevé pour contrarier son souverain et pour détourner une marque d'intérêt qui pouvait faire envie à d'autres, il répondit en s'inclinant respectueusement :

— Oui, sire, oh ! très-enrhumé ; l'autre jour à la revue...

Et il se mit à tousser avec enthousiasme.

Tancrède était sauvé.

Une flatterie avait rendu probable ce rhume fantastique, dont le roi aurait pu s'étonner.

Il toussa de concert avec le maréchal, qui bientôt finit par le surpasser. La toux de celui-ci, d'abord flatteuse, était devenue sincère. Ce genre de ruse est facile à cet âge ; il s'en acquittait même si bien que Tancrède fut tenté de lui dire :

— Merci, brave homme, assez, on n'a plus besoin de vous.

En cet instant un huissier entra ; il remit au ministre des affaires étrangères un paquet qui contenait des dépêches.

— Un courrier de Londres, dit le roi.

Il rompit le cachet.

LE MINISTÈRE EST CHANGÉ.

Lord *** a donné sa démission.

Cette nouvelle fit sensation dans le conseil. On s'agita, on s'alarma. Le roi prit la parole ; la discussion s'engagea vivement et devint des plus intéressantes... si intéressante enfin, qu'il nous est défendu de la rapporter.

— Voilà qui va faire baisser les fonds, dit un des ministres bas à un de ses collègues pendant que les autres discouraient.

Ce fut ce que Tancrède comprit le mieux de toute la discussion.

— Si je profitais de cette circonstance? pensait-il.

Alors il n'écouta plus rien de ce que l'on disait; il se perdit dans ses combinaisons, médita vingt projets, rejeta les uns, pesa les autres, et finit par se décider à courir chez M. Nantua pour lui faire part de la nouvelle dont un hasard l'avait instruit.

Un huissier rentra sous je ne sais quel prétexte.

Dès que la porte fut ouverte, Tancrède s'échappa.

Il arriva bientôt chez M. Nantua. C'était précisément son jour d'audience, car le moindre millionnaire a ses jours de réceptions matinales.

M. Nantua, se rappelant la manière dont il avait trompé Tancrède dans ses espérances, le reçut d'abord avec embarras, mais Tancrède le mit bien vite à son aise.

— Monsieur, dit-il, je viens vous faire part d'une chose très-importante, et vous pouvez, de votre côté, me rendre un grand service. Une circonstance, que des raisons de délicatesse ne peuvent me permettre de vous expliquer, me rend, avant tout le monde, possesseur d'une nouvelle qui doit avoir la plus grande influence sur les fonds; je suis venu vous en instruire en toute hâte, en ne demandant, pour prix de ma bonne volonté, qu'un modeste intérêt dans vos opérations.

— Mais, mon cher enfant, dit le banquier en souriant, je ne vous comprends pas, car enfin...

— Et voilà bien le malheur! s'écria Tancrède; ah! monsieur, si je pouvais m'expliquer clairement, si je pouvais vous dire la vérité, comme vous verriez qu'il n'y a pas de doute, je vous tiendrais un autre langage, je vous dicterais de plus sévères conditions; mais j'ai besoin, avant tout, de vous inspirer de la confiance; et comme rien n'est plus extraordinaire que la situation où je me trouve, je ne suis préoccupé que d'une idée; c'est de ne point passer à vos yeux pour un fou, et cependant il y a de quoi perdre la tête. Tenir entre ses mains sa fortune, et ne pouvoir la faire! et cela parce qu'on est inconnu. Croyez, Monsieur, que si j'avais le moindre crédit, je ne viendrais pas vous tourmenter, j'aurais bien su faire mon affaire à moi tout seul, je vous en réponds.

— Vous oubliez, mon cher, reprit M. Nantua avec malice, que votre intention était de me rendre service.

Tancrède se mit à rire à son tour.

— Sans doute, je voudrais aussi vous rendre service, reprit-il, je voudrais surtout pouvoir vous parler franchement ; mais vous connaissez trop le monde pour ne pas comprendre qu'il est vingt circonstances, dans la vie aventureuse d'un jeune homme, qui peuvent le mettre en possession d'un secret, honnêtement, légalement même, sans qu'il puisse cependant expliquer comment il en a eu connaissance ; mais tenez, je m'engage, si je vous trompe... Oui, je signe à l'instant même une obligation de cinquante mille francs, avec laquelle vous pourrez me faire jeter en prison pendant une année, si la nouvelle que je vais vous apprendre n'est pas exacte.

— Eh bien ! dit M. Nantua, j'ai confiance en vous ; mais ayez aussi confiance en moi : dites moi votre nouvelle, et si je juge...

— Au fait, dit Tancrède, je vous la dirai toujours ; seul, je je n'en puis rien faire, et j'aime autant que vous en profitiez.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le ministère anglais est changé, lord *** a donné sa démission.

Cette nouvelle produisit sur le banquier encore plus d'effet qu'elle n'en avait produit sur le conseil des ministres.

— Mais, êtes-vous bien sûr ?... dit-il.

— J'en suis aussi certain qu'il est possible de l'être, et je donnerais en ce moment tout l'argent que je voudrais gagner pour pouvoir vous inspirer ma conviction, et vous raconter les étranges événements qui me l'ont donnée. Je le sais, vous dis-je, je le sais positivement.

— Comment le télégraphe n'a-t-il pas déjà... Ah ! le brouillard est tel depuis trois jours, que cela se comprend... Allons, mais vous me donnez votre parole d'honneur...

— Ma parole d'honneur, dit Tancrède avec l'accent de la loyauté.

— Eh bien ! au revoir, mon associé, revenez demain matin.

Tancrède s'éloigna fort agité.

En le voyant partir,

— C'est quelque histoire de femme, pensa M. Nantua; ce beau garçon était sans doute caché dans quelque boudoir lorsque le ministre a lu ses dépêches. Il doit être discret, c'est cela.

La nouvelle était vraie, comme nous le savons. La baisse des fonds fut plus forte qu'on ne l'avait imaginé, et M. Nantua gagna une somme plus considérable qu'il ne l'osait espérer.

Tancrède eut sa part dans ses bénéfices, et cette fortune imprévue suffit à son ambition du moment.

Tancrède s'était dit :

— Je ne puis vivre sans argent.

Et il s'était mis en peine de trouver de l'argent.

Maintenant il se dit :

— Je ne puis vivre sans amour.

Et il se mit en peine de trouver de l'amour. C'était plus facile, dira-t-on; je ne le crois pas, moi. Les pauvres de cœur sont les plus nombreux à Paris; et comme il n'y a pas d'hospice pour ceux-là, on risque de les rencontrer partout, et ce sont ceux qui vous attaquent et vous dévalisent.

XII

LA CANNE EST EN DANGER.

Rien n'est si dangereux qu'un premier succès. Tout bonheur est un piége que nous tend le destin. D'ailleurs, il résulte toujours de la grande application d'esprit qu'exige la réussite d'une entreprise audacieuse, il résulte toujours une fatigue de la pensée, une détente de toutes les facultés, une courbature de nos sens, une négligence, suite de l'enivrement même du triomphe, qui nous amène à compromettre le succès que la veille nous avons acheté par tant d'efforts. En bataille, en amour, en toute chose, le lendemain est un grand jour; LE LENDEMAIN!

Et pourtant c'est ce jour-là qu'on dédaigne; et c'est ce jour-là qu'on s'endort. O danger! ô folie!... Lendemain, jour terrible, décisif et solennel, l'avenir dépend de toi, tu le fais, il t'appartient. En gloire, qu'est-ce qu'une bataille gagnée, sans le lendemain qui la consacre? — En amour, qu'est-ce qu'un jour de bonheur, sans le lendemain qui le purifie? Le lendemain, c'est la sagesse dans la gloire, c'est la conscience dans l'amour. C'est du lendemain que l'histoire attend ses jugements; c'est du lendemain que le cœur date ses souvenirs.

Et ce proverbe qui dit : « Il n'est pas de fête sans lendemain, » ne veut pas dire qu'il faille s'amuser deux jours de suite; il signifie que c'est le lendemain seulement que nous saurons si nous avons eu raison de nous réjouir de la veille.

O sagesse des nations!

Tancrède devait à sa canne un grand succès qui l'étourdit, cela était tout simple.

Lui, quelques jours auparavant, sans ressource, repoussé de toutes les maisons où d'abord on l'avait accueilli avec bienveillance, tourmenté de l'idée de ne pouvoir restituer à sa mère ces pauvres mille écus si chèrement obtenus, lui malheureux, découragé, sans argent, sans amis, se trouvait tout à coup en possession d'une somme fort considérable, et, ce qui était mieux encore, en relation d'affaires avec un des banquiers les plus considérés de Paris.

Son extrême beauté n'était plus un obstacle alors à ses rapports avec M. Nantua; il ne s'agissait plus de faire partie de sa maison et d'être commis dans ses bureaux; mademoiselle Nantua n'avait aucune chance de le voir. Tancrède pouvait donc rencontrer M. Nantua à la Bourse, à l'Opéra, et faire de grandes affaires avec lui, sans aucun danger pour l'imagination romanesque de sa jeune fille.

D'ailleurs, le père prudent avait moins de scrupules depuis que M. Dorimont servait si bien ses intérêts. Tancrède était donc dans une bonne veine, et il éprouvait cette grande joie d'une âme soulagée, cet allégement d'un esprit délivré, ce

bonheur apprécié qui est fatal; car le sort est généreux en cela qu'il nous laisse le bonheur tant que nous ne le sentons pas, et puis si quelque imprudent ose dire : Que je suis heureux! alors le destin se révolte, le monde crie au scandale, et quelque bonne catastrophe vient aussitôt rétablir l'équilibre dans le cœur, c'est-à-dire les regrets, la crainte et l'ennui; et le front qui s'élevait s'abaisse, et la voix qui chantait s'éteint, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Tancrède était fatalement heureux; il venait d'écrire à sa mère le changement de sa position, qu'il avait expliqué par un mensonge; il lui renvoyait aussi, avec une généreuse usure, la somme qu'elle lui avait donnée en partant. Cette longue lettre, écrite avec plaisir, avait renouvelé sa joie. Il ne pouvait tenir en place, il se promenait dans sa chambre, il se parlait, se racontait à lui-même ses projets; enfin, pour employer son agitation, il prit sa canne et son chapeau, et s'en alla faire des visites. Sa canne et son chapeau! remarquez bien cela, ces mots toujours insignifiants sont d'une grande importance dans cette occasion, et Tancrède n'y attacha point assez d'importance. Il prit sa canne et son chapeau, comme un autre aurait pris sa canne et son chapeau. Malheureux le trésor qui tombe aux mains d'un si jeune homme! les trésors ne sont pas faits pour la jeunesse : à vingt ans on ne sait ni être riche ni être aimé.

Tancrède s'en allait donc comme un étourdi, joyeux et léger, très-étonné qu'on ne lui fît pas compliment d'un bonheur dont il n'avait fait part à personne.

Les vives émotions ont un instinct qui nous servirait de thermomètre pour juger les gens qui nous aiment si nous le consultions plus souvent. Il est des amis que nous allons voir tout de suite quand il nous arrive quelque chose d'heureux; notre bonheur n'est complet que lorsqu'ils le connaissent, nous courons chez eux bien vite pour leur en parler, et s'ils sont sortis nous disons notre bonheur à leur portier pour qu'il les en instruise à leur retour.

Ceux-là sont les vrais amis. — Il en est d'autres auxquels

nous pensons avec crainte, nous disant : Comment vont-ils prendre cela? Ce sont les faux amis. — Il en est d'autres auxquels nous ne pensons pas du tout. Ce sont quelquefois les meilleurs, mais c'est que nous ne les aimons pas; et comme ce n'est pas de notre faute, il n'en faut point parler.

Le fait est que l'instinct du cœur le guide vers ceux qui doivent le comprendre, les jours où il a besoin d'être compris, comme la science du plaisir guide le Parisien vers le théâtre Italien quand il désire entendre de la musique; vers le Vaudeville quand il veut se divertir, ou vers le Rocher de Cancale quand il prétend dîner.

Ainsi, une vague pensée disait à Tancrède que la personne qui se réjouirait le plus de sa joie, après sa mère, était la gentille madame Thélissier; il sentait bien qu'il ne lui était pas indifférent; il lisait déjà dans ses yeux un trouble dont elle était bien loin de deviner la cause. — Malvina ne s'était jamais rendu compte de ses impressions; son âme était encore dans l'âge d'or des sentiments; ceux qu'elle éprouvait n'étaient pas encore nommés. Son cœur avait toujours été si occupé, si *affairé*, qu'il n'avait jamais eu le temps d'analyser, de baptiser ses impressions. Sa mère, toujours souffrante, avait accaparé toutes ses pensées jusqu'à l'âge de seize ans qu'on l'avait mariée; puis les enfants étaient venus si vite, si nombreux, qu'elle n'avait pas eu le temps de s'apercevoir qu'elle n'aimait pas du tout son mari. Elle l'aimait sans doute, parce qu'il était bon et qu'il l'aidait à soigner sa mère, mais elle n'éprouvait point d'amour; et puis l'amour, elle n'y avait jamais songé. Elle ne pensait pas — elle vivait; son cœur était très-sensible, mais son imagination était endormie. Elle aimait ses enfants, parce qu'elle était leur mère; mais elle ne s'était jamais dit : L'amour maternel est la passion de ma vie. De même, lorsqu'elle donnait à sa mère des soins si éclairés, si touchants, elle ne se disait point : La piété filiale occupe tous mes jours. Elle ne faisait état de rien. Quand sa mère avait ses accès de goutte, elle passait la nuit auprès d'elle; quand

sa mère se portait bien, elle passait la nuit au bal, à s'amuser comme une jeune fille. Trop naïve, trop naturelle pour n'être pas coquette, elle cherchait à plaire, mais malgré elle; elle aimait les chapeaux, les robes, les fleurs, les rubans, sans prétendre être une femme à la mode. Elle s'occupait de sa maison sans se croire une bonne ménagère; elle remplissait tous ses devoirs sans savoir que c'était cela qu'on appelait les devoirs; elle avait accepté tous les rôles que lui avait offerts la vie, sans savoir à quel emploi ils appartenaient, avec innocence et bonne foi; mais tout faisait craindre aussi qu'elle n'en acceptât de plus périlleux avec la même innocence et la même bonne foi. C'était enfin ce que les femmes froides et romanesques appellent, avec dédain, une bonne petite femme. Malheureusement ces bonnes petites femmes ont plus d'âme que les grandes femmes langoureuses, et Malvina était d'autant plus sensible, qu'elle n'était point romanesque. Elle ne croyait pas à tous les grands événements qu'on raconte dans les livres; elle pensait qu'ils avaient dû se passer dans les temps fabuleux de l'histoire, n'imaginant pas que, dans la rue Saint-Honoré ou dans la rue de Gaillon, il pût rien arriver d'extraordinaire à une femme qui habitait chez son mari avec ses enfants. D'ailleurs elle lisait fort peu, quelques pages le soir pour s'endormir, comme elle le disait elle-même; et ce qu'on lit dans ce but est rarement fait pour exalter les pensées et troubler l'imagination.

Elle n'était donc gardée par rien, ni par des rêveries folles, ni par des idées fausses, et un amour véritable, un événement singulier devaient la trouver sans défense. On crie beaucoup contre les imaginations romanesques; je les crois, au contraire, beaucoup moins faciles à entraîner que les autres. L'habitude de vivre dans un monde imaginaire leur inspire des préventions contre tout ce qui se passe dans le monde réel. Les événements de la vie ne leur semblent jamais dignes d'occuper leur âme, ce n'est jamais cela qu'elles attendent pour éclater. Et j'ai toujours vu ces jeunes filles au front pâle, au regard mélancolique, aux phrases nébuleuses et sentimen-

tales — finir par épouser volontairement de vieux maris pour de l'argent — tandis que les femmes raisonnables et rieuses risquaient noblement leur avenir dans un mariage d'inclination. Oui, les chimères romanesques préservent de l'amour. Je connais une femme qui, à l'âge de seize ans, s'était dit qu'elle aimerait un jeune Anglais qu'elle rencontrerait dans une prairie. Voilà quarante ans de cela, et cette femme n'a jamais aimé parce qu'elle n'a jamais rencontré d'Anglais... dans une prairie!... Sans ce rêve, elle aurait peut-être aimé un ou plusieurs Français, rencontrés tout simplement sur les Boulevards. Ceci prouve encore que les travers de l'esprit sauvent le cœur.

Tancrède trouva madame Thélissier entourée d'enfants, non-seulement des siens, mais de tous les enfants voisins et cousins. Cette troupe de démons tournait, sautait, galopait dans le salon pendant que Malvina lui jouait des contredanses, des valses et des galops.

En voyant entrer M. Dorimont, Malvina quitta le piano, à la grande consternation des danseurs. Les uns s'arrêtèrent subitement n'entendant plus la musique, les autres continuèrent de tourner, et trouvant pour obstacle ceux qui étaient au repos, les heurtèrent brusquement, et plusieurs d'entre eux tombèrent sur le tapis.

La petite fille de Malvina fut de ce nombre, elle avait à peine trois ans. C'était une de ces petites boules toutes rondes et toutes roses, que le moindre choc fait rouler. Elle ne se fit aucun mal, mais elle pleura beaucoup. Tancrède, la voyant par terre à ses pieds, se hâta de la relever avant que Malvina ait eu le temps de venir à elle. Il prit la petite fille dans ses bras, la mena vers sa mère, et tout le monde s'occupa de la consoler.

Pendant ce temps, un vilain enfant roux, enfant du voisinage, s'était emparé de la canne que Tancrède avait laissée par terre en relevant la petite fille de madame Thélissier.

Il s'était emparé de la canne merveilleuse!

De cette canne qui...

De cette canne dont...

De cette canne par laquelle... avec laquelle... enfin, de la canne de M. de Balzac. L'affreux enfant se promenait dans la salle à manger, autour de la table ronde, à cheval sur cette canne; et comme il la tenait de la main gauche entre ses jambes, il était invisible, l'affreux enfant! Et Tancrède, ne le voyant pas armé de sa canne, n'eut pas l'idée de la lui reprendre. O fatalité!

Malvina, heureuse de voir Tancrède consoler si gentiment sa fille, la laissa dans ses bras. C'était la seule coquetterie volontaire dont elle fût capable, elle y fut entraînée par le plaisir qu'elle trouvait à les regarder tous deux; c'était un spectacle qui charmait les yeux, que cette belle tête de jeune homme si près de ce joli visage d'enfant.

Et lui, de son côté, employait ces flatteries détournées, si connues des jeunes gens — voire même des conscrits pour séduire les bonnes d'enfants, — ces compliments qui s'adressent à la petite fille, et que la mère seule peut comprendre.

Tancrède minaudait beaucoup, il faisait l'aimable, c'était fort bien; mais quand on veut séduire, il faut tâcher de n'avoir pas autre chose à faire; et quel que soit le bien que l'on envie, il ne faut pas négliger le trésor qu'on possède.

Tancrède, après avoir joué longtemps avec l'enfant, alla reprendre son chapeau; mais quel fut son effroi, il ne retrouva plus sa canne.

— C'est Amédée qui l'a prise, dit un autre petit garçon, jaloux de n'avoir pas eu le premier cette idée.

Et chacun se mit à appeler Amédée.

— Amédée, vous avez pris la canne du Monsieur?

— Amédée, le Monsieur demande sa canne.

— Amédée! Amédée!

— Eh bien! quoi? dit l'enfant invisible, me voilà, pourquoi donc criez-vous comme ça?

— Tiens, il est là... Où donc es-tu caché?

— Je ne me cache pas, je suis là.

On chercha sous la table.

— Allons, monsieur Amédée, dit une tante en fureur, c'est très-mal d'avoir pris une canne qui ne vous appartient pas, c'est très-indiscret; pourquoi avez-vous pris cette canne?

L'enfant, voyant qu'on le grondait d'avoir pris cette canne, la cacha bien vite dans un coin, et, se montrant tout à coup, arriva les mains vides dans le salon.

Tancrède, qui n'avait pas assisté à cette scène, cherchait sa canne sous tous les meubles.

— Eh bien! la canne, dit quelqu'un à l'enfant, qu'en avez-vous fait?

— Moi, je n'ai pas pris de canne.

— Oh! le menteur! dit l'autre petit garçon.

— Comment! vous n'avez pas pris la canne de Monsieur?

— Non, Madame.

— Que faisiez-vous dans la salle à manger? on vous a cherché, et l'on ne vous a pas trouvé.

— J'étais caché sous la table pour faire peur à Jules, dit-il avec audace — car cet affreux enfant mentait très-bien.

La tante, qui avait été très-maladroite dans sa sévérité, le fut encore plus dans son indulgence.

— En effet, dit-elle, je suis allée moi-même chercher Amédée dans la salle à manger, et je puis dire que je n'ai pas vu la canne de Monsieur entre ses mains.

— N'importe, cherchons, s'écria Tancrède dans la plus vive inquiétude.

On se précipita dans la salle à manger, on chercha derrière les buffets, rien; — près du poêle, rien! — Enfin, quelqu'un s'écria:

— La voilà, je l'ai trouvée derrière la porte.

Tancrède s'approcha tout joyeux:

— Tenez, lui dit la tante.

Et la tante lui présente une canne.

O douleur!.. ce n'est pas la sienne, ce n'est pas la canne de M. de Balzac.

C'est une grosse canne à parapluie. L'affreux enfant s'approche, il examine la canne, et, niais comme un voleur, il s'écrie:

— Tiens, c'est drôle, c'est pas celle-là avec quoi j'ai joué, je l'avais pourtant mise là ; on l'a changée.

— Ah! malheureux ! c'était donc toi qui l'avais prise, s'écria Tancrède hors de lui.

Puis, craignant de se trahir :

— On s'est trompé, dit-il ; donnez-moi ce parapluie, tâchons seulement de savoir à qui il appartient.

XIII.

SANS LE SAVOIR.

Le cabinet de M. Thélissier avait une porte qui donnait sur la salle à manger ; et comme M. Thélissier habitait le centre de Paris, le quartier des affaires, où les maisons sont serrées l'une contre l'autre pour empêcher le jour et l'air d'y pénétrer, la salle à manger de M. Thélissier était parfaitement obscure à midi ; elle n'avait qu'une seule fenêtre posée de travers, et donnant sur un beau mur troué çà et là de petites lucarnes, jours de souffrance s'il en fut. Il arriva qu'un gros monsieur, après une longue conférence, sortit de chez M. Thélissier, et s'en vint, dans cette salle à manger ténébreuse, reprendre sa canne à parapluie dans le coin où il l'avait laissée. Comme il n'y voyait point, qu'il agissait à tâtons, il se trompa, et prit la canne de M. de Balzac pour la sienne ; et comme il ne pleuvait pas, il fut quelque temps avant de s'apercevoir de sa méprise.

Ce gros monsieur, par une de ces fatalités dont la vie est semée, s'était foulé le poignet droit quelques jours auparavant — vous devinez — et il avait le bras en écharpe. Le bras droit ! — devinez-vous ? — Il prit donc la canne merveilleuse de la main gauche, et s'en alla tranquillement sans que personne le vît, invisible sans le savoir.

Il se promena quelques moments sur les boulevards avec

assez d'agrément. Tant qu'il marcha, tout alla bien ; il évitait de lui-même les gens qui venaient à lui, et il cheminait sans obstacle. Mais la curiosité le fit s'arrêter devant les affiches de spectacle, il les parcourut avec attention, le Vaudeville, le Gymnase, la Porte Saint-Martin ; il voulait tout lire pour mieux choisir ses plaisirs de la soirée ; il en était au Cirque-Olympique, et lisait cette affiche remarquable :

ASCENSION, CONTRE NATURE, DE LA JUMENT
NOMMÉE BLANCHE,

lorsqu'un jeune homme, très-pressé, rasa le trottoir d'un pas rapide, et vint se briser avec violence contre le roc immobile et curieux qui lui barrait le chemin.

L'homme curieux reçut un coup terrible. — Prenez donc garde, monsieur, cria-t-il, je ne suis pas un ciron imperceptible, vous pouviez bien me voir. — Le jeune homme n'avait qu'une idée, éviter toute querelle qui le retarderait ; et comme il ne regardait rien, tant il était préoccupé, il ne s'aperçut pas qu'il n'avait rien vu.

Le merveilleux fut perdu pour celui-là ; il lui passait devant les yeux tant de choses, il comptait si bien sur ses distractions, que rien, dans cette circonstance, ne lui sembla extraordinaire. On est toujours invisible pour les esprits absorbés.

Le gros monsieur se rangea de côté, de manière à ne plus fermer le passage ; il reçut plusieurs coups de coude pendant un quart d'heure, il les attribua au peu d'étendue du trottoir, et continua sa route en faisant mille réflexions raisonnables sur cette manie d'imitation, qui nous fait établir des trottoirs à Paris dans des rues très-étroites, parce qu'il y en a à Londres dans des rues très-larges.

A la bonne heure ! pensa-t-il en rejoignant les boulevards, on peut marcher à l'aise ici. Au même instant un commissionnaire qui portait sur ses épaules un grand cheval de bois — le roi des joujoux ! invention sublime ! première émotion de l'enfance — sortit non sans peine du fameux magasin de Tem-

pier. Il hésita un moment avant de s'embarquer sur le boulevard, puis, voyant un espace vide, il s'avança hardiment. On eût dit que ce cheval de bois qu'il soutenait dans les airs était celui du siége de Troie. Le gros monsieur flânait délicieusement sans savoir que derrière lui la machine des Grecs le menaçait. En passant devant l'horloge des *Bains Chinois*, le commissionnaire s'aperçut qu'il était en retard; il doubla le pas. — Alors un choc terrible vint ébranler toutes les pensées du badaud épouvanté. — C'est un grand malheur d'être invisible sans être insensible en même temps; et cela est bien commun dans ce monde. Il arrive souvent à des gens qui ne font nulle attention à nous de dire mille choses qui nous déchirent le cœur.

Le gros monsieur ayant reçu un coup violent dans la tête se retourne furieux. — Monsieur! dit-il avec indignation — et il se trouve nez à nez avec une grande tête de cheval en bois qui le regarde fixement. — Voyant qu'il ne pouvait y avoir eu dans cette attaque intention de l'offenser, il s'en prit au commissionnaire. — Maladroit, s'écria-t-il, ne me voyais-tu pas? et comme je le disais tout à l'heure, suis-je donc un ciron imperceptible, que tu n'aies pu m'éviter? Le commissionnaire, qui ne voyait personne, ne savait à qui ces paroles s'adressaient. Il continua sa route sans même se retourner, car le cheval ne le lui permettait pas.

Le gros monsieur se frotta la tête, ramassa son chapeau et traversa le boulevard.

— L'autre côté est plus tranquille, se dit-il, et il s'avança vers le Café de Paris.

En effet, peu de personnes se promenaient sur ce boulevard; ce n'était pas encore la saison où il est impraticable. Quelques femmes çà et là allaient regarder les étoffes étalées aux *Chinois* et au *Sauvage*, étudiaient les bijoux nouveaux chez *Boulet*. Deux ou trois députés, arrêtés par une rencontre, échangeaient quelques nouvelles. Du reste, ce boulevard était presque désert.

Le gros monsieur s'y pavanait; mais tout à coup sortit de la

rue du Helder une petite blanchisseuse tortue et boiteuse, portant un énorme panier pendu à son bras, et traînant, d'un pas indécis, elle et sa charge péniblement. Le monsieur la vit venir à lui.

— C'est pitié, pensa-t-il, que de charger ainsi de ce fardeau cette chétive créature — et il se détourna pour lui laisser plus d'espace; mais la petite blanchisseuse, vacillant dans sa marche, fatiguée de son fardeau, le changea de bras, et entraînée par sa pesanteur, s'en alla tomber, par un détour, sur le prudent promeneur, en frôlant avec son panier, de toute la force de sa faiblesse, les jambes du monsieur, qui poussa un cri de surprise et de fureur.

— Prenez donc garde, mademoiselle! ne pouvez-vous m'éviter? En vérité, vous me feriez croire que je suis un ciron imperceptible...

— Ce panier est trop lourd, dit la petite blanchisseuse, sans voir le monsieur, et elle continua son chemin.

— Je ne suis pas chanceux aujourd'hui, pensa l'homme invisible. L'un me heurte au milieu du corps; l'autre me fend la tête; celle-ci me prend aux jambes; en vérité j'ai du malheur. Aussi quand on n'a pas l'usage de ses deux bras, on est tout désorganisé.

Il prit la rue du Helder, qu'il continua jusqu'à la rue des Trois-Frères; arrivé là, il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de sa tête — une jeune femme s'avança sur la balustrade tenant à la main un vase de fleurs; c'étaient des fleurs d'automne, des roses du Bengale, des reines-marguerites, des chrysanthémum pourpres et blancs. Ces fleurs n'étaient plus fraîches, on allait les renouveler.

La jeune femme regarde de tous côtés.

— Personne! dit-elle — Personne!!!

Et le monsieur invisible était sous la fenêtre.

— Personne!

Et puis elle jeta les fleurs dans la rue. — Le monsieur reçut toutes les fleurs et l'eau des fleurs — eau verdâtre et fétide, qui ne pardonne pas aux habits, et qui teignit

avec une promptitude surprenante le gilet blanc du gros monsieur.

Sa colère!... elle est impossible à décrire.

Sa figure! elle était risible; heureusement on ne la voyait pas. Des larmes vertes coulaient sur ses joues, des marguerites séparées du bouquet dans leur chute s'étaient arrêtées sur le bord de son chapeau, et lui donnaient l'air d'un berger; des chrysanthémum étaient restés sur ses larges épaules, des roses s'étaient fixées par leurs épines sur ses bras, dans ses favoris, derrière le collet de son habit; c'était comme un buisson de fleurs, malheureusement de vieilles fleurs.

Honteux, furieux, il secoua tous ces bouquets, et, ne pouvant se montrer nulle part en cet état, il retourna chez lui, — où personne ne l'attendait!

C'était un dimanche : ce jour-là, il avait coutume d'aller dîner chez un de ses amis; on était joyeux au logis, le maître ne devait pas rentrer de toute la soirée.

La cuisinière qui était fort jolie, la cuisinière d'un vieux garçon est toujours jolie, devait aller au spectacle; elle était belle et parée, et ne voyant pas revenir le domestique son confrère, qui devait lui donner le bras pour la conduire à la *Gaîté*, elle était montée dans *l'appartement* pour savoir ce qui retardait son chevalier.

Celui-ci était occupé à choisir le gilet qu'il comptait emprunter tacitement à son maître pour ce jour-là.

Le choix fait, elle l'aidait à le rétrécir : et l'on s'amusait, on plaisantait, on cherchait à remplir l'espace qui existait entre le dos et l'étoffe, vu la différence qui existait entre la taille du maître et celle du valet.

Le Frontin avait pris deux coussins : l'un figurait le dos de monsieur, et l'autre sa poitrine; et puis Frontin singeait son maître, et, ce qui était plus mal, se plaisait à le contrefaire.

— Mets donc l'habit de monsieur, dit la cuisinière; tiens, comme ça..... on croirait que c'est lui. Oh! que t'es laid! marche donc! Oh! que c'est bien ça! le nez en l'air! Oh! c'est ça! t'as l'air bête comme lui.

Or, monsieur était là depuis un quart d'heure, immobile, stupéfait et invisible.

Enfin, il retrouva la voix.

— Joseph! s'écria-t-il.

La rieuse cuisinière, ne voyant personne, s'imagina que Joseph, pour compléter la ressemblance, imitait aussi la voix de son maître.

— C'est bien comme cela qu'il t'appelle, dit-elle. Ah! ah! ah!... c'est bien comme lui.

— Rosalie! cria de nouveau le maître, de plus en plus irrité. — Et Rosalie, ne voyant personne et poursuivant son idée, répondait : — C'est cela... je crois l'entendre.... quoi!

Enfin le maître, hors de lui, jeta par terre la canne qui le rendait invisible, et s'en vint saisir au collet son insolent valet de chambre, avec la seule main qui fût capable d'exprimer sa colère.

— Monsieur! s'écrie la cuisinière anéantie.

— Monsieur! dit le Frontin désarmé.

— Je vous chasse tous deux.

— Mais, monsieur...

— Je vous chasse, entendez-vous? silence!

Donnez-moi ce qu'il me faut pour m'habiller; demain vous sortirez d'ici tous les deux.

Il s'habilla.

Le valet, voyant la verdure qui recouvrait les vêtements de son maître, ne put s'empêcher de dire :

— Où donc monsieur a-t-il été? qu'est-il arrivé à monsieur?

Le maître ne répondit point, il ne dit que ces mots en partant :

— Vous reporterez ce soir cette canne chez M. Thélissier, et vous demanderez mon parapluie que j'y ai laissé.

— Oui, Monsieur.

— Et la canne resta aux mains d'un domestique renvoyé!

XIV.

NOUVEAUX PÉRILS.

Aussi courut-elle plus d'un danger.

Rosalie, trop affligée pour aller au spectacle, rendit à Joseph sa liberté.

Joseph se prépara tristement à reporter la canne chez M. Thélissier.

Mais chemin faisant, il rencontre un ami.

On cause; Joseph confesse que son maître l'a renvoyé; l'ami s'étonne, il connaît une place vacante; on lui a demandé quelqu'un; il propose d'entrer chez un marchand de vin pour causer de l'affaire plus à l'aise. Joseph accepte, on boit beaucoup.

D'autres personnes viennent chez le même marchand de vin.

Un plaisant désire la place de ces messieurs; la plaisanterie est mal prise. Joseph est querelleur; il menace, il fait valoir la canne. On méprise la canne; la canne s'indigne, elle agit.

Injures, coups de pied, coups de poings, coups de canne; les combattants se poursuivent dans la rue. La querelle s'échauffe à tel point qu'on sent le besoin d'un commissaire de police. On court chercher le commissaire.

Pendant ce temps, les deux champions se disputent la canne, l'un pour la garder, l'autre pour la reprendre, elle donne trop d'avantage à son ennemi.

Bref, dans la lutte, tous deux la tiennent de la main gauche.

Le commissaire arrive.

— Où sont-ils?

Plus de combattants.

— Vous m'aviez dit que deux hommes se battaient! je ne les vois pas, dit M. le commissaire.

— Ah! je les entends, reprend la servante; ils sont sans doute dans l'autre rue.

O mystère ! on entend des injures épouvantables, on ne voit personne ; personne que des témoins hébétés qui regardent sans rien comprendre.

Enfin les deux ennemis, épuisés de fureur, lâchent la canne tous deux en même temps — et viennent tomber aux pieds de M. le commissaire que leur chute fait reculer d'un pas. La canne est tombée avec eux.

M. le commissaire d'un air très-majestueux la ramasse. Comme il a besoin de toute son éloquence, et qu'il parle plus facilement de la main droite, il prend la canne de la main gauche.

Plus de commissaire ! ! !

Éclipse totale d'un commissaire de police !

— Ah ! dit le marchand de vin aux deux querelleurs, M. le commissaire est là qui va vous mettre à la raison.

— Eh bien ! où est-il donc M. le commissaire? il était là il n'y a qu'un instant.

— Je l'entends qui parle, dit quelqu'un.

En effet, M. le commissaire, quoique invisible, n'en était pas moins conciliant ; son discours pacifiant allait toujours son petit train. Son attitude était très-noble, son air très-calme, malheureusement ce beau maintien était perdu.

Enfin Joseph revenu à lui-même demande sa canne, il crie qu'on lui a volé sa canne, et M. le commissaire, pour la lui rendre avec plus de dignité, la fait passer dans sa main droite.

M. le commissaire reparaît.

Comme il y avait de chaque côté du cabaret deux portes qui donnaient sur deux rues différentes, ces disparitions merveilleuses furent expliquées, et la querelle terminée, on ne s'en inquiéta plus. M. le commissaire fit une allocution pleine de sagesse aux deux ennemis, qui s'humilièrent.

Joseph se hâta de reporter la canne chez madame Thélissier, qui s'empressa elle-même de la renvoyer à M. Dorimont, sans se douter, la pauvre femme, des tourments qu'elle lui préparait.

Que ceux qui ont retrouvé un amour qu'ils croyaient perdu, qui ont sauvé un ami en danger, qui ont obtenu la grâce d'un condamné, qui ont vu guérir un malade, qui ont refait leur fortune, se figurent ce qu'éprouva Tancrède en retrouvant son trésor égaré. Pour nous, nous reconnaissons l'impossibilité de le décrire.

XV

SÉDUCTIONS.

Une fois rentré en possession de son trésor, Tancrède ne songea plus qu'à ses amours, et la canne lui fut très-utile pour continuer ses assiduités.

Tancrède allait presque tous les jours chez madame Thélissier; mais il se rendait chez elle si adroitement, qu'il ne pouvait la compromettre.

Sitôt qu'il arrivait dans la rue de Gaillon, il passait la canne dans sa main gauche, et devenait invisible. Il entrait ainsi dans la maison à l'insu du portier; il montait l'escalier, il sonnait, on faisait attendre un instant, puis le domestique venait ouvrir la porte : ne voyant personne, il s'avançait vers l'escalier pour savoir qui avait sonné, et s'écriait : — On est parti !

Pendant ce temps, M. Dorimont entrait chez Malvina.

— J'ai trouvé la porte ouverte, disait-il.

— Ce sont mes enfants qui l'ont laissée ouverte sans doute; Pauline ne sait pas encore la fermer.

Et le merveilleux s'expliquait toujours.

Tancrède restait avec Malvina tant qu'elle était seule ; s'il entendait venir quelqu'un , il se levait et s'en allait bien vite, en repassant la canne dans sa main gauche.

De sorte que jamais on ne le voyait chez madame Thélissier, ou du moins rarement, et pourtant il y venait tous les jours.

Malvina ne se doutait de rien, et comme elle évitait de prononcer le nom de M. Dorimont, parce que ce nom la faisait rougir, elle ne s'apercevait pas qu'on ne parlait jamais de lui; elle croyait que ce silence venait d'elle, et elle ne songeait pas à s'en étonner.

Tancrède était heureux; il était aimé, on ne le lui cachait pas; mais il y avait encore loin de l'aveu chaste qu'il avait obtenu, au bonheur cruel qu'il ambitionnait.

— Cette petite femme-là qui paraît si naïve, pensait-il, sera très-difficile à entraîner...

Il avait raison. De nos jours, il n'y a plus que la candeur qui soit farouche.

Cette situation est insupportable, se dit-il un jour; je ne puis pas vivre plus longtemps dans cette incertitude, et d'ailleurs ma canne! il faut bien l'employer.

Il réfléchit beaucoup, et il alla voir une seconde fois *Robert-le-Diable* pour s'inspirer.

Madame Damoreau était encore à l'Opéra, à cette époque; elle chanta d'une manière si admirable l'air du quatrième acte : *Grâce! grâce pour toi-même! et grâce pour moi!...* et elle était si jolie à genoux, que Tancrède fut électrisé.

Il ne comprit rien à la générosité de Robert; la musique est si belle, qu'elle produit précisément l'effet contraire à celui qu'elle doit produire dans l'ouvrage. C'est là le mérite. Tancrède sortit de l'Opéra passionnément impitoyable, et il se dirigea vers la demeure de Malvina, armé de sa canne diabolique.

Et la pauvre Malvina, à ce pouvoir magique, à ce prestige n'avait rien à opposer, ni talisman, ni chaperon, pas même ce redoutable défenseur des jeunes femmes, cette égide qui les préserve souvent dans de bien grands périls : la présence de ses enfants; car le protecteur naturel des femmes est moins un vieux père, un grand frère, qu'un tout petit enfant — et Malvina, par un hasard fatal, n'avait près d'elle ni ses fils ni sa fille ce soir-là; depuis deux jours elle les avait confiés à leur grand'mère, par crainte de la rougeole qui était dans sa

maison. C'était un soin prudent; mais hélas! cela porte toujours malheur à une jeune mère, de quitter ses enfants.

Il était minuit!

XVI

GRACE! GRACE POUR TOI-MÊME!... ET GRACE POUR MOI!

— Quoi, Monsieur, vous ici?... à cette heure?... Mais c'est affreux!...

— Malvina!

— C'est infâme!

— Est-ce à moi que vous devez parler ainsi, Malvina? Je croyais que vous m'aimiez?...

— Oui, je croyais... mais... mais comment êtes-vous ici? Qui vous a fait entrer?... Si Joséphine était capable...

— Ne l'accusez pas; ce n'est pas elle.

— Je la chasserai!

— De grâce, calmez-vous; personne ne m'a vu venir.

— Une heure du matin!... Venir chez une femme qui ne vous a jamais donné le droit d'agir ainsi! chez une femme qui vous aimait... qui aurait sacrifié sa vie pour vous, qui avait confiance en vous. Ah! c'est horrible!

— Rassurez-vous, madame; je vous aime, vous êtes libre auprès de moi. Je ne voulais que votre amour; mon seul tort est d'y avoir cru.

— Qui vous a fait entrer ici? Expliquez-moi ce mystère. François vous est-il vendu?

— Je n'ai séduit aucun de vos domestiques, Madame, et si ma présence vous irrite à ce point, je puis m'éloigner sans qu'aux yeux de personne vous soyez compromise.

— Je ne vous comprends pas, c'est à devenir folle! Dites, par où êtes-vous venu?

— Par la fenêtre, répondit Tancrède audacieusement.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, il pouvait se tuer...

— Et Tancrède improvisa ce mensonge :

— J'étais chez un jeune peintre de mes amis, qui demeure près de vous. Les fenêtres de son atelier donnent sur votre cour. Je l'ai quitté ce soir, à l'heure ordinaire ; mais au lieu de sortir par la porte, je suis monté sur la terrasse, de là sur les toits... et j'ai pu pénétrer dans cette maison par la fenêtre du grenier qu'on a laissée ouverte.

Ce récit était absurde, et par cela même il fit bon effet. L'extravagant est le probable, en amour.

Malvina fut si épouvantée du danger que Tancrède avait couru pour elle, qu'elle lui pardonna sa témérité.

— Mon Dieu, dit-elle, quelle folie ! cette maison est si haute !...

Tancrède, voyant le cœur de la femme reparaître, éprouva quelque honte d'avoir par un mensonge usurpé cette pitié ; il perdit de son audace.

— Puisque mon imprudence vous offense, dit-il, je vais vous quitter, mais avant de me renvoyer si cruellement... Malvina, pardonnez-moi.

— Vous ne pouvez partir ; redescendre de cette terrasse serait plus difficile que d'y monter. Il faut attendre.

— Attendre qu'il fasse jour, pour qu'on me voie ?

— Non, il faut vous cacher.

— Où me cacher ?...

Elle réfléchit un moment, puis elle reprit :

— Dans la lingerie... oui, personne n'y viendra. Vous y resterez jusqu'au matin, et puis quand tout le monde sera levé dans la maison, à l'heure enfin où vous pourriez vous montrer convenablement, vous partirez...

— Non, j'aime mieux vous quitter ; je me repens déjà d'être venu, dit-il avec tristesse.

— Que vous êtes méchant !

Il voulut s'éloigner.

Elle frémit. — Attendez un moment encore, dit-elle, peut-être y a-t-il un autre moyen...

— Si c'est pour m'épargner un danger que vous me retenez, Madame, rassurez-vous, je n'ai rien à craindre.

— Vous ne pouvez repartir par cette terrasse, je ne le veux pas.

— Ah ! c'est juste, reprit-il avec amertume, si l'on trouvait un homme tombé d'une fenêtre de votre maison, cela pourrait vous compromettre.

Elle fut si blessée de cette idée, qu'elle n'y répondit point. Elle était agitée, elle tremblait ; enfin, elle prit un parti.

Restez, Monsieur, dit-elle froidement.

Puis elle s'approcha de la cheminée, ranima le feu, alluma d'autres bougies, ferma les rideaux de son lit, et s'étant enveloppée d un grand châle, vint s'asseoir dans un fauteuil, en faisant signe à son hôte importun de prendre une chaise en face d'elle.

Tancrède s'établit alors comme une visite, elle comme une voyageuse, résignée à passer la nuit dans le salon d'une auberge dont toutes les chambres sont occupées.

Tancrède la regardait en silence ; tant de calme et de fermeté le révoltait.

Elle ne m'aimait point, pensait-il, je m'étais trompé.

Cette pensée le faisait souffrir ; il voulut s'en venger. Il affecta une grande indifférence, et joua le rôle d'un homme subitement guéri de son amour; il sentait sa situation ridicule. Malvina avait sur lui trop d'avantages par sa froideur et sa dignité ; il voulut la déconcerter en détruisant ce prestige, en ôtant à cette scène toute la solennité que le maintien grave de madame Thélissier lui donnait.

Alors il prit la parole, comme s'il causait dans un salon, et dit d'un air parfaitement sérieux :

— Vous savez, Madame, que M. Guizot a offert sa démission ?

Malvina, qui ne s'attendait nullement à M. Guizot, à cette heure, ne put s'empêcher de sourire.

— Il est un peu tard pour parler politique, dit-elle.

— Oh ! je n'y tiens pas...

Il se tut encore quelques instants; puis il reprit avec le même aplomb :

— Scribe se met, dit-on, sur les rangs, pour être de l'Académie; on croit qu'il sera nommé.

Elle sourit encore malgré elle.

— Quelle manie de conversation avez-vous donc? dit-elle.

— Quoi! vous voulez que je reste sans mot dire, sans dormir, sans aimer, depuis deux heures du matin jusqu'à deux heures de la journée? car il ne sera pas convenable que je m'en aille avant l'heure où j'aurais pu venir.

— Eh bien! causez, dites ce qu'il vous plaira.

Il resta quelques moments à chercher, après quoi il continua :

— Vous avez là de jolis flambeaux, Madame, mais je remarque sur ces étagères plusieurs choses du même genre, ces vases, ces flacons; vous aimez donc beaucoup les Chinois, Madame?

Ce mot de Chinois est en possession de faire rire depuis des siècles, on ne sait pourquoi; mais prononcé d'une manière si pédante, à cette heure, et dans la situation romanesque où se trouvait Malvina, ce mot était irrésistible, elle ne put l'entendre sans rire. Tancrède, la voyant moins sévère, ajouta :

— Vous n'avez jamais réfléchi, Madame, à cette préférence qui vous entraîne, à votre insu, vers le Chinois?

— Non, Monsieur, répondit-elle, il fallait qu'un homme vînt à cette heure, chez moi, malgré moi...

Elle ne put achever, et se mit à rire franchement.

— Ah! vous vous moquez de moi, dit-il avec grâce, et vous avez raison.

Mais en disant cela, il se rapprocha d'elle, et voulut lui prendre la main; elle la retira vivement.

— Non, laissez-moi, dit-elle, je vous en veux; je ris, parce que cette situation est ridicule, et que vous me dites des folies; mais sérieusement votre conduite me fâche, et je regrette la confiance que j'avais en vous.

Pauvre femme! ces paroles étaient une grande faute, car

elles ramenaient la conversation et toutes les pensées vers l'amour. Quand on est fâché contre un homme qu'on aime, c'est une très-grande faiblesse que de lui parler de ses torts; c'est risquer qu'il se justifie; et c'était une grande imprudence pour une si jeune femme que de s'exposer à écouter les excuses d'un si beau jeune homme, à deux heures et demie du matin. Un pardon accordé à cette heure est bien vite un crime pour tous deux.

Hélas! il se justifia — par la seule excuse qui explique de semblables imprudences, par trop d'amour; et c'est une bien bonne excuse près d'une femme! Il demanda pardon si humblement, qu'on n'osa plus lui en vouloir. Il était si malheureux d'avoir déplu, qu'il fallut bien le consoler.

Que vous dirai-je? à peine quelques minutes s'écoulèrent — et un changement notable s'était opéré dans le dialogue de ces gens naguère si irrités l'un contre l'autre. La conversation était devenue plus en harmonie avec l'heure, le lieu et la situation des personnages; on n'avait plus besoin, pour la soutenir, de parler ministère, académie, et il ne fut plus question une seule fois de l'élection de M. Scribe et de la démission de M. Guizot.

XVII

JOIE INCONNUE.

Il est pour les femmes un moment de délire, que l'être le plus aimé ignore, et qui serait le plus beau secret de sa vie, s'il pouvait le deviner. C'est l'heure de solitude qui suit une présence adorée; c'est l'instant où, rendue à elle-même par la suspension d'une félicité trop grande, l'âme s'épanouit et savoure avec enchantement une joie naguère trop puissante, presque pénible par son excès; c'est l'instant où la pensée timide s'élance, s'abandonne, se livre, où la passion s'exprime, où l'extase retrouve la voix.

Alors la vie s'illumine, notre cœur s'enflamme de mille clartés, comme un temple pour un triomphe, il se pare de toutes ses gloires, il brille comme pour une fête : c'est un triomphe que d'être aimé, et dans les transports de sa reconnaissance, il élève vers l'objet de son culte un *Te Deum* d'actions de grâces, un hymne de bonheur et d'amour.

Rester seule avec cette enivrante pensée : Il m'aime!... Ce moment est peut-être le plus doux moment pour une femme, chez qui la passion la plus vive est toujours voilée d'un nuage de timidité. C'est alors qu'elle aime, alors qu'elle ose aimer! Elle est seule, sans témoin, car celui qu'on chérit le plus est encore un témoin. En sa présence l'âme est longtemps gênée; son aspect nous jette dans un si grand trouble, sa voix nous fait tressaillir, son regard nous éblouit, sa pensée nous absorbe; une émotion si violente est presque un tourment. Nous sommes alors la proie de notre bonheur, nous ne songeons pas à le savourer.

Mais sitôt qu'un adieu passager nous délivre, notre âme magnétisée respire, elle s'exhale, elle retrouve sa volonté, elle se comprend, elle sait qu'elle aime; elle ne subit plus son amour, elle l'accepte, pour ainsi dire. Alors elle ose rappeler le maître qui vient de la quitter, elle ose l'évoquer, elle le ramène par la pensée, elle le retient, elle lui parle, elle lui confie toute sa folie, elle lui raconte son bonheur; comme il n'est plus là que par un rêve, elle n'a plus peur de lui, elle peut être franche, elle lui dit tout. Seule, elle a plus d'amour qu'en sa présence; seule, elle est plus à lui que sur son cœur.

Et Malvina se croyait seule.

Quand il avait fallu se quitter, tremblante et d'un pas discret, elle avait conduit Tancrède dans une espèce d'antichambre, où il devait passer le reste de la nuit.

Tancrède y était resté quelques instants. Mais — il y a toujours des hasards comiques dans les plus romanesques aventures. — Il arriva qu'un chien, un malheureux chien qui habitait une chambre voisine, sentit notre héros et s'alarma; il se prit à aboyer sous prétexte qu'il était de bonne garde; il

aboya si fort, si obstinément, si fidèlement, que Tancrède comprit qu'il ne pouvait séjourner plus longtemps dans cet endroit, sans attirer l'attention de toute la maison, car le don d'invisibilité ne protége pas contre la divination nasale du chien.

Tancrède revint sur ses pas. Madame Thélissier n'avait pas encore refermé les portes de l'appartement; la bougie qu'elle portait s'était éteinte, et cela l'avait retardée. Tancrède voulut d'abord lui parler, lui expliquer son danger, mais il changea d'idée. Pourquoi l'inquiéter? pensa-t-il; et il rentra invisible dans la chambre de Malvina.

Et Malvina se croyait seule, et il était là!

Comme elle était émue! — à peine pouvait-elle se soutenir. Elle s'appuya sur une table, puis elle passa sa main sur son front pour recueillir ses idées; elle croyait rêver; — mais quand elle eut jeté les yeux autour d'elle, qu'elle eut regardé la place où il était, encore parée de sa présence, elle comprit la vérité, elle comprit qu'elle aimait, qu'elle venait de donner sa vie par amour.

Alors elle pensa à lui, rien qu'à lui — elle ne pense pas à ses enfants qu'elle adore, à son mari qu'elle respecte et qu'elle a trahi, à sa mère qui fut toujours irréprochable et qui la maudirait... elle ne sait plus rien de sa vie passée; elle a oublié sa naissance, son nom, sa jeunesse — son existence ne date que d'une heure; elle ne pourrait pas dire qui elle est, elle a tout oublié, vous dis-je, et c'est son excuse.

Elle aime!... ce mot puissant remplit tout son cœur. Demain, elle se ressouviendra, demain elle retrouvera des remords et des larmes; ce soir elle est aimée, et toute sa pensée est amour!

Hélas! rien ne l'avait préparée à l'amour; il l'a frappée comme la foudre, sans qu'elle pût songer à l'éviter. Une si violente passion dans un cœur si jeune est terrible; Malvina est trop faible pour avoir l'idée de combattre, trop franche pour n'être pas heureuse; mais cette joie est mortelle, elle l'enivre, elle l'égare, pauvre femme! dans sa joie elle fait pitié.

Oui, mais à lui elle doit plaire ; pour lui elle est séduisante, ainsi !

Quel délire ! quelle fièvre ! elle parle, il l'écoute.

— Que je l'aime ! dit-elle d'une voix étouffée, qu'il est charmant ! qu'il est beau ! oh ! mon Dieu ! comme je l'aime !

Elle est folle... mais il la trouve sublime dans sa démence, lui ! — Il la contemple, il l'adore.

Tout à coup il la voit sourire ; puis, gracieuse comme une enfant, rassembler dans ses mains ses longs et noirs cheveux ; elle les regarde, elle se rappelle comme il les baisés ; et folle, elle les baise et les admire. Elle admire ses bras, ses belles et blanches mains ; elle se souvient de ce qu'il a dit en les caressant ; elle se répète ces paroles si tendres, ces voluptueuses flatteries qui l'enivraient ; elle se réjouit d'être belle, elle s'enorgueillit d'elle-même, elle s'aime comme un souvenir.

Une pensée la fait rougir, une autre l'attendrit, elle pleure ; puis la joie plus vive revient. Elle l'appelle, lui qu'elle aime, elle dit son nom avec ivresse, elle lui révèle toute sa passion ; et pâle, tremblante, vaincue par une émotion si nouvelle, elle tombe à genoux, épuisée, fondant en larmes et souriant d'amour.

Et lui est là... immobile... enivré ; il est là qui la regarde aimer !

Longtemps il a respecté son délire, pour mieux surprendre tant d'amour ; mais bientôt cet amour l'entraîne ; Malvina est si belle à genoux ! — Son courage l'abandonne ; il va s'élancer auprès d'elle, la soutenir dans ses bras, la serrer sur son cœur... — Adieu ses serments ! adieu le mystère de la canne merveilleuse ! — Monsieur de Balzac, vous serez trahi ; Malvina va savoir par quel prodige Tancrède l'a suivie, votre secret sera dévoilé... Monsieur de Balzac, tremblez donc !... — mais non, vous êtes l'auteur de la *Physiologie du Mariage*, et vous conserverez tous vos droits.

Comme Tancrède, emporté par sa tendresse, allait révéler sa présence, des pas traînants se firent entendre dans le corridor.

Malvina se lève... elle écoute, la clef tourne dans la serrure; la porte de sa chambre s'ouvre... M. Thélissier, vêtu d'une robe de chambre à ramages, coiffé d'un bonnet de soie noire, et tenant une veilleuse à la main, entre dans l'appartement de sa femme.

Tancrède, quoique invisible, recule épouvanté. — Malvina frémit : mais ce n'est pas le remords qui l'agite; le remords, c'est déjà la raison, c'est de la force; un remords, c'est déjà une distraction dans l'amour, et l'amour dans son cœur est encore tout puissant; l'heure des remords n'est pas encore venue; l'aspect de son époux ne lui en donne même pas. Ce n'est point de la honte qu'elle éprouve à sa vue, c'est de la haine. Elle n'a pas peur de sa colère, elle a horreur de sa tendresse, elle ne songe qu'à l'éviter. Elle s'indigne, toute son âme se révolte contre lui; elle ne lui appartient plus, elle est libre, elle s'est affranchie par la trahison. — O misère! ses devoirs ont changé de maître; sa fidélité est à celui qu'elle aime; l'homme qu'elle n'aime pas est son ennemi.

M. Thélissier était loin de deviner ce qui se passait dans l'âme de sa femme; il la croyait incapable d'éprouver la moindre passion. Il avait épousé Malvina si jeune qu'il la traitait toujours comme une enfant. Les gens qui nous ont vu naître ne nous connaissent jamais; ils ne veulent pas comprendre que l'on grandisse, ils nous regardent toujours avec leurs préventions; et dans leur étonnement stupide, ils appellent « étrange changement de caractère » les développements naturels que l'âge amène dans nos idées, dans nos défauts et dans nos sentiments. — On ne peut pas imaginer qu'une femme qu'on a vue jouer à la poupée, à l'âge de six ans, puisse mourir d'un chagrin d'amour à vingt-cinq ans, et pourtant cela s'est vu.

M. Thélissier, d'ailleurs ne comprenait rien aux délicatesses, disons mieux, aux corruptions du cœur; c'était ce qu'on appelle un bon mari, facile à vivre, généreux; mais professant sur les femmes les idées les moins romanesques, regardant une *épouse* enfin comme une servante légitime, faite

pour élever les enfants et tenir le ménage, mais indigne d'occuper sérieusement les pensées d'un galant homme ; ce qui ne l'empêchait pas toutefois de trouver Malvina fort jolie.

— Te voilà levée aussi, Mina? dit-il en voyant sa femme près de la cheminée ; ce maudit chien t'a réveillée comme moi ?

— Je suis malade, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Malade, mon enfant ! qu'as-tu donc ? veux-tu que j'aille chercher Villermay ?

— J'ai une fièvre horrible, laissez-moi.

— Tu fais la méchante, ce soir.

En disant ces mots, M. Thélissier posait sa veilleuse sur une table, et se préparait à aller fermer la porte qu'il avait laissée ouverte.

— Ne fermez pas cette porte, dit-elle, j'ai besoin d'air, j'étouffe.

Tancrède était au supplice, il voulut s'en aller ; mais une curiosité cruelle le retint.

— Je suis très-souffrante, dit Malvina avec impatience, voyant que son mari s'établissait dans sa chambre avec l'intention d'y rester. — J'ai besoin de me soigner, allez, laissez-moi ?

— Personne ne te soignera mieux que moi, Minette ; mais tu n'as pas l'air malade du tout, tu es rose, et si...

— J'ai la tête en feu, je souffre horriblement.

— Il faut te recoucher ; relève tes cheveux, et remets-toi au lit.

— Je ne veux pas, vous dis-je ; je me levais quand vous êtes venu.

— Mais, qu'as-tu donc ? je ne te reconnais plus : tu me dis « vous, » comme à un monsieur ! allons, ne fais pas la capricieuse, viens m'embrasser.

Malvina tressaillit ; un froid mortel courut dans ses veines.

— Tu me boudes, reprit M. Thélissier, eh bien ! je ne suis pas fier, j'irai moi-même.

M. Thélissier, à ces mots, s'avança vers sa femme ; elle voulut s'éloigner, il la retint.

— Voyons, dit-il en passant sa main sur le front de Malvina, voyons si cette petite tête est bien brûlante? — et puis il lui donna, sur le front, un affreux baiser...

Ce baiser retentit, au cœur de Tancrède, comme un coup de fusil; il s'élança vers la porte et s'enfuit.

O DÉSENCHANTEMENT!

Ce baiser avait réveillé Malvina de sa stupeur; un si grand danger la rendit perfide, elle se radoucit tout à coup, et d'un ton presque gracieux : Je t'en prie, dit-elle, laisse-moi, va, je t'appellerai si je suis plus souffrante; mais va, si je peux dormir, demain je serai mieux.

Le bon M. Thélissier céda aux instances de sa femme; il avait un peu froid, et il ne fut pas fâché d'aller se recoucher.

Malvina, seule, pleura tout le reste de la nuit, la pauvre femme! elle pleure encore... car l'ingrat Tancrède n'est jamais revenu.

Le coup qu'il avait reçu était si fort, qu'il avait tué son amour Malvina lui apparaissait toujours dans les bras de son mari; il ne pouvait se délivrer de cette image; de tous ses souvenirs, celui-là seul était resté. Quelquefois il se disait : D'où vient donc ce dégoût?... Je le savais bien, pourtant.... oui, mais je ne l'avais pas vu. O maudite canne! s'écriait-il dans sa fureur, est-ce là le bonheur que je devais attendre de toi? c'était bien la peine de me faire invisible pour... Malheureux! je l'aimais tant! je l'aimerais encore sans ce don fatal. Quelle leçon!

Pourquoi s'étonnait-il? c'est la vie. — Entrevoir ce qui charmait notre âme et nos yeux sous un jour défavorable, n'est-ce pas ce qu'on appelle

CONNAITRE?

Découvrir qu'on avait tort d'aimer, de croire et d'espérer, n'est-ce pas ce qu'on appelle

SAVOIR?

Et il y a des gens qui se donnent beaucoup de peine pour en arriver là! Si l'on faisait une nouvelle mythologie, nous exigerions que l'Amour fût, non pas fils de la beauté, mais de l'ignorance... Et que dis-je? c'est la morale des malheurs de Psyché, tant punie pour avoir voulu savoir qui elle aimait.

Tancrède prit dès ce jour une résolution terrible :

— Je n'aimerai plus que des veuves ou des jeunes filles, se dit-il, c'est LA FEMME LIBRE qu'il me faut.

Et comme un apôtre de M. de Saint-Simon, il se mit à la recherche de la FEMME LIBRE.

XVIII

UNE SOIRÉE POÉTIQUE.

Un soir qu'il ne pleuvait pas, Tancrède errait dans les rues de Paris, ne sachant à quel théâtre se vouer.

Au Vaudeville, on donnait :

LA CROIX D'OR,

Aux Variétés, on jouait :

LA CROIX D'OR.

Au théâtre du Palais-Royal, on représentait :

LA CROIX D'OR.

Toujours LA CROIX D'OR! Laquelle choisir? L'embarras était grand.

Si chacun de ces théâtres avait donné une pièce différente, Tancrède aurait pu se décider; mais le même sujet partout! il aurait fallu être un vieux coureur de spectacles pour savoir au juste celui qu'on devait préférer.

Tancrède cheminant sur le boulevard, aperçut, au coin de la rue Taitbout, une espèce de file de voitures.

Est-ce qu'il y a un théâtre par là? se dit-il, et machinalement il dirigea ses pas du côté que suivait la file.

Les voitures avaient toutes des armes peintes sur leurs panneaux ; les chevaux étaient mélancoliques, les cochers misérables ; mais, en revanche, les valets de pied étaient bien tenus, et sentaient la bonne maison.

De temps en temps des femmes vieilles ou jeunes montraient un turban, un bonnet, et c'était plaisir que de voir leur mauvaise humeur.

Tout à coup la glace d'une des voitures s'abaisse, un jeune homme passe sa tête blonde :

— Qu'est-ce donc? dit-il, pourquoi n'avançons-nous pas?

— Monsieur, c'est la file.

— Comment nous sommes à la file? ah! c'est charmant, s'écria-t-il; madame de D*** qui m'écrit :

« Venez, nous serons entre nous; je n'ai invité personne, c'est une petite soirée sans façon. »

— Et puis, voilà qu'elle a rassemblé tout Paris!

— Elle ne pouvait faire autrement, dit une autre voix qui sortait du fond de la même voiture : tout le monde voulait entendre les vers de Lamartine, et madame de D*** se serait brouillée avec tous ses amis.

— Ah! pensa Tancrède, il paraît qne ces messieurs vont à une soirée littéraire. Eh! mais, moi aussi, je serais curieux d'entendre des vers de Lamartine. Pourquoi ne me donnerais-je pas aussi ce plaisir-là? La canne me doit une réparation — et Tancrède fit passer la canne dans sa main gauche.

La voiture des deux jeunes gens s'arrêta devant la porte d'un joli petit hôtel de la rue Saint-Georges, et les deux superbes dandys entrèrent dans l'antichambre, sans se douter qu'ils étaient trois.

Ils quittèrent leurs manteaux ; Tancrède, étourdiment, allait faire comme eux ; mais heureusement il se rappela que ce soin était inutile ; il garda sa grosse redingote de voyage, et remit sur sa tête son chapeau, que, par une routine de politesse, il avait ôté en entrant.

Les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et Tancrède passa bien vite le premier pendant qu'on annonçait les nouveaux venus, occupés à rétablir un aimable désordre dans les boucles de leurs cheveux.

Tancrède commençait à s'accoutumer à être invisible : cependant ce jour-là, pour lui-même, il se sentait gêné de se trouver ainsi mal vêtu, avec des bottes crottées, une redingote du matin, dans un salon fleuri, doré, parfumé, et paré des femmes les plus élégantes de Paris. Une grande crainte s'empara de lui :

— Si par mégarde, pensa-t-il, j'allais prendre ma canne de la main droite? si l'on allait me voir? que deviendrais-je?

Il en frémit; il éprouva tant de honte qu'il se hâta de passer dans un autre salon, moins riche, moins éclairé que le précédent et qui était plus en harmonie avec son costume et ses pensées. Tancrède était timide et embarrassé de lui, comme si on l'avait pu voir.

Il ne fut pas encore à son aise dans ce second salon : il y avait trop de monde, il se réfugia dans un troisième beaucoup plus petit, où il n'y avait personne, et alla s'établir devant une table couverte de livres, de journaux, d'albums, pour se donner une contenance. — Comment trouvez-vous cela? un homme invisible qui sent le besoin de se donner une contenance? Cela prouve que le monde agit toujours sur nous, alors même que nous sommes le plus indépendants de lui. — Cela nous prouve aussi que chacun de nos avantages est une science, et qu'il faut encore de l'étude pour en tirer parti. Un *sourd-muet* guéri ne sait point parler, il faut qu'il apprenne à prononcer les mots pendant des années. Un homme enrichi ne sait pas dépenser; de même, un homme invisible a besoin d'expérience et d'étude pour comprendre qu'on ne le voit pas, et tourner à son profit cet incalculable avantage, sinon, ce ne sera pour lui qu'un embarras de plus.

Tancrède s'amusa donc à regarder les albums, sans songer que ce n'était pas pour cela qu'il était venu en fraude dans ce salon. Tous les grands noms de la peinture légère rayonnaient

parmi ces dessins. Il y avait des fleurs de *Redouté*, des chevaux de *Carle Vernet*, des Bédouins d'*Horace*, de charmantes aquarelles de *Cicéri*, ces petits paysages qui ont tant d'espace, qui font voir si loin et rêver si longtemps... de ravissantes espagnoles de *Géniole*, des caricatures de *Grandville* et d'*Henri Monnier*, de beaux brigands de *Schnetz*, tous chefs-d'œuvre au petit-pied.

En jouant avec les divers papiers qui étaient sur la table, Tancrède aperçut une lettre entr'ouverte dont la signature le fit tressaillir :

CHATEAUBRIAND !

Cette lettre, par laquelle M. de Châteaubriand s'excusait de ne pouvoir venir à cette soirée, avait été certainement oubliée là exprès, et laissée sur la table avec intention. La maîtresse de la maison comptait évidemment sur les indiscrets.

Tancrède réalisa ses vues et lut avec curiosité la lettre suivante :

« Je n'ai jamais été si tenté de ma vie. *Conjurer* d'une « manière si aimable une vieille bête comme moi ! j'ai besoin « de mes quarante ans de vertu pour résister à cette double « attaque de votre beauté et de votre esprit ; encore Dieu sait « comme je m'en tire ! Hélas ! je ne sors point, je ne sors plus, « je ne vis plus. Si je dure jusqu'à l'hiver prochain, je compte « déposer mes trois cheveux gris sur l'autel des Parques, afin « qu'elles ne se donnent pas la peine de les couper, et je pren- « drai mon rang parmi les plus anciennes *perruques* de votre « connaissance. Que votre jeunesse ait pitié de mes catarrhes, « rhumes, rhumatismes, gouttes et autres. En me privant du « bonheur de vous voir et de vous entendre, je suis plus mal- « heureux que coupable.

« CHATEAUBRIAND. »

Cette gaieté, cette coquetterie, cette prétention à la vieillesse dans un homme encore si jeune, cette plaisanterie encore

poétique dite par un génie si imposant, avaient quelque chose d'original qui charma Tancrède. Quoi de plus séduisant que la grâce unie à la force? Connaissez-vous rien de plus joli qu'un soldat jouant avec un enfant?

Tancrède trouva ce billet si gracieux qu'il s'amusa à le copier au crayon.

C'était une infidélité, c'était un crime ; mais à quoi bon être invisible si ce n'est pour être indiscret.

Comme M. Dorimont était occupé a l'exécution de son crime, plusieurs personnes entrèrent dans le salon.

— A qui ce chapeau? dit une jeune fille rieuse.

Tancrède retourna la tête vivement, et il aperçut alors son chapeau sur une chaise à côté de lui. Il voulut le reprendre, mais l'attention était fixée sur ce malheureux chapeau. Il n'osa le faire disparaître en le remettant sur sa tête, car le chapeau était invisible lorsque Tancrède le portait ; mais, loin de lui, le chapeau cessait de participer au merveilleux ; chacun alors pouvait l'admirer.

— A qui le chapeau ! cria un jeune étranger.

— A personne, il n'y a personne ici.

— C'est l'accordeur de piano qui l'aura laissé ici ce matin, dit quelqu'un en riant.

— C'est le chapeau du coiffeur de madame de D*** ; cachez-le donc, monsieur de Bonnard.

Et soudain un élégant coup de pied fit tomber le chapeau sous la table.

— Il est sauvé ! pensa Tancrède.

Une rumeur se fit entendre dans le salon.

— Voilà M. de Lamartine ! s'écria quelqu'un.

— Non, reprit une autre personne ; Lamartine est allé ce soir chez son président. M. de *** l'a vu chez Dupin ; il viendra tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui arrive?

— C'est la duchesse de ***.

— La belle duchesse de ***? je ne la connais pas. Allons la voir.

Chacun retourna dans le grand salon.

— Puisque Lamartine n'est pas arrivé, pensa Tancrède, je puis encore rester ici.

Et il se remit au pillage.

Un second billet se trouvait sur la table : il était signé... — Bérenger — lequel? Il y a plusieurs Bérenger.

Le mot *prison*, qui se trouvait dans les premières lignes de la lettre, ne laissait plus de doute. On voyait clairement que ce n'était pas le pair de France ni le conseiller à la cour de cassation qui l'avaient écrite.

Ce billet était aussi un billet d'excuses.

« Hélas! non, Madame, ce n'est pas de la coquetterie que « vous faites avec moi, c'est de la bonté; vous m'avez fait « autrefois passer de douces consolations à travers les bar- « reaux de ma prison ou de mon cachot, comme nous disons, « nous autres poëtes. Aujourd'hui, vous prenez pitié d'un pau- « vre reclus volontaire, et vous voulez le rattacher à ce monde « qui doit vous paraître si plein de bonheur, car il vous est « reconnaissant. Malheureusement, Madame, le reclus est souf- « frant, et son médecin lui défend le monde et ses émotions.

« Daignez agréer mes excuses, et me plaindre un peu de la « privation qui m'est imposée. »

Il y avait dans ce billet un ton de mélancolie qui fit rêver Tancrède. Il sourit d'un rapprochement dont il eut l'idée.

— C'est un singulier hasard, pensa-t-il, qui me fait trouver une lettre si gaie du poëte d'*Atala*, et un billet si gracieusement triste du chantre de *Lisette*.

Et puis il réfléchit, et, se rappelant la fameuse brochure de M. de Châteaubriand, publiée en 1831, et la belle chanson de Béranger : *Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu?* il se répondit que les génies bien organisés savent réunir les deux genres : la profondeur dans le sentiment, et la légèreté dans l'esprit.

Tout en réfléchissant ainsi, il copiait la lettre de Béranger.

Il terminait à peine cette copie, une grande agitation se manifesta dans les salons de madame de D***.

M. de Lamartine, arrivé depuis longtemps, avait consenti à dire quelques vers.

Tancrède se précipita dans le salon pour l'entendre.

Tancrède n'avait jamais vu M. de Lamartine; il le reconnut entre tous : c'est ainsi qu'il l'avait rêvé.

M. de Lamartine lut cet admirable chant de *Jocelin*, ou plutôt la scène de la confession de l'évêque dans la prison de Grenoble; car tout ce chant est une scène de drame, et serait d'un effet superbe au théâtre. La voix de M. de Lamartine est pure et sonore; il dit les vers d'une manière très-simple, mais avec inspiration et dignité, avec cette émotion profonde et voilée, d'autant plus puissante qu'elle est combattue, cette émotion contrainte si communicative qui semble se réfugier dans l'auditoire, parce que le poëte la repousse.

Chacun était ravi, transporté ; Tancrède, enivré d'admiration, avait oublié où il était, qui il était, et la canne de M. de Balzac, et toutes les merveilles imaginables ; la nécessité d'être invisible était bien loin de sa pensée. Il criait avec tout le monde :

— C'est sublime, c'est la plus belle poésie qui ait jamais existé, c'est une inspiration divine !

Et toutes sortes de choses fort justes que nous sommes loin de contester ; mais en disant tout cela, il levait les bras, il gesticulait, il applaudissait, et la canne devenait ce qu'elle voulait.

Enfin, quand M. de Lamartine arriva à ces mots :

> Un changement divin se fit dans tout mon être.
> Quand je me relevai de terre, j'étais prêtre !...

Tancrède s'étant avancé pour mieux voir le poëte, que chacun allait remercier, s'aperçut que plusieurs personnes l'observaient lui-même, et frémit.

Une femme d'un âge respectable demandait son nom d'un air scandalisé ; le pauvre jeune étourdi se hâta de redevenir

invisible, mais il fut longtemps avant de se remettre de son trouble.

Avoir été vu si mal vêtu dans un monde si élégant, être resté dans un salon toute une soirée en redingote du matin, avec son chapeau sur la tête, ô honte! c'était un homme déshonoré.

L'admiration rend indiscret, on se croit des droits sur ce qu'on apprécie. Après ces beaux vers, on en désira d'autres, on tourmenta longtemps M. de Lamartine.

— Vous avez fait de nouveaux vers? demanda quelqu'un.

— Oui, adressés à moi, dit un jeune poëte avec fierté.

— Oh! dites-les, s'écria-t-on.

— J'ai peur de ne pas me les rappeler ..

— Commencez toujours, vous les chercherez.

M. de Lamartine, qui était d'une complaisance extraordinaire ce soir-là, dit les vers suivants qu'il avait faits la veille :

A MONSIEUR LÉON BRUYS D'OUILLY.

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau.

De nos toits voisins, les fumées
Se fondaient dans le même ciel ;
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel.

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener, comme un jeune frère,
A moi, tout petit, par la main.

Et te soulevant vers ma lyre,
Sur ses bras qui tremblaient un peu,
Dans mes vers t'enseigner à lire :
Enfant qui joue avec le feu!

Et je pensais, par aventure,
En contemplant cet or mouvant
De ta soyeuse chevelure,
Où ses baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage, enfance heureuse !
« Sans prévoyance et sans oubli,
« Que jamais la gloire ne creuse,
« Sur ce front blanc, le moindre pli.

« Que jamais son flambeau n'allume
« D'un feu sombre ces yeux si beaux,
« Ainsi qu'une torche qui fume
« Et se réfléchit dans les eaux !

« Que jamais ses serres de proie
« N'éclaircissent avant le temps
« Ces cheveux où ma main se noie,
« Feuillage épais de tes printemps !

« Que jamais cette main qui vibre,
« Dans ma poitrine à tout moment,
« N'arrache à ton cœur une fibre,
« Comme une corde à l'instrument !

« Si quelque voix chante en son âme,
« Que son écho mélodieux
« Soit dans l'oreille d'une femme,
« Et sa gloire dans deux beaux yeux !... »

Je partis : j'errai des années ;
Quand je revins au vert vallon,
Chercher nos jeunesses fanées,
Je ne trouvai plus que ton nom.

Le feu qui m'avait fait poëte,
Jaloux de tes jours de repos,
S'était abattu sur ta tête
Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière
Sur ton front venait ondoyer,
Dardant des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiétude,
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois.

Pleure ton fils, ô ma vallée!
Il saura ce que vaut trop tard
Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart,

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère,
Qui nous appelaient au réveil!...

XIX

UNE MUSE.

Il y avait dans le salon de madame de D*** une jeune personne que Tancrède avait remarquée, d'abord parce qu'elle était fort jolie, ensuite parce que l'extrême simplicité de sa toilette faisait contraste avec le luxe élégant des femmes qui l'entouraient.

Cette jeune fille se nommait Clarisse Blandais; elle avait dix-sept ans, elle avait quitté Limoges, sa patrie, et était venue à Paris pour être poëte, comme Petit-Jean était venu d'Amiens pour être suisse.

Sa mère, femme raisonnable et philosophe, s'était dit :

— Par le temps qui court, le métier de poëte est un fort bon métier pour les femmes : madame Valmore et madame Tastu ont une célébrité qui ne nuit point à leur bonheur; elles trouvent dans leur talent de nobles jouissances et de pures consolations; mademoiselle G***, qui faisait des vers comme ma fille, jouit dans le monde d'une position fort agréable. Mademoiselle Mercœur, qu'on plaignit beaucoup, recevait du gouvernement une pension de quinze cents francs, qui suffirait

à ma fille et à moi... Je ne vois pas pourquoi Clarisse, qui est incontestablement poëte, ne trouverait pas les mêmes avantages : elle n'a point de fortune, je la marierai difficilement; tâchons de lui faire un sort par son talent.

Et la sage mère avait fait ses paquets, avait dit adieu aux rivages de la Vienne, avait retenu trois places dans le coupé de la diligence, et les messageries de Limoges avaient amené, dans la capitale, une muse de plus.

La soixantième je crois.

Madame Blandais ne connaissait personne à Paris, et parfois elle se sentait effrayée de la hardiesse de son voyage, surtout lorsque ses compagnons de voiture lui faisaient d'indiscrètes questions ; elle s'en tirait par des mensonges. Comment avouer qu'elle allait dans ce chaos pour se faire connaître, et chercher des admirateurs dans ce tourbillon d'inconnus où elle ne comptait pas un ami? Madame Blandais, pour tout introducteur dans ce monde nouveau, n'avait qu'une seule lettre de recommandation que le député de son arrondissement lui avait donnée pour un de ses collègues ; mais ce collègue était... M. de Lamartine! C'était beaucoup. M. de Lamartine avait accueilli la jeune fille comme une espérance, elle lui avait confié quelques vers qu'il avait vantés ; enfin, madame de D***, ancienne amie du grand poëte, s'était chargée de faire connaître, dans le monde littéraire, la Corinne du Limousin.

Clarisse était encore toute tremblante de l'attendrissement que lui avaient causé les vers de son protecteur, lorsque la maîtresse de la maison s'approcha d'elle, et vint lui dire qu'on désirait l'entendre.

— Après lui ! dit Clarisse avec une douce indignation.

— Vous me l'avez promis ce matin, reprit madame de D***, ne vous faites pas prier.

Clarisse prit la main que lui tendait madame de D***, et alla s'asseoir à la place qu'elle lui désignait.

Clarisse devint d'abord très-rouge, parce que tout le monde la regardait ; et puis elle devint très-pâle, parce qu'elle était émue, car ce qu'elle éprouvait était plutôt de l'émotion que de

la timidité. La timidité déguise toujours une espèce de misère ; une timidité invincible naît d'un défaut ; on ne se cache jamais sincèrement que lorsqu'on n'a pas intérêt à être vu. Madame de Lavallière aurait peut-être été madame de Montespan si elle n'avait pas été boiteuse. L'orgueil de la beauté est dans la nature : le cheval se pose dès qu'il sent qu'on l'admire ; l'éléphant lui-même n'est pas indifférent au succès, et je ne vois pas pourquoi nous ne conviendrions pas franchement de ce petit sentiment de vanité que nous avons de commun avec l'éléphant.

Clarisse tremblait, mais elle était brave ; elle n'avait pas d'assurance, mais elle avait du courage, et puis la conscience de ce qu'elle valait, peut-être.

Elle commença :

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle année...

— Attends donc, ma fille, dit une voix sortant d'un chapeau de province, couleur tourterelle, pavoisé de nœuds de rubans rouges et verts ; dis donc le sujet, ces dames ne comprendront pas.

— La mère n'a pas une haute idée de notre intelligence, dit une jeune femme.

Madame Blandais continua :

— Voici le sujet : Il y avait, aux environs de Limoges, un homme très-respectable qui venait nous voir souvent à Chanteloube. Il était cousin du président, et il avait épousé en premières noces la nièce d'un procureur général ; lui-même enfin était directeur des contributions.

Hilarité mystérieuse.

— Ma fille lui plut, il me la fit demander en mariage par le sous-préfet lui-même ; je fis part de cette proposition à ma fille ; mais cette union disproportionnée l'effraya (le prétendant avait soixante-quatre ans). La petite me demanda trois jours pour réfléchir, et au lieu de réfléchir, mademoiselle fit les vers qu'elle va avoir l'honneur de vous dire.

— Cette femme parle fort bien en public, dit l'un de nos grands orateurs.

— Je n'ai pas écouté, dit un autre ; quel est le sujet?

— Une jeune fille qui refuse en mariage un directeur des contributions.

— C'est très-poétique. Et pourquoi? Ce refus est-il motivé?

— Nous allons le savoir. Quelques défauts, quelques vices, quelques infirmités peut-être?

— Ah ! l'horreur ! s'écrièrent plusieurs femmes en riant.

— Elle est fort jolie, la petite, dit un jeune homme ; elle a des yeux charmants.

— Chut ! écoutez.

— Elle est ravissante ! pensait Tancrède.

La jeune fille, qui avait souri gracieusement pendant le discours de sa mère, reprit alors d'une voix très-douce :

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle année,
Ma mère, en m'imposant un douloureux lien :
Union de hasard, d'avance profanée,
Où le cœur n'est pour rien?

La fortune, à votre âge, est un bonheur peut-être ;
Mais au mien, ses faveurs sont des biens superflus :
Dans nos jeux innocents ses dons feraient-ils naître
Un sourire de plus?

Voulez-vous donc cacher ma blonde chevelure
Sous des plis de velours, sous des bijoux pesants?
Ma mère, vous voyez cette blanche parure
Suffit à mes quinze ans.

Je ne vais pas au bal pour être regardée ;
Des fêtes de l'orgueil mon cœur n'est point jaloux.
Je mettrais en pleurant une robe brodée,
Présent d'un vieil époux.

La raison, dites-vous, veut que l'on me marie.
Mais, si jeune, faut-il m'immoler à sa loi ?
Dieu me dit d'espérer. . Ah ! pour l'âme qui prie,
La raison, c'est la foi !

Pourquoi me repousser de votre aile avant l'heure?
Mon front comme autrefois est timide et serein.
Je suis heureuse ici, ma mère; quand je pleure,
Ce n'est pas de chagrin

Loin d'un monde agité mes jours bénis s'écoulent;
Sur un sort qui me plaît d'où vous vient tant d'effroi?
Vous dites qu'on se bat, que les trônes s'écroulent:
Je ne le sais pas, moi.

La douleur pour mon âme est encore un mystère;
Mes lèvres du banquet n'ont goûté que le miel.
Je ne vois que les fleurs et les fruits sur la terre,
Que l'azur dans le ciel.

J'ai placé ma demeure au-dessus de l'orage;
J'entends le vent gémir, mais je ne le sens pas.
Je n'ai que la fraîcheur du torrent qui ravage
Les plaines d'ici-bas.

La rose des glaciers, qu'un noir rocher protége,
Ainsi fleurit sans crainte à l'abri des autans,
Et dans ces champs maudits, dans ces déserts de neige,
Trouve seule un printemps.

Ainsi, dans ces vallons de misère profonde,
Dans ces champs d'égoïsme où rien ne peut germer,
Dans ce pays d'ingrats, dans ce désert du monde,
Je fleuris pour aimer.

Je ne sais quel instinct me fait chérir la vie,
Quel parfum d'avenir me présage un beau sort,
Me dit: Tu connaîtras la gloire sans envie,
Et l'amour sans remords.

Oui, je crois au bonheur, à ma brillante étoile;
Un ange protecteur me guide par la main,
Et j'irai jusqu'à Dieu sans déchirer mon voile
Aux ronces du chemin.

Comme on croit au printemps que l'hiver nous envoie,
Comme au sein de la nuit même on attend le jour,
Triste... je sens venir une indicible joie.....
Seule..... je vis d'amour!

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe ;
Invisible pour vous, il enchante mes yeux,
Il m'apparaît charmant, à ma vie il assiste,
Comme un esprit des cieux !

Et je rougis de crainte à sa seule pensée,
Et, comme en sa présence, on me voit tressaillir ;
Comme s'il était là, dans ma joie insensée,
J'ai peur de me trahir.

Ce rêve de mon cœur n'est pas une chimère ;
Il viendra.... loin de lui n'entraînez point mes pas,
Gardez-moi près de vous..... Oh ! laisse-moi, ma mère,
L'attendre dans tes bras !

Ces vers causèrent tant de plaisir, qu'on en oublia la préface, qui d'abord avait fait rire. Clarisse était charmante en les disant ; son regard s'inspirait, toute sa personne s'embellissait. Cette harmonie de la beauté, de la jeunesse et de la poésie était un ensemble séduisant. Et puis, il y avait une conviction de bonheur dans toute son âme qui détournait la critique. La malveillance se sentait impuissante contre ce jeune cœur, si riche d'espérance, si bien armé en joie pour l'avenir.

Clarisse obtint le plus brillant succès. Elle sut plaire enfin. Savez-vous à qui elle ressemblait ? Connaissez-vous mademoiselle Antonia Lambert, cette jeune personne dont la voix est si belle, qui chante avec inspiration, comme on voudrait dire les vers ? — Eh bien ! c'est elle qui peut seule donner l'idée de Clarisse. Comme elle, Clarisse était grande et svelte ; elle avait les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux blonds, le même doux sourire, le même gracieux maintien, et dans les manières ce mélange de confiance et de modestie que donne l'union d'une extrême jeunesse et d'un grand talent.

Si tout le monde était ravi, que ne dut pas éprouver Tancrède, à qui ces vers semblaient s'adresser ?

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe ;
Invisible pour vous, il enchante mes yeux !...

Il y avait toute une destinée dans ce hasard.

Il passa le reste de la soirée à observer Clarisse, et cette observation était dangereuse. On ne pouvait la connaître sans l'aimer. Clarisse avait beaucoup d'esprit, de finesse et de naïveté ; on s'étonnait de sa simplicité.

— Elle n'est point pédante, disait-on.

Et pourquoi l'aurait-elle été?

La pédanterie suppose un travail pénible; elle sert à faire remarquer un talent qui a coûté ; un pédant est un homme qui a pâli sur une idée qui n'était même pas la sienne; il veut qu'on lui sache gré de la peine qu'il s'est donnée. Le savant se souvient toujours de la science, mais le poëte ne s'aperçoit pas de la poésie, il ne cherche pas ses idées, elles viennent d'elles-mêmes le trouver, et il les exprime pour se soulager. On fait des vers comme on aime, sans le savoir, sans le vouloir. Le poëte rime ses rêves pour épancher son âme, sans prétentions, sans demander qu'on l'admire, comme l'homme qui aime fait un aveu pour exprimer ce qu'il éprouve, et jamais il n'est venu à l'idée de celui-ci de dire : J'ai très-bien dit *je t'aime*, aujourd'hui ; je devais être bien séduisant!

Oui, le véritable poëte est simple comme la vérité, il ne peut avoir de pédanterie; le pédantisme vit de prétentions, et les prétentions sont incompatibles avec un talent involontaire. D'ailleurs les poëtes sont les grands seigneurs de l'intelligence; pourquoi veut-on qu'ils aient, comme les pédants, des manières de parvenus?

XX

L'ANTRE DE LA SIBYLLE.

Madame Blandais et sa fille, voyant qu'il était déjà une heure du matin, se regardèrent avec anxiété.

— Il faut songer à nous en aller, mon enfant, dit la mère.

— Marguerite va nous croire mortes, dit Clarisse.

Et elles se dirigèrent vers la porte.

Un valet de chambre vint à elles.

— Qui faut-il appeler? demanda-t-il.

Il s'imaginait qu'on allait lui répondre : Michel, Louis, Simon, un nom de domestique quelconque.

— Je désirerais une voiture de place, dit madame Blandais avec satisfaction.

Car c'était pour elle un grand luxe que de s'en aller en voiture. Elle était bien aise de le faire valoir.

Tancrède, qui avait suivi Clarisse, entendant ces mots, s'effraya de l'idée que ces pauvres femmes allaient se trouver à deux heures du matin, sans protecteur, exposées à toutes les *intempéries* d'un cocher de fiacre : guidé par un zèle déjà quelque peu tendre, il résolut de les escorter invisible jusqu'à leur demeure.

— Je saurai leur adresse, pensa-t-il; c'est toujours cela.

Le fiacre arriva.

Madame Blandais monta la première; quand ce fut le tour de Clarisse, Tancrède invisible, se plaçant entre elle et le cocher, l'aida à franchir le marche-pied, et ce fut sur son bras qu'elle s'appuya. Il eut soin aussi de préserver la blanche parure du contact de la roue, et fut récompensé de ses soins en entendant la jeune fille dire ces mots en s'asseyant dans la voiture :

— Comme ils sont polis, les cochers de fiacre!

La voiture partit. Tancrède la suivit d'abord des yeux, puis, l'ardeur des coursiers s'étant ralentie, il se mit à leur pas; et après un assez long voyage, arriva en même temps que le fiacre et la muse rue de la Bienfaisance, où elle demeurait.

— Allons, pensa Tancrède, du courage! mieux vaut me désenchanter tout de suite.

Et il pénétra avec les deux femmes dans leur appartement.

— Ah! vous voilà! mamzelle, cria une vieille servante. Ah! mon Dieu! que j'ai eu peur! Ah! Mamzelle, laissez-moi que je vous embrasse!...

— Qu'est-ce que tu as donc, Marguerite? qu'est-ce donc qui t'est arrivé?

— Rien, madame, mais à vous? Comme j'étais inquiète! vous vous êtes donc perdues?

— Non, Marguerite, dit Clarisse d'un air glorieux; c'est la soirée qui a fini tard.

— C'était donc une noce?

— Je te conterai cela. Dis-moi, y a-t-il encore du lait? j'ai faim.

— Quoi! vous n'avez rien mangé... chez une comtesse?

— Si vraiment, il y avait des friandises excellentes, dit madame Blandais; mais Clarisse a tout refusé. C'était superbe: le beau salon! il y faisait une chaleur!... Ce chapeau m'étouffait.

Madame Blandais commençait à se déshabiller.

Tancrède, par discrétion, sortit alors avec Marguerite qui allait chercher dans la petite cuisine ce qu'il y pouvait rester de provisions. Tancrède profita de ce temps pour observer ce ménage plus que modeste; et tout ce qu'il voyait, ce mélange de simplicité bourgeoise et de distinction naturelle, lui plaisait.

Marguerite eut affaire dans la chambre de Clarisse; elle allait y chercher deux cuillers d'argent, car la jeune muse était gardienne de toute l'argenterie de la maison, qui consistait en six couverts, une casserole et sa timbale de pension.

Tancrède alors s'amusa à étudier la petite chambre de Clarisse. Que vous dirai-je? il devint amoureux de cette chambre.

Un lit très-petit, très-jeune, si l'on peut dire ainsi, et voilé de rideaux blancs, était situé au fond de la chambre. Près du lit était un joli guéridon en laque; ce devait être un présent nouveau, sa richesse contrastait avec le reste du mobilier.

Auprès de la fenêtre était une espèce de bureau; sur ce bureau, des livres, des dictionnaires anglais, des recueils de poésie, un panier à ouvrage, un vase plein de fleurs, et puis une boîte de bonbons. Au mur était attachée une petite bibliothèque; Tancrède l'examina rapidement: c'étaient tous livres dépareillés; il ne put s'empêcher de rire. Sur la cheminée

était une petite montre, un chapelet, une bourse légère et un flacon. Tancrède observait tout avec plaisir, et cependant avec une malveillance volontaire.

— Je veux la connaître, se disait-il, je veux me désenchanter tout de suite, Clarisse me plaît trop, je ne la quitterai point que je ne l'aime plus.

Et le souvenir de Malvina le fit amèrement soupirer.

Marguerite, ayant terminé ses recherches dans l'armoire, retourna dans la chambre de madame Blandais.

Madame Blandais était occupée à relever le feu; Clarisse préparait une petite place sur la cheminée pour poser son frugal souper. La mère avait passé une robe de chambre de couleur sombre; la jeune fille avait changé sa robe de mousseline contre un long peignoir de percaline bleue. Elle était charmante ainsi.

Tancrède la trouvait bien plus jolie dans ce négligé tout à fait en harmonie avec son costume à lui, qui n'était nullement cérémonieux.

— V'là du lait, Mamzelle, dit Marguerite, et puis du pain.

— Ah ! c'est bien, mets ça là. En veux-tu, maman?

— Non, vraiment, je ne bois de lait, à Paris, que lorsque j'y suis forcée. Quelle différence avec le lait de nos prairies! A Paris, le lait est détestable, il est falsifié.

— Non, maman, celui-ci est excellent, d'abord j'ai faim.

Clarisse goûta le lait, puis elle se leva pour aller chercher du sucre.

Pendant ce temps, l'invisible amoureux, tombant dans ce lieu commun des amours, voulut toucher de ses lèvres la coupe qu'une bouche adorée venait de presser; il prit la tasse de Clarisse; mais, soit distraction, soit réel appétit, il but beaucoup plus de lait qu'il n'avait intention d'en boire; il remit la tasse en tremblant.

Clarisse revint, et voyant sa coupe à moitié vide :

— Qu'est-ce qui a bu mon lait? cria-t-elle comme une pensionnaire.

— C'est toi, répondit sa mère en riant.

— Moi? j'y ai à peine goûté; j'en suis sûre, quelqu'un a bu mon lait, c'est un mystère; il y a peut-être un chat ici.

— Non, dit madame Blandais, c'est ton être invisible, tu sais?

— Sérieusement on a bu mon lait.

— C'est toi-même, étourdie, je t'ai vue; tu es folle, tu ne penses jamais à ce que tu fais. Allons, dépêche-toi de souper, il est tard, Marguerite a sommeil.

— Marguerite dort déjà; je l'ai envoyée se coucher.

Alors Clarisse s'assit auprès du feu, et se mit à tremper du pain dans le peu de lait que Tancrède lui avait laissé.

— C'est très-amusant le grand monde, disait madame Blandais; moi j'aime Paris, le séjour de Paris me convient, c'est dommage que tout y coûte si cher! Sais-tu que depuis trois mois que nous sommes ici, nous avons déjà dépensé quatre cents francs?

— Quatre cents francs! répéta Clarisse avec étonnement, c'est beaucoup.

— C'est énorme! c'est la rançon d'un roi! mais cet argent ne sera point perdu, si tu as des succès, et si tu te fais connaître; cette soirée a déjà réussi.

— Ai-je bien dit mes vers, maman? demanda Clarisse.

— Oui, très-bien, seulement tu ne parles pas assez fort, dans l'autre salon on ne t'entendait pas.

— Ah! tant pis pour ceux qui y étaient! Je ne veux pas crier, moi; et puis j'avais peur; il y avait là des petites femmes très-méchantes, l'une d'elles s'est moquée de mes souliers noirs, j'ai entendu ce qu'elle disait; une autre a repris, pour m'excuser :

— Elle est depuis si peu de temps à Paris!

— Elle doit être bonne celle qui a dit cela.

— Le comte de D*** est un bien bel homme, dit madame Blandais.

— Oui, mais il ne me plaît pas, j'aime mieux M. de Lamartine. Oh! quelle jolie figure!

Tancrède allait être jaloux quand elle ajouta :

— Ah ! mais il y avait là un beau jeune homme ; l'as-tu vu ?

— Non.....

— Tu ne l'as pas vu ? il était bien remarquable cependant, car il avait son chapeau sur sa tête, ce qui m'a paru singulier.

— Tu es folle, ma fille, un jeune homme ne se serait pas permis de garder son chapeau dans le salon de madame de D***.

— Je l'ai vu ! peu de moments à la vérité ; mais je l'ai vu avec son chapeau sur sa tête. Peut-être avait-il demandé la permission de le garder dit Clarisse en riant, comme ce vieux M. de Livray, qui avait toujours trop chaud, et qui entrait en disant : « Vous permettez, Madame ? cela voulait dire qu'il n'ôterait point sa casquette.

— Enfant ! dit madame Blandais.

— Je t'assure, maman, que j'ai vu, chez madame de D***, un jeune homme qui avait son chapeau sur sa tête, que ce jeune homme m'a beaucoup regardée, et que jamais de ma vie je n'ai vu de si beaux yeux ; il avait un regard, un regard qu'on retient, qu'on emporte, jamais je n'oublierai ces yeux-là.... je les vois toujours.

Tancrède ne put résister à une invincible tentation ; il était en face de Clarisse, derrière le fauteuil de madame Blandais, il prit rapidement sa canne dans sa main droite, il fut visible. Clarisse jeta un cri ; mais déjà la canne était revenue dans la main gauche, et Tancrède avait disparu.

— Qu'est-ce que tu as donc, ma fille?

— Rien, maman, dit la jeune fille toute tremblante.

— Mais, tu es pâle...

— Il m'a semblé que je voyais encore.....

— Qui ?

— Ce jeune homme.

— Tu as des visions aujourd'hui, te voilà comme lorsque tu étais petite ; tu nous parlais toujours d'apparitions, de religieuses qui venaient s'asseoir auprès de ton lit. Tu es encore la même : tout à l'heure tu disais qu'on avait bu ton lait, et

c'est toi qui l'as bu, et maintenant tu vois des jeunes gens dans ma chambre!

Et madame Blandais leva les yeux au ciel en souriant.

— Eh bien! soit, reprit Clarisse gaiement, moi aussi, j'ai des... Comment dit-on cela?

— Des visions, des apparitions.

— Non, ce n'est pas là le mot à la mode, il est plus long que cela..... des hallucinations. Donc, il est décidé que j'ai des hallucinations. Bonsoir, maman.

En disant cela, Clarisse vint embrasser sa mère.

— Bonsoir, ma fille, répondit madame Blandais.

Et, poursuivant la plaisanterie,

— Si tu trouves ton beau jeune homme dans ta chambre, tu m'appelleras.

— Oui, maman.

Et Clarisse alla se coucher.

XXI

UN FANTOME.

— Voilà deux caractères inventés exprès pour ma canne, pensa Tancrède : une jeune fille rêveuse qui ne sait ce qu'elle fait, qui n'écoute rien, qui ne regarde pas où elle est, qui se croit elle-même étourdie, et qui s'attend à se tromper toujours; une mère assez crédule, accoutumée aux enfantillages de sa fille, qui est même flattée de ses distractions, et qui les considère comme autant de preuves de poésie. Plus cette jeune fille dira de choses extravagantes et incompréhensibles, plus on la croira poëte; c'est au point qu'elle deviendrait folle, qu'on ne s'en apercevrait pas.

Tancrède n'osa suivre Clarisse dans sa chambre, un sentiment de respect le retint; un autre sentiment lui inspira aussi cette délicatesse : il se trouvait trop mal vêtu pour un fan-

tôme, il n'osait risquer une apparition en redingote, il n'était réellement pas assez élégant pour un idéal. D'ailleurs, il aimait déjà trop pour ne pas tenir à lui ; on acquiert, à ses propres yeux, une grande importance aussitôt qu'on aime, on ne se risque plus légèrement.

Dès qu'il fut possible de sortir de la maison où demeurait madame Blandais, Tancrède revint chez lui. Le lendemain, en s'éveillant, il se souvint de Clarisse, et il s'avoua qu'il s'était attaché à elle, en un jour, comme s'il la connaissait déjà depuis son enfance.

Il l'avait trouvée si gentille, si simple, qu'il avait oublié qu'elle faisait des vers. Ce fut par vanité qu'il se le rappela. Ce rôle d'idéal qu'il se préparait à jouer flattait singulièrement son orgueil, et le réconciliait avec sa trop grande beauté, avantage dont il avait tant souffert. En effet, c'était une noble ambition que de se faire l'Apollon d'une si charmante sibylle, que de réaliser de si poétiques chimères, de s'approprier de si beaux rêves, de dominer une imagination si pure ; enfin, de se faire adorer comme ange — quand on possédait toutes les qualités d'un mauvais sujet.

Cependant, comme Tancrède était au fond un très-honnête homme, il ne voulut pas risquer d'être aimé avant de savoir si Clarisse lui plairait assez pour qu'il consentît à enchaîner sa vie à la sienne, et il s'appliqua d'abord à l'observer mystérieusement. Cette observation ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude. Chaque fois qu'il voyait Clarisse, il l'aimait davantage ; tout ce qu'il découvrait dans son âme de candeur et de poésie le charmait ; c'était l'inspiration surprise dans ce qu'elle a de plus sublime ; c'était l'amour observé à sa naissance, dans sa pureté première, un amour vague et frais comme un feuillage de printemps ; c'était enfin le mélange le plus gracieux, un rêve passionné dans un cœur plein d'innocence, un regard de génie avec un sourire d'enfant.

Cette situation d'observateur invisible avait tant de charmes que Tancrède se plaisait à la prolonger, et pourtant il était déjà bien amoureux ; mais la tendresse qu'inspire une jeune

fille est plus patiente ; on regrette pour elle cette sainte ignorance qu'un jour d'amour doit lui ravir : un adieu est toujours triste, même lorsqu'il conduit au bonheur.

Clarisse était joyeuse sans savoir pourquoi; elle vivait dans une atmosphère d'amour qui l'enivrait. Tancrède invisible était souvent près d'elle; cette présence voilée agissait sur son âme à son insu. Parfois une rapide apparition lui faisait entrevoir le gracieux fantôme; elle souriait, elle s'était accoutumée à ces visions, elle s'y attendait, elle y comptait; si elles lui avaient manqué plusieurs jours, elle aurait été malheureuse!

Sa vie se passait doucement, tantôt à faire des vers brillants de jeunesse et d'espérance, tantôt à courir dans le jardin assez grand de la maison qu'elle habitait; elle chantait souvent, pendant des heures entières, des airs connus, et puis d'autres qu'elle improvisait dans sa joie. Sa mère, qui entendait ses folles roulades, lui demandait alors :

— Qui te rend si contente?... Qu'as-tu donc?

Elle n'avait rien ; elle avait seize ans et il faisait beau; cela suffisait bien pour expliquer ce bonheur. Le séduisant fantôme était aussi pour quelque chose dans cette joie; mais Clarisse ne pouvait le savoir, puisqu'elle croyait que ces apparitions extraordinaires étaient un effet de son imagination.

Quelquefois elle en parlait à sa mère en riant :

— Oh! maman, disait-elle, il m'est arrivé hier une chose singulière : comme j'arrangeais mes cheveux devant la glace... tu vas te moquer de moi.

— Eh bien?

— J'ai vu mon beau jeune homme!...

— Dans la glace?...

— Oui, je me suis retournée tout de suite, croyant qu'il était derrière moi; mais il n'y avait personne, et pourtant je crois bien avoir entendu rire.

— Allons, dit madame Blandais, voilà maintenant que tu veux l'entendre; autrefois tu te contentais de le voir.

Clarisse raconta cette apparition à sa mère; mais en voici une autre qu'elle ne raconta pas.

Tancrède avait reçu une lettre de M. de Balzac, qui annonçait son prochain retour à Paris. Le moment de rendre la canne était venu, il fallait se hâter de profiter de sa puissance.

Un matin que Tancrède était venu voir Clarisse, il l'avait trouvée tout en larmes; c'était bien triste alors d'être invisible; de voir pleurer la femme qu'on aime, et de ne pouvoir lui demander ce qui l'afflige, de ne pouvoir la consoler. La pauvre enfant pleura longtemps; puis vint madame Blandais, qui lui dit, d'un ton sévère, de mettre son chapeau, et de venir avec elle se promener au Jardin des Plantes. La course était longue, et cette promenade ressemblait assez à une punition. Madame Blandais comptait sur les marches forcées pour calmer l'imagination trop exaltée de Clarisse. Il était évident que madame Blandais avait grondé sa fille. Pourquoi? Voilà ce que Tancrède voulait savoir. Il suivit Clarisse et sa mère; il écoutait; mais d'abord elles cheminèrent en silence; enfin madame Blandais prit la parole.

— Tu t'en repentiras plus tard, ma fille, toutes tes rêveries ne te mèneront à rien; d'ailleurs, ce jeune homme est très-aimable; et puisque madame de D*** s'intéresse à lui, certainement ce doit être un homme distingué. Si tu repousses toutes les occasions, tu ne te marieras jamais; ton invisible ne t'épousera pas, et tu resteras vieille fille. Vrai, mon enfant, tu n'es pas raisonnable de refuser la chance d'un bon mariage pour des rêveries folles. Il est de mon devoir de t'éclairer; je t'ai pardonnée quand tu as refusé un homme plus âgé que toi; mais cette fois je serai plus sévère.

— Ah! c'est cela, pensa Tancrède; pauvre petite! on la tourmente, il faut lui donner raison.

Tancrède accompagna Clarisse jusqu'au Jardin des Plantes, puis, la livrant aux animaux féroces, il revint chez lui écrire a sa mère ses doux projets de mariage. Le soir, il retourna auprès de Clarisse; elle s'était retirée de bonne heure; fatiguée de sa longue promenade, elle dormait profondément. Tancrède pénétra dans sa chambre en ouvrant la porte le plus doucement possible.

Clarisse n'entendit rien ; à cet âge, le sommeil est une léthargie.

Tancrède fut étonné de trouver Clarisse déjà couchée et endormie ; il s'approcha de son lit doucement, il entendit cette respiration égale, qui prouve un sommeil réel, si profond, qu'il ne permet pas à un rêve de voltiger, à un souvenir de survivre.

— Qu'elle dort bien ! pensa Tancrède.

Et ce sommeil, qui lui faisait envie, lui inspira beaucoup de respect.

— C'est bien là le sommeil d'une pauvre jeune fille qui a pleuré, se disait-il ; elle doit être bien lasse, une si longue course dans Paris ! Elles n'ont pas osé aller en voiture par économie, et Clarisse a préféré revenir à pied plutôt que de se hasarder dans une voiture publique ; j'aime ça, et lui sais bon gré de ce petit orgueil. Clarisse est d'une nature trop élégante pour sa condition. Quel bonheur d'être riche, et de pouvoir lui donner, dans le monde, la position qu'elle mérite. O ma jolie Clarisse, que je t'aime !

En disant ces mots, Tancrède se pencha vers le lit, et imprima sur les joues roses de Clarisse un chaste baiser. — Clarisse ne s'éveilla point. Tancrède, que ce baiser avait troublé en risqua un plus tendre.

Clarisse ne s'éveilla point. Alors Tancrède se prit à rire, et il s'assit sur un fauteuil au pied du lit, et il la regarda dormir.

Il resta quelques moments en contemplation devant cette douce image, et tout son avenir lui apparut : il se figura les jours heureux qu'il passerait auprès de Clarisse, le plaisir qu'il aurait à l'emmener avec lui, à la présenter à sa mère ; il était bien certain que madame Dorimont aimerait Clarisse : cette jeune fille devait lui plaire par son esprit, la délicatesse de ses sentiments.

Il songea à ce prétendu dont on menaçait Clarisse ; il se demanda pourquoi madame de D*** voulait la marier ; il fit d'amères réflexions sur la manie des grandes dames, qui veulent toujours protéger, sans se rappeler, l'ingrat ! qu'il devait

à cette manie le plaisir d'avoir vu Clarisse ; il s'amusa de l'idée que cette jeune fille refusait un vrai mariage pour lui qu'elle ne connaissait pas, qu'elle aimait en rêve ; il trouva ce succès très-flatteur.

Il pensa que c'était pour lui un bien heureux hasard que cette rencontre avec M. de Balzac, à laquelle il devait sa fortune et son bonheur ; il remercia dans son âme M. de Balzac, qui lui avait prêté sa canne. Il acheta en idée une jolie maison de campagne près de Blois, et y fit préparer, pour son illustre ami, un bel appartement que lui seul aurait le droit d'habiter. Il se souvint aussi de M. Nantua, des secours qu'il avait trouvés en lui, de la brillante fortune qu'il lui devait ; il prépara aussi en idée un petit appartement, dans sa maison de campagne, pour M. Nantua. Et puis il pensa au plaisir d'avoir une jolie femme à lui tout seul, une jeune fille bien ignorante et bien naïve, que l'amour effarouche et qu'un mot fait rougir ; une jeune cœur tout frais qui n'a jamais aimé, dont vous avez la première émotion, la première joie...

Et comme toutes ces idées sont fort douces, elles le bercèrent mollement... Par degrés, sa promenade du matin — le silence — le demi-jour — la sympathie du sommeil — la pureté de ses sentiments, peut-être, agirent sur ses sens, et, malgré lui, entraîné par l'exemple, il finit par s'endormir à son tour.

Sa tête se pencha lentement sur le lit, elle y resta appuyée ; et la canne, qu'une main endormie ne soutenait plus, glissa bientôt sur le tapis.

Quand le jour parut, Clarisse entr'ouvrit les yeux...

Quel fut son étonnement, son effroi, en apercevant en face d'elle un homme endormi au pied de son lit !... Elle eut tellement peur qu'elle ne put crier ; elle resta un moment saisie et stupéfaite ; enfin, retrouvant la voix :

— Maman ! s'écria-t-elle.

Tancrède se réveilla en sursaut. Il fut quelques instants lui-même avant de se rappeler où il était ; il regardait la jeune fille ; et les yeux de Clarisse, fixés sur lui avec effroi, le déconcertaient... Je ne suis donc plus invisible ? pensait-il.

Alors il se ressouvint de la canne, et la voyant tombée à ses pieds, il comprit comment il s'était trahi.

Il en éprouva d'abord un vif chagrin, songeant à M. de Balzac et au secret qu'il avait promis de garder ; mais bientôt, se rappelant le caractère crédule de Clarisse, il se rassura. Il ramassa la canne adroitement, et cessa d'être visible.

Les yeux de Clarisse étaient toujours attachés sur lui ; mais, comme elle ne le voyait plus, son regard n'était plus le même : chose étrange ! elle avait peur quand il était là — et maintenant elle était triste parce qu'il n'y était plus.

Elle resta longtemps à réfléchir, et, ne voyant personne dans sa chambre, remarquant que la porte était bien fermée, elle se persuada qu'elle n'avait rien vu.

— Quel singulier rêve ! dit-elle tout haut en soupirant.

Et puis elle se remit de nouveau sur son oreiller, peut-être dans l'espoir de continuer ce rêve.

Tancrède l'aima de cette crédulité.

— Elle va trouver cette apparition toute naturelle, se disait-il ; elle aime bien mieux croire qu'elle perd l'esprit que d'imaginer qu'un homme amoureux d'elle veuille la séduire.

Et voilà pourquoi les âmes supérieures sont si faciles à tromper, c'est que les choses les plus extraordinaires, les fascinations, les phénomènes, les miracles, tout enfin leur paraît plus probable qu'une méchante action.

Tancrède retourna chez lui en riant de cette nuit d'amour passée si paisiblement ; d'abord il se regarda comme un niais qui n'avait pas su profiter d'une aussi bonne occasion ; ensuite il se jugea comme un honnête homme qui aurait rougi d'abuser de l'innocence d'une jeune fille ; mais enfin, comme il avait l'esprit juste, il s'avoua qu'il n'était qu'un égoïste, qui respectait déjà, dans la pureté de Clarisse, la réputation de sa femme.

Clarisse passa la journée assez gaiement, mais avec une grande émotion au fond du cœur, cette agitation vague et brûlante qui a tant de charmes ! Elle se dit qu'elle avait eu une vision, un sommeil agité, suite de la fatigue qu'une course trop longue lui avait causée.

— J'avais la fièvre, sans doute, une fièvre de courbature.

Elle n'y pensa plus.

Mais quand le soir vint, elle se sentit plus craintive : un instinct l'avertissait de se défier. Elle n'osa se mettre au lit.

— Je n'ai pas sommeil, je vais lire... non, je vais copier ces vers de madame Valmore, *l'Ange gardien*, que j'aime tant.

Elle s'assit devant sa table, mais au moindre bruit elle levait les yeux, elle tremblait.

— S'il allait venir? pensait-elle.

Tout à coup elle s'imagina qu'il y avait une porte secrète dans sa chambre; elle prit un flambeau et se mit à faire des perquisitions; sa chambre était si petite qu'elle l'eut bientôt passée en revue — ni porte secrète — ni trappe — il n'y avait pas moyen de placer la moindre aventure fantastique dans cette bourgeoise demeure. Clarisse fut honteuse de ses recherches; elle pensa à toutes les plaisanteries que ferait sa mère si elle la surprenait ainsi courant, au milieu de la nuit, après un fantôme. Elle se remit à écrire, et elle resta toute la nuit sans se déshabiller, sans dormir; elle se disait toujours qu'elle n'avait rien à craindre, mais elle agissait comme si elle était en danger.

Tancrède vint la voir le matin; il la trouva très-pâle, et, s'apercevant qu'elle ne s'était point couchée de toute la nuit, il se reprocha de lui avoir causé tant d'inquiétude; il cherchait un moyen de la rassurer.

— Pauvre petite! est-ce qu'elle va passer toutes les nuits ainsi? elle se rendra malade, pensa Tancrède.

Alors l'idée la plus étrange lui tomba dans l'esprit : pendant que Clarisse était auprès de sa mère, Tancrède prit la plume qu'elle venait de quitter, et, à la suite du paragraphe à demi copié... il écrivit ces mots :

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN.

TANCRÈDE.

XXII

UN JOUR D'INSPIRATION.

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN.

Mais il est donc venu tous les jours ! il doit donc revenir encore ! Quel mystère ! Mon Dieu ! que dois-je penser?

Clarisse resta des heures entières à regarder cette écriture ; sa tête se perdait en suppositions ; ses idées se brouillaient, c'était un dédale de conjectures à n'en plus finir.

D'abord ce nom de Tancrède l'inquiéta.

— On veut se moquer de moi, de mon caractère romanesque, pensa-t-elle, et l'on a choisi ce nom de tragédie pour me faire sentir que c'est un ridicule que de faire des vers.

Ensuite elle s'accoutuma à ce nom, elle finit même par l'aimer ; elle se rappela l'air noble, les doux regards de celui qui le portait ; elle se dit qu'un être si parfaitement beau ne pouvait être méchant, et se jouer lâchement d'une jeune fille innocente et sans protecteur.

Elle se rassura ; et dès qu'elle fut rassurée... elle aima passionnément. Le doute effacé, il y eut une réaction de confiance ; elle s'y abandonna avec naïveté.

— Oui, disait-elle, je crois en lui, c'est quelqu'un qui m'aime, il ne veut point me tromper ; il viendra, je lui donne ma vie, jamais je n'aimerai que lui. Tant mieux s'il me voit, tant mieux s'il m'entend, il saura toute ma pensée, il saura que je n'espère qu'en lui, que je l'aime comme l'ange gardien qui veille sur mes jours ; désormais je ne parlerai, je n'agirai que pour lui plaire, je ne ferai rien qui puisse l'affliger. Ah ! quel bonheur s'il m'accompagne toujours ! il verra comme je l'aime, il m'aimera !... Je savais bien que mes rêves s'accompliraient !

Tout en pensant ainsi, Clarisse s'enflammait des sentiments les plus poétiques; malgré elle ses émotions se formulaient en vers harmonieux ; ce souvenir de l'ange gardien qui présidait à ses beaux jours l'inspira ; elle passa toute la nuit à *travailler*, c'est-à-dire à soulager son âme par l'expression naïve de ses sentiments. — Et le lendemain, lorsque Tancrède, invisible, revint près d'elle, il la trouva aux prises avec la Muse; il vit que le moyen qu'il avait employé pour calmer son imagination n'avait servi qu'à l'exalter encore. Cela devait être, aussi ne fut-il pas très-étonné; n'importe, il se félicita de cette folle idée : l'agitation de la crainte avait fait place à celle de l'inspiration, et cela valait beaucoup mieux.

On a fabriqué des ruches en cristal, à travers lesquelles on voit les abeilles travailler : on devrait faire les chambres des poëtes transparentes pour les observer dans l'inspiration. Quel beau spectacle que celui d'une riche pensée qui s'éveille! Tancrède, grâce à son invisibilité, avait été à même d'observer la femme aux prises avec la passion, en proie à ses souvenirs d'amour; et maintenant il observe la jeune fille aux prises avec son génie, en proie à ses involontaires désirs, à ses pures espérances d'amour.

Que Clarisse lui parut charmante ainsi ! que ses yeux étaient beaux, parés de leur génie ! Ses blonds cheveux descendaient en vagues d'or sur ses blanches épaules; son teint était éblouissant d'éclat ; sa bouche était inspirée ; son sourire était rayonnant. Tancrède la contemplait avec ravissement. Alors ils avaient changé de rôle : ce n'est plus lui, c'est elle maintenant qui semble un être idéal; c'est elle qui est l'apparition céleste, l'image divine qui fascine les regards.

Tancrède, ébloui, transporté, croyait voir l'ange de la poésie; il cherchait déjà ses blanches ailes; Clarisse lui parut idéale, sublime, si belle, qu'il cessa de l'aimer un moment.... il l'admira !

Mais elle dit ces vers qu'elle venait de finir. Ces vers étaient pour lui, et quand il comprit que son amour les avait inspirés, il lui pardonna d'avoir eu le talent de les faire.

MON ANGE GARDIEN. *

Comme l'être immortel que chante Marcelline **,
Son front n'est point orné de rayons éclatants;
Il n'a point la fraîcheur et la grâce enfantine
Des roses du printemps.

Son voile n'est pas d'or, sa robe n'est pas blanche
Comme le nénuphar, ami des flots déserts;
Sur mon cœur, tout à lui, jamais il ne se penche
En répétant mes vers.

Jamais je n'entendis sa voix lente et sonore,
Me murmurer bien bas ces mots doux et confus,
Langage harmonieux que l'on écoute encore
Quand on ne l'entend plus.

Jamais, jamais sa main n'a tremblé dans la mienne!...
Un seul jour ses yeux noirs ont rencontré mes yeux...
Il tient pourtant ma vie enchaînée à la sienne,
Comme la terre aux cieux!

A l'heure poétique où le jour qui décline
Étend un voile rouge aux bords de l'horizon,
Quand l'oiseau qui chantait joyeux sur la colline
S'endort dans le buisson,

Mon Ange m'apparaît!... Mais, comme dans un rêve,
Ses traits sont recouverts d'une blanche vapeur;
Il me semble qu'alors dans ses bras il m'enlève,
Et quelquefois j'ai peur.

Et je passe ma main sur ma tête brûlante!
Ma voix d'émotion devient toute tremblante,
Et je dis à mon Ange: « Oh! parle! parle-moi!...
« S'il ne faut que mourir pour être ton amie,
« Va! tu peux à ton gré disposer de ma vie,
« Car ma vie est à toi!...

* Ces vers sont de mademoiselle Élise Moreau, qui a bien voulu permettre qu'ils fussent publiés dans ce roman.

** Madame Valmore.

« Mais, hélas! je ne suis qu'un enfant de la terre!
« Et toi, dont l'existence est un divin mystère,
« Toi, que la brise endort dans un palais d'azur,
« Pourras-tu bien m'aimer?... Oh! j'en ai l'espérance :
« Fils des cieux, mon amour parfumé d'innocence
« Doit plaire à ton cœur pur!...

« Sans toi j'aurais passé solitaire, incomprise,
« Dans ce vallon de pleurs, où le poëte brise
« Son âme à chaque pas; vers l'immortel séjour,
« Souvent j'aurais tourné mes yeux pleins de tristesse,
« Et j'aurais vu pâlir les fleurs de ma jeunesse
« Avant la fin du jour....

« Sois béni!... Mais pour fuir aux sphères éternelles,
« Déploierais-tu déjà tes transparentes ailes?
« Ton absence est un mal qui me fait tant souffrir!
« Oh! donne-moi la main, montons au ciel ensemble!.... »
Rapide il disparaît... puis, alors, il me semble
Que mon cœur va mourir!...

Mais je sens tout à coup pénétrer dans mon âme
Un souvenir plus doux que la voix d'une femme;
Car mon Ange m'a dit: « Un jour tu me verras!
« Quand les nobles enfants de la sainte harmonie
« Poseront sur ton front les palmes du génie,
« Je t'ouvrirai mes bras... »

Il ne m'abuse point? Non! je crois sa parole,
Comme je crois des cieux le sublime symbole!
Il sait bien qu'ici-bas il est mon seul appui.
Du livre de ma vie il a lu chaque page;
Il sait que mon cœur, pur comme le lis sauvage,
N'a battu que pour lui!

Oh! vous qui souriez à ce mystère étrange,
Ne me demandez pas le doux nom de mon Ange,
C'est un secret... Mon cœur, plus calme désormais,
Ne le dira qu'à Dieu... mais la foule moqueuse,
La foule qui se rit de toute ame rêveuse
Ne le saura jamais!

XXIII

UNE ILLUSION DÉTRUITE.

Après les heures d'inspiration viennent les jours d'abattement; la raison reparaît à mesure que les douces images s'évanouissent.

La pauvre Clarisse recommença à s'inquiéter.

— Ou c'est quelqu'un qui a gagné Marguerite, et qui s'amuse à m'épouvanter pour se moquer de moi, se disait-elle, et cela me fait peur; ou c'est mon imagination qui est malade, alors je deviens folle, et c'est affreux!

Cette idée la tourmentait, elle n'osait dire tout ce qu'elle éprouvait à sa mère, dans la crainte de l'inquiéter à son tour; mais on ne la voyait plus rire, sa pauvre âme était toute troublée; elle devenait pâle, son beau teint s'attristait.

Madame Blandais, attribuant cette mélancolie au projet de mariage qu'elle avait favorisé, n'osait plus en parler; mais Tancrède, qui en savait la cause, eut pitié d'elle; lui-même s'effraya de l'exaltation qu'il avait fait naître; il se reprocha d'avoir joué avec une imagination trop ardente, et pour détruire l'effet trop dangereux d'un rêve, il appela la réalité à son secours.

Un matin donc il fit louer une loge au Théâtre-Français, et envoya un coupon de cette loge à madame Blandais, de la part de madame la comtesse de D***.

Clarisse voulut questionner le domestique qui avait apporté cette loge, il était déjà reparti. Elle s'étonna que madame de D*** ne lui eût pas écrit un mot, mais elle pensa qu'elle avait probablement chargé son domestique d'une explication qu'il avait oubliée — et la mère et la fille se rendirent au Théâtre-Français, croyant qu'elles y allaient dans la loge de madame de D***.

— La comtesse n'est pas encore arrivée? demanda madame Blandais à l'ouvreuse.

L'ouvreuse, qui ne savait de qui on voulait parler, répondit :

— Il n'est encore venu personne.

— Il est de bonne heure, dit Clarisse, madame de D*** connaît sans doute cette pièce, elle viendra tard.

On donnait *Angelo* — un drame de Victor Hugo ! joué par mademoiselle Mars ! et madame Dorval !

C'était un choix merveilleux pour une jeune fille de province qui n'était jamais allée au spectacle.

Eh bien ! Clarisse n'écouta pas un mot de l'ouvrage.

Elle oublia qu'il était de Victor Hugo.

Elle ne vit ni mademoiselle Mars ni madame Dorval.

Elle ne vit rien sur la scène, elle ne vit rien dans la salle.

Rien..... qu'un fantôme, un être fantastique dont l'aspect la saisit d'épouvante, un *inconnu* qu'elle reconnaissait, un grand jeune homme au front pâle et mélancolique, aux yeux noirs et brillants, qui se tenait debout à l'entrée du balcon, et qui la regardait attentivement.

Le même qu'elle avait aperçu chez madame de D***.

Le même qu'elle avait vu un soir dans la chambre de sa mère !...

Le même qu'elle avait entrevu un jour dans sa glace !...

Le même qu'elle avait vu dormir au pied de son lit !...

Le même ! ô surprise ! ô bonheur ! peut-être.

A cette vue, elle resta immobile, anéantie. Elle fut si troublée, qu'elle eut peur de se trouver mal. Les sentiments les plus divers l'agitèrent. D'abord, elle éprouva une grande joie de découvrir que celui qu'elle aimait en rêve existait réellement; et puis un sentiment de crainte l'attrista : il y a toujours quelque chose d'amer dans la vérité ; en voyant son être idéal parlant, souriant comme un monsieur, elle se défia de lui.

— Oui, c'est quelque jeune fat qui s'est moqué de moi, pensa-t-elle.

Et un doute affreux lui saisit le cœur. Elle retomba dans son

découragement, et des larmes coulèrent sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer.

Madame Blandais, tout occupée d'*Angelo*, ne remarqua point l'émotion de sa fille, que d'ailleurs elle eût attribuée aux malheurs de *Catarina*.

Clarisse resta quelques moments absorbée par la plus pesante rêverie. Lorsqu'elle releva les yeux, elle s'aperçut qu'il la lorgnait, lui, le bel inconnu, l'idéal défloré; car elle éprouvait le contraire de ce qui afflige ordinairement : c'est la réalité qu'on regrette; on dit : « Ce que je croyais exister n'était qu'une vaine illusion... » mais elle, c'est l'illusion qu'elle regrettait; elle pleurait son fantôme si cher, elle craignait que la vérité ne lui ôtât tout son prestige, elle avait peur de ne plus l'aimer.

Pendant l'entr'acte, cherchant à se calmer, elle voulut triompher de son émotion et fixer ses yeux sur LUI à son tour, mais elle le vit quitter la place où il était, et sortir de la salle.

Un instinct inexplicable l'avertit qu'il allait venir lui parler, et lorsqu'elle entendit la porte de la loge s'ouvrir, elle éprouva un battement de cœur violent.

Elle sentait que c'était lui!

C'était lui!

Clarisse n'osait le regarder; elle tremblait.

— Pardon, mesdames, dit-il en entrant dans la loge, madame de D*** n'est pas encore arrivée?

— Non, Monsieur, reprit madame Blandais, cela m'étonne.

— Peut-être ne viendra-t-elle pas, continua Tancrède de l'air le plus naturel. Je l'ai vue ce matin, elle a plusieurs personnes à dîner chez elle aujourd'hui, elle ne sera sans doute libre que fort tard.

Et Tancrède s'établit dans la loge comme si madame de D*** lui avait dit de l'y attendre; et, pour mieux expliquer sa présence, il parla d'elle comme s'il la connaissait intimement.

Madame Blandais soutenait la conversation. Clarisse ne disait rien, elle écoutait parler Tancrède, sa voix lui plaisait

tant ! son accent avait quelque chose de doux et de loyal qui la rassurait.

— Madame de D*** est une femme charmante ! disait madame Blandais; si belle, si gracieuse !

— Elle est ravissante, reprenait Tancrède avec enthousiasme, pleine d'esprit, d'instruction; c'est une personne très-distinguée.

Tout cela ne l'amusait à dire que parce qu'il n'en savait rien; il n'avait jamais vu madame de D*** que le jour où il était allé en fraude chez elle; il pouvait la trouver belle, puisqu'il l'avait vue, mais il ne pouvait louer son esprit qu'au hasard.

Il allait continuer et inventer encore d'autres qualités à madame de D***, lorsqu'il jeta les yeux sur Clarisse; l'expression pénible de son visage l'arrêta, il comprit le sentiment de jalousie qui l'avait fait soudain pâlir; et, pour détruire le fâcheux effet des éloges qu'il prodiguait à madame de D***, il ajouta :

— Malheureusement nous allons bientôt la perdre, elle retourne en Italie dans huit jours.

Ces mots furent magiques ; les joues de Clarisse devinrent roses de plaisir, un sourire involontaire éclaira ses traits.

— C'est une mauvaise nouvelle que vous donnez à ma fille, dit madame Blandais, qui n'avait pas suivi ce drame muet; madame de D*** est sa seule protectrice à Paris, son absence nous fera grand tort.

— Mademoiselle votre fille peut se passer de protectrice maintenant, dit Tancrède d'un ton que Clarisse seule devait comprendre. — Puis il ajouta pour madame Blandais : — Son talent est déjà célèbre.

— N'importe, dit madame Blandais, je regrette madame de D***, il est bien malheureux pour nous qu'elle parte !

— Vous vous passerez d'elle, croyez-moi, reprit Tancrède; et s'adressant à Clarisse :

— N'est-ce pas, Mademoiselle, que maintenant vous n'avez plus besoin de personne ?

Il dit ces mots si tendrement, que Clarisse rougit; elle baissa les yeux, et ne répondit rien.

— Parle donc, ma fille, dit madame Blandais; tu es enfant ce soir, on ne peut t'arracher un mot.— Clarisse n'est jamais allée au spectacle de sa vie, Monsieur, continua madame Blandais, il n'est pas étonnant qu'elle soit si troublée de se trouver ici; elle n'est pourtant pas timide; vous étiez peut-être chez madame de D***, le soir où Clarisse y a dit des vers?

— Sans doute, j'y étais, répondit Tancrède, et jamais je n'oublierai ce jour-là : ce fut pour moi une soirée d'émotions et d'aventures; non-seulement j'ai eu le plaisir d'entendre les beaux vers de madmoiselle et ceux de Lamartine, mais encore je me suis bien amusé. J'avais parié avec un de mes amis, que je garderais mon chapeau sur ma tête tout le temps que Lamartine dirait des vers, et que personne ne s'en apercevrait.

En écoutant ce récit, madame Blandais et sa fille se regardèrent.

— Et j'ai gagné mon pari !

— Vous l'avez perdu, dit vivement Clarisse.

Et puis elle fut très-confuse d'avoir dit cela.

— Ma fille a raison, reprit madame Blandais; car je me rappelle que ce soir-là, en rentrant, elle-même m'a parlé, avec étonnement, d'un jeune homme qu'elle avait remarqué, parce qu'il avait gardé son chapeau; alors je lui ai dit que c'était impossible, et qu'elle déraisonnait.

— Eh bien ! c'était exact; vous le voyez, les choses les plus extraordinaires finissent toujours par s'expliquer.

Ces mots, qui s'adressaient encore à Clarisse, la firent rougir une seconde fois.

La toile se leva, le second acte commença; madame Blandais se tourna du côté du théâtre, et ne songea plus qu'à la pièce et aux acteurs.

Clarisse voulait écouter, elle ne le pouvait pas; tantôt elle regardait sans voir, tantôt elle baissait la tête, et restait plongée dans ses rêveries, accablée par une profonde émotion-

Tancrède remarquant sa préoccupation, lui dit en souriant :

— Vous n'aimez donc pas le spectacle, Mademoiselle? c'est pourtant mademoiselle Mars qui joue là.

— Ah! c'est mademoiselle Mars, dit-elle.

— Oui, c'est elle qui joue le rôle de Thisbé. Voyez, je ne vous trompe pas.

Et Tancrède montrait un petit journal qu'il tenait à la main, où le nom des acteurs était indiqué.

Clarisse se retourna pour lire la page qu'il lui présentait; mais elle se trouva si près de lui, qu'elle hésita...

Elle osa pourtant le regarder. — Oh! comme alors elle fut troublée!... elle le voyait, lui qu'elle n'avait jamais aperçu qu'en rêve!... Il était là, il lui parlait, il avouait sa présence... que ce moment était plein de délices!

En la voyant si belle et si émue, il oublia le rôle qu'il jouait.

— Clarisse, dit-il avec la plus tendre émotion, me reconnaissez-vous?

Elle le regarda tout étonnée...

— J'ai peur d'être folle, dit-elle.

— C'est un homme affreux! s'écria madame Blandais, que les procédés du tyran de Padoue envers sa femme révoltaient.

Et l'on ne s'occupa plus que d'*Angelo*.

XXIV

UN RÊVE RÉALISÉ.

Quand le spectacle fut terminé :

— Puisque madame de D*** vous abandonne, dit Tancrède, permettez-moi, Mesdames, de vous accompagner.

Madame Blandais accepta le bras de Tancrède, avec d'autant plus de confiance qu'elle le croyait un ami intime de cette même madame de D***, devenue un personnage fantastique.

Tancrède reconduisit, dans sa voiture, madame Blandais et sa fille jusque chez elles.

Arrivé là, il fit semblant de les quitter; mais il prit sa canne de la main gauche, et rentra chez elles invisible, pour savoir ce qu'elles allaient dire de lui.

— Eh bien! tu avais raison, mon enfant, dit madame Blandais en entrant dans sa chambre, ce jeune homme était chez madame de D***.

— Ah! maman, si tu savais!... s'écria Clarisse; mais elle n'acheva pas.

En face d'elle, elle avait aperçu Tancrède, qui lui faisait signe de se taire.

Elle fut déconcertée.

Madame Blandais, remarquant son agitation, voulut la calmer, et dit adroitement :

— Il est fort beau, ce jeune homme, mais je le crois fort bête; je ne serais pas étonnée qu'il ne fût aimable que comme fantôme. — Qu'en penses-tu, toi?

— Je lui crois au contraire beaucoup d'esprit, répondit Clarisse, et puis elle se mit à rire, parce qu'elle pensait que Tancrède était peut-être encore là, et qu'il pouvait avoir entendu ce qu'avait dit sa mère.

Cependant cette présence mystérieuse l'inquiétait. Elle n'osait s'éloigner, et ce ne fut que lorsque madame Blandais lui dit :

— Va te reposer, mon enfant, tu as l'air souffrant, le spectacle t'a fait mal — que Clarisse se décida à se retirer chez elle.

Elle embrassa sa mère plus tendrement que jamais, et s'éloigna.

Elle marchait pensive et lentement; mais, en entrant dans sa chambre, quelle fut sa surprise, son effroi, en apercevant Tancrède assis devant son bureau! Il avait l'air parfaitement tranquille; il était établi là comme un frère qui attend sa sœur un mari qui attend sa femme.

Le premier mouvement de Clarisse fut de s'enfuir et de

retourner auprès de sa mère ; mais un regard de Tancrède la retint.

— Ne craignez rien, dit-il d'un ton doucement respectueux; venez, Clarisse, j'ai à vous parler.

Clarisse restait immobile.

— Venez donc, enfant, avez-vous peur de moi? depuis le temps que je viens ici tous les jours, vous devriez avoir plus de confiance; pourquoi cette crainte? je ne la mérite pas.

L'accent de reproche dont Tancrède dit ces mots affligea la jeune fille. Elle fit quelques pas vers lui, puis elle s'arrêta.

Tancrède fut blessé de tant de défiance.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il avec tristesse. Adieu!

Et il prit la canne de sa main gauche.

Clarisse ne le voyant plus, enhardie par le regret et l'absence, s'élança vers la place qu'il était censé avoir quittée, et elle se trouva près de lui.

— Quel prodige ! dit-elle... Oh ! que j'ai peur !

— Rassurez-vous, Clarisse, dit Tancrède redevenu visible, je vous expliquerai un jour ce mystère; maintenant, je ne veux m'occuper que de notre bonheur. Dites-moi, soyez franche : Voulez-vous être ma femme ?

— Moi? Monsieur, dit-elle avec embarras; mais... je ne vous connais pas...

— Clarisse, vous ne dites pas vrai... c'est mal : me voyez-vous donc aujourd'hui pour la première fois? méconnaissez-vous votre ange gardien! ajouta-t-il en souriant.

— Oh ! non, dit-elle, c'est bien vous !

— N'est-ce pas, c'est bien moi que vous aimez?

— Oui, mais pourtant je ne vous connais pas; dites-moi qui vous êtes, par quel mystère?...

— Ne m'interrogez pas, je ne puis vous répondre encore; demain, Clarisse, je viendrai parler à votre mère ; elle saura que je vous aime, que je veux vous épouser ; mais ne lui dites rien de nous, tout ceci est un secret qu'elle doit ignorer.

— Mais si elle me demande où je vous ai vu?

— Dans vos rêves ; d'ailleurs ne m'avez-vous pas déjà ren-

contré chez madame de D***? A propos, et ce jeune homme à qui elle voulait vous marier?

— C'était vous? s'écria Clarisse.

— Moi? non. Vous ne le connaissez donc pas?

— Je ne l'ai jamais vu, je n'ai pas voulu aller chez madame de D***, le jour où il y était.

— Fort bien, reprit Tancrède en riant, je dirai à votre mère que c'était moi.

— Mais, à moi, vous m'expliquerez la vérité?

— Cela m'est impossible. Ne me demandez pas un secret qui n'est pas le mien, c'est celui d'un de mes amis; je ne suis pas libre de le confier, même à vous; je dois me taire.

— Je devine, s'écria Clarisse vivement; cet ami est le propriétaire de notre maison. Je me rappelle l'avoir vu sourire l'autre jour, quand je l'ai rencontré dans le jardin, c'est lui qui nous a trahies; il vous a donné toutes les clefs de notre appartement pour pénétrer chez nous!

Tancrède se mit à rire de cette idée, et comme Clarisse l'avait adoptée, il la lui laissa. Les personnes qui ont de l'imagination agissent toujours ainsi; elles fournissent aux autres l'idée qui doit les tromper.

Cependant les doubles clefs n'expliquaient pas ces apparitions et ces disparitions subites qui effrayaient tant Clarisse; elle insista encore... Tancrède allait se fâcher.

— Vous ne m'aimez pas, dit-il, l'amour n'exige pas tant d'explications...

— Eh bien! dites-moi seulement, est-ce que vous serez toujours là sans que je le sache?

— Ah! vous avez déjà peur, Madame, reprit Tancrède en plaisantant.

— Ce n'est pas cela, mais j'aime mieux vous voir.

Et Clarisse, en parlant ainsi, attachait sur lui ses beaux yeux avec tant de plaisir, que cela donnait beaucoup de vérité à ses paroles.

Qu'elle était belle alors! Tancrède, qui affectait une froideur pleine de dignité, ne put résister à ce regard. Il

attira Clarisse près de lui et l'embrassa bien tendrement. Elle pâlit.

— C'est étrange, dit-elle; il me semble... un jour... j'ai rêvé... — Et puis elle lui demanda naïvement : — Est-ce la première fois que...

— Que je vous embrasse? non; mais ne m'interrogez pas. Bonsoir, reposez-vous... dormez bien, vous ne rêverez pas... dormez, à demain! Adieu, Clarisse, adieu, ma femme.

Et il s'éloigna bien vite, car il avait peur de lui.

Clarisse vit sortir Tancrède par la porte comme un être réel, non plus comme un fantôme. Ses yeux le suivirent avec amour.

— Dès qu'elle fut seule, elle se mit à sauter de joie comme un enfant.

— Tout cela est donc vrai? s'écria-t-elle, et la joie enivrait son cœur.

Avant de se coucher, elle regarda encore autour d'elle, dans la chambre, pour voir s'il était tout à fait parti... mais réellement il n'était plus là.

Un mois après il y revint — non plus comme un être invisible, mais comme un mari adoré qu'elle devait voir auprès d'elle toujours.

Madamame Blandais fut éblouie de ce brillant mariage, qu'elle attribua au talent de sa fille, et qui n'était dû qu'à la merveilleuse canne de M. de Balzac.

La célébrité n'avait fait valoir que le génie naissant de Clarisse; la canne bienfaisante avait fait connaître la pureté de sa vie, la simplicité de son cœur, le charme de son caractère. — La canne, bien au contraire, avait réparé le tort que la célébrité lui avait fait — elle avait appris à Tancrède que les âmes qui se conservent pures dans le monde, sont celles qui vivent d'illusions; et que, si la célébrité est un flambeau qui jette trop d'éclat sur la vie, la poésie du moins est un saint voile qui couvre et préserve le cœur. Bienheureux ceux qui sont poëtes! bien malheureux qui ne l'est plus!

Tancrède emmena sa jeune femme à Blois, chez sa mère. Clarisse quitta Paris sans regrets; elle oublia les succès qu'elle y pouvait obtenir; ses vœux avaient été comblés au delà de ses espérances. A Paris, elle n'était venue chercher que la gloire... elle y avait trouvé le bonheur.

Qu'est devenue la canne? dira-t-on.

VOUS ALLEZ LE SAVOIR :

Elle est retournée aux mains de M. de Balzac, et...

LES HÉRITIERS BOIROUGE

vont paraître ! !

FIN DE LA CANNE DE M. DE BALZAC.

IL NE FAUT PAS JOUER

AVEC LA DOULEUR

I

Il était une fois un séducteur qui cherchait de l'ouvrage. L'hiver s'était pour lui joyeusement passé en brillantes conquêtes ; mais le printemps était arrivé, et si le printemps est la saison des amours. ce n'est pas celle des séductions. M. de Lusigny était resté seul et désœuvré à Paris ; aux premiers rayons du soleil, toutes ses heureuses victimes s'étaient envolées, emportant le trait qui les avait blessées, et il lui fallait attendre que l'été, le véritable été, fût venu pour aller les rejoindre aux eaux, ou pour les visiter dans leurs châteaux. Les correspondances étaient actives ; les petites lettres parfumées arrivaient chaque matin des provinces inquiètes ; mais que sont les joies de la correspondance pour un séducteur ? Un embarras flatteur, et voilà tout. L'ennui de ranger par ordre de dates et de couleurs (M. de Lusigny avait le tiroir des blondes et l'armoire des brunes ; il prétendait que les blondes sont en général méchantes et coquettes, tandis que les brunes, au contraire, sont bonnes et sensibles), l'ennui de ranger par ordre tous ces amoureux reproches était à peine compensé par le plaisir de les mériter. D'ailleurs, ces cœurs

qui lui appartenaient, ces orgueils qu'il avait soumis, ces imaginations qu'il avait troublées, ne pouvaient plus l'intéresser. Tous les conquérants se ressemblent, le passé ne compte pas pour eux. Il leur faut chaque jour des victoires nouvelles ; ils ne savent garder leur prestige qu'à ce prix. Attacher est plus difficile que séduire; triompher est plus facile que régner; usurper n'est rien, conserver est tout. L'empereur Napoléon lui-même nous a dévoilé la triste nécessité de ses batailles continuelles; il serait plaisant qu'en nous donnant le secret des conquérants, il nous eût aussi donné celui des séducteurs.

En fait d'hommes à bonnes fortunes, vous ne devineriez jamais quel modèle M. de Lusigny s'était proposé. Le duc de Lauzun? direz-vous, qui, le premier, a fait de l'insolence un moyen de plaire; le maréchal de Richelieu? qui professait pour les femmes tant de culte et tant de mépris; le marquis de Létorière? d'autant plus dangereux qu'il était sincère et qu'on pouvait l'aimer, quand on cessait de l'adorer; le comte de ***? célèbre séducteur de l'Empire, qu'on n'ose nommer parce qu'il n'a pas encore fini de séduire? Non, non, non.

Ce n'était aucun de ces grands maîtres : c'était un personnage beaucoup plus ancien, beaucoup plus respectable, beaucoup plus habile que tout cela, auprès duquel ces héros n'étaient que des ingénus; un professeur qui a fait de la séduction un art immortel, une étude psychologique des plus profondes; ceux-là séduisaient par instinct, mais lui séduisait par principe. Et il a laissé le plus beau code de séduction que la perfidie humaine puisse imaginer. C'est une collection de recettes infaillibles, c'est tout un système; mais il faut avoir la clef de ce système, il faut avoir le secret de ce langage. Heureusement, peu de trompeurs ont eu l'idée de l'étudier. Le personnage que M. de Lusigny s'était offert pour modèle était un séducteur de l'antiquité très-célèbre par l'habileté, la variété de ses moyens, tous plus ingénieux les uns que les autres. Un séducteur de l'antiquité? allez-vous dire encore, c'est sans doute Thésée, qui ne s'effraya point d'une rivalité avec le dieu

des enfers, Thésée qui séduisit Ariane et l'abandonna pour séduire sa sœur Phèdre, qui du reste ne paraissait pas très-difficile à séduire? Non, ce n'est pas Thésée; c'est un séducteur bien plus terrible encore : c'est Jupiter enfin, puisqu'il faut le dire... le doyen des séducteurs, le père de toute la race *ingannatrice*, Jupiter, le Lovelace de l'antiquité, le don Juan olympien dont la science était si redoutable, et qui connaissait si parfaitement le cœur des femmes qu'il savait prendre tour à tour la forme, la qualité, le défaut qui devaient plaire à chacune d'elles.

M. de Lusigny avait étudié son Jupiter à fond, il l'avait suivi dans toutes ses entreprises, et il s'était rendu ingénieusement compte de tous les secrets employés par le maitre du tonnerre dans l'art de se faire aimer. Il savait le pourquoi de toutes ses métamorphoses, et il se les était expliquées, non pas comme tant de commentateurs l'ont fait, en historiens et en naturalistes, mais en moraliste et en séducteur. Il ne pensait point, par exemple, que Danaé fût une princesse prisonnière dont Jupiter avait corrompu les geôliers; il pensait que la *pluie d'or* était un symbole, et que Danaé était le type de la femme cupide et vaine, qui ne comprend aucun des sacrifices du cœur. mais qui connaît tous les calculs de l'intérêt; qu'on ne peut toucher, mais qu'on peut éblouir; qui ne se laisse pas entraîner par de tendres serments, mais qui cède tout de suite à de brillantes promesses... Et quand M. de Lusigny rencontrait dans le monde une de ces femmes pour qui la jeunesse, la beauté, l'esprit ne sont rien en amour, qui ne voient que la fortune, il se disait tout bas en lui-même : Danaé! Danaé! et la femme était aussitôt rangée, classée dans la catégorie des Danaé. Alors, pour cette conquête, il ne déployait ni soins ni esprit; il laissait reposer son imagination et son cœur; il hypothéquait une de ses terres, empruntait une somme considérable, et déployait pendant quelques mois un luxe fabuleux; on ne parlait plus à Paris que de ses chevaux pur sang, de sa table somptueusement servie, de ses laquais poudrés, de ses meubles, de ses tapis, de ses rideaux et de son argenterie.

Pour les Danaé, une superbe argenterie est une séduction irrésistible; c'est la plus belle goutte de la pluie d'or. Quand toutes ces merveilles avaient bien produit leur effet, quand il était bien avéré que M. de Lusigny était l'homme le plus magnifique de tout Paris, que personne ne pouvait lutter d'opulence avec lui, quand Danaé était séduite, M. de Lusigny redevenait tout à coup un simple élégant, et il se disait, qualifiant ce genre de conquêtes : Ce sont les plus faciles, elles ne coûtent que de l'argent.

Si, au contraire, il s'agissait de se faire aimer d'une de ces femmes dont l'exquise délicatesse s'effarouche de trop d'éclat, romanesques beautés que la vanité ne saurait éblouir, mais qu'un sentiment généreux doit toucher, qui vivent de rêve et d'harmonie, qui chérissent les arts et la gloire; pour qui les heureux de ce monde, les riches, les princes, les rois, ne sont point des hommes dangereux, mais qui tremblent d'émotion à la voix sonore d'un illustre poëte, mais qui versent de tendres larmes aux accents d'un Mozart inspiré; que la vue d'un beau tableau, que la lecture d'un bon livre transportent d'un brûlant enthousiasme, dont l'existence est tout idéale et que l'idéalité seule peut séduire... alors M. de Lusigny appelait à son aide toutes les richesses de son imagination, toute la poésie de son cœur; il se faisait vaporeux et romanesque, il relisait les *Méditations* de Lamartine, dont il citait des vers à propos; il se remettait à chanter Rossini et Bellini; tous ses soupirs étaient harmonieux. Il était tout amour et mélancolie; il se faisait plaintif pour être écouté, et malheureux pour être aimé; et pendant qu'il jouait ce rôle, il invoquait son maître Jupiter... Oui, Jupiter, qui s'était métamorphosé en cygne pour séduire Léda par sa candeur, par ses plaintes mélodieuses; et M. de Lusigny disait, à l'honneur des femmes, que la catégorie des Léda était une des plus nombreuses; il rangeait dans cette classe plusieurs héroïnes connues par leur dévouement à de grands artistes; Marie Stuart qui aima l'infortuné Rizzio; Éléonore d'Est, qui eut pitié de la folie du Tasse; et de nos jours mesdames de ***, de ***, de ***, qui permettent à nos

fameux peintres, à nos grands compositeurs, à nos brillants poëtes, de les célébrer, de les chanter, de les aimer.

Si, au contraire encore, il lui fallait entraîner quelque beauté positive, sans imagination, sans esprit et sans cœur, une de ces créatures banales qui ne vivent point par la pensée, dont l'existence est toute matérielle, et qui n'entendent rien aux délicates susceptibilités de l'amour, M. de Lusigny se rappelait l'enlèvement d'Europe.

Était-ce une prude qu'il fallait tenter? M. de Lusigny se faisait tout de suite humble et hypocrite; il se rappelait que pour séduire Junon la prude, le maître du tonnerre avait pris la forme du plus chétif et du plus triste des oiseaux, qu'il s'était changé en coucou! Quelle leçon! quelle mordante épigramme il y avait dans cette métamorphose! En effet, pour qu'une prude ose vous aimer, il faut que vous soyez laid, pauvre et inconnu; jamais une prude ne se permettrait de *distinguer* (les gens communs qui ont des prétentions à la délicatesse du langage emploient volontiers cette expression), de *distinguer* un beau jeune homme, riche et à la mode; il leur faut des amours subalternes et voilés, si improbables qu'ils ne puissent jamais être soupçonnés; un vieux médecin, un précepteur timide, un voisin de campagne obscur, voilà les séducteurs des prudes! Ah! vous en conviendrez, Jupiter était un observateur bien profond!

Nous n'en voudrions pas d'autre preuve que cette autre métamorphose peut-être encore plus spirituellement moqueuse. La fable dit : Jupiter se changea en flamme pour séduire Égine, princesse de Béotie..... Comprenez-vous l'ingénieuse méchanceté de cette allégorie? Que nous enseigne ce mythe? Il signifie : avec les femmes sottes, avec les princesses de Béotie, il faut jouer la passion.

M. de Lusigny voyait aussi le type de la femme ambitieuse dans l'imprudente Sémélé qui périt victime de son orgueil. Un jour elle supplia Jupiter d'apparaître à ses yeux dans tout l'éclat de sa gloire, et le feu du ciel, qu'elle osa regarder, la consuma. Ainsi périssent les femmes qui ont la passion du

pouvoir. Elles règnent un jour, mais dans les alarmes; elles s'élèvent par la faveur, mais pour retomber par la calomnie; elles arrivent jusqu'au maître, elles touchent le sceptre, elles essaient la couronne, mais, dans le délire qui s'empare d'elles, elles ne voient pas au pied du trône l'abîme où elles doivent s'engloutir. Que de Sémélés dans notre histoire! Agnès Sorel morte de chagrin, Gabrielle d'Estrées morte empoisonnée, la duchesse de Châteauroux indignement persécutée, la princesse des Ursins cruellement exilée, et tant d'autres célèbres ambitieuses, reines éphémères, dont la fin tragique fait pitié; sans compter toutes les autres Sémélées bourgeoises de nos jours!

Enfin, dans la vertueuse Alcmène, que Jupiter ne peut séduire qu'en prenant les traits d'Amphitryon son époux, M. de Lusigny voyait le type de la femme honnête, qu'on ne peut tromper qu'au nom du devoir; aussi, lorsqu'il voulait séduire une femme honnête, il se dévouait généreusement à son mari : c'est le devoir lui-même qu'il rendait complice de ses projets. Il connaissait à fond ces nobles cœurs pleins de courage et de loyauté qu'on ne captive qu'à force de loyauté et de courage, chez qui l'amour commence par la reconnaissance et l'admiration, que l'idée d'un beau sacrifice peut seule flatter, et qui trouvent dans leur besoin d'héroïsme leur unique danger. Il avait le secret de ces caractères sublimes; il savait qu'il est une circonstance où ils peuvent être entraînés à compromettre leur honneur... c'est pour sauver celui d'un autre.

M. de Lusigny, comme on le voit, a pris au sérieux Jupiter. Ces explications folles que nous vous donnons comme des plaisanteries, sont pour lui choses très-graves; il a fait de ces métamorphoses un travail consciencieux dont il parle même avec un peu de pédanterie. Il a, dit-il, des preuves de tout ce qu'il avance, et quand il est en confiance avec vous, il vous montre un tableau comparatif et explicatif qu'il a dressé à ce sujet, et qui nous a paru fort amusant; car la traduction de ces allégories ne s'arrête pas aux moyens de séduction

employés par Jupiter, elle explique aussi les conséquences de ces séductions ; et c'est là que M. de Lusigny devient pédant tout à fait.

— Voyez, s'écrie-t-il, quel admirable enchaînement dans ces idées :

Léda, séduite par Jupiter, métamorphosé en cygne, a pour enfants les deux célestes frères, Castor et Pollux, et la plus belle des femmes, Hélène. Sens allégorique : De l'harmonie naît l'union et la beauté.

Europe a pour fils Minos, Éaque et Rhadamante, les trois juges de l'enfer. Sens allégorique : La justice naît de la force.

Sémélé donne le jour à Bacchus. Sens allégorique : De la puissance naît l'ivresse.

Junon, la prude, séduite par Jupiter, changé en coucou, a pour fils Vulcain : De la faiblesse et de l'hypocrisie naissent la laideur et l'envie.

Alcmène a pour fils Hercule : Le devoir enfante le travail.

Mais voici l'explication la plus étrange : Danaé, séduite par la pluie d'or, donne le jour à Persée, le paladin par excellence, qui détruit les monstres, qui délivre les jeunes filles enchaînées ; Persée, le don Quichotte de l'antiquité ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que le désintéressement naît de la cupidité ; que du trésor, amassé par l'avare, viennent les secours et les bienfaits.

Tel est le système de M. de Lusigny, et rien n'est plus divertissant que de l'entendre appliquer à chacune de nos élégantes ces mythologiques dénominations.

— Auriez-vous jamais cru cela, lui dit-on, la belle Clémentine de C***, si spirituelle et si riche, épouse ce vilain petit avocat R***, qui vient d'être nommé député ?...

— Cela ne m'étonne pas, répond M. de Lusigny ; les avocats sont vite ministres, et mademoiselle de C*** est une Sémélé.

— On dit que madame H*** a la tête tournée de ce bel Espagnol qui chante si bien.

— Bon ! répond M. de Lusigny, encore une Léda.

— On prétend que le banquier D**** était au moment

de manquer, mais que Frédéric G. est venu à son secours.

— Je devine pourquoi, répond M. de Lusigny; il veut séduire Alcmène, mais il ne réussira pas.

— Vous savez ce qu'on a découvert dans la maison de l'orgueilleuse baronne : dans sa maison, au cinquième étage au-dessus de l'entresol, demeure un jeune étudiant qui...

— Silence! je sais à quoi m'en tenir sur la fierté de Junon.

Si quelqu'un s'écrie :

— Comprenez-vous qu'un grand imbécile comme Victor de P*** puisse être aimé d'une femme?

— Oui, sans doute, répond-il enfin, tous les hommes peuvent être aimés, puisque ce n'est pas le cœur qui choisit, puisqu'il est permis à l'orgueil, à la cupidité, à l'ambition, au mensonge de venir en aide à l'amour.

II

M. de Lusigny, outre ce système étrange, avait une manie plus étrange encore, non-seulement il s'amusait à se métamorphoser pour plaire à une femme, mais il s'amusait aussi à la métamorphoser elle-même après lui avoir plu. Et c'est pour cela que, malgré son extrême discrétion, ses soins étaient si compromettants. Les femmes qui l'aimaient se trahissaient elles-mêmes par leur subit changement. Oh! M. de Lusigny n'avait pas besoin de publier ses victoires; il n'avait pas grand mérite à dédaigner le charlatanisme de la fatuité; on n'avait qu'à observer un moment la femme dont il s'occupait pour deviner le jour et l'heure où elle commençait à l'aimer. Quelle différence! comme toutes les paroles de cette femme, toutes ses manières, toute sa personne étaient changées! Ce n'était plus la même voix, plus le même regard, le même maintien. Naguère elle était nonchalante, son air était froid, tout l'ennuyait; aujourd'hui elle est vive, enjouée, presque folâtre, tout la fait rire.

c'est merveilleux. Elle passait sa vie étendue sur un canapé, elle ne sortait jamais que le dimanche pour aller à l'église, elle n'aimait ni la musique ni la danse... maintenant elle court toute la journée à pied, en voiture, à cheval, elle ne manque pas une fête, elle a une loge à l'Opéra, et elle apprend à nager. Quelle activité! la métamorphose est complète; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elle ne s'aperçoit pas du tout de la métamorphose; elle s'imagine avoir toujours été ainsi, quand on lui démontre pourtant à quel point ses habitudes nouvelles sont différentes de celles d'autrefois, elle répond naïvement :

— Autrefois je ne pouvais jamais sortir, j'étais obligée de tenir compagnie à ma mère.

On est au moment de lui répondre :

— Mais madame votre mère demeure toujours avec vous...

Et puis on se rappelle qu'il faut respecter son erreur, et l'on dit :

— C'est vrai, autrefois vous faisiez semblant d'être paresseuse pour rester toujours chez vous; cela devait bien vous coûter.

Quand la femme qui commence à aimer M. de Lusigny, de coquette mondaine passe à l'état de femme sensible, le changement est beaucoup plus facile à motiver. Pour rester chez soi, on a mille pretextes. On acquiert tout à coup une santé très-délicate qui demande les plus grands soins; on a une petite toux nerveuse, et l'on craint le froid; on a mal aux yeux, et l'on redoute l'éclat des lumières. D'ailleurs on n'a jamais, dit-on, beaucoup aimé le monde, on y allait par complaisance, cela se comprend.

— Quand on a un mari dans les affaires, il ne faut pas négliger ses relations.

Quelque amie perfide pourrait répondre :

— Mais, ma chère, vous avez toujours un mari, et il est toujours dans les affaires, et il a toujours besoin de ses relations.

Mais elle se contente de dire :

— Vous avez raison de fuir le monde, il devient bien ennuyeux.

Puis, comme elle tient à prouver qu'elle n'est pas dupe de ces mensonges, et qu'elle connaît parfaitement la cause de cette réclusion volontaire, l'amie perfide se tourne vers M. de Lusigny, occupé à dessiner dans un coin du salon, et s'écrie, avec l'étonnement le plus malin :

— Ah ! vous voilà, monsieur de Lusigny ! Que devenez-vous donc ? On ne vous voit plus nulle part !...

Cette aimable exclamation veut dire : « Je sais que vous passez la vie ici. »

Mais ces deux métamorphoses n'ont rien de triste. Aller tous les soirs dans le monde pour y rencontrer une personne qui vous plaît, ou rester tous les soirs chez soi pour y attendre une personne qu'on aime, cela n'a rien de rigoureux ; changer ses goûts pendant quelque temps, c'est un bien faible sacrifice en amour... Mais changer son caractère, changer son cœur et toutes ses idées, et toutes ses croyances ; vaincre ses antipathies, étouffer ses haines, dévorer ses craintes, se démentir soi-même à tout moment, c'est un effort bien pénible, et c'est précisément le sacrifice que M. de Lusigny trouvait le plus de plaisir à exiger. Vous souvient-il de cette belle comtesse de S***, si dédaigneuse, si capricieuse, si impérieuse, et quelquefois si furieuse, devant laquelle Charles de S*** tremblait comme un esclave tremble devant son maître ; cette impératrice manquée, qui se mourait de dépit de ne pouvoir régner que dans un salon, cette femme bel-esprit qui n'avait pas d'esprit, dont la conversation était si fatigante, qui ne permettait aucune objection, et qui cessait de vous prier à dîner chez elle quand par malheur, un jour à table, vous aviez eu l'audace de n'être pas de son avis ; cette protectrice officieuse, qui vous protégeait malgré vous, et pour vous humilier qui vous adressait tout haut, devant tout le monde, les questions les plus embarrassantes, que madame de V*** appelait spirituellement des questions de princesse ; qui disait, par exemple, à une femme veuve : « Madame une telle, votre douaire est-il con-

sidérable? Ou bien demandait à une étrangère établie en France depuis longtemps : Madame B***, à quel âge êtes-vous venue à Paris? Ou bien encore, interrogeant avec indiscrétion un jeune homme qui avait eu quelques différends avec sa famille, lui disait : Monsieur T***, êtes-vous bien avec votre père maintenant? » Toutes questions très-pénibles à entendre, et que les rois ont seuls le droit de vous adresser, parce qu'eux seuls ont le pouvoir de vous les rendre agréables, car ils peuvent doubler le douaire des veuves, naturaliser les étrangers et réconcilier les familles. Cette orgueilleuse personne, vous vous la rappelez, n'est-ce pas? eh bien ! M. de Lusigny, en moins de trois semaines, l'avait changée complétement. C'était une soumission, une douceur, une complaisance, une humilité dont tout le monde était émerveillé. Elle, auprès de qui ce pauvre Charles de S*** était si tremblant, devenait tremblante à son tour auprès de M. de Lusigny. A peine osait-elle lever les yeux quand il était là ; bien loin de chercher à le dominer dans ses opinions, elle attendait qu'il eût parlé pour avoir un avis elle-même. La crainte de déplaire rend si timide, et l'amour guérit si vite de l'orgueil !

Par quelle ruse M. de Lusigny avait-il obtenu ce triomphe ! Qu'avait-il su dire à cette impérieuse beauté pour la rendre tout à coup docile? Eh ! mon Dieu ! il avait employé une ruse bien simple, et qui ne manque jamais son effet : il l'avait accablée de flatteries, et c'est dans l'excès même de son orgueil qu'il avait trouvé le moyen de la corriger. S'il l'entendait discuter avec trop de vivacité, et décider une question d'une façon par trop arbitraire :

— En vérité, Madame, lui disait-il tout bas, j'admire avec quelle générosité vous dépensez votre esprit. Vous êtes bien bonne de prendre la peine de persuader ces gens-là ; est-ce qu'ils peuvent vous comprendre? Est-ce qu'un vieux sot comme Saint-A*** et une petite niaise comme madame de D*** sont en état de soutenir une conversation avec une femme supérieure comme vous?...

Ces mots étaient magiquos. A dater de ce jour, le vieux sot

de Saint-A*** et la petite niaise madame de D*** pouvaient contredire tant qu'ils voulaient; *on ne se donnait plus la peine de les persuader.*

M. de Lusigny avait aussi un mode d'admiration qui était très-habile; il savait faire éclore les qualités qu'il vantait en feignant de les reconnaître. Ce qui me plaît en vous, disait-il encore à cette femme hautaine, c'est qu'avec beaucoup de noblesse dans les traits vous avez parfois aussi une très-grande douceur dans le regard. — Cela n'était pas vrai, mais cela ne tardait pas à le devenir. La qualité naissait de l'éloge.

— Avant de vous connaître, ajoutait M. de Lusigny, je vous croyais un caractère impérieux, une volonté de fer.

— Ah! vous aviez cette idée?

— Oui, pendant longtemps elle m'a éloigné de vous.

Qu'il y avait d'adresse dans ce mot! quelle menace terrible! Comment une femme pourrait-elle garder un défaut que l'homme qu'elle aime n'a pas encore remarqué, et qui l'éloignerait d'elle s'il venait à le découvrir. Ainsi le paon orgueilleux se métamorphosait en colombe.

De toutes les métamorphoses opérées par l'amour de M. de Lusigny, la plus merveilleuse, sans contredit, est celle de la pauvre Stéphanie Meunier, qu'il avait rendue si triste et si ennuyeuse, sous prétexte de conversion, car M. de Lusigny mettait les conversions au nombre de ses plus belles métamorphoses. La malheureuse femme faisait pitié. Grâce aux sermons de M. de Lusigny, sa vie était un long supplice. Fille d'une portière ambitieuse, et l'on sait jusqu'où l'ambition peut entraîner une portière *sans principes*, Stéphanie, dès son enfance, avait été destinée à embellir de sa présence les ballets et les coulisses de l'Opéra. Elle était jolie, coquette, gourmande, et d'une vanité à toute épreuve, c'est-à-dire qui ne résistait à aucune tentation. Elle était célèbre dans le monde par ses succès infiniment variés; on l'accusait d'avoir dévoré plusieurs patrimoines et compromis plusieurs majorats. Elle aimait les diamants avec passion, comme on aime les fleurs et les châles de l'Inde avec caprice, comme on aime les rubans;

elle aimait les dentelles, elle aimait les chapeaux à plumes, elle aimait les riches étoffes, les montres de Bréguet, les bijoux ciselés, les chaînes d'or, les dîners fins, les brillantes fêtes, elle aimait tout... excepté cependant ceux qui lui offraient ces richesses et ces plaisirs pour être aimés. Telle était cette heureuse femme. Mais il faut lui rendre justice : du jour où M. de Lusigny s'est occupé d'elle, elle n'a plus rien aimé que lui. C'est alors que le supplice de la conversion a commencé. Un mot de lui a suffi pour changer cette existence folle en une austère vie. D'abord elle s'est mise à pleurer tous ses péchés en détail les uns après les autres, elle a longtemps pleuré : ensuite elle a renoncé aux vanités du monde, elle a vendu ses bijoux, ses châles et toutes ses parures, et elle en a donné le prix au pauvres, c'est-à-dire à ses dignes parents. Ce qui ne les empêchait pas de s'écrier avec amertume, en parlant de M. de Lusigny : Ah! cet homme-là nous a ruinés! Ils ignoraient alors la généreuse donation qu'il avait faite à leur fille pour consolider, disait-il, sa conversion. Après avoir ainsi courageusement anéanti les preuves accusatrices d'un passé coupable, Stéphanie avait voulu élever son âme à la hauteur des pensées de celui qu'elle aimait. Elle avait appris l'orthographe. Elle copiait des pages entières de Massillon, pour se familiariser avec les secrets d'un beau style. Les plaisirs de Paris lui étaient devenus odieux. Elle se plaisait à voir le coucher du soleil dans la plaine de Saint-Denis, ou sur la montagne du Calvaire ; elle ne savourait plus ni vin de Champagne, ni vin du Rhin, ni truffes, ni écrevisses, ni pâtés de foie gras. Elle se nourrissait d'un lait pur et d'un pain modeste ; sa tête humiliée ne portait plus ni panaches, ni fleurs. Son front coiffé d'une simple capotte, enveloppé des voiles du repentir, s'abritait sous le parapluie de la pénitence... Aspasie s'était changée en Lavallière.

Un seul mot avait suffi pour opérer ce prodige, mais, il faut en convenir, il était admirable, ce mot-là ! Un jour qu'il pleuvait horriblement, et qu'une charmante partie de campagne venait d'être *bouleversée*, M. de Lusigny était venu

voir Stéphanie; elle était alors dans tout l'éclat de son luxe et de ses fautes. Il la trouva de fort mauvaise humeur. Il lui persuada qu'elle était triste, que le rôle qu'elle jouait dans ce monde n'était pas celui qui lui convenait. Il la contempla longtemps en silence, puis il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur indicible; enfin, après un profond soupir, il laissa tomber ce mot : Pauvre ange déchu! et tout fut dit.

Il eut plus de peine à métamorphoser en perfide coquette la bonne et candide Mélina de B***, cette gracieuse jeune femme si naïve, si voilée, qu'elle avait l'air, disait-on, de poser pour la statue de la Modestie. Mélina était l'idéal de la femme aimante, celle que l'on rêve à dix-huit ans, mais qu'on ne cherche qu'à cinquante. Pas trop vive, pas trop spirituelle, mais animée par la tendresse, mais intelligente par le cœur; point rêveuse, mais recueillie; sensible et non passionnée; ne sachant rien imaginer, mais sachant tout croire à propos; n'ayant aucune idée à elle, mais adoptant toutes les vôtres avec amour; n'ayant point de gaieté native, mais souriant quand vous riez; n'ayant point de mélancolie personnelle, mais s'attristant avec complaisance quand vous avez des ennuis; incapable de rien cacher, et d'avoir rien à cacher; naïve et imprévoyante comme un enfant, mais raisonnable et résignée comme une mère de famille, pure... non pas comme le lis d'une pureté orgueilleuse, enivrante et royale; mais pure comme la marguerite, d'une pureté mystérieuse et modeste qui s'ignore elle-même, qui ne sait pas qu'on peut l'admirer. Hélas! hélas! qui pourrait aujourd'hui la reconnaître.. Comme ce jeune cœur s'est vite corrompu. Quelle admirable fausseté! quelle piquante moquerie! comme elle ment bien aujourd'hui, cette voix si douce qui jusqu'alors n'avait jamais menti! Admirez avec quel aplomb la perfide médit de ceux-là mêmes qu'elle préfère; avec quelle franchise elle tend la main à la jeune femme dont elle captive le mari; avez-vous vu le regard qu'elle a jeté à l'heureux Ernest en répondant à Jules : Non, ce soir je ne serai pas chez moi; manière ingénieuse de dire à Ernest : J'y serai. Savez-vous pourquoi elle a loué à

Paris l'hôtel de ***, c'est pour demeurer en face de madame C..., qui est jalouse d'elle et qu'elle fait mourir de chagrin. M. de Lusigny est enchanté de tous ces manéges. Il appelle cela de l'esprit, il est tout fier d'avoir métamorphosé l'innocente pâquerette en jusquiame, et la pudique Virginie en Célimène.

Quoi! direz-vous, cet homme-là existe? Mais c'est un monstre affreux. Un don Juan, un Méphistophélès? Rassurez-vous, ce n'est ni un don Juan, ni un Méphistophélès, ni un monstre affreux : c'est tout simplement un *légitimiste* qui s'ennuie et qui s'est fait séducteur, parce qu'il avait bien trop d'esprit pour se faire conspirateur.

Maintenant que vous le connaissez, peut-être vous intéresserez-vous à sa dernière aventure arrivée il y a deux mois. Nous étions ensemble chez madame la duchesse de... Il y avait chez elle ce soir-là presque tous les hommes aimables qui composent sa société habituelle : M. Berryer, M. de Salvandy, M. de Pastoret, M. Eugène Sue, M. de Sainte-Beuve, le prince G..., lord L..., le marquis de L... B... et le comte Alfred de M... Les conversations étaient fort animées, et M. de Lusigny, pour sa part, était occupé à médire fort gaiement lorsqu'on annonça madame...

III

On annonça madame la comtesse Albert de Viremont et madame la comtesse Charles de Viremont. Les deux belles-sœurs se faisaient appeler ainsi. C'est la mode aujourd'hui. Les titres ne sont plus partagés, comme autrefois, par droit d'aînesse. Les cadets de famille n'en sont plus réduits aux modestes titres de vicomtes et de barons. Si leur frère aîné est comte, ils sont tous comtes; s'il est marquis, ils sont tous marquis; même s'il est prince, ils sont princes. Ne sommes-

nous pas sous le régime de l'égalité? La loi d'aînesse n'a-t-elle pas été repoussée avec horreur? Selon les principes de la politique nouvelle, tous les hommes sont frères... et tous les frères sont égaux... Donc les frères d'un comte doivent être comtes comme lui... Voilà du moins ce que la noblesse aura gagné à la révolution de Juillet.

La duchesse s'empressa d'aller recevoir les deux femmes qu'on venait d'annoncer, et chacun se mit à les examiner avec curiosité.

Cette visite était un événement. Il y avait quatre ans que la jeune veuve de Charles de Viremont n'avait paru dans le monde ; sa belle-sœur semblait fière et heureuse de l'y ramener. Elle lui servait de chaperon de très-bonne grâce, bien qu'elle fût à peine plus âgée qu'elle. Mais madame Albert de Viremont est une de ces femmes froides, sérieuses, tristes, qui aiment le monde passionnément, comme toutes les personnes inanimées ; car les ennuyeux se rendent justice, ils s'ennuient aussi eux-mêmes. Ils se fuient ; pour s'amuser, ils ont besoin des autres, c'est-à-dire d'ennuyer les autres. Ces esprits engourdis aiment le bruit qui les réveille et le mouvement qui leur fait sentir l'existence. Ils sont bien autrement avides de fêtes et de plaisirs que ne le sont les caractères évaporés. Mais comme ils rougissent un peu de ces goûts frivoles en contradiction avec leur maintien, ils cherchent toutes sortes d'adroits prétextes pour s'y livrer sans remords ; et ils parviennent ingénieusement à décorer du nom de complaisance et de devoir leur sournoise futilité.

Sans avoir les traits réguliers, madame Albert de Viremont paraît belle. Une extrême pâleur, des yeux et des cheveux noirs lui donnent une physionomie remarquable ; et puis elle a ce faux air sentimental et romanesque qui doit naître nécessairement d'une grande tristesse, jointe à une grande parure. N'oublions pas de dire que madame de Viremont, qui suit la mode avec conscience, et qui parle chiffons en savant docteur, était ce soir-là fort bien mise. Sa robe de gros de Naples blanc, garnie de trois volants, était faite à merveille, et la petite cou-

ronne de lilas étoilée de diamants qui entourait ses cheveux nattés était du meilleur goût.

Quant à madame Charles de Viremont, elle était si jolie, son teint était si frais, ses joues étaient si roses, son sourire était si fin, ses manières avaient tant de grâce et de vivacité, que M. de Lusigny ne voulut pas absolument reconnaître en elle cette pauvre jeune veuve dont les malheurs étaient si célèbres, et à laquelle, malgré lui, il s'était intéressé tant de fois. Il tomba dans le tort vulgaire de juger sur les apparences. Il s'imagina que celle des deux femmes qui était triste était celle qui avait été malheureuse, et sur elle se fixa d'abord toute son attention. Mais il vit bientôt son erreur. Un homme tel que lui ne pouvait longtemps s'y tromper. Il ne tarda pas à deviner qu'il y avait entre madame Albert et madame Charles de Viremont toute la différence qui existe entre une vague langueur et un profond découragement, entre une inquiétude sans cause et un désespoir sans remède.

En effet, la tristesse calme de l'une, cette tristesse qui osait se montrer, ne provenait point d'un chagrin réel, c'était la douce mélancolie d'une imagination rêveuse qui croit encore au bonheur, mais qui est lasse de le chercher ; tandis que la gaieté factice et nerveuse de l'autre, c'était ce douloureux courage d'une âme brisée qui n'espère rien, qui ne désire rien, qui ne cherche plus le bonheur parce qu'elle l'a perdu, parce qu'elle sait qu'on ne l'entrevoit sur la terre un jour, une heure, que pour le perdre. C'était la fermeté stoïque, la résolution violente d'une femme désenchantée, qui supporte la vie par devoir, mais qui trouve la force de vivre dans une volontaire insensibilité, dans une complète abnégation. Il n'y a que deux manières de traiter la douleur : par *l'abrutissement* ou par *l'étourdissement*. Il faut, si l'on est libre de souffrir, se livrer à elle comme une proie, comme la victime est livrée au bourreau, se laisser par elle tourmenter, déchirer, torturer ; lui donner à la fois tout son sang et toutes ses larmes. Alors on tombe devant elle épuisé, anéanti, abruti... mais soulagé. Si

l'on n'est pas libre de lui appartenir tout entier, c'est elle, au contraire, qu'il faut tourmenter, repousser, chasser, étouffer, c'est elle qu'il faut vaincre à force d'occupations, de mouvement et de bruit. Il faut alors avoir recours à toutes les distractions périlleuses, comme les luttes politiques, les affaires, les voyages; à toutes les agitations indifférentes, comme les plaisirs de la vanité, les obligations du monde, les travaux d'artistes, les études scientifiques; enfin, à toutes ces occupations intéressantes où le cœur n'entre pour rien, mais qui emploient les heures, qui nourrissent les yeux d'images variées, qui captivent la mémoire par des mots nouveaux, qui entraînent l'esprit observateur malgré lui, qui étourdissent les souvenirs, qui vieillisent les impressions, qui ne consolent pas sans doute, mais qui du moins ne laissent pas le temps de penser et de souffrir. Ce rapide mouvement qui emporte votre existence semble en précipiter le cours; on se fait illusion. On finit par croire qu'en vivant si vite on mourra plus tôt.

M. de Lusigny observait depuis un instant madame Charles de Viremont, et déjà il pénétrait ses plus intimes pensées. Il lisait dans ce gracieux sourire un affreux chagrin, un amer dépit, une secrète honte d'avoir pu résister à de tels malheurs. Il devinait que cette jeune âme avait dit un adieu irrévocable à toute émotion douce, à tout sentiment affectueux. Elle aussi, pensait-il, a pris pour devise ce mot de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien; » mais elle ne le dit pas, comme la noble veuve, en habits de deuil, les yeux baignés de larmes, le cœur navré d'amour; elle le dit en robe de bal, le cœur éteint et les yeux secs.

Absorbé par ses réflexions, M. de Lusigny était devenu muet. Cette préoccupation était sincère, et il ne jouait aucun rôle en ce moment. Mais le monde n'est pas si sot que de croire à la sincérité; il est trop profond pour cela; il a plus tôt fait de supposer mille ruses. Le monde est souvent complice des trompeurs; il leur donne parfois d'excellentes idées, et plus d'un séducteur dérouté a trouvé dans un soupçon

d'abord injuste l'inspiration d'un stratagème qui plus tard l'a fait réussir. Bref, chacun imagina que ce silence et cet air pensif cachaient de graves et hostiles projets.

Il y avait ce soir-là un petit bal chez madame de M***, où mesdames de Viremont devaient aller, après avoir fait encore une ou deux visites. On parla de cette fête et des beautés célèbres qu'on y verrait. Tout à coup, M. de Lusigny se rappela qu'il avait promis de conduire à ce même bal un de ses amis et que cet ami l'attendait. Il partit mystérieusement, comme c'est l'usage.

A peine eut-il quitté le salon, que la duchesse demanda en riant à mesdames de Viremont si elles étaient en guerre avec M. de Lusigny.

— Je ne l'ai jamais vu ainsi, ajouta-t-elle. Avant que vous ne vinssiez, il était gai, brillant, il nous contait vingt folies; dès que vous avez paru, il est devenu rêveur, et il n'a plus dit un mot.

— Quoi! reprit vivement madame Charles, c'est là M. de Lusigny!...

— Sans doute, c'est lui; vous ne le connaissiez donc pas?

— Non; c'est la première fois que je le rencontre, répondit la jeune femme en s'attristant malgré elle.

Il y avait toute l'histoire de sa vie dans la manière dont elle dit cela. C'était rappeler que depuis quatre ans elle avait quitté le monde, et pour quel malheur elle l'avait quitté.

— Mais j'ai bien souvent entendu parler de lui, continua-t-elle en s'efforçant de vaincre une émotion passagère, et j'avoue que je me l'étais figuré beaucoup moins sérieux. Je lui trouve un air respectable qui s'accorde peu avec sa réputation.

— Ne vous y fiez pas, dit quelqu'un, les hommes si brillants dans le monde ne sont jamais plus dangereux que lorsqu'ils sont maussades.

— Comment cela?

— C'est que rendre insupportable un homme charmant, c'est très-flatteur.

A cette plaisanterie, madame Charles de Viremont rougit

tellement, elle parut si troublée, que cela nous donna beaucoup à réfléchir.

Une heure après, elle retrouva M. de Lusigny au bal, chez madame de M***; car dans ce grand monde si varié on rencontre toujours les mêmes personnes. On a beau traverser les ponts, courir d'un quartier à l'autre, la population des salons ne change point. Aussi, quand vous demandez :

— Était-il bien joli le bal de madame une telle?

On vous répond dédaigneusement :

— Il n'y avait rien d'extraordinaire, on y voyait les mêmes figures qu'on voit partout.

Ce qui n'empêche pas de critiquer une autre fête par ce reproche tout contraire :

— Il n'y avait personne de connaissance, c'était affreux !

Voilà donc le plaisir qui vous attend dans un salon : si l'on y connaît tout le monde, la curiosité n'y est pas excitée, et l'on ne s'amuse point; et si l'on n'y connaît personne, on s'y ennuie.

M. de Lusigny s'occupa de madame Charles de Viremont toute la soirée. La jeune femme ne pouvait lever les yeux sans rencontrer le regard menaçant de cet ennemi qui l'observait. Cependant il ne se fit point présenter à elle ni à sa belle-sœur; il évita même plusieurs fois de prendre part à une conversation générale qui aurait pu lui servir de prétexte pour se rapprocher d'elles. Il persista dans un silence expressif dont l'effet lui semblait certain. La princesse de *** lui ayant demandé son bras pour l'aider à traverser la foule, il s'empressa de se mettre à ses ordres; mais bientôt il revint auprès de mesdames de Viremont. Si ces deux dames passaient dans un autre salon, il restait un moment encore dans celui qu'elles venaient de quitter, leur laissant le temps de choisir ailleurs d'autres places; et puis il allait s'établir de nouveau en face d'elles avec la plus agréable affectation. Il étudiait attentivement les femmes avec lesquelles mesdames de Viremont paraissaient liées le plus intimement, inscrivait leur nom dans sa mémoire, et se promettait d'aller leur faire sa cour dès le

lendemain. Mesdames de Viremont possèdent, par malheur, un vieil oncle, bavard très-ennuyeux. M. de Lusigny éprouva le besoin d'écouter pendant une demi-heure les raisonnements politiques de cet oncle. Mesdames de Viremont possèdent encore une grosse cousine qui étouffe toujours, et qui avale quinze glaces et autant de verres de sirop dans les moindres fêtes. M. de Lusigny ne put résister au désir de lui offrir six glaces aux framboises et trois verres de punch. Mesdames de Viremont devaient savoir que M. de Lusigny avait naguère rendu des soins compromettants à lady Émilia B*** et à madame de P***. M. de Lusigny s'empressa d'avoir la vue basse et de ne pas reconnaître lady Émilia ni madame de P*** lorsqu'elles passèrent devant lui. Le séducteur préparait ses trames, le pêcheur tendait ses filets, l'araignée tissait sa toile, le conquérant traçait son plan de campagne. Chaque fois que madame Charles de Viremont apercevait M. de Lusigny, elle rougissait. Bien... La victime était déjà prévenue, inquiète, effrayée. C'était beaucoup pour un premier jour. On ne demandait rien de plus.

Vers la fin du bal, pendant que l'on dansait cette mazourka de fantaisie tant à la mode ce printemps, la jeune femme, que tout ce manége commençait à fatiguer, proposa à sa belle-sœur de s'en aller, pensant avec raison que dans un moment où chacun était occupé à regarder danser la mazourka, et où personne ne songeait à quitter le bal, on pourrait avoir sa voiture plus promptement. Sa belle-sœur ayant paru prête à partir, elle se leva, et, se croyant suivie par elle, elle traversa plusieurs salons, et arriva dans celui qui précédait l'antichambre ; là elle vit qu'elle était seule et attendit. On sait que cette année les bals intimes étaient à la mode. On se donnait le luxe des salons étincelants et déserts. Madame de Viremont resta seule quelque temps, et comme la solitude est un piége que l'on n'est pas accoutumé à redouter dans le monde, elle y tomba complétement et s'abandonna à ses sombres penséses Un voile funèbre couvrit son visage, naguère si faussement joyeux, sa taille se pencha comme succombant sous un poid

insupportable ; et des larmes involontaires coulèrent sur ses joues alors d'une effrayante pâleur. Elle revint à elle quand l'orchestre cessa de jouer la mazourka. Elle ne se rappela qu'elle était au bal que lorsqu'elle n'entendit plus la musique du bal. Elle essuya ses yeux vivement, regarda avec inquiétude si personne n'était là, et elle aperçut en face d'elle M. de Lusigny... Mais cette fois, à sa vue, elle ne rougit pas, elle ne détourna pas la tête avec dédain ; cette fois il n'y avait dans le regard de M. de Lusigny rien qui dût l'offenser, ni coquetterie, ni fatuité, il n'y avait que ce qui devait en ce moment la toucher : de la pitié et du respect.

Mais cette émotion délicate ne fut pas de longue durée. Le séducteur était à peine rentré chez lui qu'il se livra de nouveau à ses combinaisons stratégiques. Après avoir mûrement calculé les obstacles et les chances, les difficultés et les ressources, il conclut à son avantage en disant :

— Elle a juré de ne plus aimer... elle m'aimera...

IV

En arrivant à l'hôtel de Viremont, les deux belles-sœurs trouvèrent un magnifique garde national qui les attendait sur le perron, et qui vint galamment leur offrir la main pour descendre de voiture.

— Te voilà déjà, Hector, dit madame Albert à son frère ; par quel hasard es-tu libre de si bonne heure ?

— Parce que j'ai un *amour* de sergent-major qui, pour récompenser mon zèle, me dispense de faire mon service, c'est-à-dire qu'il m'a permis de m'en aller, à condition que je reviendrais à sept heures monter ma faction.

Hector fit cette réponse en riant ; mais il s'interrompit tout à coup en voyant l'air sombre de madame Charles de Viremont.

— Vous paraissez bien fatiguée, madame, dit-il avec inquiétude.

— Je suis très-souffrante, lui répondit-elle. Bonsoir, Hector ; et sans le regarder elle rentra dans son appartement.

La figure d'Hector était celle d'un homme affreusement désappointé.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir? demanda-t-il.

— Je ne sais, reprit sa sœur ; elle a été très-gaie, très-aimable toute la soirée, et puis à la fin du bal, à propos de rien, elle est devenue triste comme tu la vois.

— Et mon pauvre souper? s'écria Hector d'un air confus.

— Quel souper?

Hector ouvrit alors la porte de la salle à manger.

— Le voilà, dit-il, ce souper que j'ai fait préparer pour vous. C'était bien la peine d'invènter tant de mensonges pour séduire mon sergent-major, car cet *amour* est un tyran abominable : il ne voulait pas absolument me laisser partir, il m'a fallu lui faire mille contes pour obtenir quelques heures ; lui dire qu'il s'agissait d'empêcher un duel, qu'il y allait de la vie de mon meilleur ami ; que mon absence pouvait causer les plus grands malheurs..... et toutes ces ruses sont inutiles !

— C'est pour souper avec nous que tu étais revenu si tôt?

— Sans doute ; j'avais si bien arrangé cela ! Je sais qu'il n'y a jamais de souper chez madame de M*** ; je sais qu'après une nuit passée au bal on a toujours faim, comme après une nuit passée au corps de garde, et je m'imaginais vous faire à toutes deux une charmante surprise ; mais la tristesse de cette méchante Léontine a tout gâté.

— Mon mari est-il rentré de bonne heure?

— Albert? il n'est pas sorti ; il a fait comme toujours, il a dormi dans son fauteuil jusqu'à onze heures, et puis il est allé dormir dans son lit. Mais il devait être des nôtres ; il m'avait prié de le faire réveiller, et je l'aurais fait sans scrupule ; ce n'est pas trop pour supporter les plaisirs de la garde nationale que de se permettre un petit excès en famille.

En cet instant le maître d'hôtel vint prendre les ordres :

— Vous pouvez vous coucher, Simon, dit Hector, nous ne souperons pas ; ces dames n'ont pas faim.

C'est par les mots les plus simples de la vie habituelle que se trahissent les caractères, et le caractère d'Hector était tout entier dans ce mot-là : « Nous ne souperons pas ; ces dames n'ont pas faim. » Ce pauvre Hector, il se comptait pour si peu de chose, qu'il s'était accoutumé depuis qu'il avait quitté le collége, à mettre toute son existence dans les caprices de ces deux jeunes femmes, dont il était l'unique protecteur. Car M. de Viremont sortait fort rarement. Son temps se passait à manger et à dormir. C'était un gastronome qui en était à sa troisième gastriste ! Or, vous le comprenez, cette lutte d'une passion qu'il fallait satisfaire et d'une santé qu'il fallait ménager suffisait pour occuper toutes les heures de sa vie. Hector était donc le très-humble *cavalier servante* de sa sœur et de la belle-sœur de sa sœur. C'était mieux encore, c'était l'idéal du *Patito*. Toujours grondé, toujours accusé, toujours victime; il ne se plaignait jamais. Pourvu qu'on lui permît d'être là, il était content. Il ne demandait pas qu'on l'aimât ; il ne tenait pas à paraître aimable ; il demandait seulement qu'on l'autorisât à se dévouer. Comme il ne se plaisait pas à lui-même, il avait besoin de vivre par un autre pour trouver quelque bonheur à vivre. Hector n'était ni beau ni laid, ni sot, ni spirituel, ni pauvre, ni riche, et cependant, s'il avait voulu s'occuper un peu de lui, il aurait pu devenir riche et spirituel, et même paraître beau. S'il avait consenti à se regarder dans une glace, pour voir que son habit lui allait mal, il aurait pu en commander un mieux fait ; s'il avait songé à faire valoir sa fortune, il aurait pu l'augmenter considérablement ; enfin s'il avait voulu cultiver son intelligence, il aurait pu acquérir beaucoup d'esprit, car il avait en réalité tout ce qui en donne : de la raison, de l'instinct, une grande justesse d'observation, une imagination vive et cette hauteur de vue, cette supériorité de jugement que donne une bonté sublime, une bonté royale. Mais, hélas ! il avait aussi tout ce qui fait qu'on n'ose pas avoir

de l'esprit : la défiance et le dégoût de lui-même, l'ignorance de ses facultés, une trop grande naïveté d'impression, une philosophie trop sincère, un trop réel mépris des niaiseries indispensables dans le monde, un orgueil engourdi, et ce qui lui était encore plus fatal que tout cela : une passion sans espoir.

Madame de G. disait, en parlant de lui : C'est un homme médiocre ; mais avec un grain d'égoïsme, il aurait été un homme supérieur.

Il aimait Léontine éperdument, follement, et sa modestie était telle, que jamais un seul jour, un seul instant dans ses plus brillantes chimères, l'idée d'être aimé d'elle ne s'était offerte à sa pensée. Être aimé de Léontine ! lui, Hector de Bastan ! Fi donc ! Ce n'est pas un homme vulgaire comme lui qui mériterait cet honneur. Oh ! non, il rêvait pour elle un être si aimable, si distingué, si parfait !... qu'il espérait bien qu'elle ne pourrait jamais le rencontrer.

La voir tous les jours, habiter avec elle sous le même toit, avoir le droit de s'occuper d'elle à tous moments ; se lever de grand matin pour *fatiguer* le cheval qu'elle devait monter dans la journée, courir chercher un médecin si elle était souffrante, aller vingt fois chez son homme d'affaires si elle avait à défendre quelques intérêts, lui procurer un plaisir, lui épargner un ennui, écouter patiemment ses longues plaintes quand elle racontait ses chagrins passés, rire aux éclats pour la remercier de sourire quand elle daignait se moquer de lui, telle était sa vie, c'était là tout son bonheur, et il n'en imaginait point d'autre.

Toutefois ce premier bal l'avait inquiété ; une crainte confuse l'agitait. Il avait bien souffert pendant toute la soirée ; jamais la tyrannie de la garde nationale ne lui avait semblé plus odieuse. Faut-il le dire ? il avait pensé un moment à se soustraire à ses devoirs de citoyen : l'*hôtel des haricots* lui était apparu, et il avait nargué cette apparition menaçante ; l'ombre de ce garde municipal que les *Guêpes* ont rendu célèbre s'était dressée devant lui, et il avait défié ce redoutable

fantôme. Un moment il avait voulu sacrifier les plaisirs du corps-de-garde à ceux du bal ; mais il avait eu peur d'être deviné. Il désirait bien trop aller à ce bal pour se permettre d'y aller. Cela nous arrive à tous très-souvent, n'est-ce pas ? de nous intéresser à une chose si vivement que nous n'osons pas même avoir l'air de nous en occuper.

C'était pour lui surtout que la rentrée de Léontine dans le monde parisien était un grand événement. Il lui tardait d'entendre le récit que les deux jeunes femmes feraient de leur soirée, et c'est afin de l'entendre plus tôt qu'il avait eu l'idée de ce malencontreux souper. Le plaisir de voir madame Charles de Viremont en grande parure, elle qu'il avait vue si longtemps en grand deuil, était bien aussi un des sérieux motifs de cet empressement. Mais tous ces plans si naïvement ingénieux, tous ces soins si puérilement tendres avaient été déjoués !

Hector retourna à son poste, l'esprit tourmenté et le cœur triste, et chemin faisant, il se disait : « Je ne veux plus qu'elles sortent sans moi ; ce soir, il s'est passé au bal quelque chose... je saurai ça demain. »

Mais Hector le lendemain ne sut rien du tout, car s'il avait appris ce qui s'était passé au bal chez madame de M***, il se serait moins empressé de conduire madame de Viremont au théâtre des Variétés, où se trouvait M. de Lusigny. Cette partie de spectacle s'était arrangée si naturellement, qu'elle ne pouvait, en vérité, donner le moindre ombrage. Madame de S.... l'avait improvisée ; M. de Lusigny lui avait raconté des mots si plaisants de *Levassor* dans la pièce nouvelle, qu'elle avait vite envoyé retenir deux loges : une pour elle, dans aquelle mesdames de Viremont et Hector étaient placés, et puis une autre pour une de ses parentes avec qui était M. de Lusigny.

Madame Charles de Viremont, en apercevant en face d'elle ce séducteur audacieux, devint tremblante de colère ; elle trouvait une révoltante fatuité dans la promptitude de ces attaques. Je le devine, pensa-t-elle, il va venir ; madame de S.

nous le présentera ; mais l'accueil que je lui ferai lui ôtera bientôt toute idée de continuer ce manége... Chaque fois que la porte de la loge s'ouvrait, Léontine relevait fièrement la tête et se préparait au combat. Elle s'armait du regard le plus dédaigneux... et ce regard terrible tombait sur un bon vieil ami qu'elle revoyait avec le plus grand plaisir, ou bien sur un diplomate allemand qui ne méritait en rien son courroux. Ces superbes efforts de dignités furent perdus : M. de Lusigny ne vint pas ce soir-là dans la loge de madame de S., qui dit avec un peu d'humeur en sortant du spectacle :

— Vous êtes cause, mesdames, que M. de Lusigny m'a abandonnée aujourd'hui ; il ne vous connaît pas ; il a eu peur de vous.

Deux jours après, mesdames de Viremont reçurent un petit billet conçu ainsi :

« On m'amène ce soir un Italien qui a une voix superbe, et « qui chante comme Rubini. Voulez-vous venir l'entendre, « sans façon ; je n'aurai presque pas de monde. Nous pren- « drons des glaces en famille. »

Ce billet était de cette grosse cousine qui avait toujours soif, et dont M. de Lusigny s'était si gracieusement occupé l'autre jour au bal.

Mesdames de Viremont se rendirent à son invitation, et Léontine arriva chez elle sans défiance ; mais à peine était-elle assise que la maîtresse de la maison s'écria :

— Comprenez-vous ce vilain M. de Lusigny qui ne vient pas ? Il m'avait pourtant bien promis qu'il serait ici à neuf heures avec son Italien.

— Ah ! dit Léontine, c'est M. de Lusigny qui vous amène ce chanteur ?

— C'est lui ; et depuis trois jours il me tourmente pour que je fasse connaître à mes amies cette merveille... Mais le voilà.

On vit alors s'avancer d'un air très-grave, trop grave même, M. de Lusigny, suivi d'un Italien, trop Italien aussi, personnage fantastique s'il en fut jamais. Nous assistions à cette

présentation, et nous devons le dire à notre gloire, à l'instant même, rien qu'en observant le sourire contraint de M. de Lusigny, nous avons deviné que cet Italien était un faux chanteur qui allait chanter faux.

M. de Lusigny, après avoir déposé près du piano son Italien, passa devant madame Charles de Viremont, en lui adressant un vague salut qui semblait lui dire : Vous allez voir ce dont je suis capable pour vous.

Alors commença une étrange scène que nous ne pouvons nous rappeler de sang-froid. Un savant accompagnateur préluda, et après une ritournelle parfaitement bien jouée, l'Italien de M. de Lusigny se prit à chanter. Jamais, non jamais, nous n'avons entendu rien de semblable. En écoutant cela un pape n'aurait pu garder son sérieux. D'une bouche immense, avec des efforts inimaginables, sortaient des sons inouïs. Il y avait de tout dans ce gosier sauvage : des chats, des rats, des souris, des clés, des cailloux, des sous, de la monnaie, de la ferraille ; excepté de la voix, il y avait de tout. Cet homme imitait involontairement tous les cris plaintifs de la nature, le cri du paon, celui de la chouette, celui de la girouette, le bruit du vent dans les cordages, les sifflements de la bise dans les corridors, les gémissements des portes aux gonds rouillés, des chariots aux roues mal graissées ; excepté le chant de l'homme, il imitait tous les chants. Sous prétexte de cadences, il bêlait ; sous prétexte de *roulades*, il croassait, et puis sans aucun prétexte, il miaulait, jappait, hurlait, beuglait dans tous les tons ; c'était affreux. La maîtresse de la maison était fort mécontente, mais comme tout le monde riait, elle prenait son parti bravement. Chacun observait M. de Lusigny, qui supportait cette humiliation avec beaucoup de grâce ; il se tenait debout devant la cheminée et baissait les yeux d'un air de modestie plein de charme. Il paraissait jouir de cette mélodie en connaisseur éclairé ; lui seul ne riait point ; lui et madame Charles de Viremont, qui était pâle d'indignation ; elle avait le secret de cette comédie. Plus cet horrible virtuose chantait faux et plus Léontine était révoltée ; chaque son aigu qu'il

poussait lui arrivait au cœur comme une insulte ; il était si évident pour elle que M. de Lusigny n'avait imaginé cette soirée de musique, cet épouvantable concert, que pour l'attirer chez sa cousine, comme il l'avait attirée au spectacle quelques jours auparavant ! elle sentait tout ce qu'il y avait de finesse à avoir choisi ce mauvais chanteur, afin qu'il lui fût impossible à elle de se tromper sur le but véritable de cette soirée : ces chants odieux étaient un langage d'amour qu'elle devait comprendre, et qui devait la toucher. D'ailleurs les regards du séducteur venaient de moments en moments l'expliquer : sitôt que le chanteur se mettait à gémir d'une façon plus extraordinaire, M. de Lusigny jetait sur Léontine un doux regard qui voulait dire : C'est pour vous voir une heure que j'ai imaginé ce moyen.

Quand l'Italien eut terminé son air de bravoure, on passa dans le salon voisin pour prendre des glaces et du thé. C'est alors que M. de Lusigny fut accablé de reproches, d'outrages, d'épigrammes de toutes sortes.

— Quoi ! disaient les dilettanti, — c'est pour entendre ça qu'il nous a fait venir?

— Où donc a-t-il pris que ce pauvre garçon avait une belle voix? c'est une affreuse guimbarde ; il n'a pas de méthode, — il n'a pas le moindre talent.

— Ce n'est pas un musicien, — ce n'est pas un Italien.

— Si, vraiment, reprenait M. de Lusigny, c'est un Italien.

— Alors, ce n'est pas un chanteur.

— Non, dit en riant Alfred de ***, c'est un fumiste.

Chacun alors de se récrier.

— Avouez-nous cela franchement, mon cher Lusigny, poursuivit Alfred, n'est-ce pas que c'est votre fumiste que vous nous avez amené ce soir pour nous mystifier ?

— Non, je vous le jure, reprit M. de Lusigny, ce n'est pas un fumiste, c'est... c'est un avocat... et il regarda Léontine en disant cela...

— Un avocat qui plaide mal votre cause, dit quelqu'un.

— J'en ai peur, et il regarda encore Léontine ; enfin, c'est

un jeune homme de Bologne qui se destinait au barreau, mais que sa vocation pour la musique a entraîné. Je l'ai entendu à Naples, où il obtenait beaucoup de succès.

— Quand il plaidait !

— Quand il chantait; mais je dois en convenir, depuis son séjour à Paris il a perdu un peu de sa voix.

Ici les rires devinrent unanimes. Chacun s'écria : Mais il n'a jamais eu de voix ; et les épigrammes recommencèrent de plus belle. Nous rendons justice à M. de Lusigny, sa contenance était admirable. Il opposa à cette émeute de salon le sang-froid le plus gracieux, la bonhomie la plus spirituelle ; il avait l'air si heureux d'être maltraité par tout le monde, il paraissait si fier d'être coupable, que Léontine elle-même finit par se laisser toucher en sa faveur. Hector vint lui dire :

— Eh bien ! madame, comment avez-vous trouvé ce chanteur ?...

Elle eut l'imprudence de répondre :

— Je l'ai trouvé très-amusant.

M. de Lusigny triomphait.

Berquin a dit : « Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies. » Nous disons : « Le bon goût fait pardonner même une mauvaise plaisanterie. »

V.

En fait de commérages, il n'existe pas dans tout l'univers une ville qui soit plus *petite ville* que Paris. Rome n'est rien en comparaison, c'est une petite ville *simple*, tandis que Paris est une collection de *petites villes* qui luttent entre elles d'imagination et de curiosité. A Paris les commérages se compliquent et se multiplient à l'infini ; on devine ce que peut produire l'esprit de rivalité appliqué au commérage. Chaque quartier a la prétention de connaître l'aventure du jour mieux que tous les autres quartiers, et chaque narrateur, pour prou-

ver qu'il en sait plus que personne, ajoute au récit qui court un détail nouveau de son invention. L'histoire ainsi défigurée fait son chemin sans obstacle. Le contrôle est impossible dans un si vaste empire. Le mensonge y circule librement, protégé par l'immensité.

Pendant huit jours il ne fut question dans les trois principales petites villes de Paris : le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin, que de ce concert manqué, que de ce faux chanteur, inventé par M. de Lusigny. Les uns s'indignaient de cette mystification, les autres la trouvaient fort plaisante ; mais tout le monde en parlait, et c'était bien là ce que voulait M. de Lusigny. Le séducteur pensait avec raison que les propos qu'on allait tenir sur son compte le serviraient dans ses amours. *Elle* ne me connaît point, se disait-il, bon, elle va entendre parler de moi ; je ne crains rien, le mal qu'on dit de moi me fait aimer.

Vous allez voir combien ses prévisions étaient fondées.

— Quoi ! M. de Lusigny vous a joué ce tour abominable! disait une vieille prude, je ne puis le croire; c'est un homme sans principes, qui ne m'a jamais plu, il est vrai, et dont je me suis toujours défiée; mais je dois reconnaître que c'est un homme de fort bonne compagnie, et que rien dans ses manières ne peut faire soupçonner qu'il soit capable d'une plaisanterie de ce genre.

— Non, sans doute ; mais que voulez-vous ? ses succès l'ont gâté, reprenait un gros envieux. Quand on est pendant six ans la coqueluche de toutes les femmes, on perd la tête; quand on est le roi de la mode, on se croit tout permis.

— Je sais bien, moi, disait à son tour un jeune collatéral devant une tante très-riche dont il espérait hériter, je sais bien, moi, que si M. de Lusigny s'était permis une pareille mystification chez ma tante, les choses ne se seraient point passées si doucement; j'aurais demandé à ce monsieur raison d'une telle offense, et...

— Et ce monsieur, interrompait la tante, ce monsieur, qui est un fat, j'en conviens, mais qui est aussi un adversaire très-

brave et très-adroit, vous aurait désarmé sans vous blesser, mon cher neveu, et tout le monde se serait moqué de vous... et de votre tante.

— Quant à moi, reprenait une ancienne amie de M. de Lusigny, je suis persuadée qu'il est innocent de ce grand crime, il y a là-dessous un quiproquo. Ce mauvais chanteur a un frère qui a beaucoup de talent, et que M. de Lusigny a entendu à Naples comme nous : il aura amené le frère qui chante mal, croyant amener celui qui chante bien. C'est une erreur dont il a été le premier la dupe, je le parierais.

— Ah! madame, disait-on, que vous êtes une excellente amie!

— Eh bien, oui, reprenait cette femme, j'ai pour M. de Lusigny une véritable affection ; on a beau médire de lui, je ne lui connais pas un défaut. J'entends parler sans cesse de sa profonde duplicité, et je l'ai toujours trouvé d'une loyauté et d'une délicatesse admirables. On l'accuse d'être égoïste, et je suis entourée de toutes sortes de gens qu'il a obligés. On le croit un monstre, un être dénaturé, et je le vois près de sa mère plein de tendresse et de respect. On l'a soupçonné de vouloir se *rattacher* au gouvernement actuel, et vous savez au contraire qu'il a refusé nettement toutes les offres qui lui ont été faites.

— Ah!... sa conduite politique est irréprochable, il n'y a qu'un avis là-dessus! — s'écriait chacun aussitôt.

— Eh bien! alors que lui reprochez-vous?

— Sa légèreté auprès des femmes...

— Ah! nous y voilà, vous voulez dire ses succès. En cela je ne le défends plus; j'en conviens, M. de Lusigny plaît aux femmes beaucoup trop facilement; c'est un grand tort, et je comprends qu'on ne puisse le lui pardonner : toutefois, messieurs, je vous souhaite d'être coupable aussi souvent que lui.

Madame Charles de Viremont écoutait ces discours, et il en résultait pour elle cette opinion : M. de Lusigny est un homme de très-bonne compagnie, très-brave, plein de délicatesse et de loyauté, très-bon légitimiste, mais très-dangereux, c'est-à-dire très-séduisant.

Que de gens, dont on fait de graves éloges, paieraient cher ces médisances-là !

Quand une jeune femme n'a plus contre le séducteur qui s'occupe d'elle que de si douces préventions, elle commence à devenir plus indulgente. Ce qui lui semblait être une audace inconcevable n'est plus à ses yeux qu'une espérance assez justifiée ; ce qui lui paraissait une offense ne lui paraît plus qu'un hommage; et comme elle ne se croit plus la victime d'une fatuité révoltante, elle finit par s'enorgueillir d'être l'objet d'une préférence flatteuse.

Ce personnage mystérieux qu'elle rencontrait chaque jour, qui la suivait, qui observait toutes ses démarches, et qui cependant ne lui parlait jamais, et qui ne cherchait point à la connaître, intéressait Léontine malgré elle. Mesdames de Viremont étaient à la mode ; on *courait* après elles, c'est le mot. A Paris et partout, les effets de la mode sont les mêmes ; cela part comme une traînée de poudre, mais il faut y mettre le feu. Il y a des gens qui ont tout ce qu'il faut pour être à la mode ; la poudre ne leur manque pas ; la traînée est faite, mais on n'y met point le feu, et ils restent ignorés toute leur vie. Une fête n'était pas complète si mesdames de Viremont n'y paraissaient point. Aussi chacun les invitait avec empressement, non pas pour soi, non pas pour elles, mais dans l'intérêt du bal qu'on voulait donner, pour dire le lendemain : nous avions mademoiselle de C., madame de M., mesdames de Viremont, etc., etc. les nouvelles beautés de l'année. Tous nos jeunes et vieux élégants venaient à l'envi faire leur cour aux deux belles-sœurs. M. de Lusigny, seul, ne demandait pas à leur être présenté. Hector s'en étonnait, et comme cet éloignement le laissait en pleine sécurité sur les intentions de son rival, il parlait de lui sans se gêner, c'est-à-dire qu'il en disait le plus grand bien, parce qu'il était trop généreux et trop sincère, pour ne pas admirer les qualités qu'il dédaignait pour lui-même. Tout venait donc adroitement conspirer en faveur de M. de Lusigny auprès de Léontine. Le séducteur pressentit ses dispositions bienveillantes, et avec une habileté profonde

il leur laissa le temps de mûrir. Il avait eu d'abord recours à la crainte ; il usait maintenant de la sécurité ; c'était un de ses principes ; effrayer d'abord pour émouvoir, rassurer ensuite pour attirer. Il n'en était déjà plus aux coups de foudre, aux apparitions subites, aux rencontres inexplicables, aux regards incessants, aux allusions coquettes et tendres ; il en était à la seconde période de la séduction, à la période des soins délicats, des souvenirs romanesques, que nous appellerons : les *niaiseries ingénieuses*. Les fleurs jouent un grand rôle dans les finesses sentimentales. M. de Lusigny avait trouvé un moyen de rajeunir leur vieux langage. Jusqu'alors il avait toujours évité de porter la moindre fleur à sa boutonnière, et il avait souvent plaisanté ceux de nos jeunes dandys qui ont amené cette mode et qui se croiraient perdus si on les surprenait un soir à l'Opéra sans un camélia ou sans une rose au côté. M. de Lusigny se montrait pour eux impitoyable. Eh bien ! tout à coup, on le vit paraître lui-même avec un petit bouquet de violettes à sa boutonnière. La fleur était modeste, mais le scandale n'en fut pas moins affreux.

— Vous, porter des fleurs !... s'écria-t-on.

— Sans doute, reprit M. de Lusigny, c'est un ridicule, mais puisqu'il vous réussit, je l'adopte.

Léontine entendit l'exclamation et la réponse, et elle rougit, car elle tenait à la main un bouquet de violettes de Parme. Le lendemain, M. de Lusigny, au lieu de violettes, avait une rose ; et par un hasard bien singulier, c'était encore un bouquet de roses que Léontine tenait à la main.

N'oublions pas de dire que cette année les bouquets d'ordre composite, formés de fleurs variées, les bouquets *montés* sont fort méprisés. Ces fleurs trompeuses et par cela même plus durables, dont le feuillage emprunté est enlacé de cannetille, dont la tige robuste est un gros fil de laiton, ces bouquets de *bouquetières* sont remplacés, dans le monde des merveilleuses, par les simples bouquets de *jardiniers*. L'élégance veut que l'on porte une botte de roses, ou bien une botte de muguet. L'unité est de rigueur ; il y a bien encore dans cette masse de

fleurs quelque supercherie, mais il n'y a plus d'art; c'est ce qu'il faut. Madame Albert de Viremont, toujours à l'affût des modes nouvelles, avait vite compris l'importance de ce changement; elle avait aussi promptement décidé qu'elle aurait pour chaque fête un bouquet de la saison; mais comme un tel soin lui paraissait trop futile, elle avait ingénieusement inspiré à son frère le désir de s'en charger; et le pauvre Hector, chaque jour de bal ou de concert, s'empressait d'envoyer à sa sœur un bouquet pour avoir le droit d'en offrir un à Léontine. Madame Albert paraissait ainsi avoir été entraînée malgré elle dans un excès d'élégance dont elle n'avait pas la responsabilité. Mais madame Charles, que pensait-elle en voyant M. de Lusigny toujours orgueilleusement paré d'une fleur qui semblait avoir été dérobée à son bouquet? Et M. de Lusigny, lui aussi, que pensait-il? Il pensait que c'était une très-bonne malice que de faire servir au langage de sa passion le bouquet donné par un autre. Cependant il ne savait pas encore que ce langage avait été entendu. Léontine ne tarda pas à le lui prouver elle-même sans le vouloir. Une femme ne lutte pas de ruse impunément avec un pareil diplomate; il peut tomber une fois dans le piége qu'elle lui tend; mais il n'y tombe pas seul. Un soir donc, madame Charles de Viremont, après s'être fait longtemps attendre par sa belle-sœur, partit pour le bal en grande hâte et en feignant d'oublier son bouquet. C'était une énorme touffe de muguet, elle la laissa sur sa cheminée.

En arrivant au bal, la première personne qu'elle rencontre est M. de Lusigny; fidèle à son devoir, un brin de muguet, ou plutôt comme dit Béranger:

La fleur des champs brille à sa boutonnière

Il voit que madame Charles de Viremont n'a point de bouquet; il s'étonne, Léontine ne peut s'empêcher de sourire de son étonnement; mais ce sourire la trahit. Bien, se dit le séducteur, elle l'a oublié exprès, donc elle m'a compris, et il jette aussitôt les brins de muguet loin de lui.

Le croiriez-vous? la coquetterie et le mystère ont tant de

charmes, que ce jeu absurde, cette lutte tout à fait niaise de petites fleurs et de gros bouquets, était devenue pour Léontine l'intérêt de toutes ses soirées. Dans le monde c'était son unique pensée, elle n'écoutait rien, elle ne voyait rien, elle ne s'amusait de rien avant d'avoir regardé quelle fleur M. de Lusigny portait ce soir-là ; et puis, quand elle l'avait vue, elle restait une heure à se demander comment il ne se trompait jamais. C'est une indiscrétion de bouquetière, se disait-elle, mais je vais le déconcerter.

Préoccupée de ce grand projet, elle imagina d'aller visiter avec sa belle-sœur le magnifique jardin de Tripet, dont les riches plates-bandes de tulipes étaient alors dans toute leur splendeur. Après avoir longtemps admiré ces merveilles de la culture, ces fleurs si délicates, ces tiges si droites, ces nuances si variées, Léontine demanda un bouquet au jardinier; madame Albert voulut en avoir un aussi, et toutes deux, armées d'une touffe de tulipes, firent le soir même leur entrée triomphale dans les salons de l'ambassade de Sardaigne. On y faisait de la musique; Doëhler, venait de jouer au moment où ces dames arrivèrent. Léontine chercha des yeux M. de Lusigny; mais il n'était pas dans le salon. Comme elle l'attendait avec impatience ! comme elle se réjouissait de le voir cette fois dérouté !

— Il est impossible que M. de Lusigny ait pu avoir aucun renseignement... se disait-elle; non... mais peut-être ne va-t-il pas venir ?

Comme elle disait cela, elle aperçut dans l'autre salon M. de Lusigny assis sur un canapé, et causant et riant avec plusieurs femmes, établi là comme arrivé depuis longtemps. Une très-jolie petite tulipe *brillait à sa boutonnière.* Madame Charles de Viremont devint tremblante de frayeur.

— Il me fait espionner, il a des intelligences dans ma maison, pensa-t-elle.

Depuis le portier jusqu'à sa femme de chambre, elle soupçonna tous ses gens. Elle recommençait à s'indigner, elle ne pouvait s'expliquer un tel hasard, et pourtant rien n'était plus

naturel et plus simple. En quittant le jardin de Tripet, mesdames de Viremont étaient allées voir une femme fort aimable et fort spirituelle qui demeure place Louis XV, au coin de la rue Royale. Pendant le temps de cette visite, leur voiture était restée devant l'hôtel de Crillon ; M. de Lusigny qui revenait à cheval du bois de Boulogne, en passant sur la place Louis XV, reconnut les chevaux et le cocher de mesdames de Viremont, et voyant sur le devant de la calèche une si grande provision de tulipes, il pensa qu'elle devait servir aux parures du soir et il devina la nouvelle épreuve qu'on lui préparait. Il ne fallait pas être sorcier pour cela.

Ces combinaisons de troubadours, ces ruses de bergers ne vous semblent-elles pas bien puériles, bien indignes d'un siècle aussi sérieux que le nôtre? Voilà pourtant à quoi ceux qui s'amusent dans le monde passent leur temps... Que font donc ceux qui ne s'y amusent point?

A dater de ce moment, Léontine ne porta plus de bouquet ; elle paraissait fâchée. M. de Lusigny respecta cette colère, et il resta huit jours sans se montrer nulle part. Alors madame Charles de Viremont commença à s'ennuyer. Et M. de Lusigny respecta aussi cet ennui.

Enfin, après un temps convenable, quand il jugea que madame de Viremont s'était assez ennuyée pour trouver un très-grand plaisir à le revoir, il imagina une rencontre singulière, imprévue, qui devait être décisive.

O femmes! vous ne savez pas tout ce qu'il y a pour vous de danger dans ce projet innocent, qu'on appelle une partie de campagne!.....

VI

Nous avons déjà dit que mesdames de Viremont avaient un oncle, grand amateur de politique, et que M. de Lusigny avait un soir si parfaitement bien supporté la politique de cette oncle

qu'il s'était fait de lui un ami dévoué. Ce digne vieillard se nommait *Jean*, comme c'est le devoir de tout oncle bon et loyal qui ne se nomme pas *Pierre*. M. de Lusigny lui persuada de se souhaiter sa fête à lui-même en réunissant dans sa maison de campagne toute sa famille la veille ou le jour de la Saint-Jean. Le chemin de fer conduisait à cette charmante *villa*, située aux environs de Saint-Germain. Il fut convenu que le départ de la bande joyeuse aurait lieu le matin à dix heures, qu'on se promènerait dans le parc jusqu'au moment du déjeuner, lequel serait un véritable dîner, qu'après ce solide repas on irait courir à cheval et à âne dans la forêt jusqu'à la nuit, et qu'ensuite on partirait pour venir souper à Paris. Mesdames de Viremont avaient elles-mêmes dressé ce plan de partie de campagne avec leur oncle, et celui-ci n'avait point parlé de M. de Lusigny. Hector s'était chargé de retenir tout un wagon, et d'inviter deux ou trois jeunes gens aimables qui devaient animer le voyage par leur gaieté. Le choix des conviés dans une entreprise de ce genre n'est pas chose facile ; les objections que tel ou tel nom fait naître sont quelquefois bien amusantes à écouter. Quelles prétentions se révèlent, quels secrets se trahissent dans ces discussions souvent plus vives qu'on ne le voudrait !

— Proposerons-nous à Ravenay d'être des nôtres ?

— Oh ! Dieu non ! il est trop tapageur ; il a de trop mauvaises manières ; il gâterait tout.

— Voulez-vous inviter Amédée de Valorbe ?

— Non. Quelle idée ! il est horriblement ennuyeux !

— Ne dites pas cela ; c'est un si brave garçon ; il a une si belle âme !

— Ah ! voilà une excellente raison !... A quoi sert une belle âme dans une partie de plaisir ? Pour égayer un souper, une belle âme, c'est charmant !

— Si nous engagions madame de X*** ?

— Il faudrait alors engager M. Z***, et ce serait cruel.

— Oh ! c'est vrai ! j'y renonce.

— Emmenez madame de V***.

— Non pas ; elle...

— Pourquoi? elle est très-bonne enfant.

— Oui, mais elle est très-moqueuse ; elle irait ensuite rire de nous avec ses beaux esprits.

— Eh bien ! madame de C***?

— Oh ! non, non ! elle est trop prétentieuse et merveilleuse ; elle ne serait jamais prête ; elle nous ferait toujours attendre ; elle répandrait ses *flots* de dentelles sur tous les buissons ; et puis elle est insupportable avec ses grands airs.

C'est-à-dire qu'on ne veut pas de l'une parce qu'elle est très-spirituelle, et encore moins de l'autre parce qu'elle est très-coquette et très-jolie.

— Mais, Mesdames, si vous dites non à chaque personne que je vous propose, vous finirez par aller là-bas toutes seules... Voulez-vous enfin la sensible madame de Lorsac?

— Oui, oui ! elle nous divertira bien avec ses soupirs.

— Et ses souvenirs ; il faut lui écrire tout de suite.

Bien heureuses les femmes ridicules ; elles sont de tous les plaisirs. On ne peut se passer d'elles. Plus elles sont laides, sottes, désagréables, et plus elles sont indispensables dans une fête ; plus elles sont inconvenantes, et plus elles paraissent aimables. Leur niaiserie donne de l'esprit à tout le monde ; il faudrait être bien niais soi-même pour ne pas trouver à dire quelque bonne plaisanterie à propos d'elles. Leur tristesse est une joie universelle. On rit pendant des heures de la plainte qui leur est échappée, de l'accident qui leur est arrivé ; la moindre de leurs élégies est une source inépuisable de bouffonneries et de mystifications. Plus ces femmes sont malheureuses, et plus elles sont amusantes ; mais tout en se moquant de leurs peines, comme on sait bien les en consoler ! avec quelle attention on écoute leurs sentimentales confidences, leurs amoureuses confessions ! Comme on a soin d'elles ! comme on sympathise avec elles ! comme le monde, *qui est toujours juste*, dit-on, les venge noblement de l'ingrat qui ne veut pas les comprendre ou de l'infidèle qui ne les a que trop bien comprises ! comme on les dédommage du malheur de n'être point

aimées d'un seul en leur prouvant qu'elles sont aimées de tous!

Après une longue discussion, la partie de campagne fut enfin organisée; elle promettait d'être charmante; elle réunissait tous les ingrédients dont se compose une bonne et véritable partie de campagne; il y avait : deux femmes à la mode, pas trop rivales; une femme riche et sotte, d'une autre *société*, et flattée d'être admise dans celle-ci; deux jeunes fats en apparence bien traités; un plaisant et son compère; un frère dévoué, se chargeant de tous les détails ennuyeux; une femme vertueuse, pour *honnêtiser* toute chose; un enfant de dix ans, bien élevé, fils de la femme vertueuse, pour servir de prétexte à mille jeux; un élégant, hors d'âge; une vieille femme sensible; une jeune *miss* émancipée; peu de maris, et pas de chiens.

Pendant le trajet de Paris à Saint-Germain, les voyageuses eurent raisonnablement peur, juste ce qu'il fallait pour avoir l'air novice. La jeune Anglaise seule paraissait aguerrie. Les inconvénients et les avantages du chemin de fer firent naturellement les frais de la conversation; les femmes manifestèrent pour le grand souterrain une horreur convenable; les hommes ne manquèrent pas de répondre à ce sentiment par les deux ou trois phrases de mauvais goût qu'à propos de ce souters'érain il est d'usage de dire. La vieille femme sensible alors s'écria qu'elle n'oserait jamais voyager en wagon avec des inconnus; elle prétendit que cela pourrait être très-dangereux. On lui laissa cette crainte, ou plutôt cette illusion; on se plaignit de l'odeur désagréable de la vapeur, on s'effraya du hennissement étrange de la machine. Ce cri nous rappelle que dernièrement nous avons voyagé avec un gros monsieur qui ne doutait de rien, et qui donnait à tort et à travers des explications à tout le monde. C'était *M. Prudhomme* au chemin de fer.

— D'où viennent ces cris horribles? demanda quelqu'un.

— Ce sont les cris des conducteurs qui s'avertissent et se répondent, dit avec empressement l'adorable *Prud'homme*. Ne pourraient-ils choisir un plus agréable langage. Au sur-

plus, ajouta-t-il, c'est le cri des douaniers *espagnols*... Oui, c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux dans les montagnes de la *Savoie.*

La personne à qui s'adressait ce discours n'en parut nullement étonnée ; il ne lui vint pas à l'idée que les douaniers espagnols devaient, en effet, avoir un cri bien étrange pour parvenir à se faire entendre dans les montagnes de la Savoie. Mais ici, un sot qui parle avec assurance peut dire bien des bêtises impunément ; dans les conversations, dans les journaux, nous laissons passer les plus lourdes niaiseries sans les comprendre ; cela explique pourquoi nous avons osé nous proclamer le peuple le plus spirituel de l'univers.

On arriva à Saint-Germain. De là il fallait aller par un chemin de traverse chez l'oncle de mesdames de Viremont. On se mit en route gaiement. Un des deux jeunes fats se hâta d'offrir son bras à Léontine ; l'autre dandy s'empara de madame Albert qui, comme toutes les femmes tristes, était profondément coquette ; les femmes à la mode et les jeunes gens à la mode devaient nécessairement faire la route ensemble, et se consacrer mutuellement leur journée. La femme vertueuse prit le bras d'un des maris ; la femme riche fut réduite à accepter les soins du plaisant. Le vieil élégant se précipita vers la jeune Anglaise... il avait peur que la vieille femme sensible ne lui échût en partage !.. Mais il avait tort de s'effrayer : Hector n'était-il pas là pour se charger de tous les paquets? L'enfant courait d'un groupe à l'autre, adressant à chacun des questions gentilles et plaisantes ; enfin M. de Viremont fermait le cortége, se consolant de marcher si vite en pensant que cette promenade lui donnerait de l'appétit. Ainsi l'on partit le matin ; mais le soir tout était bien changé au retour. Les joyeux propos du déjeuner, les ingénieux accidents du voyage dans la forêt, les erreurs favorables, les hasards heureux, les jeux innocents, les étourderies volontaires, les frayeurs simulées, les conciliabules prétextés, les rencontres inattendues, ces mille chances, ruses, plaisirs, qui constituent une sincère partie de campagne, avaient singulièrement modifié tous les

rôles. Les femmes à la mode avaient perdu dans la mêlée leurs deux chevaliers. Les jeunes dandys, qui avaient très-bien déjeuné, sacrifiant les amours élégants et factices, s'étaient laissé complaisamment séduire par des sentiments vrais; la jeune miss avait accaparé le plus beau; la femme riche s'était emparée du plus bête. Tous les quatre ils marchaient en tête du cortége en revenant à Paris; on les entendait rire aux éclats; la jeune miss venait de s'apercevoir qu'elle avait perdu sa montre dans la forêt; mais elle s'était écriée aussitôt :

— Ça m'est bien égal!

Et l'on trouvait le mot charmant. La femme vertueuse paraissait ennuyée et *choquée;* elle pressait le pas en tenant son fils par la main; le vieil élégant, le plaisant et son compère venaient après elle, riant avec mystère et se faisant part de leurs observations. M. de Viremont donnait le bras à la vieille femme sensible; il comptait sur elle pour cheminer lentement, de manière à ne point troubler sa digestion. Madame Albert, qui était de fort mauvaise humeur, donnait le bras à son frère. Quant à Léontine, elle avait pour compagnon M. de ***. Mais n'anticipons pas sur les événements!..

Voici le calcul fait par M. de Lusigny : il s'était dit : les premiers moments d'une partie de campagne sont assez agréables pour une femme malheureuse qui veut se distraire; le grand air la ranime, l'aspect des champs, des eaux, des arbres, réjouit ses yeux; tant que les plaisirs sont calmes, elle les comprend et s'en amuse; mais vers le milieu du jour, quand tout le monde est bien en train, quand la joie est bruyante, quand elle menace d'être folâtre, quand les éclats de rire éveillent les échos, quand les cris perçants épouvantent les oreilles, quand les savantes plaisanteries commencent, quand l'heure du calembour a sonné, soudain la femme mélancolique est saisie d'une indicible tristesse, d'une tristesse amère, poignante, funèbre, comme jamais elle n'en a ressenti aux plus affreux jours de ses chagrins. C'est alors qu'une voix affectueuse doit l'émouvoir, et c'est quand madame de Viremont

éprouvera ces impressions pénibles, pensait M. de Lusigny, que je me trouverai par hasard près d'elle pour l'en distraire doucement. Il ne voulait faire son apparition dans la fête qu'après le repas joyeux, et presque vers la fin du jour; mais il ne devait pas agir seul dans cette grave circonstance : pour être plus certain du succès, il avait choisi un puissant auxiliaire; il avait appelé sa mère à son secours. Vous le savez, c'est un très-grand moyen de séduction qu'une mère aimable, spirituelle, distinguée, à laquelle vous ressemblez trait pour trait, qui vous a élevé, qui fait valoir toutes vos qualités, qui les explique même en les rappelant, en les possédant. M. de Lusigny connaissait trop bien tous les moyens de plaire pour avoir négligé celui-ci; souvent il avait utilisé sa mère avec bonheur; mais c'était à l'insu d'elle-même et sans la rendre jamais complice de ses projets; cette fois, comme il s'agissait de mariage, il la mettait franchement dans sa confidence, et il se fiait à son instinct maternel. Madame de Lusigny habitait depuis quelque temps Saint-Germain, et le voisinage l'avait liée naturellement avec l'oncle de Léontine. Elle se trouvait chez lui au moment où les convives parisiens arrivèrent. Léontine la reconnut aussitôt à sa ressemblance avec son fils : c'était le même sourire, le même regard, la même voix. Madame Charles de Viremont étonnée, interrogea des yeux son oncle, qui aussitôt la conduisit vers madame de Lusigny en disant :

— Venez, ma nièce, que je vous présente à l'aimable voisine qui veut bien m'aider à faire les honneurs de la maison.

Madame de Lusigny voulut dire quelques mots gracieux, mais elle était si émue qu'elle ne put prononcer une parole; elle regarda Léontine, et ses yeux se remplirent de larmes. Oh! que cette émotion d'une mère était éloquente! n'était-ce pas là le plus touchant des aveux! Quel séducteur saurait trouver jamais un langage plus entraînant que cette émotion, que ce trouble impossible à feindre, cette tendresse involontaire, cette curiosité affectueuse, cet empressement mêlé de crainte, cette admiration mêlée de respect d'une mère pas-

sionnée dont le regard, en s'attachant sur vous, semble dire : Voilà la femme qui est aimée de mon fils!

Léontine comprit dès ce moment que l'amour de M. de Lusigny était sérieux, et qu'elle ne devait plus s'en offenser. Elle se laissa entraîner au plaisir d'entendre parler de cet homme incompréhensible; elle écouta de bonne grâce tout ce que sa mère se plut à raconter de lui. C'était des mots très-spirituels qu'il avait dits dans son enfance, des coups de tête effrayants qu'il avait faits dans son adolescence, des aventures inouïes qu'il avait eues en Italie et en Espagne, des succès incroyables qu'il avait obtenus en tous pays; et puis, des traits de générosité, de courage, des actions superbes et des faiblesses adorables, toutes choses qui n'avaient pas le sens commun, mais qui étaient racontées avec esprit, avec émotion surtout, et qui paraissaient charmantes. Madame de Lusigny et Léontine passèrent ainsi la journée dans le jardin à causer tranquillement... non pas, mais agréablement, pendant que les autres convives s'amusaient à grands cris dans la forêt. Ce long entretien, dans la solitude, avait fait d'elles deux anciennes amies; et, vers la fin du jour, lorsque M. de Lusigny, que l'on n'attendait plus, arriva tout à coup de Paris et fut présenté à Léontine, elle l'accueillit sans défiance : il n'était plus pour elle un étranger; elle le connaissait par sa mère, elle l'aimait.

VII

M. de Lusigny donnait donc le bras à Léontine, lorsqu'on se mit en route pour rejoindre le débarcadère. C'était un heureux hasard qui le faisait ainsi se trouver seul auprès d'elle, dans la campagne, à cette heure poétique de la nuit. M. de Lusigny employa tout ce qu'il avait d'esprit et de sensibilité à paraître aimable pendant ces courts moments. Il évita avec une grande adresse, disons mieux, avec une intelligente charité, ce qui

aurait pu blesser les souvenirs de Léontine; car aux personnes qui ont éprouvé d'affreux chagrins, il faut parler de toutes choses avec précaution; un mot affectueux leur fait souvent plus de mal qu'une parole injuste et cruelle, la plus vague espérance les fâche; la plus innocente prière les effarouche; leur cœur, tout brûlant encore de l'amour perdu, accueille avec une froideur malveillante les soins présomptueux d'un nouvel amour.

M. de Lusigny n'affecta ni coquetterie ni tendresse, mais il sut dire tout ce qu'il fallait pour plaire et pour faire comprendre qu'il méritait d'être aimé. Léontine était triste; les agitations de cette journée l'avaient visiblement fatiguée; M. de Lusigny lui persuada qu'elle était souffrante et lui demanda la permission d'aller savoir de ses nouvelles le lendemain. Et le lendemain, quand il vint chez elle, il se montra si heureux d'y être enfin reçu; il rappela d'une manière si gracieuse tout le mal qu'il s'était donné pour en arriver là; il parut si reconnaissant, qu'on lui permît de chercher encore un prétexte pour revenir le surlendemain! Et bientôt, sans prétexte, il eut le droit de venir tous les jours.

Mais une femme à la mode est rarement seule chez elle, et madame Charles de Viremont, toujours très-élégamment entourée, était aussi très-prudemment gardée. Le matin elle recevait vingt visites, le soir son beau-frère venait dormir au coin de son feu, sa belle-sœur venait aussi faire de la musique avec elle et lui tenir compagnie; Hector ne la quittait jamais que pour s'occuper d'elle; il était depuis un mois en Normandie, occupé à terminer une affaire qu'elle l'avait chargé de régler avec un de ses fermiers; Hector n'était pas là, mais on l'attendait d'un jour à l'autre, et M. de Lusigny voulait profiter de cette absence si favorable à ses projets. Un matin qu'il se trouvait chez Léontine avec plusieurs personnes, il saisit le moment où chacun était occupé à regarder un tableau nouvellement apporté, pour dire tout bas à madame de Viremont qu'il désirait la consulter sur un sujet important, et qu'il la suppliait de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien.

Léontine fut frappée de l'air solennel avec lequel cette prière était faite.

— Eh bien, dit-elle, venez mercredi soir, nous devons tous aller à l'Opéra. Je céderai ma place dans notre loge à une de nos cousines, et je resterai seule ici...

M. de Lusigny la remercia et sortit.

Au même instant, on entendit une voiture de poste entrer dans la cour. Hector arrivait de Normandie ; M. de Lusigny et lui se rencontrèrent dans l'escalier ; l'un rougit d'impatience, l'autre pâlit de jalousie ; M. de Lusigny avait malgré lui un air triomphant qui devait alarmer Hector. Cependant le pauvre jeune homme était loin de soupçonner toute la vérité ; il ne voyait encore dans M. de Lusigny qu'un prétendant redoutable ; il ne savait pas qu'un mois d'assiduités avait fait de lui un rival préféré. Hélas! par cette rencontre toute la joie de son retour était gâtée. Hector apportait une bonne nouvelle, et déjà il ne s'en souvenait plus. Cette affaire importante, qui pendant trois semaines l'avait intéressé si vivement, pour lui n'était déjà plus rien ; il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il avait eu grand tort de partir.

Le mercredi, le jour où devait avoir lieu le secret entretien, étant venu, Léontine attendit l'heure du dîner pour annoncer qu'elle n'irait pas à l'Opéra. Hector et sa sœur la regardèrent avec surprise.

— J'ai donné ma place à Emma, dit-elle ; cette chère enfant mourait d'envie de voir mademoiselle Taglioni....

Madame Albert ne fit aucune observation.

— Quoi ! vous allez rester seule ! s'écria Hector ; je veux..

— Non, interrompit aussitôt Léontine, j'ai des lettres à écrire. Vous viendrez me donner des nouvelles de l'Opéra. Hector n'osa pas insister, mais il vit que Léontine était fort troublée, et ce trouble, qu'il ne pouvait comprendre, l'inquiéta. On partit pour le spectacle, et Léontine rentra dans son appartement.

Léontine ne se dissimulait point que refuser d'accompagner sa belle-sœur à l'Opéra pour recevoir chez elle plus librement

M. de Lusigny, c'était faire un coup d'État ; mais elle pensait que l'avenir expliquerait sa conduite. En effet, cet entretien devait décider de son sort. Elle ne se demandait pas ce que M. de Lusigny pouvait avoir à lui confier ; elle devinait seulement que cette confidence était un prétexte pour dire : « Nos intérêts sont communs ; désormais je ne veux plus agir sans vos avis. » Et elle s'avouait que c'était tout promettre que de consentir à l'écouter. Mais plus cet entretien avait d'importance et plus elle en voyait arriver l'heure avec émotion. Elle éprouvait cette fièvre de l'attente dont l'agitation est si difficile à contraindre. Une femme peut cacher qu'elle souffre, qu'elle s'ennuie, qu'elle aime... mais elle ne peut cacher qu'elle attend. Elle ne peut empêcher ses regards de se jeter sur la pendule à tous moments ; elle ne peut empêcher sa tête de se lever au moindre bruit ; elle ne peut s'empêcher de pâlir et de rougir chaque fois que la porte s'ouvre ; et puis quand l'heure est passée, quand ses regards éteints se découragent, quand son front incliné se voile d'ennui, il est encore un effort pour elle impossible : c'est de cacher qu'elle n'attend plus.

Léontine employa la première heure de l'attente à faire ce que nous appellerons le ménage du salon ; à ranger les livres, les keepsaks, les albums, ornements de la grande table ; à visiter ses élégantes *jardinières*, à relever les fleurs penchées, à mettre en lumière les plus belles ; à faire remplacer la riche corbeille qui fermait la cheminée par un bon feu, ce qui était une sanglante épigramme contre la saison ; mais les affreux beaux jours que nous avons eus cet été ne méritaient pas plus d'égards ; à placer en évidenee les nouveautés de la veille ; à poser avec intention sur une étagère favorite, sorte de guéridon à tablettes, quelques hochets à la mode, des flacons anglais, une cassolette Louis XV, un talisman arabe, voire même un joli petit poignard d'un travail merveilleux. Ces ustensiles de fantaisie sont d'une grande utilité dans les conversations embarrassantes ; ils amènent d'heureuses transitions, d'ingénieuses comparaisons jusqu'au jour où ils deviennent eux-mêmes d'agréables souvenirs. On se rappelle que telle per-

sonne a dit telle chose en tenant dans sa main ce flacon, en regardant ce camée, en jouant avec ce poignard, et cette douce parole que ces objets retracent les rend souvent très-précieux.

Quand tout dans le salon fut bien en ordre, c'est-à-dire dans le désordre convenu, Léontine prit son ouvrage, un chef-d'œuvre en tapisserie, mais elle se garda bien d'y travailler.

Elle avait peur de se tromper à tous moments en comptant les fils du canevas; elle se défiait de ses yeux, elle se contenta d'admirer ce qu'elle avait fait la veille, et de préparer quelques aiguillées de soie pour le lendemain. Puis, elle commença à regarder l'heure qu'il était... neuf heures!... C'était le moment fatal, elle frémit. Elle ouvrit la porte du grand salon pour écouter si personne ne venait; mais elle n'entendit rien que le rire lointain des gens de la maison, qui jouaient aux cartes dans l'antichambre. Elle se promena de long en large dans le grand salon où il n'y avait pas de feu, elle avait besoin de respirer un air plus frais, elle étouffait; mais, après une courte promenade, elle se sentit gelée, et elle revint vite s'asseoir auprès du feu. Elle regarda quelque temps la flamme s'agiter, et sa pensée se perdit en mille rêves. Quand elle leva les yeux, il était neuf heures et demie, elle s'impatienta.

— Qu'il viendra tard, dit-elle, à peine serons-nous seuls un instant, il ne pourra rien me dire.

Elle se leva inquiète, et, se persuadant que cette horloge avançait, elle retourna dans le grand salon pour voir si là du moins la pendule marquerait une heure plus favorable... mais là il était dix heures... Elle revint encore bien vite dans son charmant réduit, dont l'horloge gothique marquait décidément l'heure qu'elle préférait. Elle attendait, non plus avec plaisir, mais avec angoisses; la fièvre de l'attente était arrivée à son redoublement. Léontine en était déjà à l'horrible phase des conjectures.... Elle ne disait déjà plus :

— Il viendra tard!

Elle disait :

— Pourquoi ne vient-il pas?

Et puis, elle cherchait mille raisons, de ces raisons toutes folles, mais qui semblent toutes probables, et qui font chacune à leur tour que l'on s'écrie : C'est cela !

Le supplice fut long : Léontine ne mit aucune philosophie à le supporter ; l'heure passait rapide et cruelle, et le silence était profond, et nul pas ne venait en interrompre la tristesse. Onze heures !... les voilà qui sonnent... Il est trop tard ; elle n'ose même plus désirer qu'il vienne. Mais qui le retient ? N'a-t-il pas bien compris qu'elle a dérangé tous ses projets pour le voir ? Comment peut-il manquer à un rendez-vous qu'il a sollicité lui-même avec tant d'instances ? Comment justifier un tel oubli ? Est-ce un jeu, est-ce une gageure ? Ah ! ce n'est point madame de Viremont que l'on peut traiter avec négligence ou légèreté ! Serait-ce quelque subite jalousie ?... ou bien lui-même serait-il poursuivi par les soupçons d'une autre femme ? Si cela est, pourquoi se faire attendre inutilement, pourquoi ne pas écrire un mot ? Un homme si bien élevé ne peut, sous aucun prétexte, manquer ainsi à toutes les lois du savoir-vivre ; il faut qu'il lui soit arrivé quelque événement extraordinaire ; un malheur peut-être ; mais alors quel est ce malheur ?

Tout à coup cette pensée lui tomba dans l'esprit ; il est venu, on lui a dit que j'étais sortie ; elle sonna, mais le valet de chambre interrogé répondit qu'il n'était venu personne... d'ailleurs, ajouta-t-il, on sait bien à la porte que madame la comtesse *reçoit*. Ces mots adressés à une femme qui était seule et qui n'avait pas vu un chat de toute la soirée, étaient une amère ironie. Bientôt M. et madame de Viremont revinrent de l'Opéra, tout espoir était donc perdu. Léontine était si préoccupée qu'elle ne remarqua pas le temps infini que son beau-frère et sa belle-sœur mirent à monter l'escalier avant d'arriver chez elle. Elle ne vit pas non plus le trouble de madame Albert quand elle lui demanda :

— Qu'est devenu Hector ?

— Il est allé se coucher, il est malade, répondit M. de Viremont, mais il ne faut pas le plaindre, il n'a que ce qu'il mérite ;

le homard est très-malsain dans ce temps-ci; je n'en ai pas mangé, moi...

— Mais, dit Léontine, Hector n'en a pas mangé non plus, je crois.

— Si fait, si fait, il a voulu en goûter; il me l'a avoué lui-même, et c'est pour cela qu'il s'est trouvé mal.

— A l'Opéra?

— Oui, dans le vestibule, à la sortie; il est tombé subitement sans connaissance; heureusement la voiture était avancée et nous l'avons vite ramené.

— Pauvre Hector, dit Léontine, allons le voir.

— Non, ce ne sera rien, reprit vivement madame Albert. Il va bien dormir et demain il sera guéri.

— Guéri, guéri! murmura l'envieux gourmand; il en a pour deux bons jours au moins...

— Avez eu du monde ce soir? interrompit madame Albert pour changer la conversation.

— Non, je suis restée toute seule, dit Léontine.

Cette réponse parut faire le plus grand plaisir à sa belle-sœur.

A la place de Léontine, une autre femme aurait ajouté : — Oh! je n'attendais personne; tout le monde me croyait au spectacle... Mais elle n'en eut pas le courage; elle avait peur, moins encore de mentir que de rougir en mentant fort mal.

On causa quelques instants de choses indifférentes, et vers minuit l'on se sépara. Madame Albert monta furtivement dans l'appartement de son frère pour parler au médecin qui était près de lui; et Léontine, livrée à elle-même, recommença à se demander pourquoi M. de Lusigny n'était pas venu, sans chercher à deviner pourquoi Hector était malade.

Et cependant le malheureux Hector méritait bien de sa part quelqu'intérêt. Le coup qui venait de le frapper l'avait anéanti. Cela nous arrive souvent, n'est-ce pas, d'apprendre par des étrangers ce qui se passe autour de nous. En descendant l'escalier de l'Opéra, il s'était trouvé auprès de deux jeunes gens qui causaient ensemble assez haut :

— Tu sais, disait l'un, que l'inconsolable veuve se remarie.

— Laquelle?

— Madame Charles de Viremont.

— Bah ! vraiment. Avec qui donc?

— Avec le beau Lusigny.

— Je n'en savais rien.

— Depuis trois mois ils s'aiment en secret, c'est tout un roman...

Hector n'en entendit pas davantage; un frisson mortel le saisit, sa vue se troubla, son cœur battit violemment, il essaya de descendre l'escalier, mais vers les dernières marches, ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, sa première pensée fut la crainte qu'on ne devinât la cause de ce subit évanouissement, qui l'étonnait lui-même; il ne s'expliquait pas comment lui qui avait tant de courage, lui que les plus dures fatigues, les plus grandes privations, les plus réels dangers n'avaient jamais ébranlé, se voyait tout à coup vaincu par un mot. Il ne comprenait pas que l'on pût être physiquement terrassé par une idée. Sa sœur était près de lui ; elle le regardait avec tristesse, mais elle n'osait l'interroger devant son mari. M. de Viremont, malgré son bon cœur, éprouvait une sorte de plaisir à voir Hector en cet état; les gourmands malingres sont implacables pour les gens qui se portent bien et qui peuvent manger de tout.

— Mon cher Hector, dit-il, qu'avez-vous mangé à dîner?

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi, vous avez mangé du homard...

Hector sourit; il allait répondre non; mais comme cette cause peu romanesque pouvait servir à cacher le véritable secret de sa souffrance, il se hâta de dire :

— Oui... c'est cela sans doute qui m'a fait mal; j'aurais mieux fait d'être raisonnable comme vous.

M. de Viremont, rassuré, se sentit récompensé de son sacrifice.

Madame Albert passa la nuit près de son frère dont la dou-

leur faisait pitié. Ce qu'il éprouvait est impossible à peindre, c'était la plus poignante des jalousies; la jalousie humble, le désespoir d'un pauvre cœur qui souffre, qui souffre horriblement, et qui ne se reconnaît pas même le droit de souffrir; l'agonie d'un misérable qui meurt, qui se meurt d'amour, et qui ne trouve pas même qu'il soit digne de mourir d'un si noble amour; qui se fait un remords de sa douleur, et qui nomme son désespoir un égoïsme honteux.

— Elle l'aime, s'écriait Hector dans son délire, elle l'aime! eh bien, n'a-t-elle pas raison de l'aimer! n'est-ce pas juste qu'elle choisisse cet homme que tout le monde admire! cet homme jeune, spirituel, riche et digne d'elle! Hélas! oui, digne d'elle. Est-ce à moi de m'en affliger, puis-je prétendre à un tel bonheur, l'ai-je rêvé jamais? Ai-je donc le droit d'exiger qu'elle passe toute sa jeunesse dans l'isolement, dans la douleur, parce que, moi, je ne mérite pas son amour.

Sa sœur pleurait en le voyant se désoler ainsi; alors il lui prenait les mains et la suppliait de se calmer; oh! je t'en prie, s'écriait-il avec de vives instances, ne parle pas de moi à Léontine; elle est si bonne, elle aurait tant de chagrin si elle me savait malheureux.

Mais Léontine, à cette heure, ne songeait point à lui; elle attendait avec impatience le moment où elle espérait avoir enfin des nouvelles de l'incompréhensible séducteur.

VIII

— Y a-t-il des lettres pour moi? demanda Léontine aussitôt que sa femme de chambre entra chez elle, le matin.

— Oui, Madame; voici une lettre qu'on vient d'apporter à l'instant.

Et madame de Viremont, d'une main tremblante, prit un petit billet coquettement plié et doucement parfumé, qui ressemblait fort à un message d'élégant. Léontine attendit qu'elle

fût seule pour lire ces tendres excuses. Elle ne connaissait point l'écriture de M. de Lusigny; mais son cœur lui disait que cette lettre était de lui : le cœur a des instincts infaillibles! Elle rompit le cachet avec une vive émotion, et lut ce qui suit :

« Madame,

« Nous devons, demain soir, chez moi, tirer une petite loterie en faveur d'une famille malheureuse à laquelle je m'intéresse. Vous seriez bien aimable de venir, etc. »

La lettre était signée : Baronne de Marville.

Léontine, désappointée, jeta la lettre loin d'elle avec impatience; puis elle se dit :

— C'est trop tôt; il n'enverra pas chez moi avant midi...

A midi on lui apporta une autre lettre; l'écriture de l'adresse était superbe; le billet était un peu grand pour un billet doux; cependant, si, comme le pensait Léontine, quelque accident était arrivé à M. de Lusigny, cette lettre pouvait avoir été dictée par lui à un chirurgien, à un secrétaire, à un ami, ou même à un domestique. Cette supposition ajoutait encore à son inquiétude.

Elle prit donc avec une émotion toujours croissante cette lettre qui commençait ainsi :

« Madame,

« L'immense succès qu'obtiennent dans le monde aristocratique mes *sous-jupes* en crino-zéphyr, m'encourage, etc. »

Signé : Oudinot-Lutel. »

Cette fois, malgré son dépit, Léontine ne put s'empêcher de rire, mais elle n'en trouva pas moins que le silence de M. de Lusigny était inexplicable.

— Sans doute il viendra lui-même se justifier, pensa-t-elle.

Et elle se mit à sa toilette.

Comme sa femme de chambre était occupée à tresser ses beaux cheveux, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce?

— C'est une lettre qu'on a laissée chez le portier, et dont on viendra chercher la réponse dans un quart d'heure.

Madame de Viremont décacheta la lettre promptement et sans la regarder... on demande une réponse... c'est de lui.

« Madame la comtesse,

« Un bon cœur est l'apanage des grâces et de la beauté. Prenez pitié d'un ancien artiste dramatique, poursuivi par le sort, et que de nombreuses infirmités ont forcé de quitter trop tôt la carrière du théâtre; je serais allé moi-même implorer votre bonté, mais... »

Léontine n'acheva pas de lire cette étrange complainte, elle prit l'argent qui était dans sa bourse, elle le donna en disant :

— Voilà la réponse, c'est pour une quête.

Au même instant, sa belle-sœur entra, tenant un billet à la main ; elle le remit à Léontine :

— J'ai manqué de le décacheter, dit-elle; cet étourdi de François me l'a apporté croyant qu'il était pour moi. Cependant votre nom est écrit bien lisiblement sur l'adresse : la comtesse Charles....; on ne peut s'y tromper.

Enfin!... c'était une lettre de M. de Lusigny!... Mais quelle lettre! tout ce qu'il y a de plus commun, de plus rebattu; c'étaient des phrases telles que celles-ci : Un malheur arrivé à une personne de ma famille m'oblige de quitter Paris à l'instant même; je crains d'être absent plus longtemps que je ne le voudrais (il voulait donc un peu être absent); mais aussitôt mon retour, j'irai vous porter tous mes regrets; croyez, Madame, qu'il m'est bien pénible de partir aujourd'hui, et plaignez-moi. »

Cette lettre était datée de mercredi soir.

Rien n'y manquait : le *je crains de*, le *croyez que*, et l'inévitable *plaignez-moi*, l'éternel refrain de tous les absents coupables, qui sacrifient le bonheur de voir la femme qu'ils adorent à une partie de chasse, à un dîner de *viveurs*, ou à tout autre plaisir. N'est-ce pas cela qu'ils écrivent tous naïvement? — J'avais oublié de vous dire que c'est aujourd'hui

notre ennuyeux dîner de bavards; je ne vous verrai donc pas ce soir. Plaignez-moi. — A cette menteuse élégie, nous proposons de substituer cet avis bienveillant et loyal : Je n'irai pas aujourd'hui chez vous, parce que je vais m'amuser ailleurs; *imitez-moi.*

Léontine, en lisant cette charmante lettre, éprouva le plus violent dépit. Pour cacher sa mauvaise humeur, elle demanda des nouvelles d'Hector.

— Il est beaucoup mieux, répondit madame Albert en s'efforçant de sourire; il espère descendre ici un moment ce soir.

Ces mots devaient rassurer Léontine et l'empêcher de penser à soigner Hector.

Léontine passa une journée mortellement triste. Toutes les personnes qui vinrent la voir lui déplurent. Elle n'écoutait pas ce qu'on lui disait, et si par hasard elle l'avait entendu, elle comprenait le contraire et faisait des réponses folles. Vers la fin de la journée, on annonça M. T***, un jeune peintre fort distingué qui partait le soir même pour la Russie, et qui venait lui faire ses adieux.

— J'ai plusieurs amies à Saint-Pétersbourg, dit Léontine, puis-je vous être utile auprès d'elles?

M. T*** remercia respectueusement madame de Viremont. Il était déjà, disait-il, vivement recommandé aux personnes les plus influentes de la cour par M. de Lusigny, qui avait eu la bonté....

— M. de... Lusigny? interrompit Léontine.

— Oui, Madame, il vient de me donner ses commissions pour la Russie, et il a bien voulu...

— Vous venez de chez lui?

— A l'instant même.

— Vous l'avez vu?

— Je n'ai pas osé le déranger, ne pouvant rester qu'un moment, mais je l'ai prié de me faire remettre le paquet que je dois porter de sa part à la princesse W***, et il me l'a tout de suite envoyé, ainsi que plusieurs lettres de recommandation très-honorables et très-flatteuses pour moi.

— Il y a longtemps que votre voyage est décidé?

— Le voyage est projeté depuis deux mois, mais le départ n'a été résolu que ce matin.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion ; le mensonge était flagrant. Dès que Léontine fut seule, elle médita sur cette phrase : un malheur arrivé à une personne de ma famille m'oblige de quitter Paris à l'instant. Or, M. de Lusigny n'avait point quitté Paris, et certainement aucun malheur ne lui était arrivé, puisqu'il avait employé tranquillement sa matinée à écrire à des princesses russes. Ces gémissements, ce faux malheur n'étaient donc qu'un misérable prétexte, un mensonge cruel qui cachait un tort plus cruel encore sans doute; il y avait derrière ce voile une trahison infâme, un mystère de perfidie qu'il fallait éclaircir à tout prix.

Malgré les conseils que lui dictait son orgueil, Léontine se décida à écrire à M. de Lusigny. Le style de son billet était fort laconique, et pourtant il disait trop peut-être :

« Vous n'êtes point parti ; vous m'avez trompée ; pourquoi? Répondez. Quelle que soit la vérité, je veux la savoir. »

M. de Lusigny répondit :

« La vérité? je ne puis vous la dire ; je vous ai trompée pour vous épargner un chagrin ; mais ne me croyez pas coupable; oh ! ne m'accusez pas. »

Ce peu de mots suffisaient pour mettre à la torture l'esprit d'une pauvre femme ; ils produisirent leur effet. Léontine manqua en devenir folle d'inquiétude ; il y avait là de quoi donner de l'imagination à la femme la plus froide ; toutes les catastrophes qui peuvent menacer l'existence d'un homme d'honneur lui vinrent à la pensée ; elle rêva tous les tourments, toutes les humiliations dont un noble cœur peut souffrir. Pendant deux longs jours et deux éternelles nuits, elle vécut de ces horribles suppositions. Un moment elle crut avoir deviné ce fatal secret ; un fabricant de fausses nouvelles, un bavard parasite jeta dans la conversation que la veille, à un cercle ou à un club qu'il nomma, un jeune homme avait perdu au jeu trois cent mille francs... C'est lui ! pensa tout de suite

Léontine, car pour une femme qui aime ou qui croit aimer, ce qui est la même chose, si ce n'est davantage, il n'existe qu'un seul être sur la terre; tout le reste de la race humaine est immédiatement supprimé; l'homme adoré est seul chargé de supporter tous les événements qui arrivent. Quelqu'un a fait une chute de cheval... c'est lui! — Un jeune homme s'est battu en duel... c'est lui! — Le tonnerre est tombé sur un voyageur... c'est lui! — Hélas! on a raison de craindre pour ce qu'on aime follement; toute personne trop aimée est par cela même en danger; l'idolâtrie porte malheur.

Persuadée que le secret qui la séparait de M. de Lusigny était un désastre de fortune, Léontine se décida de nouveau à lui écrire. Cette seconde épître ne ressemblait en rien à la première. Elle était longue, *entortillée*, embrouillée, mais le sens en était fort clair. Ce galimatias de délicatesse pouvait se traduire par ces simples mots: Ne vous affligez pas, je suis riche pour deux.

M. de Lusigny répondit courrier par courrier vingt phrases non moins délicates qui rassuraient Léontine à ce sujet et qui la remerciaient avec tendresse de ses sentiments généreux.

Il fallait donc chercher une autre explication à ce mystère, et vivre au milieu du monde avec ces tourments. Pour supporter un malheur dont on connaît toute l'étendue, on a besoin de solitude et de silence; mais pour lutter avec l'inquiétude, pour assouvir une curiosité dévorante et douloureuse, on a besoin de mouvement et de bruit. On accueille tous ceux que d'ordinaire on fuit, ceux qui parlent, ceux qui savent, et même ceux qui inventent; il n'est plus de bavards, plus d'imposteurs. Bien loin de redouter ces impitoyables commères dont les propos empoisonnés sont si dangereux, dont le bavardage innocent distille à travers mille charmantes plaisanteries la ruine, le déshonneur et la mort, on court au-devant d'elles avec impatience, on excite leur ingénieuse méchanceté, on la bénit presque dans sa folie, tant on est avide d'apprendre le secret qui doit déchirer le cœur.

Madame de X*** est une de ces femmes-là, épouvantables,

exécrables, mais on ne saurait plus amusantes. C'est une *Gazette des Tribunaux* en capote rose et en souliers de satin blanc. Elle excelle à traduire en crime tout événement extraordinaire; à ses yeux, un enfant posthume est toujours un enfant supposé; un veuvage opportun est un empoisonnement certain; il n'est pas une de ses historiettes piquantes qui ne soit une agacerie directe à M. le procureur du roi.

Eh bien! Léontine, qui détestait cette femme, éprouvait alors le plus vif désir de la voir! Elle arriva précisément, mais cette visite n'était point l'effet du hasard. Madame de X*** savait que M. de Lusigny était très-occupé de Léontine; elle savait aussi qu'avant de la connaître, l'hiver dernier, il avait rendu des soins empressés à une autre jeune femme qui passait pour l'avoir assez bien traité; et madame de X***, dans son zèle toujours charitable, accourait apprendre à Léontine que cette jeune femme, sa rivale, absente depuis deux mois, venait d'arriver à Paris.

— Elle n'a pas pu y tenir, ajoutait-elle, elle a laissé dans son vieux château son vieux mari, et, sous prétexte de consulter toute la faculté pour un enfant malade, elle est venue ici; mais vous pensez bien que la maladie de l'enfant va traîner en longueur; on ne lui permettra pas de guérir avant l'automne.

A cette nouvelle, qui expliquait tout, Léontine devint pâle comme une statue. Elle voulut parler pour cacher son trouble, mais elle n'avait plus de voix. Madame de X*** la regardait avec une joie infernale. Léontine, que cette joie révoltait, essaya encore de se vaincre et de repousser, au moins avec dignité, le coup qu'on lui portait avec tant d'audace; mais elle pensa que le seul moyen d'apaiser ces sortes de vampires, c'est de leur laisser complaisamment boire tout le sang de sa blessure; et elle se résigna, dédaignant toute hypocrisie, à souffrir devant son ennemi loyalement et bravement.

Madame de X*** ayant dit ce qu'elle avait à dire, s'en alla semer ailleurs d'autres nouvelles agréables autant que celle-là.

Léontine, passionnément aimée de son mari, n'avait jamais été jalouse. Pour la première fois, elle éprouvait cette affreuse

rage de cœur, ces convulsions d'amour-propre, cette épilepsie morale dont les accès ont l'avantage de durer des jours entiers, cette démence pleine de raison qu'on appelle la jalousie. Elle souffrait horriblement ; elle ressentait à la fois toutes les amertumes de la haine et tous les chagrins de l'amour, et cependant sa douleur n'était rien auprès de la douleur d'Hector. La jalousie de l'orgueil, cette révolte superbe d'un être doué qui se croit méconnu, est moins cruelle, moins poignante que la jalousie de l'humilité... L'une est pleine d'avenir ; elle peut rêver la vengeance ; mais l'autre, qui naît d'un excès de modestie et du dégoût de soi-même, n'a ni avenir ni espoir. Comment celui qu'elle torture pourrait-il encore espérer? Qu'oserait-il rêver, le malheureux? Il se croit indigne de ce qu'il désire!

Voilà donc pourquoi il n'est pas venu !... pensait Léontine ; et pendant que je l'attendais avec tant d'émotion, il était auprès d'une autre femme, riant peut-être avec elle de l'inquiétude qu'il me causait ; et il m'a sacrifiée, gaiement sacrifiée, à une ancienne intrigue !... Il faut que cette femme ait sur lui bien de l'empire pour le contraindre à renoncer à un mariage qu'il paraissait vouloir si vivement. Elle aura sans doute appris ses projets par quelque charitable correspondance, et c'est pour empêcher ce mariage qu'elle est accourue à Paris ; et lui... il tremble devant elle... il n'ose plus venir chez moi ; il craint un esclandre. Cette femme s'amuse à le menacer de mille follies ; elle joue la passion pour le captiver... Et il la console, il la rassure en disant qu'il ne m'aime pas !

Oh ! comme alors elle se repentait de lui avoir écrit, comme elle se reprochait d'être tombée dans le piége et d'avoir si candidement avoué toutes les inquiétudes, toutes les faiblesses de son cœur. Elle se rappelait une à une les phrases de sa lettre, ces détours de générosité qui lui semblent si ridicules maintenant. Elle maudissait la noblesse incorrigible de son caractère qui l'entraînait toujours à être dupe ; et puis elle pleurait amèrement ; rougir de ses pensées les plus nobles, c'est si triste ; être toujours puni de ses sacrifices les plus purs, c'est si révoltant !

A force de se tourmenter, de s'indigner, de se désoler, Léontine se rendit malade ; elle fut forcée de rester au lit pendant trois jours. Sa belle-sœur, inquiète, voulut absolument lui amener le médecin qui soignait Hector. Mais avant de le conduire chez Léontine, madame Albert recommanda bien au médecin de ne pas l'effrayer en lui parlant de l'état où se trouvait Hector. Madame Albert espérait chaque jour que son frère serait moins souffrant le lendemain, et qu'il reprendrait un peu de courage en s'accoutumant à son chagrin. Pour lui donner de l'espoir, elle répétait sans cesse que M. de Lusigny n'était pas venu depuis très-longtemps, que Léontine ne semblait pas du tout s'occuper de lui ; Hector répondait :

— Tu dis cela pour me consoler, mais moi je sens bien qu'elle aime.

Quand Léontine demandait de ses nouvelles, on lui promettait qu'elle le verrait le soir même. Et le soir, comme elle s'étonnait qu'il ne fût pas venu, on prétendait qu'il n'avait pas voulu descendre dans le salon parce qu'il y avait du monde, et qu'il lui aurait fallu s'habiller.

Léontine ne s'alarmait donc nullement de cette maladie qui paraissait n'inquiéter personne, et dont la cause lui semblait fort peu intéressante.

Le médecin trouva Léontine très-*affectée*, et il ordonna pour cette affection improvisée qu'il reconnut sans hésiter, et qu'il baptisa d'un nom scientifique très-élégant, toutes sortes de potions, de lotions et de décoctions que Léontine se promit aussitôt de ne pas prendre. Quand il eut écrit, signé et paraphé son ordonnance, il se mit à exercer son métier de docteur à la mode ; il raconta des histoires charmantes, il se montra plein d'esprit et d'originalité, il fut brillant, sémillant, très-savamment mondain et très-coquettement érudit ; aussi, voyait-il avec orgueil, avec plaisir sa belle malade se ranimer à ses discours. En effet, depuis un moment Léontine avait retrouvé ses fraîches couleurs, son sourire n'était plus nerveux et triste ; un peu d'espérance venait de rentrer dans son cœur. Le secret de ce changement le voici : après une demi-douzaine

d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres, l'aimable docteur avait raconté une cure merveilleuse, opérée par Pétroz sur un *sujet* dont toute la faculté avait désespéré. Il s'agissait d'une petite fille, belle comme un ange, défigurée par un mal affreux, et que le célèbre docteur avait guérie avec ses poudres, sans opération et par miracle; comme Léontine et sa belle-sœur s'étonnaient à ce récit, le bienfaisant conteur ajouta :

— Mais vous saurez cela mieux que moi, Mesdames, vous devez connaître cet enfant, ou du moins sa mère...

Et il nomma justement cette jeune femme qu'on accusait d'être venue à Paris pour voir M. de Lusigny.

— Elle est repartie ce matin, continua le docteur, pour aller rejoindre son mari, toute fière, toute joyeuse ; et les homœopathes triomphent, et ils nous disent des injures pour nous convaincre de la supériorité de leur système.

Léontine sourit. Son cœur était soulagé d'un poids énorme.

— Ah ! vous triomphez aussi, Madame, je sais que vous avez un faible pour les doctrines nouvelles; admirez-les, soit, mais quand vous vous portez bien ; nous n'avons pas de prétentions au miracles, nous autres; nous guérissons, et voilà tout.

La joie que ressentit Léontine en reconnaissant que madame de X*** l'avait trompée, ne dura que peu de temps. D'autres soupçons vinrent bientôt l'agiter. Elle s'imagina que M. de Lusigny s'était battu en duel, qu'il était blessé, et que, pour se soustraire aux rigueurs de la nouvelle loi, il gardait sur cette affaire un secret profond. Cette idée lui vint au milieu de la nuit ; après plusieurs jours d'une diète absolue, c'est-à-dire dans la meilleure disposition pour imaginer un coup de tête ; elle attendit le lever du jour avec impatience pour exécuter le projet qu'elle méditait. Le jour parut : avant de rien entreprendre, elle envoya chez M. de Lusigny demander de ses nouvelles ; on fit dire que M. de Lusigny était à la campagne depuis trois semaines. Cette réponse, que Léontine savait être un mensonge, la confirma dans ses soupçons. « Il se cache, il

est blessé ; il faut qu'il soit très-mal, puisqu'il ne m'écrit pas. Peut-être a-t-il été obligé de quitter la France, pour n'être pas arrêté ; peut-être est-il parti mourant... Ah ! cette idée est affreuse ; je ne puis vivre dans cette incertitude ; ce supplice est trop long ; je ne veux pas le subir une heure de plus... aujourd'hui !... aujourd'hui même je saurai la vérité.

Léontine mit à la hâte son chapeau, son mantelet ; et, pâle de crainte, ivre d'inquiétude, elle sortit de l'hôtel de Viremont sans donner d'ordre, sans dire à quelle heure elle rentrerait, et sans demander des nouvelles d'Hector.

IX

C'était la première fois que Léontine se trouvait seule dans la rue ; il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur elle et que chaque passant disait : Où va donc cette jeune femme qui paraît si agitée ? On la regardait beaucoup, il est vrai ; d'abord parce qu'elle était fort belle, ensuite parce que sa démarche incertaine trahissait le pas d'une femme qui n'a pas l'habitude de sortir à pied, et que le mouvement de Paris déconcerte ; et puis enfin parce que son voile baissé et soigneusement retenu dans sa main lui donnait un air mystérieux fort suspect.

L'hôtel de Viremont est dans le faubourg Saint-Honoré ; Léontine rejoignit facilement la rue de Londres, et après avoir gravi cette montagne aride, elle arriva au débarcadère du chemin de fer. Le convoi allait partir pour Saint-Germain ; Léontine eut à peine le temps de prendre un billet ; on la plaça bien vite dans une *diligence* et elle s'étonna d'avoir eu l'audace de traverser toute seule ce qu'elle appelait la foule des voyageurs ; et pourtant il n'y avait que deux cents personnes ce jour-là ; le dimanche il y en a quelquefois deux mille : deux mille compagnons de voyage, voilà une véritable foule !

Vous l'avez bien deviné, Léontine allait à Saint-Germain chez madame de Lusigny... Là seulement elle espérait

apprendre le secret qui la tourmentait. Madame de Lusigny ne saurait pas feindre avec elle; et si un malheur avait frappé son fils, quelle que fût sa résolution de se contraindre, sa douleur allait se trahir auprès de la personne qui devait le mieux la partager. La tristesse d'une mère est indiscrète. Mais peut-être madame de Lusigny était-elle à Paris. — N'importe, Léontine saurait du moins pour quel motif elle y est allée. Peut-être aussi M. de Lusigny est-il à Saint-Germain? — Eh bien, ne sait-il pas déjà qu'elle l'aime, et sa mère n'est-elle pas la confidente de ses projets? L'inquiétude et la curiosité n'admettent point d'obstacles, cela se comprend; elles ne les voient pas, ce qui ne les empêche point de les éviter; il y a un dieu pour les aveugles. En arrivant à Saint-Germain, Léontine songea qu'elle ne savait point l'adresse de madame de Lusigny. L'idée de courir la ville en la demandant de porte en porte l'épouvantait. Heureusement elle se rappela le nom de la vieille amie chez laquelle madame de Lusigny était venue passer l'été; ce nom était bien connu dans Saint-Germain; à peine l'eut-elle prononcé, qu'on s'empressa de la conduire devant une antique porte de sombre apparence dont elle franchit le seuil en tremblant.

Madame de Lusigny était sortie depuis le matin, mais elle devait revenir bientôt. On fit entrer Léontine dans le salon, et là elle attendit.

— Elle est allée voir son fils, pensa-t-elle; sans doute il s'est réfugié dans les environs.

Elle écoutait chaque bruit et regardait chaque chose avec intérêt. Dans sa position, tout pouvait devenir un indice; les objets les plus indifférents pouvaient avoir un langage et dénoncer la vérité. Auprès de la fenêtre qui donnait sur le jardin il y avait un métier à broder et une table à ouvrage, couverte de pelotons de laine et d'écheveaux de soie. Léontine, jetant les yeux sur cette table, aperçut une petit portefeuille en velours au milieu duquel était un portrait. Elle quitta la place où elle s'était assise pour se reposer, et alla vers la fenêtre; elle examina le portrait : c'était celui de M. de Lusi-

gny. Il était représenté en négligé, sans cravate, ce qui lui donnait un air sentimental et *Colin* fort plaisant. Léontine soupira en regardant ce portrait, qui, du reste, était fort joli; mais elle rougit affreusement en découvrant à côté de lui, sur la table une lettre... une lettre de M. de Lusigny. Mon Dieu! mon Dieu! qu'elle aurait voulu lire cette lettre! Ah! que souvent il est pénible d'être une femme bien élevée! Une bonne éducation est un trésor qui, comme tous les trésors, est un grand sujet d'embarras pour celui qui le possède. Que de fois les gens bien élevés sont tentés de s'écrier, comme le *Bourgeois gentilhomme*, mais dans un sentiment tout opposé: *Mon père*, *ma mère*, *que je vous veux de mal*, non pour m'avoir laissé ignorer *les belles choses*, mais au contraire pour me les avoir trop bien apprises, pour m'avoir enseigné à me priver toujours de ce qui me plairait tant!

Léontine, en lisant cette lettre, pouvait à l'instant savoir tout ce qui l'intéressait, et repartir aussitôt sans voir madame de Lusigny, sans se compromettre aux yeux de personne. Eh bien! elle ne voulut pas lire cette lettre, et elle eut le courage de rester là, seule, pendant une heure, oisive et curieuse, inquiète et ignorante... ignorante à côté du secret!

On entendit aller et venir dans la maison; une petite chienne qui jouait dans le jardin, s'élança vers la porte cochère et une voix dit vivement:

— Lisette, Lisette, allez-vous-en, petite, vous voyez bien que j'ai une belle robe et que je ne veux pas de vous.

Léontine reconnut la voix de madame de Lusigny, bien que très-modulée par la circonstance, car pour parler à son chien, la femme la plus véhémente sait choisir les plus doux accents. Ce peu de mots entendus par hasard, expliquaient tout; une mère affligée, dont le fils aurait éprouvé un grand malheur, n'aurait pas tant de soin de sa parure, ni tant de coquetterie pour son chien. Léontine sentit aussitôt l'édifice élevé par son imagination s'écrouler. Madame de Lusigny entra dans le salon; et rien qu'à sa vue, Léontine comprit tout le ridicule de la situation que sa folle inquiétude lui avait faite. Madame de

Lusigny s'avança magnifiquement parée, aussi pompeusement vêtue qu'on peut l'être dès le matin. Elle avait un superbe chapeau de paille de riz orné de plumes blanches ; une charmante robe de gros de Naples gris perle, faite à la dernière mode, sur laquelle était négligemment jeté un riche mantelet de dentelle d'Angleterre. Puis elle avait des bracelets d'or, des épingles d'or, des chaînes d'or ; elle était éblouissante, en vérité, il n'y avait pas moyen de s'alarmer pour l'heureux fils d'une mère si galamment attifée.

— Vous ici, madame..., ma chère, s'écria madame de Lusigny en apercevant Léontine. Quelle aimable idée ! Vous venez de chez votre oncle?

Léontine n'osa répondre. Madame de Lusigny continua :

— Que je suis donc fâchée de vous avoir fait attendre ! J'ai du malheur ; je ne sors jamais ordinairement ; mais aujourd'hui nous avions ici une grande solennité. Telle que vous me voyez, je viens d'une noce ; je suis allée voir comment on doit se comporter le jour où l'on marie son fils ; j'ai voulu prendre une leçon.

Madame de Lusigny sourit gracieusement en disant cela, et Léontine rougit. Cependant cette allusion lui rendit un peu de courage :

— Je suis bien charmée, madame, dit-elle, de vous trouver si joyeuse; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque... malheur.

— A moi !... grâce au ciel, il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Qui vous a fait croire cela?

— Monsieur votre fils...

— Mon fils !... Mais il a dû avoir l'honneur de vous voir hier, je pense?

— Je ne l'ai pas vu depuis huit jours ; lui-même m'a écrit que la raison qui l'empêchait de venir était fort triste, et qu'il ne pouvait me la dire...

A ces mots madame de Lusigny partit d'un grand éclat de rire, et Léontine resta stupéfaite.

— Ah ! ah ! ah ! le tour est parfait, disait madame de Lusigny en riant toujours plus fort, je le reconnais bien là...

Elle se repentit d'avoir laissé échapper cette naïveté.

— Mon fils n'a pas le sens commun, reprit-elle ; quel enfantillage !... Mais il faut lui pardonner ses torts en faveur du motif qui les lui a fait commettre ; c'est parce qu'il vous aime trop, qu'il vous aime à la folie, que..., par faiblesse, il n'a pas voulu risquer de vous déplaire un seul jour.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit Léontine avec une extrême froideur ; cette gaieté lui était insupportable. Veuillez m'expliquer pourquoi M. de Lusigny me laisse depuis huit jours m'inquiéter sur ses infortunes prétendues ?

— Parce qu'il préfère cent fois que vous le croyiez malheureux plutôt que de vous paraître ridicule.

— C'est très-charitable, et je le remercie.

— Ne vous fâchez pas ; il était bien contrarié, bien désolé, je vous jure ; avoir l'espérance d'une soirée si charmante passée près de vous, et se voir tout à coup forcé de renoncer à ce bonheur par le plus ennuyeux, le plus impatientant et le moins romanesque de tous les obstacles ; c'était affreux ! il y avait de quoi en perdre la tête.

— Mais enfin, ce motif ?...

— Il était absurde. Mais mon fils vous l'apprendra lui-même demain...

— Non, madame, je tiens à savoir cela aujourd'hui. Je vous prie, dites-le moi, que lui était-il arrivé ?

— Une chose horrible et burlesque qui ne le rendait pas du tout intéressant et qui le rendait affreux.

— Mais enfin ?

— Non, je n'ose, c'est trop ridicule...

— Eh bien ! je rirai.

— Sachez donc que le matin même du jour où il se réjouissait tant de vous voir, il s'était réveillé avec une abominable fluxion sur la joue, une fluxion désastreuse qui l'empêchait de parler, qui le défigurait, qui le métamorphosait en ange bouffi, qui lui faisait de petits yeux froncés à la chinoise et une petite bouche pincée à la Watteau, qui le changeait tellement enfin que moi, sa mère, je ne pouvais le reconnaître ni le plaindre,

et que malgré ses fureurs et ses doléances, chaque fois qu'il me regardait, je lui riais au nez comme une folle. Vous ne sauriez imaginer... Mais qu'est-ce que je fais? s'écria madame de Lusigny en s'interrompant tout à coup. Comme il va m'en vouloir de l'avoir trahi!

— Rassurez-vous, madame, reprit Léontine, je suis trop heureuse d'apprendre la vérité pour que vous puissiez vous reprocher de me l'avoir dite; d'ailleurs n'oubliez pas que je suis moi-même venue la chercher.

Léontine s'efforça de sourire en prononçant ces mots d'adieux; mais le tremblement de sa voix trahissait son agitation. Elle se leva, et faisant à madame de Lusigny un salut qu'elle tâcha de rendre gracieux, elle se dirigea vers la porte pour sortir.

— Vous me quittez déjà! dit madame de Lusigny, un peu embarrassée de la froideur de Léontine; vous êtes fâchée; vous m'accusez...

— Vous? non madame, je suis persuadée que vous n'êtes pour rien dans l'inquiétude dont on s'amuse à me tourmenter.

— Ah! vous êtes cruelle, je le vois, vous allez vous venger de mon fils...

— Non pas, vraiment; toute vengeance est une duperie, et je ne me vengerai pas.

Madame de Lusigny se méprenant sur le sens de ses paroles prit affectueusement la main de Léontine en disant :

— Croyez-moi, ma chère enfant, ce premier mouvement de colère passé, vous pardonnerez à mon fils de vous avoir causé de la peine, et vous l'en aimerez davantage; vous savez tout ce qu'il est pour vous; qu'importe la nature de l'épreuve, si elle nous révèle à nous-même toute la profondeur de nos sentiments; mon fils me l'a dit bien souvent : les femmes s'attachent par la douleur, et peut-être ne vous a-t-il ainsi tourmentée un peu trop, j'en conviens, que pour vous éprouver.

Après plusieurs phrases de politesse mutuelle, Léontine reprit le chemin de Paris, et madame de Lusigny rentra dans le salon, en se promettant d'aller le lendemain raconter à son

fils la visite que lui avait faite madame de Viremont et le prévenir de se mettre en garde contre le juste ressentiment de cette jeune femme dont il avait si follement agité le cœur et l'esprit.

Léontine était révoltée; tout ce qu'elle avait éprouvé naguère en inquiétude, elle l'éprouvait alors en indignation :

— Quoi! se disait-elle, c'est pour une cause si misérable que moi, depuis huit jours, je souffre toutes ces tortures! c'est pour cette cause burlesque, pour cette coquetterie puérile, pour cette vanité niaise que moi j'ai connu les angoisses de l'amour trahi, les horreurs de la jalousie, que j'ai rêvé affreusement pour lui les mille craintes de la ruine, les mille terreurs de la mort!... Moi qui ai dévoré de si nobles chagrins; moi qui ai versé de si saintes larmes, j'ai pu me laisser entraîner à souffrir, à pleurer pour... rien!... C'est moi qui ai pleuré pour rien! Et pendant huit mortels jours il a joui de mes tourments stupides, et il n'a pas eu pour moi un seul instant de pitié! Et cette cruauté chez lui est un système de tendresse, une théorie de passion, une recette sentimentale! A tous les cris, à toutes les larmes, il répond par cette maxime : Les femmes s'attachent par la douleur! Les femmes du monde peut-être, celles dont le cœur engourdi, blasé, ne se réveille que sous les coups! mais moi!

Léontine, en ce seul instant, comprit tout ce qu'il y avait d'égoïsme et de sécheresse dans ce raffinement de coquetterie. Un homme qui l'avait ainsi livrée aux plus affreuses suppositions pour éviter de paraître un seul jour à son désavantage, un homme qui aimait mieux se faire passer pour mourant que de paraître un seul jour ridicule ou moins séduisant, était un homme jugé, car celui qui sacrifie tant au besoin de plaire ne sait pas aimer, et c'était deviner juste que de pressentir qu'il n'y avait pour une femme sincèrement passionnée que déception et chagrin dans l'avenir d'un si pauvre amour.

Léontine revint à Paris sous le poids de ces tristes impressions; chaque pas qu'elle faisait, chaque personne qu'elle regardait, lui rappelaient le but de son voyage et la démarche

qu'elle venait de faire, et l'objet de cette démarche ; et plus sa conduite était extraordinaire, et plus la cause inconnue qui l'avait fait agir lui semblait misérable et désenchantante.

Ah ! comme son cœur se trouvait subitement guéri, comme le séducteur était bien alors dépouillé de son prestige, comme elle trouvait ses petites combinaisons mesquines, froides, et, ce qui était plus grave encore, pas du tout spirituelles.

En descendant la rue de Londres, Léontine se disait :

— Là, tout à l'heure encore, je tremblais pour lui ; je le croyais en danger... mourant... Que j'étais folle !

Elle arriva chez elle, et, sans parler à personne, elle courut s'enfermer dans son appartement. Elle s'assit à la place qu'elle occupait la veille, et elle se dit encore :

— C'est là qu'hier j'ai tant pleuré, en pensant qu'il me trahissait ; c'est là que pour la première fois je me suis sentie jalouse ! Ah ! n'évoquons jamais ce souvenir.

A l'aspect de ces lieux, de ces objets, témoins de son inutile douleur, elle eut encore une crise d'indignation. Et puis, elle prit une résolution calme, et tout fut dit.

Au bout d'une heure, elle sonna sa femme de chambre. Cette bonne fille, ordinairement vive, empressée, arriva lentement et d'un air triste ; elle avait les yeux rouges, elle pleurait.

— Qu'avez-vous ? dit Léontine avec bonté ; a-t-on reçu quelque mauvaise nouvelle ?

— A présent, je vois bien qu'on ne peut plus rien cacher à Madame...

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Depuis trois jours, M. de Bastan est bien mal...

— Hector ! s'écria Léontine.

— Il a une fièvre cérébrale ; il ne veut pas qu'on le saigne ; le médecin dit qu'il n'y a plus d'espoir.

Avant que ces derniers mots fussent achevés, Léontine était déjà auprès de sa belle-sœur.

Madame Albert aimait tendrement son frère ; l'idée de le perdre lui brisait le cœur.

— Mon pauvre Hector ! disait-elle, que deviendrai-je sans lui? Si jeune ! à vingt-deux ans ! mourir ! C'est affreux !

— Mais de quoi meurt-il donc? s'écria Léontine qui venait d'entrer.

Madame Albert releva la tête à cette voix ; puis, comme une personne qui n'a plus de ménagements à garder, elle répondit :

— Il meurt de chagrin ; ne le savez-vous pas?

— Hector !... malheureux !... Et pourquoi?

— Que vous importe? Vous aimez un autre, et...

— J'aime un autre ! interrompit Léontine les yeux brillants de colère. Ne croyez pas cela, je n'aime personne !

— Oh ! venez donc le lui dire ! venez le sauver ! Il vous aime tant !

Et madame Albert entraîna Léontine dans l'appartement d'Hector. Le pauvre malade était loin de s'attendre à une si douce visite ; on lui avait dit, pour le rassurer, que madame Charles de Viremont était absente, car souvent il s'écriait :

— Je ne veux pas qu'elle me voie mourir !

Son découragement était profond, et sans la fièvre qui l'exaltait, on aurait pu le croire insensible. Sa pâleur était extrême, ses traits contractés étaient méconnaissables.

Léontine, à sa vue, sent son âme bouleversée ; elle s'arrête et s'appuie sur le marbre d'une console, elle a peine à se soutenir. Madame Albert s'approche de son frère, elle lui parle avec vivacité ; à ses paroles, Hector se ranime, il lève les yeux sur Léontine, et ce seul regard, un regard de joie dans ce visage mort, lui dit tout, et lui fait en un instant comprendre cet amour sublime qui jusqu'alors avait su se rendre incompréhensible à force d'abnégation, ou plutôt par sa grandeur même, par son excès.

Ah ! comprendre un tel amour, c'est presque le partager. Léontine s'éveille d'un songe ; tout le passé lui apparaît soudainement illuminé par ce mot magique : Il m'aimait ! Ses souvenirs l'éclairent ; mille choses, naguère confuses, tout à coup s'expliquent délicieusement : subites froideurs, préten-

dus caprices, tristesses cachées, jalousies contraintes, modestie touchante, sacrifices voilés, dévouements méconnus, tout se révèle ! Chacun de ses nobles sentiments déguisés par une fausse délicatesse vient de retrouver son beau nom. Léontine les reconnaît avec transport, et dans son enthousiasme elle sent son cœur se perdre en une émotion indicible; assemblage des émotions les plus contraires, mélange de joie et de douleur, de remords et de tendresse, d'admiration et de pitié.

— Hector, dit-elle en fondant en larmes, pourquoi n'avez-vous pas eu confiance en moi ?

Hector ne répondit pas. Il n'osait croire à tant de bonheur.

— Mais depuis quand donc m'aimez-vous ainsi ?

— Depuis que je vous connais; vous étiez mon premier et mon seul amour.

— Il m'aime depuis quatre ans, s'écria Léontine, et il ne m'a jamais rien dit !...

— Parce que je n'espérais rien.

— Et pourquoi ne pas espérer ?

— Je ne le devais pas, je ne le voulais pas.

— Hector, c'est bien mal d'avoir douté de moi.

— Non, reprit-il avec amour et en essayant de sourire; je ne suis pas l'homme que je rêve pour vous. Je ne vous pardonnerais pas de m'aimer.

— Il faudra bien que vous me pardonniez !

Madame Albert inquiète et pourtant joyeuse pleurait.

— Vous êtes une mauvaise sœur, dit Léontine avec une affectueuse brusquerie, vous avez été cruellement discrète; c'était à vous de me dire : Hector vous aime, épousez-le ; mais je vous connais, vous êtes si fière, vous n'avez pensé qu'à ma fortune, et vous avez eu peur, n'est-ce pas, qu'on ne vous accusât de vouloir faire faire à un de vos parents ce qu'on appelle une excellente affaire, et c'est par délicatesse que vous le laissiez mourir; allez, vous êtes de méchants orgueilleux qui m'avez crue une femme sans cœur.

— Ma chère Léontine, ne me grondez pas, dit madame

Albert en se jetant dans les bras de sa belle-sœur; je croyais que vous aimiez...

— M. de Lusigny! Ah! je vous conterai son histoire, et nous en rirons bien ensemble, je vous jure... Lui aussi il m'a indignement trompée; car c'est un hypocrite comme vous, Hector. Seulement, les sentiments qu'il cache sont mauvais, voilà toute la différence. Mais, avec une femme de mon caractère, l'hypocrisie du bien est aussi cruelle que celle du mal; et vous regretterez souvent les beaux jours que votre fausse délicatesse vous a fait perdre.

Hector, rendu à la vie par le bonheur, prit les deux mains de Léontine et les pressa tendrement. Léontine attachait sur son front si pâle encore des yeux baignés de pleurs. Elle comparait l'amour de ce noble jeune homme, qui avait accepté une mort ridicule pour ne pas l'affliger par un trop vif regret, à l'amour de cet homme léger qui, au contraire, l'avait fait souffrir pour conserver son prestige. Tout à coup, cédant à son émotion, et se rappelant un mot qui l'avait bien frappée, elle s'écria :

— Ah! monsieur de Lusigny, vous aviez raison : les femmes s'attachent par la douleur, mais par la douleur qu'elles causent, et non par celle qu'on leur fait éprouver impitoyablement!

Hector fut dangereusement malade encore pendant quelques jours; mais devenu docile, et ne refusant plus les soins qu'on lui prodiguait, il ne tarda pas à se rétablir.

M. de Lusigny était venu plusieurs fois à l'hôtel de Viremont; mais on lui avait dit que M. de Bastan était fort malade, que mesdames de Viremont ne recevaient personne. M. de Lusigny savait que dans ces jours d'inquiétudes, les femmes sont peu coquettes, et que les attentions les plus aimables produisent médiocrement d'effet. Il s'abstint donc de toute démarche sentimentale qui, dans ces graves circonstances, aurait semblé de mauvais goût. Mais le bruit s'étant répandu que M. de Bastan était hors de danger, M. de Lusigny jugea le moment favorable pour écrire à Léontine. Il faut être

juste, cette fois son petit billet était charmant, c'était un chef-d'œuvre d'esprit, de grâce, d'élégance. M. de Lusigny avouait tous ses torts avec une bonhomie adorable, et, chose étrange, il prouvait son innocence en les avouant. Comme cette fois il était sincère, il redevenait spirituel, car les gens d'esprit sont ceux qui disent le plus de bêtises quand ils mentent. Enfin, ce billet était si aimable qu'il aurait pu ramener toute autre femme que Léontine; mais avec le bonheur, elle avait retrouvé sa gaieté malicieuse, et elle ne répondit à cette lettre si tendre que par ce plaisant adieu :

« En revenant l'autre jour de Saint-Germain, j'ai attrapé un affreux coup de soleil qui m'a toute changée; à mon tour, je ne veux pas vous voir.

« Mille regrets. »

Peu de jours après, M. de Lusigny reçut un billet qui lui faisait part du mariage de madame Charles de Viremont avec M. Hector de Bastan.

En apprenant cette nouvelle, il se dit :

— Je me suis trompé, je ne comprends rien à cette femme-là.

Et comme en réalité il regrettait beaucoup madame de Viremont, il n'a pu rester à Paris, et il vient de partir pour un long voyage en Orient.

Ainsi, le séducteur manqua de séduire pour n'avoir pas voulu un moment cesser de paraître séduisant. Ce terrible vainqueur avait trouvé son maître; une femme enfin s'était jouée de lui. D'où venait donc la puissance de cette femme? Qui lui avait donné la force de lutter avec un tel adversaire et de pénétrer d'un seul regard dans les profondeurs de cet égoïsme? Qui avait donné à son esprit une si merveilleuse expérience? — Le malheur! — Qui avait donné à ses yeux cette perspicacité infaillible? — Les larmes! — Un violent chagrin, pour une jeune femme, est une vieillesse anticipée, et, il faut le dire, une sorte de corruption. Oui, une douleur trop amère déprave le cœur, car on ne la supporte qu'en la profanant. Et puis, il est de certains malheurs qui grandissent le caractère

des hommes en l'améliorant, et qui au contraire aigrissent le cœur des femmes en le désenchantant, et cela doit être : l'honneur des hommes est dans le courage de leurs actions; l'honneur des femmes est dans l'unité de leurs sentiments. *Celui qui n'a pas souffert*, que sait-il ?— Rien, sans doute; mais celle qui a trop souffert sait trop!... Elle sait qu'on peut subir mille tourments sans mourir; elle sait qu'on peut supporter une douleur insupportable, elle sait qu'on peut voir périr ceux qu'on aime... et vivre! Voir partir ce qu'on regrette... et rester ! Elle sait que ses yeux en pleurs qui aujourd'hui cherchent l'ombre demain chercheront la lumière, que sa voix aujourd'hui étouffée par les sanglots, demain éclatera de rire; et que son front voilé de deuil demain se couvrira de fleurs. Ah! cette science fatale du désespoir est plus profonde et plus puissante que la science corrompue de l'égoïsme et de la vanité.

FIN.




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22295 3454

